U d'/of OTTAWA
39003003319489

Bibliothèque
de M. Ch. Duplomb

B 21

ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

E. Géruzez

Professeur, Agrégé de la Faculté des Lettres de Paris.

DEUXIÈME ÉDITION.

OUVRAGE AUQUEL L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A DÉCERNÉ UN PRIX MONTYON

dans sa séance du 11 Juin 1840.

PARIS

L. HACHETTE, LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ

Rue Pierre-Sarrazin, 12;

AMÉDÉE GRATIOT ET Ce, ÉDITEURS

Rue de la Monnaie, 11.

—

M DCCCXL

ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

« Dans les *Essais Littéraires* de M. Geruzez, l'érudition choisie, l'élégance du style, la pureté des sentiments et du goût ont obtenu le suffrage de l'Académie, qui a cru devoir signaler ce mérite, indépendamment des autres éloges que peut attirer à cet ouvrage le talent du critique. »

(M. VILLEMAIN, *Rapport à l'Académie Française, séance du 11 juin 1840*).

PARIS — IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Cᵉ,
Rue de la Monnaie, nº 11.

ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

E. Géruzez

Professeur, Agrégé de la Faculté des Lettres de Paris.

DEUXIÈME ÉDITION.

OUVRAGE AUQUEL L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A DÉCERNÉ UN PRIX MONTYON

dans sa séance du 11 Juin 1840.

PARIS

L. HACHETTE, LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ

Rue Pierre-Sarrazin, 12;

AMÉDÉE GRATIOT ET Cᵉ, ÉDITEURS

Rue de la Monnaie, 11.

—

M DCCCXL

BIBLIOTHECA

PQ
139
.G39
1840

A

M. VILLEMAIN

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

HOMMAGE

de reconnaissance et d'admiration

E. Géruzez.

Les morceaux qui composent ce volume ont été, pour la plupart, publiés antérieurement, les uns tels que je les reproduis, les autres ou moins étendus ou plus développés [1] : je me suis

[1] Les Essais sur saint Bernard, d'Aubigné et Scarron ont été insérés dans la *Revue française* : j'y ai ajouté quelques passages. Rabelais, Jodelle, Pascal et madame de La Fayette figurent dans le *Plutarque français*, importante publication que dirigent avec habileté MM. Mennechet et Hadot. Le morceau sur la Satire politique est extrait de la *Revue de Paris*. D'autres opuscules, tels que l'Hôtel de Rambouillet, Sarasin, Scudéry, etc., ont été imprimés dans le *Dictionnaire de la Conversation*. Malherbe, Balzac, Corneille et La Rochefoucauld paraissent pour la première fois.

déterminé à les réunir parce qu'ils se rapportent tous à notre histoire littéraire, et qu'ils peuvent répandre, sur quelques points, de nouvelles lumières. Sans doute, il eût mieux valu concentrer mes études sur une seule époque, et présenter le tableau complet d'une période ; en un mot, donner un livre au lieu d'un recueil. Mais dans le siècle où nous vivons on n'a guère le libre emploi de son temps et de ses forces. Comment, en effet, se soustraire au vasselage de la presse? Les revues et les journaux exercent sur nous une séduction et un empire irrésistibles, et pour peu qu'on soit noté comme écrivain, il est difficile de ne pas leur payer tribut.

Au reste, cette servitude n'est pas sans avantages : d'abord, elle encourage à produire par l'assurance d'être imprimé et d'être lu, perspective qui manque à beaucoup de manuscrits et de livres : en outre, elle force les auteurs à resserrer leurs pensées pour qu'elles tiennent dans l'espace

étroit qui leur est réservé, et à leur donner une parure convenable, puisqu'elles tomberont, sans aucun doute, sous des yeux exercés et sévères.

Nous avons déjà beaucoup de livres qui ont passé par cette périlleuse épreuve et qui doivent une partie de leurs qualités solides et brillantes à ce mode de composition et de publication : nous en aurons bien d'autres encore, car la presse périodique prend chaque jour une importance nouvelle. Il faut reconnaître cette puissance et s'y accommoder, puisqu'on ne gagne rien à lutter contre le cours des choses. Pour ma part, je regrette médiocrement d'avoir dispersé mes efforts et disséminé mes rares écrits, et je me félicite que le rapport naturel des sujets que j'ai traités me permette de les réunir et d'en former sinon un ensemble, du moins une série dont les anneaux peuvent facilement se rattacher les uns aux autres.

Si ces Essais ont quelque valeur, c'est qu'ils

sont, en général, le résultat d'un double travail : ils ont été parlés avant d'être écrits. Ma pensée s'est d'abord produite sous le contrôle d'un auditoire intelligent, qui consent à ne pas remarquer les négligences de l'improvisation, mais dont la contenance froide ou animée, suivant l'intérêt des idées qu'on développe devant lui, renferme de profitables avertissements. Le professeur apprend beaucoup dans sa chaire, et lorsqu'il en est descendu, il doit en tirer avantage. C'est ce que j'ai fait. Toutes les fois que l'idée m'est venue d'écrire sur les matières traitées de vive voix dans mon cours, je tenais compte de l'effet que mes paroles avaient produit, pour rectifier, retrancher ou conserver. Ainsi, quoique la rédaction de ces morceaux ait été quelquefois précipitée, l'élaboration en a été lente et successive; j'y ai appliqué à plusieurs reprises et dans des conditions diverses de composition, toutes les forces de mon attention. Je crois, en effet, que

c'est traiter trop cavalièrement le public, que de lui livrer des ébauches de pensée et de style.

Cette collaboration indirecte d'un auditoire éclairé n'est pas l'unique avantage dont j'aie à me féliciter. Une illustre amitié me permet quelquefois de recevoir des conseils d'un prix inestimable. Plusieurs de ces Essais ont déjà passé sous les yeux de M. Villemain, et ses observations critiques, comme son suffrage, ne leur ont pas été inutiles. Après nos entretiens, je savais, de science certaine, ce que je pouvais maintenir, ce que je devais supprimer.

Que n'ai-je la même sauve-garde pour toutes les pièces de ce Recueil!

1er juin 1839.

ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

PRÉDICATION

DE LA

PREMIÈRE CROISADE.

La Croisade qui s'accomplit à la fin du onzième siècle avait été préparée de longue main par les pèlerinages. La coutume de visiter les lieux saints était à peu près universelle et les priviléges accordés aux pèlerins devaient perpétuer ces pieuses excursions. Aussi longtemps que ce voyage ne présenta que des fatigues sans dangers, et que le tombeau du Christ fut d'un facile accès, l'idée de le reconquérir ne devait pas naître parmi les Chrétiens; mais lorsque la persécution provoquée par le calife Hakem exposa la vie et la foi des pèlerins à de honteuses épreuves et à des périls

sans cesse renaissants, les pèlerinages isolés firent place à des expéditions moitié religieuses, moitié guerrières, qui opposèrent la force à la violence. Bientôt la nécessité de se défendre conduisit au désir d'attaquer. Gerbert, archevêque de Reims et plus tard de Ravennes, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, provoqua le premier l'Occident à la délivrance des Chrétiens d'Orient. Il légua ses projets à Grégoire VII, qui n'eut pas le loisir de les accomplir ; la gloire en était réservée à Urbain II, Français d'origine comme Gerbert.

Deux idées dominent la Croisade, celle de la volonté de Dieu et celle de la mission des Français. Les peuples de l'Occident étaient convaincus qu'ils obéissaient aux ordres de Dieu, qu'ils étaient les instruments de la Providence, et que, dans cette sainte expédition, le principal rôle appartenait aux Français.

Ces deux faits ressortent avec évidence de la conduite de l'entreprise et de tous les discours tenus par ceux qui l'accomplirent et qui la provoquèrent.

C'est une vision qui détermine Pierre l'Ermite à commencer ses prédications ; sa parole est un écho de celle qu'il entendit dans l'église de la Résurrection; partout il commente les ordres de J.-C. qu'il a reçus pendant son sommeil mystérieux ; animé par le sentiment de cette vocation divine, il poursuit son œuvre avec une infatigable activité ; monté sur sa mule, le crucifix à la main, les pieds nus, le corps ceint d'une corde, couvert d'un long froc et d'un manteau gros-

sier, il parcourt l'Italie et la France, et partout sa parole inculte et véhémente excite l'enthousiasme des fidèles. Il parle non-seulement au nom des misères des Chrétiens et des outrages de la religion, mais au nom de Dieu même, qui veut, dans sa justice et dans sa miséricorde, que les souffrances de ses fils soient vengées et la religion relevée de son abaissement.

Ces plaintes éloquentes vont jusqu'au cœur du souverain pontife : malgré les soins qui l'accablent, malgré sa triple lutte contre l'empereur d'Allemagne, contre le roi de France et contre l'anti-pape, il s'associe à l'œuvre de Pierre l'Ermite ; il appelle près de lui tous les représentants de la Chrétienté, passe les Alpes et vient lui-même prêcher la Croisade à Clermont. Et là, quel est son langage ? Il ne se contente pas de parler au nom de Dieu, dont il est le vicaire, il ne s'adresse pas indistinctement à tous les Chrétiens, il reconnaît qu'il y a parmi eux un peuple prédestiné, un peuple élu, et ce peuple, ce sont les Français.

L'ermite Pierre, le promoteur le plus ardent de la Croisade, résume l'esprit du christianisme dans sa double expression : la méditation solitaire et le prosélytisme. Il est anachorète et pèlerin tout ensemble et nous montre, réunis dans sa puissante et singulière physionomie, les deux traits distincts et opposés qui caractérisent le christianisme au moyen âge. L'exaltation religieuse se présentait sous deux formes : la solitude avec toutes ses rigueurs, ses épreuves, ses privations sans nombre, et le pèlerinage avec ses fati-

gues, ses dangers et ses prédications. Pierre l'Ermite qui, unit ces deux extrêmes, est le symbole de l'esprit chrétien, et sa nature complexe le rendait merveilleusement propre à remuer tous les esprits et à mener à son terme le grand dessein dont les siècles précédents avaient préparé l'accomplissement. Sa foi vive, exaltée dans la solitude, entretenue par le succès de ses prédications, était encore réchauffée par le régime qu'il avait adopté. Je ne sais pourquoi les historiens modernes vantent la sobriété de Pierre l'Ermite ; les chroniqueurs contemporains disent bien qu'il ne mangeait ni pain ni viande, mais ils ajoutent : *Vino aliisque omnibus fovebatur et famam abstinentiæ in deliciis quærebat*[1]. Aussi lorsque le vin manqua au siége de Nicée, l'apôtre de la Croisade rebroussa chemin et ne reparut qu'après la disette. Cette faiblesse lui a fait tort parmi ses contemporains, et c'est pour cela qu'il n'occupe pas dans les récits des chroniqueurs la place que réclamait l'importance de son rôle. Comme orateur, le simple ermite est sacrifié au pape, et aucune de ces paroles énergiques qui ont ému l'Italie et la France, et amené le long duel de l'Europe et de l'Asie, n'est arrivée jusqu'à nous. Guillaume de Tyr, qui rapporte tout au long un des discours d'Urbain, se contente de nous dire que Pierre l'Ermite avait l'esprit vif, le regard perçant, et qu'il ne manquait pas d'une éloquence abondante et facile. *Sponte fluens elo-*

[1] Robert-le-Moine. — Guibert, de Nogent.

quium[1]. Nous regrettons que cette parole inculte sans doute, mais énergique et puissante, n'ait laissé d'autre trace dans l'histoire que les événements qu'elle a provoqués. Nous aimerions à la retrouver et à la reproduire telle qu'elle est sortie de cette âme ardente et inspirée.

Mais si l'histoire a laissé passer, sans les recueillir, ces paroles jetées aux vents qui les ont emportées, elle s'est montrée moins dédaigneuse pour l'éloquence d'Urbain. Les discours qu'il a prononcés nous ont été transmis, et nous pouvons les faire connaître et par l'analyse et par quelques citations. Urbain II était à la tête de son siècle et de la Chrétienté, non-seulement par sa dignité, mais par ses lumières et par son éloquence. Il aimait à parler ; *multus fuit in exhortando*. Pendant le concile de Clermont, il prononça trois discours que nous avons sous les yeux, et qui attestent une grande érudition et plusieurs des qualités de l'orateur. Le premier de ces discours[2] a moins de mouvement que ceux qui suivirent : l'orateur paraît plus jaloux de montrer à son auditoire la connaissance des livres sacrés que de l'émouvoir. Il appuie toutes ses idées de citations empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament, et à chaque instant l'élan de son âme est arrêté par quelque passage dont il invoque l'autorité. Toutefois, sa harangue se termine par un

[1] Guillaume de Tyr, liv. I, chap. 11.
[2] *Idem*, liv. I, chap. 15.

appel aux armes, qui ne manque ni de chaleur ni d'entraînement. L'ermite Pierre prit la parole après le souverain pontife ; il traça un tableau déchirant des misères des Chrétiens d'Orient, il excita l'indignation par le récit des cruautés des Turcs, et l'assemblée entière était émue de pitié et d'indignation, lorsque le pape prit une seconde fois la parole. Cette fois l'orateur [1] se montre plus animé : la Bible lui revient moins souvent, et il n'en est que plus éloquent. Après avoir reproduit vivement tous les motifs qui doivent entraîner les Chrétiens vers l'Orient, il n'oublie pas la réforme morale qu'il a entreprise, et il reproche avec véhémence aux princes qui l'écoutent les exemples de corruption qu'ils ont donnés, et l'usage sacrilége qu'ils ont fait de leurs armes. Voici ce passage dans lequel les reproches se mêlent aux exhortations :

« Frères, que disons-nous? Écoutez et comprenez. Armés de toutes pièces, et le visage plein de fierté, vous attaquez vos frères et vous vous entre-déchirez. Ce n'est pas la milice du Seigneur qui met en pièces les brebis de son bercail. La sainte Église a réservé son armée pour la défense des siens. Pour dire la vérité, dont nous devons être les hérauts, vous n'êtes pas dans la bonne voie qui vous conduirait au salut et à la vie. Vous êtes les oppresseurs des orphelins, les spoliateurs des veuves, des homicides, des sacriléges,

[1] Guillaume de Malmesbury. De Reb. Ang., liv. IV, ch. 2.

des voleurs et des pillards; en versant le sang des Chrétiens, vous comptez sur le salaire des brigands, sur la dépouille de vos victimes, et comme les vautours sentent de loin l'odeur des cadavres, vos yeux sont tournés vers les régions lointaines, pour y découvrir la guerre. Certes, c'est là une mauvaise route et la plus éloignée de celle du Seigneur. Si donc vous songez au salut de vos âmes, renoncez à ces luttes sacriléges, et préparez-vous à la défense de l'Église d'Orient. C'est d'elle, en effet, qu'ont découlé toutes les joies de vos âmes, c'est elle qui a versé sur vos lèvres le lait de la foi, et qui vous a abreuvés des dogmes du saint Évangile. Nous vous disons donc de ne plus tremper vos mains dans le sang de vos frères; mais, pour la défense de la foi, opposez-vous aux nations étrangères, et, prenant Jésus-Christ pour chef, formez une armée chrétienne, une armée invincible; combattez pour votre Jérusalem plus courageusement encore que les anciens Israëlites; attaquez et dispersez les Turcs, race plus impie et plus coupable que les Jébuséens. Qu'il vous soit glorieux de mourir pour Jésus-Christ dans cette ville où Jésus-Christ est mort pour vous.»

Ce langage sévère est bien placé dans la bouche du chef de la Chrétienté. Mais nous trouverons le véritable orateur et l'homme politique dans le troisième discours prononcé sur la place de Clermont en présence de tout le peuple assemblé. Aucun édifice n'était assez vaste pour contenir la foule impatiente d'entendre la voix de l'éloquent pontife. Ici nous

ne retrouverons ni le théologien ni le censeur sévère de la corruption des mœurs, mais le vicaire et l'interprète de Dieu. Tout se trouve réuni dans cette harangue éloquente : les souffrances des Chrétiens d'Orient, les motifs de l'expédition, le choix d'un peuple élu pour servir d'instrument à la Providence, les avantages d'une entreprise qui mettra fin aux guerres civiles de l'Europe en accomplissant la délivrance de l'Asie. Voici ce discours fidèlement traduit sur le texte de Robert-le-Moine.

« Nation des Francs, placée au-delà des monts, nation chérie de Dieu et choisie par lui, comme le montrent clairement vos œuvres, nation distincte des autres par la situation du pays, par la foi religieuse et le respect de la sainte Église, c'est à vous que s'adressent mes paroles, à vous que tendent mes exhortations. Nous voulons que vous sachiez quelle triste cause nous a conduit auprès de vous, et quel danger commun, à vous et au reste des fidèles, nous a engagé à passer les monts.

« Des murs de Jérusalem et de Constantinople un bruit sinistre est venu jusqu'à nous, et a souvent frappé nos oreilles. Du pays des Perses, une nation maudite, étrangère, éloignée de Dieu, une nation qui n'a jamais réglé son cœur ni confié son esprit à celui du maître des hommes, a envahi cette terre des Chrétiens, l'a ravagée par le fer, le pillage et l'incendie, a emmené les uns en captivité et fait mourir les autres d'une mort déplorable, renversé de fond en comble les églises, ou les a souil-

lées par les cérémonies d'un culte impie. Leurs souillures profanent les autels du vrai Dieu ; ils circoncisent les Chrétiens, et le sang de la circoncision coule sur les autels ou remplit les vases sacrés du baptême. Ceux qu'ils veulent faire périr, ils leur percent le nombril, ils les mutilent, les attachent à un pieu, et les forcent de marcher ainsi jusqu'à ce que leurs entrailles se répandent au dehors et qu'ils succombent. Ils percent les uns à coups de flèches après les avoir attachés à un poteau ; aux autres, ils font tendre le cou, et, de leur glaive nu, ils essaient de leur trancher la tête d'un seul coup. Que dire de la violence faite aux femmes ? C'est pire chose d'en parler que de s'en taire. Ils ont ravagé le royaume des Grecs, et soumis à leur empire des provinces qu'on ne peut traverser en deux mois.

« A qui donc appartiendrait le soin de venger ces outrages, si ce n'est à vous qui avez reçu de Dieu, au-dessus des autres nations, la gloire des armes, la grandeur d'âme, l'agilité du corps et la vertu de terrasser vos ennemis ? Que les faits de vos devanciers, de Charlemagne, de son fils Louis et des autres princes de sa race, qui ont vaincu les Infidèles et reculé à leurs dépens les frontières de l'Église, soient pour vous un encouragement et vous excitent aux actions viriles. Surtout soyez touchés par le sépulcre de notre Sauveur que possèdent d'impurs vainqueurs, ainsi que par les lieux saints que déshonorent leur tyrannie et leurs violences ; courageux soldats, fils de pères in-

vaincus, ne dégénérez pas, mais souvenez-vous du courage de vos ancêtres.

« Si vous êtes retenus par l'amour de vos parents et de vos épouses, réfléchissez aux paroles du Seigneur dans l'Évangile : « Celui qui aime sa mère ou son père plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui, en vue de mon nom, aura abandonné sa maison, ou son père ou sa mère, son épouse, ses fils ou ses champs, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » Qu'aucune possession, qu'aucun souci de vos biens ne vous enchaîne ; car cette terre, de toutes parts fermée par les mers, ceinte de montagnes et resserrée par la multitude qui la couvre, n'a pas de richesses superflues pour vous tenter, et suffit à peine à nourrir ceux qui la cultivent. C'est là la source de vos luttes, de vos guerres et de ces blessures que vous vous faites les uns aux autres.

« Cessent donc ces haines mutuelles, se taisent ces disputes, s'apaisent ces guerres, s'endorment ces violences ! Prenez la route du Saint-Sépulcre, enlevez la Terre Sainte à ces impies et vous la soumettez. Cette terre a été donnée en partage aux fils d'Israël, terre qui, suivant l'Écriture, est arrosée de miel et de lait. Jérusalem est le nombril de la terre ; contrée fertile et comme un autre paradis de délices, le Rédempteur du genre humain l'a illustrée par sa venue, sanctifiée par ses paroles, consacrée par sa passion, rachetée par sa mort, anoblie par son tombeau. Or, cette cité, placée comme une reine au centre du

monde, est maintenant tenue en captivité par ses ennemis et soumise au culte des gentils par des barbares qui ignorent le vrai Dieu; elle demande donc et elle désire sa délivrance et ne cesse d'implorer vos secours. C'est de vous surtout qu'elle réclame assistance, parce que c'est en vous, sur toutes les autres nations, que Dieu a placé la gloire des armes. Entrez donc dans cette voie pour la rémission de vos péchés, et comptez sur la gloire impérissable du royaume des cieux. »

Ce discours émut profondément l'assemblée, qui s'écria tout d'une voix : «Dieu le veut! Dieu le veut!» En entendant ce cri unanime, le pontife levant les yeux vers le ciel rendit grâce à Dieu, et commandant le silence d'un signe de la main, il reprit en ces termes : «Mes frères, aujourd'hui s'est montré en vous ce que le Seigneur dit dans son Évangile : Lorsque deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai avec eux. En effet, si Dieu n'eût pas été dans vos esprits, votre voix n'aurait pas été unanime. Ce cri parti de tant de bouches n'avait qu'une seule origine. C'est pour cela que je vous dis que c'est Dieu qui l'avait mis dans vos poitrines et que c'est lui qui l'en a fait sortir. Que ce mot soit donc à l'avenir votre cri de ralliement dans les combats, car c'est Dieu qui l'a proféré. Lorsque vous en viendrez aux mains avec les ennemis, vous crierez tous ensemble par l'inspiration divine : Dieu le veut! Dieu le veut.» Ce mouvement nous semble de la plus haute éloquence. Dès lors

l'orateur, maître de son auditoire, ne songe plus qu'à régler et à calmer l'enthousiasme que ses paroles ont inspiré. Il défend le voyage aux enfants et aux vieillards et met des conditions au départ des femmes. Il ne veut pas que les prêtres partent sans le consentement de leurs supérieurs, ni les laïques sans la bénédiction des prêtres. Il termine en leur annonçant les dangers et les fatigues auxquels les Croisés seront exposés : pour entrer dans la milice de Dieu, il faut souffrir et se dévouer, car l'Évangile a dit : « Celui qui me suit, sans porter sa croix, n'est pas digne de moi. » Lorsqu'on lit ces discours prononcés à la fin du onzième siècle, on ne se lasse pas d'admirer ce mélange d'enthousiasme religieux et de saine raison, cette vue claire des choses du ciel et de la terre, et cette vigueur de langage digne de la majesté des pensées. Nulle part, mieux que dans les discours d'Urbain, on ne trouve la double idée qui règle la marche des événements, la volonté de Dieu et la mission de la France, choisie pour l'accomplir.

Cette double idée se retrouve souvent exprimée pendant le cours de la Croisade, et elle était si populaire, que l'abbé Guibert de Nogent, a raconté cette expédition sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, titre profond qui explique toute la pensée d'un siècle et qui donne le secret de ces prodiges de valeur et de dévouement. On rencontre la manifestation de ces sentiments dans un grand nombre de discours, et plus particulièrement dans ceux des chefs des Croisés

aux ambassadeurs égyptiens, de Pierre l'Ermite et d'Erlevin à Kerboga, et dans la harangue guerrière et religieuse de l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, prononcée sous les murs de la Cité Sainte.

Cette prédication nous montre la pensée catholique du moyen âge dans sa manifestation la plus forte et la plus glorieuse; mais cet élan dut se ralentir, et il convient de saisir ici, d'un coup d'œil, les phases diverses de ce mouvement de décroissance successive, continué pendant deux siècles, jusqu'à l'avénement de l'esprit politique qui enfantera, à son tour, une société nouvelle. L'Histoire de M. Michaud en présente un tableau fidèle et animé.

M. Guizot a assigné deux principes aux Croisades : l'esprit religieux et le malaise de la société emprisonnée dans les cadres étroits de la féodalité. C'est donc ensemble le zèle de la foi religieuse, et le besoin d'air et d'un plus vaste horizon qui déterminent cet immense pèlerinage de l'Europe armée contre l'Asie. Ce n'est point par la lassitude que ce mouvement s'arrête, car les générations nouvelles ne sont pas lasses des fatigues de leurs pères; et se contenter d'une pareille explication, c'est se payer d'une métaphore sans justesse. Le mouvement des Croisades s'arrête à la fin du treizième siècle, parce que leur mobile s'est affaibli; l'esprit religieux s'est attiédi, la haine contre les infidèles a diminué par le contact, et l'horizon des peuples européens s'est agrandi par les changements opérés dans l'organisation sociale.

La première Croisade fut l'énergique expression de l'esprit de prosélytisme et de pèlerinage qui n'avait pas cessé de se développer pendant les siècles précédents. La prédication en fut l'occasion et non le principe. Tout était préparé de longue main pour l'accomplissement de cet événement providentiel : aussi l'Europe s'ébranla-t-elle comme un seul homme, et la vit-on marcher, à la voix d'un ermite et d'un pontife, à travers mille obstacles, à un triomphe assuré. Les exploits des Croisés tiennent du prodige, et comme tous les grands événements qui ébranlent fortement l'imagination des peuples, la muse de l'épopée les a consacrés dans un poëme immortel. Les expéditions qui suivirent, préparées avec moins d'ensemble, accomplies avec un moindre enthousiasme, détournées de leur but ou arrêtées sur la route, n'offrent plus le même caractère d'élan spontané et d'inspiration; il semble qu'elles soient faites de main d'homme; le doigt de Dieu ne s'y montre plus par le succès, mais par le châtiment de la corruption et de l'imprévoyance. A la distance de moins d'un demi-siècle, la seconde Croisade, provoquée par les remords de Louis VII, s'organise grâce à l'autorité de saint Bernard, à son éloquence dominatrice, qui fait déjà une certaine violence à l'esprit de son siècle et triomphe des répugnances de l'empereur d'Allemagne par une insistance opiniâtre : elle n'a plus au même degré le caractère d'un événement nécessaire, car elle s'accomplit pour expier un crime dont le remords tourmente la con-

science pusillanime d'un jeune prince, et par l'ascendant d'un orateur dont la parole, affermie par l'autorité d'une vie exemplaire et de miracles que multiplie la crédulité contemporaine, surmonte tous les obstacles. Cette fois encore les armements furent considérables, et le zèle des Croisés parut digne des premières guerres chrétiennes; mais ce n'était qu'une apparence trompeuse, et les désastres de l'entreprise prouvèrent trop bien que l'esprit de Dieu s'était détourné.

Cinquante ans plus tard l'Europe s'émeut encore à la voix de Guillaume de Tyr, prélat venu d'Orient pour en raconter les misères; mais l'entreprise qu'il provoque n'est qu'un tournoi dans lequel luttèrent deux grands princes, et qui montre plutôt l'esprit chevaleresque sous son côté guerrier que dans son aspect religieux. Le treizième siècle continue de suivre une impulsion qu'il n'aurait pas donnée. Innocent III et Foulques de Neuilly déterminent un nouvel armement; mais quels qu'aient été l'ardeur et le talent des orateurs, ni les peuples ni les têtes couronnées ne s'émeuvent; quelques grands vassaux prennent la croix, suivis d'un petit nombre de guerriers; à peine réunis, la politique supplante l'esprit religieux, et, sous les auspices des Vénitiens, l'armée destinée à la conquête de Jérusalem fait fausse route, se détourne vers la Dalmatie pour y donner l'assaut à une ville chrétienne, en dépit du pape et du légat, et, prenant parti dans une querelle entre usurpateurs,

se dirige sur Constantinople, où elle fonde, avec plus d'héroïsme que de zèle religieux, l'éphémère empire des Latins d'Orient. Que signifie cela, sinon que l'esprit des Croisades n'est plus guère qu'une tradition, la prise de la croix une formalité, et la conquête du Saint-Sépulcre un prétexte que saisit encore, à défaut d'autres, l'esprit de guerre et d'aventures? Il n'y a rien à dire des expéditions de Jean de Brienne et de Frédéric II, accomplies, l'une pour prendre possession d'un trône, l'autre pour se relever d'un vœu et d'un anathème pontifical; entreprises purement humaines et politiques. L'esprit d'imitation et de détermination accidentelle se montre encore dans les deux entreprises de saint Louis, terminées, la première par sa captivité, la seconde par sa mort. Il est hors de doute que la sainteté de Louis IX et la faiblesse de sa santé, circonstances contingentes l'une et l'autre, ont surtout produit ces Croisades qui donnèrent plus de relief au courage et à la piété du roi, que d'avantages directs à la France et à la Chrétienté.

A ces symptômes précurseurs d'une révolution prochaine on peut juger que les Dieux s'en vont et que Philippe-le-Bel n'est pas éloigné.

SAINT BERNARD.

Archimède disait : « Donnez-moi un point d'appui et un levier, je soulèverai le monde. » Ce que le géomètre de Syracuse cherchait dans l'ordre physique, un simple religieux du moyen âge l'a trouvé dans l'ordre moral. Saint Bernard a soulevé le monde chrétien sans autre point d'appui que la foi catholique, sans autres leviers que l'éloquence et la vertu. Ces forces furent les ressorts de son autorité, autorité prodigieuse, car elle s'appuyait sur tout ce que les hommes dédaignent : la pauvreté, la simplicité du cœur, le mépris des dignités du siècle. Nulle part ailleurs n'apparaissent plus clairement la vanité de l'appareil extérieur de la puissance et la supériorité de la force morale dans le gouvernement des peuples. Saint Bernard fut, au XIIe siècle, le véritable souverain de la chrétienté, réformateur des mœurs, arbitre des querelles politiques et religieuses, promoteur des grandes entreprises du monde catholique; sa main se montre dans tous les événements, sa pensée dans tous les conseils. Je vais tâcher de faire comprendre comment s'éleva cette

grande puissance en dehors et au-dessus de la hiérarchie sociale et quels furent les caractères de cette parole dominatrice.

§ I.

Saint Bernard naquit quelques années avant le siècle dont il fut l'expression la plus puissante (1091). Son berceau fut un château dans le voisinage de Dijon[1], cette ville privilégiée où devait naître cinq cents ans plus tard Bossuet, qui enleva à son illustre devancier l'honneur d'avoir été le dernier des Pères de l'Église. Sa naissance, suivant un récit contemporain, fut marquée par une circonstance singulière dont on fit un présage. Sa mère songea qu'elle mettait au monde un chien blanc aux abois retentissants, et un saint vieillard du voisinage ne manqua pas d'expliquer ce songe comme une prophétie qui annonçait l'éloquence et la fidélité du nouveau-né. Le jeune Bernard trouva dans sa famille l'exemple de toutes les vertus, et son ardeur à les imiter aussi bien que les développements précoces de son intelligence montrèrent que le songe prophétique de sa mère devait être réalisé. Quoique destiné, par sa naissance, à prendre un rang élevé dans le monde, il témoigna de bonne heure son aversion pour la vie du siècle. Lorsqu'il sentit les premiers ai-

[1] Fontaine, à une demi-lieue de Dijon.

guillons de la chair, il commença cette lutte contre le démon qui ne devait finir qu'avec sa vie. La malice des hommes tendit à sa pureté des piéges qu'il sut éviter. La légende de sa vie contient, à ce propos, quelques récits naïfs qui nous montrent qu'il préluda à la domination des autres en se dominant lui-même. Ce fut sa première victoire, principe et gage de toutes les autres. Rang, plaisirs, opulence, il sacrifia tout pour être exclusivement l'homme de Dieu. Il écarta sans pitié, il déracina de son cœur les deux passions qui détournent l'homme des voies de la vérité, l'orgueil et la volupté. C'est ainsi qu'il prépara le commerce de son âme avec l'esprit divin, et qu'il put dire comme un de nos poëtes :

J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour [1].

LAMARTINE.

Le jeune Bernard commença par exercer sur sa famille l'ascendant que lui donnait au dehors ce triomphe intérieur. Pour l'assurer et le compléter, il ne vit pas, contre de nouvelles tentations, d'autre asile que le cloître. L'ombre de sa mère et sa vocation l'y portaient; et son éloquence, son prosélytisme, déjà contagieux, y entraînèrent tous les siens. Vers le milieu de l'année 1115, une troupe de jeunes gens, de noble extraction, quitta Dijon et s'achemina pieuse-

Date receptacula munda; devotas animas, sensus vigiles, affectus sobrios, puras conscientias exhibete. D. BERN., *Serm. de Pass.*

ment vers l'abbaye de Cîteaux, qui languissait depuis sa fondation et désespérait de l'avenir. L'arrivée de Bernard, de son oncle, de ses frères et de ses amis fut la date de sa prospérité. Deux ans après, l'affluence était si grande, qu'elle détacha une colonie dont Bernard fut le chef et qui alla fonder Clairvaux dans une vallée sur les bords de l'Aube. Cette vallée de désolation, qu'on appelait Val-d'Absinthe, fut bientôt transformée. Quoique Bernard eût ajouté de nouvelles rigueurs à la règle de saint Benoît, les néophytes se présentèrent en foule pour s'y soumettre; tous ceux qui l'approchaient cédaient, comme par une vertu secrète, à l'irrésistible entraînement de son éloquence ; les mères, les épouses faisaient des vœux pour que leurs fils, leurs maris n'entendissent pas la voix de l'apôtre nouveau.

On a souvent reproché à saint Bernard l'ardeur de son zèle : mais il avait éprouvé que la vie était semée d'écueils où la vertu la mieux affermie peut échouer [1] : il s'était donné charge d'âmes et il voulait les sauver : la pensée qui domine sa vie entière, c'est de réduire la part du démon dans son autorité sur les hommes et d'augmenter incessamment celle de Dieu. Au reste, il faut se hâter de le dire, le cloître n'était pas pour lui un asile ouvert à l'oisiveté et à l'ignorance; il avait en vue la culture des terres et celle des lettres :

[1] Voir les lettres de saint Bernard, *passim*, et spécialement les lettres I, II, CXII, CCCXV.

la science et l'agriculture devaient prospérer par le travail des ordres monastiques : les terres incultes devaient être défrichées et fertilisées, et les monuments du génie humain dans tous les âges étudiés et reproduits. Il ne veut pas arrêter l'intelligence dans une stérile contemplation, mais la régler par un travail qui adoucisse les rigueurs de l'exil de la terre, et prépare les voies vers la patrie céleste. D'ailleurs, dans la croyance chrétienne, les vertus des justes entrent en compensation des vices des méchants, et les héroïques sacrifices de quelques âmes d'élite contribuent à la justification des pécheurs.

Dans le cloître, saint Bernard pratiqua toutes les vertus de la vie solitaire. L'autorité de ses exemples, plus puissante encore que sa parole, enchaînait à la discipline qu'il imposait, son oncle, deux de ses frères plus âgés que lui, et tous les clercs qui l'avaient suivi dans la solitude. Cette règle rigoureuse, si bien établie par ses préceptes et ses exemples, se maintenait sans altération, même hors de sa présence; et lorsque, après plusieurs années d'absence, pendant le schisme d'Anaclet et d'Innocent, il conduisit le pape à Clairvaux, il retrouva dans les vêtements de ses moines la même simplicité, dans leurs pratiques la même rigueur, dans leurs habitudes la même régularité. Son nom n'avait pas eu moins de puissance que sa présence réelle. La prière, les rudes travaux du corps malgré la faiblesse de sa constitution, l'étude des saintes Écritures et la prédication remplissaient toutes

ses heures. Lorsque la maladie lui interdisait les fatigues de la culture des terres, il mettait à profit ses loisirs forcés pour se préparer, par la lecture de la Bible et par la méditation dans ses promenades solitaires, à remplir dignement sa tâche d'orateur chrétien. C'est à ces travaux sans relâche qu'il faut rapporter la connaissance approfondie des saintes Écritures qui lui fut d'un si puissant secours. Il s'était si bien approprié les pensées et les paroles des livres sacrés, que souvent il lui semblait dans ses méditations ou ses prières voir se développer devant lui le texte des Écritures[1]. Sans dédaigner les écrits des Pères de l'Église, il s'occupait moins de leurs ouvrages, aimant mieux, disait-il, puiser à la source même qu'aux ruisseaux qui en découlent. Excellent principe en matière de foi comme en matière de goût, car tout s'altère en dérivant. Saint Bernard regardait la prédication comme son premier devoir et sa plus noble prérogative. Il la recommande aux évêques[2] : «Prêchez, leur dit-il, la parole du Seigneur pour donner à son peuple la science du salut.» L'oubli de ce précepte a été funeste à l'Église, et l'on sait que le silence et l'incurie des pasteurs furent un des plus puissants griefs des réformateurs au XVIe siècle contre le clergé catholique. Pendant cette période de sa vie,

[1] Confessus est sibi meditanti vel oranti sacram omnem, velut sub se positam et expositam, apparuisse Scripturam. Gaufridus, *Vit. Bern*, liv. III.

[2] Epist. CCCLXI.

l'infatigable abbé de Clairvaux ne se contentait pas de faire fleurir son abbaye, d'y maintenir la discipline, de fortifier et d'épurer les âmes de ses fils par la parole et par l'exemple d'une vie soumise à toutes les austérités du cloître, ses regards se portaient au dehors, et, lorsque les intérêts de l'Église l'appelaient, il sortait de sa retraite pour assister aux grandes assemblées religieuses si fréquentes à cette époque ; sa présence au concile de Troyes (1128) est attestée par la part qu'il prit à la fondation de l'ordre des Templiers, dont il rédigea les statuts. Cette milice religieuse était selon son cœur, et il n'en voulait point d'autre, car la guerre ne lui paraissait légitime que contre les infidèles [1]. Du fond de son abbaye, ses lettres allaient troubler, au milieu des délices du siècle, les âmes qu'il voulait gagner ou regagner au Seigneur. Il gourmandait les évêques qui oubliaient le soin de leur troupeau et de leur propre dignité dans les fêtes de la cour et même dans des expéditions guerrières. Sa plus noble conquête fut Suger qu'il ramena, de loin, à la sévérité de la vie chrétienne. C'est aussi par ses remontrances qu'il éloigna de la cour de Louis-le-Gros, Étienne, évêque de Paris, et l'archevêque de Sens, Henri.

Comme cette retraite attira sur eux les persécutions du roi, saint Bernard prit chaudement leur défense. Il intervint comme médiateur entre les prélats et le monarque, et comme accusateur du prince, ob-

[1] Tract. de laud. nov. militiæ, t. I, p. 545.

stiné dans ses rigueurs, auprès du saint-siége. Le pape paraissant disposé à fléchir et à transiger dans une question qui intéresse à un si haut degré l'indépendance du pouvoir spirituel, il le gourmande avec sévérité et il lui demande ce que deviendra l'Église si le successeur de saint Pierre laisse ses ministres à la merci d'une puissance injuste et tyrannique [1]. Il ne faut pas oublier que la politique de Louis-le-Gros tendait à l'affaiblissement du pouvoir spirituel et préparait le divorce opéré avec tant de violence et de perfidie par Philippe-le-Bel. Saint Bernard voyait avec inquiétude les progrès du pouvoir civil qu'il considérait comme l'expression de la force matérielle, pouvoir dont l'indépendance absolue devait, dans ses prévisions, anéantir l'autorité morale qui réglait les rapports politiques des princes avec leurs sujets et des peuples entre eux. Il voulait que la papauté demeurât la clef de voûte de l'édifice social [2] et fît circuler partout, avec les principes de l'Évangile, l'amour du

[1] Voici comment saint Bernard s'exprime à ce sujet : « Qui doute que son but ne soit de battre en brèche la religion, qu'il regarde comme la ruine de son autorité et qu'il proclame l'ennemie de sa couronne? Et cet autre Hérode ne poursuit pas le Christ dans son berceau, il l'attaque dans l'Église même après son triomphe. » Ep. XLIX ad Honorium. — Le troisième sermon sur l'Épiphanie contient une allusion évidente à ces débats. « Videte, fratres, quantum noceat iniqua potestas, quomodo caput impium subjectos quoque conformat impietati. Misera plane civitas in qua regnat Herodes, quoniam herodianæ sine dubio particeps erit malitiæ et ad novæ salutis ortum herodianâ movebitur turbatione. Confido ego in Domino quoniam inter nos minime regnabit, etiamsi adesse contingat, quod et ipsum Deus avertat. »

[2] De Consideratione, lib. II, cap. VIII.

devoir et le respect des lois de la morale. Les troubles et la corruption des siècles qui suivirent ont justifié la clairvoyance de saint Bernard, et l'on ne saurait nier que l'avénement de cette politique immorale, qui sacrifie systématiquement aux intérêts tous les droits et tous les devoirs, ne soit contemporain de l'émancipation complète de la puissance temporelle. Ce fut alors qu'on proclama cette maxime impie, que « la fin justifie les moyens ; » et si depuis, au sein de l'Église catholique, elle parût être la devise d'un ordre célèbre, c'est que la papauté céda à la corruption commune et qu'elle voulut essayer, en désespoir de cause, contre ses ennemis les armes que la politique des rois avait si souvent employées.

Dans cette lutte, la vivacité opiniâtre des remontrances de saint Bernard donna gain de cause aux deux prélats. Nous avons, en pénétrant dans les idées de saint Bernard, le secret de ses emportements contre la royauté. Ses attaques tendent toujours vers le but marqué à ses efforts : il prétend régir la terre en vue du ciel : mais, s'il veut que l'autorité spirituelle demeure intacte aux mains des ministres de l'Évangile, il veut aussi que ceux-ci donnent l'exemple de la vie chrétienne. Leur puissance doit être le prix de leur supériorité, et, s'il aspire à réformer la société par le clergé et par les ordres monastiques, il songe, avant tout, à les rendre dignes de la mission qu'il leur impose. Il faut entendre avec quelle véhémence, quelle vertueuse indignation il s'élève contre l'ambition et

la corruption des clercs, comme il les rappelle à la simplicité de l'Église primitive, à l'austérité des mœurs, à la pratique de toutes les vertus évangéliques. « O ambition obstinée! s'écrie-t-il, insatiable avarice! Lorsqu'ils sont arrivés aux premiers degrés des dignités, soit par le mérite, soit par l'argent, soit par le sang et la chair qui n'ont aucun droit au royaume du ciel, leur cœur ne se repose pas davantage, un nouveau désir les aiguillonne, ils veulent s'étendre et s'élever encore. Est-on doyen, prévôt, archidiacre ou tout autre chose, on ne se contente pas d'une seule dignité, dans une seule église, on en recherche de nouvelles sans être jamais satisfait. L'évêque veut devenir archevêque, et, monté à ce haut rang, il rêve je ne sais quoi de plus élevé, il entreprend des voyages pénibles et ruineux, se fait le courtisan de Rome où il achète, à prix d'or, d'utiles amitiés [1]. » Les lettres, les traités, les sermons de saint Bernard abondent en traits de ce genre, qu'il serait superflu de recueillir, et qui offrent, avec la polémique des réformateurs, de frappantes analogies. On l'a déjà dit, c'est parce que l'Église fut sourde à la voix de ses docteurs, c'est parce qu'elle n'eut pas le courage d'accomplir dans son sein une réforme orthodoxe, qu'elle fut plus tard affligée et démembrée par une réforme hérétique.

Ainsi la puissance de saint Bernard s'exerçait dans

[1] De officio Episc., cap VII, p. 472.

le cloître et rayonnait au dehors ; à mesure que nous avançons, le théâtre s'agrandit; les périls de la foi et de l'Église vont donner une nouvelle impulsion, un redoublement d'énergie à ses efforts. Nous allons voir l'infatigable athlète aux prises avec le schisme et l'hérésie, ces deux fléaux de l'unité et de la foi catholiques. Saint Bernard était moins un contemplateur qu'un homme d'action. L'âme humaine n'est pas seulement un œil qui voit la vérité, mais une force qui la réalise ; aussi plaçait-il l'action avant la contemplation. « Celui qui a dit par son prophète : *Laboravi sustinens*, n'approuve pas la vaine oisiveté de la contemplation[1]. » « L'action, dit-il ailleurs, est le commencement du salut, elle a cet avantage sur la contemplation[2]. » Ce principe était le ressort de l'activité qu'il va déployer avec tant d'éclat. Le pape Honorius venait de mourir (1130). A peine avait-il expiré qu'un conclave incomplet élut précipitamment Grégoire, cardinal de Saint-Ange, qui prit le nom d'Innocent II; les partisans d'un autre cardinal, Pierre-de-Léon, protestèrent contre cette élection et nommèrent tumultuairement leur candidat qu'ils proclamèrent sous le nom d'Anaclet. Pierre-de-Léon, juif d'origine, s'était concilié par ses largesses la faveur de la populace : Innocent ne put tenir contre lui dans Rome. Il se réfugia donc en France où il vint faire valoir ses droits.

[1] Sermon LXIV, sur le Cantique des Cantiques.

[2] Sermon III, sur l'Assomption de la Vierge.

Les évêques se réunirent en concile à Étampes, et, d'un consentement unanime, ils déférèrent à Bernard la décision de ce grave débat. Saint Bernard se prononça en faveur d'Innocent, et son avis entraîna tous les suffrages. Pendant sept ans que dura cette funeste division, saint Bernard travailla à rallier au pape, qu'il avait préféré, les rois et les peuples. Le roi d'Angleterre, l'empereur Lothaire, les Génois, les Milanais, les religieux du Mont-Cassin, Roger, duc de Sicile, et l'opiniâtre Guillaume, duc d'Aquitaine, fléchirent, les uns de bon gré, les autres de guerre lasse, sous l'autorité de sa parole. Ce fut un beau spectacle et un noble triomphe que ce long voyage à travers l'Italie, la France et l'Allemagne, où le chef de la chrétienté se présentait aux nations sous le patronage d'un simple abbé. Jamais l'éloquence et la vertu ne parurent avec plus de simplicité et de grandeur. Les peuples se pressaient en foule pour contempler cette noble figure, creusée par les souffrances, et ces yeux, d'une ineffable pureté, d'où s'échappaient des traits de flammes. Ils écoutaient cette voix vibrante dont l'harmonie aurait suffi pour les ravir et dont les paroles pleines d'onction et d'énergie échauffaient les cœurs et faisaient pénétrer l'enthousiasme dans les âmes. On ne saurait dire tout ce que saint Bernard déploya d'activité pour ramener et contenir tous ces esprits animés de passions diverses et les réduire à l'obéissance. L'empereur Lothaire, pour prix de son adhésion, revendiquait, en faveur de l'empire, le pri-

vilége des investitures que le saint-siége avait conquis, avec tant de peine, au siècle précédent; et ce ne fut pas le moindre triomphe de saint Bernard que d'amener l'empereur à se désister de ses prétentions. Il invoqua, pour y parvenir, les services qu'il lui avait rendus dans sa querelle contre Conrad, qui lui avait disputé l'empire, comme Anaclet disputait la tiare à Innocent II.

Pendant cette période de sa vie, saint Bernard fut souvent sollicité d'échanger son titre modeste d'abbé contre les plus hautes dignités de l'Église; Pise, Gênes, Milan, Reims, Châlons le supplièrent de devenir leur premier pasteur, mais leurs instances échouèrent contre sa ferme volonté de demeurer dans son indépendance, pour être tout à tous et pouvoir défendre sur tous les points les intérêts de l'Église. Comme le remarque un des chroniqueurs de sa vie, il triomphait avec plus de gloire dans sa simplicité, et son humilité ajoutait à sa grandeur[1]. Ce refus des dignités montrait clairement son désintéressement des choses de la terre et redoublait l'autorité de ses paroles. Comme il n'était ni évêque, ni cardinal, ni prétendant à la papauté, et que cependant ses vertus, sa science et son éloquence le rendaient digne de tous ces honneurs, l'abaissement volontaire de sa condition relevait, par le contraste, la puissance de son caractère. Les dignités ne sont qu'un signe qui n'est pas

[1] Gaufridus, lib. III, cap. VIII.

nécessaire lorsque le mérite se fait reconnaître par sa propre vertu. L'abbé de Clairvaux était plus évêque que les évêques, plus cardinal que les cardinaux, plus pape que le pape lui même [1]. Tant l'abnégation donne de relief aux vertus et de ressort à la puissance! *Facilius pervenies spretis omnibus quam adeptis* [2].

Les efforts de saint Bernard pendant la durée du schisme en prévinrent les funestes conséquences. L'autorité du rival d'Innocent parut illégitime, et son pouvoir fut restreint et précaire. Lorsqu'il mourut, sa faction essaya de perpétuer la division en lui donnant un successeur. Le nouvel anti-pape se refusa à ce dangereux et coupable honneur (1138); il vint, de nuit, auprès de saint Bernard, solliciter son pardon et faire amende honorable. Cette soumission volontaire termina les divisions de l'Église.

Le zèle que saint Bernard avait déployé pour hâter la fin d'un schisme funeste, il le retrouve pour combattre l'hérésie naissante : il gémit de cette nécessité qui fait de sa vie un long combat [3]. « Le lion est vaincu, s'écrie-t-il, et maintenant il faut lutter contre le dragon. » Le lion, c'était l'anti-pape Pierre-de-Léon ; le dragon, c'est Abélard, et comme le dragon joint la ruse à la force, et le venin à la violence, il n'aura pas trop contre lui de toutes les forces de son

[1] Vid. Ep. ad Eug. 238.
[2] De contemptu mundi ad cler.
[3] Epist. CLXXXIX.

génie et de l'assistance de l'Église : aussi, pour préparer son triomphe sur un adversaire si redoutable, il réveille sur tous les points le zèle des docteurs de la foi[1], et, avant de paraître devant le concile, il a si bien montré l'imminence du danger que la sentence est déjà portée dans l'esprit des juges. Abélard avait entrepris d'expliquer le mystère de la Trinité et de montrer le rapport des trois personnes entre elles. L'habile dialecticien s'était fourvoyé en voulant porter la clarté sur des questions qui doivent rester enveloppées; saint Bernard lui montre qu'il a laissé le mystère aussi obscur et qu'il l'a rendu contradictoire. Pour lui, il maintient le dogme, il ne l'explique pas; il se contente de faire voir que la solution de son adversaire le dénature, et il lui demande compte de la Trinité et de l'unité divine, compromises par ses commentaires. « Je m'étonne, dit-il, qu'un esprit aussi pénétrant, avec toutes ses prétentions à la science, après avoir reconnu que le Saint-Esprit est consubstantiel au Père et au Fils, vienne nier ensuite qu'il procède de la substance du Père et du Fils, à moins que, par hasard, il ne veuille que ceux-ci procèdent de la sienne : prétention inouïe et insoutenable ! Mais si l'Esprit-Saint n'est pas de la substance du Père et du Fils et que le Père et le Fils ne soient pas de la substance du Saint-Esprit, que devient, je le demande, la consubstantialité? Qu'il avoue donc avec l'Église

[1] Vid. Epist. CLXXXVII-VIII.

que les trois personnes ont même substance, ou qu'il le nie avec Arius et qu'il proclame ouvertement avec lui que le Saint-Esprit n'est qu'une créature. Ensuite, si le Fils est de la substance du Père et que le Saint-Esprit n'en soit pas, il faut qu'ils diffèrent l'un de l'autre, non-seulement parce que le Saint-Esprit n'est pas né du Père comme le Fils, mais encore parce que le Fils est de la substance du Père, et que le Saint-Esprit n'en est pas. Or, jusqu'à présent, l'Église n'a pas reconnu cette dernière différence. Si nous l'admettons, où est la Trinité? où est l'unité? Ainsi la dualité remplace la Trinité, car on ne saurait admettre au partage une personne dont la substance n'aurait rien de commun avec celle des autres. Qu'il cesse donc de détacher de la substance commune la procession du Saint-Esprit, de peur d'enlever, par une double impiété, le nombre à la Trinité et de l'attribuer à l'Unité : énormités que repousse également la foi chrétienne [1]. » On comprend par ces traits de polémique ardente que le héros de la dialectique a trouvé son maître.

Il ne faut pas s'étonner de la vivacité des poursuites de saint Bernard : à ses yeux le salut de l'Église était dans l'intégrité de la foi, et le salut de l'humanité dans celui de l'Église. L'exemple d'Abélard l'effrayait plus encore que ses erreurs. « En disputant et en écrivant sur la Trinité, il franchit la borne que nos

[1] De Errorib. Abel., cap. I.

pères ont posée : *Transgreditur fines quos posuerunt patres nostri.* » Là était le danger ; car, la limite une fois dépassée, la discussion ne reconnaissait plus de point d'arrêt, et l'édifice de la foi était sapé dans sa base. Sans doute, c'était chose grave que de voir, dans le sein de l'Église, un philosophe se rapprocher d'Arius sur la Trinité, de Pélage sur la Grâce, de Nestorius sur la personne du Christ ; mais ce qui était plus sérieux, c'était de remuer les bornes de la foi et de la raison « dont les droits ne s'accordent jamais mieux que dans le silence [1], » et de transporter ces discussions sur la place publique et dans les carrefours [2]. C'est pour cela que saint Bernard s'attaqua si rudement à un homme qu'il admirait, et ce fut à son admiration même et au crédit de son adversaire qu'il mesura la force de ses coups. Il savait, d'ailleurs, que la plupart des juges d'Abélard avaient été ses disciples, et il craignait que la reconnaissance ne fît illusion à leur jugement. On a donc eu tort de voir dans cette lutte une rivalité d'amour-propre : saint Bernard ne la provoqua point, l'éveil lui fut donné par l'abbé de Saint-Thierri [3], et ce fut Abélard qui l'appela devant le concile de Sens [4]. Il affronta

[1] Expression du cardinal de Retz.

[2] Vid. Epist. CXXXVIII, disputantes in triviis de divinis ; Epist. CCCXXXVII ; riviatim de sancta Trinitate disputatur.

[3] Voir la lettre adressée par Guillaume, abbé de Saint-Thierri, à Geoffroi, évêque de Chartres, et à saint Bernard. « *Dico vobis, periculose siletis, tam vobis, quam Ecclesiæ Dei.* » Epist. CCCXXVI, p. 302.

[4] *Magister Petrus crebro nos pulsare cœpit, nec ante voluit desis-*

même avec répugnance une controverse publique, craignant, s'il faut l'en croire, de compromettre sa cause par la faiblesse de ses moyens et d'envelopper l'Église dans sa défaite. Toutefois il se prépara courageusement au combat; mais la retraite de son adversaire empêcha le tournoi d'éloquence et de dialectique que le monde chrétien attendait avec anxiété (1140).

Outre sa malencontreuse démonstration trinitaire, Abélard avait avancé quelques propositions mal sonnantes. Suivant lui, Adam n'avait pas transmis à sa race le péché, mais le châtiment; il mettait le libre arbitre au-dessus de la grâce, et, par une incroyable contradiction, il voulait que les œuvres ne rendissent l'homme ni pire, ni meilleur. Le tort d'Abélard était de n'avoir ni la soumission du croyant ni l'indépendance du philosophe; il flottait entre les témérités de son esprit et les scrupules de sa conscience; de sorte que la crainte de l'hérésie arrêtait l'essor de sa pensée et que ses rétractions accusaient la faiblesse de son caractère. C'est pour cela que, malgré son incontestable génie, sa figure pâlit et sa taille s'abaisse à côté de son rival. La force de saint Bernard est dans la constance de ses principes et l'inexorable rigueur

tere quoad ad dominum Claræ-vallensem abbatem, super hoc scribentes, assignato die, Senonis ante nostram submonuimus venire præsentiam, quo se vocabat et offerebat paratum magister Petrus ad probandas et defendendas sententias. Ad Innoc. Pontif. in persona franc. Episc. Epist. CCCXXXVII, p. 309.

des conséquences qu'il en tire. Il ne doute pas de lui-même, parce qu'il ne doute pas de Dieu, et sa conviction intrépide renverse tous les obstacles. « Je marche, dit-il, en pleine sécurité sur la foi du maître des nations et je sais que je ne serai pas confondu[1]. » En arrière comme en avant, le doute ne saurait l'atteindre, car il s'appuie sur la parole de Dieu et il marche droit, *pergit,* dans le sens de ses commandements.

On sait qu'Abélard, après avoir décliné la compétence du concile et refusé le combat, appela à la cour de Rome de la sentence qui le condamnait, qu'il s'achemina vers l'Italie, et qu'il reçut en route la confirmation de son arrêt. Il se soumit alors, et se retira à Cluni, auprès de Pierre-le-Vénérable. Les deux rivaux se réconcilièrent, et saint Bernard prouva, par ce retour sincère, qu'il n'avait d'autre passion que la pureté de la foi. C'est dans le même esprit qu'il fit avec le légat Albéric et l'évêque de Chartres, Geoffroi, une excursion en Languedoc pour extirper de cette province la doctrine des manichéens, et qu'en 1148 il réfuta au concile de Reims, en présence du pape Eugène III, les erreurs de l'évêque de Poitiers, Gilbert de la Porrée : partout il provoque les censures contre l'hérésie et jamais les supplices : *Hæretici capiantur non armis sed argumentis*[2]. Telle fut sa devise,

[1] *Ego vero securus in magistri gentium sententiam pergo et scio quoniam non confundar.* De Err. Abel., cap. IV, p. 649.

[2] Serm. LXIV, in Cant. — Saint Bernard dit encore ailleurs, p. 1499 :

qu'on oublia plus tard; car un siècle après, les même provinces qu'il avait parcourues en missionnaire de paix furent épouvantées par le massacre des Albigeois.

Arnauld de Brescia, le disciple chéri d'Abélard, l'écuyer de cet autre Goliath, comme disait saint Bernard, poussait la résolution et l'audace beaucoup plus loin que son maître [1]. Il représente bien mieux que lui l'indépendance de la pensée, l'insurrection de la raison contre la foi. La discussion n'était pas pour lui un simple exercice de l'intelligence, mais un prélude à l'action. Ses doctrines et ses actes sont des réminiscences de l'antiquité républicaine et des pressentiments de la philosophie moderne. Il fit à Rome, avec un succès de quelque durée, ce que tenta deux siècles plus tard l'ami de Pétrarque, Nicolas de Rienzi. Ce fut le plus redoutable des novateurs que combattit saint Bernard, et la crainte qu'il lui inspirait fut telle, qu'elle entraîna l'abbé de Clairvaux aux emportements de la colère [2].

Nous avons vu jusqu'à présent l'autorité de saint Bernard, à mesure qu'il avance dans la vie, se dé-

Fides suadenda est non imponenda. Cependant il approuve en principe la guerre du prince, *illius qui non sine causa gladium portat*, pour arrêter les progrès de l'hérésie : *Ne permittantur errorem suum in multos trajicere.* Serm. LXVI, sur le Cant. des Cant.

[1] Omnes errores Abel. ab Ecclesiâ jam deprehensos atque damnatos, cum illo etiam et *præ illo* defendit acriter et pertinaciter. — *Bern. Epist. ad Episc. Const.*, p. 188.

[2] Epist. CXCVI-VII.

ployer dans un cercle de plus en plus étendu, sans rien perdre de son énergie. Le champ devient plus vaste, et sa force croît en proportion du théâtre où elle s'exerce. Sa famille [1], le cloître, l'Église de France dans sa lutte contre le pouvoir temporel, la chrétienté toute entière menacée dans l'unité de son organisation et la pureté de sa doctrine ont éprouvé successivement l'irrésistible ascendant de son génie. Au déclin de sa vie, il s'élève encore, sa sphère d'action s'élargit, et il met le monde chrétien aux prises avec l'islamisme. La prédication de la croisade couronne dignement cette vie de dévouement laborieux et de succès. Elle n'en détruit pas l'unité, car elle est inspirée par la pensée qui a dirigé toutes ses actions, le triomphe de la vérité évangélique. Les Sarrasins, maîtres d'Édesse, menaçaient Antioche et Jérusalem; une croisade nouvelle semblait nécessaire, et déjà Louis VII, pour soulager sa conscience chargée du triste souvenir de l'incendie et du massacre de Vitry, avait résolu de l'entreprendre (1146). Les seigneurs dont il réclama le concours voulurent que Bernard fût consulté. Celui-ci en référa au pape, qui approuva l'entreprise et le chargea d'exciter le zèle des Français et des nations voisines. Cette prédication fut le triomphe du zèle et de l'éloquence du saint orateur. Il remua la France et l'Allemagne même, qui n'entendait pas la langue

[1] Il étendit sa destinée sur sa famille toute entière. DAUNOU, *Not. sur saint Bernard*, *Hist. litt. de la France*, tome XIII. Cette notice est un chef-d'œuvre d'érudition et de goût.

qu'il lui parlait. L'empereur Conrad opposa une vive résistance : deux fois saint Bernard échoua; mais il ne se rebuta point, et son troisième discours fit sur l'empereur une telle impression, que celui-ci se leva, tout à coup, plein d'enthousiasme, agita sa bannière et fit le serment de délivrer la Terre-Sainte. L'émotion excitée par la parole de saint Bernard enfanta des miracles[1]; partout, sur son passage, des malades recouvraient la santé, et la foi populaire voyait dans ces cures imprévues un signe de l'intervention divine. Saint Bernard partagea l'opinion commune, ou du moins il ne fit rien pour la combattre. Le scepticisme moderne lui en a fait un crime; mais en remontant par la pensée à cette époque où l'humanité était pleine de Dieu et rattachait tous les événements à la Providence, on comprendra facilement que le pieux instrument de ces merveilles n'ait pas expliqué, par la seule puissance de son génie, les prodigieux effets de sa présence et de sa parole.

On sait quelle fut l'issue de cette expédition. Saint Bernard n'en fut pas longtemps responsable aux yeux de ses contemporains. Les désastres des croisés l'affligèrent sans troubler sa conscience, et il pouvait répondre à ceux qui les lui imputaient qu'il n'était pas comptable du succès de l'entreprise, et qu'autant qu'il était en lui, les infidèles avaient été vaincus et la chrétienté victorieuse. Ces injustes rumeurs cessèrent

[1] Vid. passim vit. D. B. Gaufrido, Ernaldo auct. et aliis.

bientôt; on pensa même que si l'expédition avait échoué, c'est que celui qui en avait été le promoteur ne l'avait point dirigée : aussi, lorsque, quatre ans plus tard, on décida à l'assemblée de Chartres (1150)[1] que l'Occident devait prendre la revanche de sa défaite, on offrit à l'abbé de Clairvaux le commandement de cette nouvelle expédition [2]. Mais déjà les forces de saint Bernard trahissaient son zèle : il s'avançait rapidement vers la tombe, qui s'ouvrit enfin pour lui après plusieurs années de souffrances, et qui le reçut chargé de gloire, au milieu des regrets de l'Europe entière qu'il avait remuée par son éloquence, servie par ses travaux, édifiée par ses vertus. La transition fut douce pour lui de la terre au ciel, il l'avait longuement préparée par la sainteté de sa vie; et son âme avait, pour emprunter une expression de Gerson, les deux ailes qui emportent vers Dieu, la simplicité et la pureté.

§ II.

Ma tâche n'est pas terminée. J'ai essayé de montrer le progrès continu de l'autorité de saint Bernard et d'en indiquer les principes; quelques mots suffiront

[1] Mabillon s'est trompé sur l'époque de cette assemblée. Dom Brial a établi d'une manière incontestable ce point important de chronologie dans un Mémoire qui fait partie du Recueil de l'Académie des inscriptions.

[2] Vid. Epist. CCLVI.

pour montrer l'enchaînement des faits. Saint Bernard commença par triompher de lui-même en soumettant en lui la chair à l'esprit et l'esprit à Dieu. Après avoir discipliné son âme, il organise à son image sa famille et le cloître; dans cette enceinte, fermée aux passions, il achève sa propre réforme et celle des fidèles qui l'entourent. Là, son génie prend un merveilleux accroissement, parce que sa raison, qui s'est humiliée devant la révélation, forte de ces croyances, désormais inébranlables, ne trouve plus d'obscurités, ni dans les choses du ciel, ni dans celles de la terre : de là, la constance de ses principes, et, par une conséquence rigoureuse, la fermeté de sa volonté. Or, vouloir, c'est pouvoir; de là encore son irrésistible ascendant sur les esprits. Croyance, volonté, autorité, tels sont les termes de cette progression dont la vie de saint Bernard offre le développement : par la foi, son génie s'appropria tout le trésor de la sagesse divine; par la volonté, il conforma sa vie à ses doctrines, et cette conformité fit paraître la pureté de ses intentions, le désintéressement de son zèle. Pendant que l'invariable unité de ses doctrines montrait qu'on pouvait s'assurer en ses lumières, son détachement de toutes les pompes du siècle mettait en relief la noblesse de son caractère. On voyait clairement qu'il travaillait à l'œuvre de Dieu et de l'humanité, et qu'il ne voulait d'autre salaire que le succès; c'est-à-dire le salut de ses frères, le bien commun de l'Église et du genre humain. Chose étrange! la raison de saint

Bernard fut triomphante parce qu'elle s'humilia dans la foi, et il domina le siècle parce qu'il en méprisa les grandeurs. Toutefois il fallait, pour opérer ce prodige, que cette raison soumise et cette abnégation se rencontrassent dans un homme de génie ; il fallait que ce grand caractère s'unît à de puissantes facultés et que la parole mît en œuvre ces nobles et fortes pensées. Il me reste donc, pour dévoiler tous les principes de l'autorité de saint Bernard, à montrer quelle fut la nature de son éloquence.

Avant tout, il est bon de citer le témoignage d'un chroniqueur contemporain. Le voici dans sa naïve simplicité : « Celui qui l'avait détaché du sein de sa mère pour l'œuvre de la prédication, lui avait donné, dans un faible corps, une voix forte et capable de se faire entendre. Ses discours, toutes les fois que l'occasion se présentait de parler pour l'édification des âmes, étaient appropriés à l'intelligence, à la condition et aux mœurs de ses auditeurs. Il parlait aux campagnards comme s'il eût toujours vécu à la campagne, et aux autres classes d'hommes comme s'il eût consacré toute sa vie à l'étude de leurs œuvres. Docte avec les savants, simple avec les simples, riche des préceptes de la sagesse et de la perfection avec les hommes spirituels, il se mettait à la portée de tous, désirant de les gagner à Jésus-Christ. Combien Dieu l'avait doué heureusement pour calmer et persuader, et lui avait appris quand et comment il devait parler, soit qu'il dût consoler ou supplier, exhorter ou ré-

primander, ceux-là le sauront, à un certain point, qui liront ses écrits, moins cependant que ceux qui l'ont entendu; car telle était la grâce répandue sur ses lèvres, tels le feu et la véhémence de son élocution que sa plume elle-même, si exquise qu'elle soit, n'en a retenu ni toute la douceur ni toute la chaleur. Le miel et le lait découlaient de sa langue, et néanmoins la loi de feu était dans sa bouche [1]. C'est pour cela que lorsqu'il parlait aux peuples de la Germanie, ces hommes, qui n'entendaient pas la langue qu'il parlait, étaient plus vivement émus au son de ses paroles que lorsque les interprètes les plus habiles leur en expliquaient le sens; ils prouvaient bien leur émotion en se frappant la poitrine et par l'abondance de leurs larmes [2]. »

Voilà un singulier prodige et la meilleure preuve de l'autorité que saint Bernard tirait de la pureté de son caractère. Il suffit du visage et de la voix de l'orateur pour émouvoir une vaste assemblée qui ne comprend pas le sens de ses paroles. Tout l'effet est produit par la vertu de celui qui parle, par son geste et le son de sa voix : sa parole n'y est pour rien, puisqu'elle n'est pas comprise. Ce n'est donc pas en vain que les rhéteurs de l'antiquité attachaient tant d'importance aux mœurs et à l'action. Sans doute, dans le cloître, saint Bernard produisait le même effet sur

[1] *Mel et lac sub lingua ejus, nilhominus in ore ejus ignea lex.*
[2] Geoffroi de Clairv., *Vie de saint Bernard*, liv. III, ch. III.

les frères lais ou convers lorsqu'il prêchait en latin.

J'emprunte au même écrivain quelques traits qui peignent la personne même du saint orateur. Sa taille, bien qu'ordinaire, paraissait élevée à cause de l'élégance des formes; la grâce sévère, répandue sur son visage, tenait plus de l'esprit que de la chair; elle était comme le signe extérieur de la beauté de son âme : « une certaine pureté angélique et la simplicité de la colombe rayonnaient dans ses yeux; » une légère teinte colorait ses joues et une chevelure blonde tombait sur son cou d'une blancheur éblouissante; son corps amaigri portait les traces de ses austérités et semblait, dans sa légèreté, l'enveloppe d'un pur esprit. Ce corps, pour ainsi dire intellectuel, favorisait la pieuse confiance qui voyait dans saint Bernard un interprète et un envoyé de Dieu, et peut être compté parmi les prestiges de son éloquence.

L'habitude de saint Bernard était de méditer profondément le sujet qu'il voulait traiter et de s'abandonner pour l'expression de ses idées aux chances de l'improvisation. C'est le procédé des grands orateurs et le plus sûr moyen d'unir l'éclat à la solidité. La méditation a déjà trouvé, choisi et disposé les matériaux : elle a tissu fortement la trame du discours, et le mouvement de la pensée, accéléré par les périls de l'improvisation, donne plus de chaleur à l'expression et la colore plus vivement. La parole de saint Bernard était abondante et serrée parce qu'il était maître de sa pensée; il tirait surtout sa force de la connais-

sance approfondie du cœur humain et des livres saints ; ces sources intarissables alimentaient sans cesse son intelligence et lui permettaient de toujours produire sans jamais s'épuiser. Il est vraisemblable que saint Bernard n'a écrit aucun de ses sermons avant de les prononcer : on les recueillait pendant qu'il parlait, et il retouchait ensuite le travail de ses auditeurs.

On a souvent discuté pour décider si saint Bernard avait prêché en latin ou en langue vulgaire. Les solutions exclusives de ce problème sont également fausses. Dans le cloître et dans les assemblées de clercs, saint Bernard prêchait en latin : hors du cloître, quand le peuple accourait pour l'entendre, il parlait la langue du peuple. C'est en langue vulgaire qu'il a prêché la croisade en France et en Allemagne, seul en France, en Allemagne avec des interprètes qui traduisaient sur-le-champ ses discours ; mais malheureusement aucun des monuments de cette éloquence populaire ne nous est parvenu et tous les sermons que nous possédons ont été évidemment prononcés en latin. Ce fait, indépendamment de l'usage historiquement constaté de la prédication latine pour les clercs, ressort encore de l'analogie frappante du style des sermons avec celui des lettres et des traités, et surtout de locutions, il faut le dire aussi, de jeux de mots inséparables de l'idiome, et qui prouvent, pour ceux qui ont étudié les rapports des idées aux mots, que ces discours n'ont pas été seulement composés, mais pensés

en latin [1]. Le célèbre manuscrit des Feuillants [2], où les partisans de l'opinion que je combats veulent voir le texte primitif des sermons de saint Bernard, prouverait seulement la vénération qu'inspiraient les écrits de l'orateur, puisqu'on les traitait à l'égal de la Bible que, dès le douzième siècle, on traduisit en langue vulgaire.

La plupart des discours de saint Bernard que nous possédons sont plus remarquables par la grâce que par la véhémence; par la doctrine que par la passion; par l'habile disposition des parties et l'enchaînement des preuves que par le mouvement. C'est qu'un grand nombre d'entre eux ont été prononcés dans l'enceinte de Clairvaux, devant de pieux cénobites dont les passions étaient vaincues et la foi inébranlable : l'orateur songe plutôt à leur faire aimer et connaître la religion qu'à les épouvanter par la crainte des châtiments. Lorsqu'il s'anime, c'est lorsqu'il jette les yeux au dehors sur la corruption des grands et les désordres du clergé séculier, ou lorsque la contemplation des souf-

[1] Voir sur cette question la préface de Mabillon.

[2] Ce manuscrit fait partie du fonds des Feuillants à la Bibliothèque du roi. C'est un in-4° inscrit sous le n° 9. Suivant M. Guérard, dont l'opinion est d'un grand poids en pareille matière, l'écriture est du treizième siècle. La langue paraît être du douzième. Il ne contient que 36 sermons sur des sujets divers. Comme rien n'établit historiquement que ces 36 sermons aient été prononcés dans l'enceinte de Clairvaux ou devant des clercs, la solution de la difficulté qu'ils soulèvent ressort de l'examen attentif et de la comparaison des deux textes. Constatons, en passant, que dans le texte du manuscrit on lit saint Bernard et non saint Bernaut, comme l'a imprimé Mabillon, page 916, 1 vol.

frances du Christ et des vertus de sa divine mère l'emportent jusqu'à l'enthousiasme. Mais saint Bernard est si naturellement éloquent, que, même lorsqu'il disserte ou qu'il enseigne, une douce chaleur circule sous ses raisonnements et atteste l'action d'un foyer intérieur dont les flammes sont contenues. Il est à jamais regrettable que les discours populaires de saint Bernard n'aient pas été conservés ; mais nous trouverons encore dans ses traités, dans ses lettres et dans ses sermons assez de morceaux saillants pour caractériser son éloquence et faire connaître toutes les facultés dont le concours formait sa puissance oratoire.

Les restes de l'opinion longtemps dominante qui fait du douzième siècle une époque de grossière ignorance, opinion fondée sur la décadence du quatorzième et du quinzième siècle, affermie par le brusque retour vers l'antiquité que provoqua la Renaissance, accréditée par la splendeur du siècle de Louis XIV et popularisée par les mépris intéressés de la philosophie moderne ; ce préjugé, mal déraciné, qui nous fait méconnaître les lumières et la civilication des deux siècles qu'illustrèrent saint Bernard et saint Louis, nous incline à penser que nous trouverons dans l'apôtre du douzième siècle les rudes saillies d'une éloquence inculte ; mais l'étude des monuments qu'il nous a laissés établit une opinion diamétralement opposée, et les beautés comme les défauts que nous rencontrerons attesteront plutôt la culture excessive de l'esprit que les écarts d'une imagination barbare.

J'emprunterai aux sermons, aux lettres et aux traités polémiques de saint Bernard des passages, de nature diverse, où nous trouverons tour à tour l'exquise douceur du sentiment, l'énergie de l'indignation, la vigueur du raisonnement, les profondes tristesses de l'âme au spectacle des misères de l'homme, enfin l'onction, la force, la sensibilité, et parfois la véhémence. Ses sujets de prédilection dans ses homélies adressées aux moines de Clairvaux sont tendres et affectueux; c'est tantôt la naissance du Christ et son enfance, plus souvent les douces vertus de la vierge Marie et plus souvent encore l'explication mystique du Cantique des Cantiques, divin épithalame, chef-d'œuvre de poésie mélancolique, soupir de l'âme mêlé aux terribles accents des prophètes et aux sublimes accords de la harpe de David. Voici quelques traits de cette éloquence tempérée qui semblent un prélude lointain aux touchantes inspirations de Massillon. « O homme, que crains-tu! Pourquoi trembler à la face du Seigneur qui s'approche? Il vient, non pour juger, mais pour sauver la terre. Jadis un serviteur infidèle t'a persuadé d'enlever furtivement le diadème royal pour en ceindre ta tête. Surpris dans ton larcin, comment n'aurais-tu pas tremblé? comment ne pas éviter la face du Seigneur? Peut-être portait-il déjà le glaive flamboyant. Maintenant tu vis dans l'exil et tu trempes des sueurs de ton visage le pain qui te nourrit. Et voici qu'une voix a été entendue sur la terre annonçant la venue du maître du

monde. Où iras-tu pour éviter le souffle de son esprit? Où fuiras-tu pour ne pas rencontrer son visage? Garde-toi de fuir, garde-toi de trembler. Il ne vient pas armé, il ne cherche pas pour punir, mais pour délivrer; et pour que tu ne dises pas encore une fois : « J'ai entendu ta voix et je me suis caché; » le voilà enfant et sans voix, et si ses vagissements doivent faire trembler quelqu'un, ce n'est pas toi. Il s'est fait tout petit, et la Vierge sa mère enveloppe de langes ses membres délicats, et tu trembles encore de frayeur! Mais tu vas savoir qu'il ne vient pas pour te perdre, mais pour te sauver; non pour t'enchaîner, mais pour t'affranchir, car il combat déjà contre tes ennemis. Par la vertu et la sagesse de Dieu, il met le pied sur le cou des grands et des superbes [1]. » C'est toujours sur ce ton de noble affection et de pieuse sympathie que saint Bernard parle des rapports de l'homme et du fils de Dieu; mais son éloquence s'épure et s'attendrit encore, sans rien perdre de son élévation, lors-

[1] In Nativit. Dom., serm. I. Ce sermon fait partie du manuscrit des Feuillants, dont j'ai parlé plus haut : je vais transcrire une partie du passage que j'ai cité « Ke dottes-tu, o tu hom. Porkai trembles-tu davant la fazon notre Signor qui vient? Il vient ne nues por jugier, mais por salveir la terre. Zayenaier tenhortat li fel et li non feaules sers ke tu par larencin presisses la royal corone et si la mesisses en ton chief. Quant tu repris fus el larencin, porkai ne dottesses-tu ou porkai ne fuesses-tu de davant sa fazon? Il at iai dembleit son espeie enfueye. Tu es or en exil on tu mainius ton pain en la sueur de ton vis; et li voiz est oye en terre ke li Sires toz poxanz vient. On te torneras-tu de son espirit : et on furas-tu de davant sa fazon? Ne fuir mies. Ne ne dotteir mies. Il ne vient mies a armes. Il te requiert ne mies por dampneir mais por salveir. » (Manuscrit, fol. 48, recto.)

qu'il célèbre les vertus et les mérites de la Vierge. On comprend facilement la prédilection des vrais chrétiens, j'entends de ceux qui ne séparent pas l'amour de Dieu de l'amour de l'humanité, pour la vierge Marie, symbole de pureté et d'amour, médiatrice aimable entre la terre et le ciel ; aussi saint Bernard est-il inépuisable dans les tendres effusions de sa reconnaissance. Il faudrait citer des sermons entiers pour apprécier cette éloquence presque séraphique ; je me contenterai du passage suivant sur le nom de Marie : « Le nom de la Vierge était Marie. Ajoutons quelques mots sur ce nom qui signifie étoile de la mer, et convient parfaitement à la Vierge qui porta Dieu dans son sein. C'est avec raison qu'on la compare à un astre : car de même que l'étoile envoie ses rayons sans être altérée, la Vierge enfante un fils sans rien perdre de sa pureté. Le rayon ne diminue pas la clarté de l'étoile, de même que le fils n'enlève rien à l'intégrité de la Vierge. Elle est donc cette noble étoile de Jacob dont le rayon illumine l'univers entier, dont la splendeur éclaire les hauts lieux et pénètre les abîmes. Elle parcourt la terre, échauffe les âmes plus que les corps, vivifiant les vertus et consumant les vices. Elle est cette étoile brillante élevée au-dessus de la mer immense, étincelante de vertus, rayonnante d'exemples. Oh ! qui que tu sois, qui comprends que dans le cours de cette vie tu flottes au milieu des orages et des tempêtes plutôt que tu ne marches sur la terre, ne détourne pas les yeux de

cette lumière, si tu ne veux pas être englouti par les flots soulevés. Si le souffle des tentations s'élève, si tu cours vers les écueils des tribulations, lève les yeux vers cette étoile, invoque Marie. Si la colère ou l'avarice, ou les séductions de la chair font chavirer ta frêle nacelle, lève les yeux vers Marie. Si le souvenir de crimes honteux, si les remords de ta conscience, si la crainte du jugement t'entraînent vers le gouffre de la tristesse, vers l'abîme du désespoir, songe à Marie : dans les périls, dans les angoisses, dans le doute, songe à Marie, invoque Marie : qu'elle soit toujours sur tes lèvres, toujours dans ton cœur ; à ce prix, tu auras l'appui de ses prières, l'exemple de ses vertus. En la suivant, tu ne dévies pas ; en l'implorant, tu espères ; en y pensant, tu évites l'erreur. Si elle te tient la main, tu ne peux tomber ; si elle te protége, tu n'as rien à craindre ; si elle te guide, point de fatigue, et sa faveur te conduit au but et tu éprouves en toi-même avec quelle justice il est écrit : « et le nom de la vierge Marie[1]. »

Cet orateur si tendre, si affectueux, se montre véhément contre le vice : il tonne contre la corruption des grands de la terre, puissants pour le mal, impuissants pour le bien [2] ; il déplore, dans l'amertume de son cœur, les maux qu'enfantent la cupidité et l'ambition, et, après avoir frappé les hommes du

[1] De Laud., Virg. Mar. Hom. II.

[2] Væ principibus nostris! Potentes sunt ut faciant mala, bonum autem facere nequeunt. Epist. CCLXXXVIII, p. 277.

siècle, il n'épargne pas davantage le clergé, dont il combat la dissolution et l'hypocrisie. Dans un discours où il trace à grands traits les destinées de l'Église, après l'avoir montrée éprouvée par la persécution et l'hérésie, et sortant victorieuse de cette double épreuve, il arrive à la corruption de ses enfants, et il se demande qui la sauvera de ce nouveau péril. « Maintenant, par la miséricorde de Dieu, voici des temps libres de ce double fléau, mais souillés par la chose qui marche dans les ténèbres. Malheur à cette génération travaillée par la maladie des pharisiens, je veux dire l'hypocrisie, si toutefois on peut appeler hypocrisie une maladie qui ne peut se cacher à cause du nombre des malades, et qui n'y songe plus par impudence. Ce venin circule aujourd'hui dans toutes les veines de l'Église; plus il s'étend, plus le mal est sans espoir, et d'autant plus dangereux qu'il est intérieur; car s'il s'élevait ouvertement un ennemi hérétique, on le pousserait dehors, et il serait desséché; si c'était un ennemi violent, on l'éviterait en se cachant. Maintenant, qui chasser? De qui se cacher? Tous sont amis et tous ennemis; tous sont les siens et ses adversaires; tous dans sa maison, mais en guerre intestine; tous sont près d'elle, et tous ne cherchent pas son bien; ils sont les ministres du Christ et les serviteurs de l'Antechrist : ils marchent honorés des biens du Seigneur et sans souci d'honorer Dieu. De là cet éclat de courtisanes qui frappe nos yeux, ces vêtements d'histrions, cette parure royale; de là ces

freins, ces selles, ces harnais, ces éperons dorés et plus brillants que les autels; de là ces tables splendides par les mets et les coupes; de là ces longs repas et ces ivresses; de là ces cythares, ces lyres et ces flûtes; de là ces pressoirs écumants qui vomissent leurs vins dans ces celliers si bien garnis; ces barriques de parfums et ces bourses qui regorgent d'or. C'est pour cela qu'ils veulent être et qu'ils sont doyens, archidiacres, évêques, archevêques. Ces honneurs ne sont pas donnés au mérite, mais à la chose qui marche dans les ténèbres, à l'hypocrisie.

« Il a été prédit autrefois et les temps sont arrivés: « Voici dans la paix mon amertume la plus amère. » Amère d'abord dans la mort des martyrs, plus amère dans la révolte des hérétiques, plus amère encore dans les mœurs de ses enfants. Elle ne peut ni les mettre en fuite, ni les fuir, tant ils ont pris de force, tant leur nombre s'est multiplié. La plaie de l'Église est intérieure et incurable, et c'est pour cela que dans la paix son amertume est la plus amère. Mais quelle paix! C'est la paix et ce n'est pas elle; paix du côté des païens et des hérétiques et non du côté de ses fils. Écoutez les gémissements de sa voix: « J'ai nourri, j'ai exalté mes fils et ils m'ont méprisée, et ils m'ont souillée par la honte de leur vie, la honte de leurs paroles, la honte de leur commerce, enfin par la chose qui marche dans les ténèbres: *Negotio perambulante in tenebris* [1]. » Certes, les adversaires de

[1] Serm. XXXIII, in Cant.

l'Église catholique n'ont pas peint avec plus d'énergie la corruption du clergé. Saint Bernard reproduit souvent ces plaintes et toujours avec la même douleur et la même véhémence [1].

Quelquefois la pensée de saint Bernard prend une teinte de profonde mélancolie lorsqu'elle s'émeut dans la contemplation du sacrifice du fils de Dieu et des misères de l'humanité. Ce caractère est surtout sensible dans l'admirable sermon sur la Passion, où il examine successivement l'œuvre, la manière et la cause de cette mystérieuse immolation du juste pour l'expiation des crimes du genre humain. Il fait admirer la patience, l'humilité et la charité du Rédempteur. Ne croit-on pas entendre Pascal ou Bossuet, lorsque, considérant l'abaissement sublime de Jésus-Christ couvert d'ignominie et confondu parmi les plus vils scélérats, l'orateur s'écrie : « Le voilà comme le dernier des hommes, homme de douleurs que Dieu frappe et humilie; est-il rien de plus bas et de plus élevé? O humilité! ô grandeur! opprobre de l'humanité et gloire des anges! Un tel sacrifice sera-t-il sans vertu? » On serait tenté de voir dans cette apostrophe le germe de la sublime antithèse de Pascal sur les misères et les grandeurs de l'homme, si l'on ne savait pas qu'elle a été inspirée par Montaigne. Mais voici dans le même sermon un tableau de la condition humaine qui se rapproche davantage

[1] V. de officio Episc., cap. II. Serm. et Epist. passim.

de la manière de l'auteur des *Pensées* : « Nous sommes engendrés dans l'ordure, réchauffés dans les ténèbres, enfantés dans la douleur. Avant de venir au jour, nous chargeons nos misérables mères ; en sortant de leur sein, nous les déchirons comme des vipères, et c'est merveille que nous ne soyons pas nous-mêmes déchirés. Notre premier cri est un cri de douleur, et à juste titre, puisque nous entrons dans la vallée des pleurs, où nous éprouvons que la sentence du saint homme Job nous est applicable de tout point : « L'homme est né de la femme ; sa vie est courte et pleine de beaucoup de misères. » L'homme, dit-il, est né de la femme : quoi de plus vil ? Et de peur que, par hasard, il ne se flatte dans l'espérance des voluptés des sens, dès son entrée au monde, il reçoit le terrible avis du départ, lorsqu'on lui dit : « La vie est courte ; » et qu'il ne s'imagine pas que ce petit espace entre sa venue et sa sortie est libre pour lui. « Elle est pleine, dit-il, de beaucoup de misères. » Oui, dis-je, misères nombreuses, innombrables misères, misères du corps, misères du cœur, misères pendant le sommeil, misères pendant la veille, misères de tous côtés [1]. »

Voilà déjà bien des richesses oratoires ; que serait-ce s'il m'était permis de faire couler la source dont je détourne quelques minces filets ? L'émotion de saint Bernard n'est jamais plus vive que dans les périls de la foi, car alors il défend le principe même de sa

[1] Serm. de passion. Domini.

force : il sait que si l'opinion d'un homme vient jamais à prévaloir sur l'autorité des Écritures, les fondements de l'édifice catholique sont ébranlés et que sa ruine entraînera celle de toutes les institutions qui lui sont chères. Abélard avait dit qu'il pensait, contre le témoignage de tous les docteurs de la foi, que le Christ n'était pas venu pour délivrer le monde de l'empire du démon, parce que le démon n'avait été que le geôlier et non le maître des hommes. Cette témérité de la raison individuelle met l'indignation au cœur de saint Bernard, et voici en quels termes il l'exhale : « Qu'y a-t-il de plus insupportable dans ces paroles, ou le blasphème, ou l'arrogance ? Quoi de plus damnable, la témérité ou l'impiété? Ne serait-il pas plus juste de fermer par le bâillon une pareille bouche que de la réfuter par le raisonnement? Ne provoque-t-il pas contre lui toutes les mains, celui dont la main se lève contre tous? Tous, dit-il, pensent ainsi, et moi je pense autrement. Eh ! qui donc es-tu? qu'apportes-tu de meilleur? quelle subtile découverte as-tu faite? quelle secrète révélation nous montres-tu qui ait échappé aux saints, qui ait trompé les sages? Sans doute cet homme va nous servir une boisson dérobée et une nourriture longtemps cachée. Parle donc! dis-nous quelle est cette chose qui te paraît à toi et qui n'a paru à personne auparavant. N'est-ce pas que le fils de Dieu s'est fait homme pour autre chose que la délivrance de l'homme? Certes, cela n'a paru à personne, si ce n'est à toi. Mais

voyons, où as-tu trouvé cela? Tu ne le tiens ni du sage, ni du prophète, ni de l'apôtre, ni de Dieu même. C'est de Dieu que le maître des nations tenait ce qu'il leur a transmis. Le maître de tous professe que sa doctrine ne lui appartient pas. « Ce n'est pas de moi-même que je parle, » nous dit-il; toi, au contraire, tu nous donnes du tien; tu nous donnes ce que tu n'as reçu de personne. Celui qui ment parle de lui-même : à toi donc, à toi seul ce qui vient de toi : pour moi, j'écoute les prophètes et les apôtres, j'obéis à l'Évangile, mais non à l'Évangile selon Pierre. Tu nous bâtis un nouvel Évangile, mais l'Église ne reçoit pas ce cinquième évangéliste. Que nous dit la loi, que disent les prophètes, les apôtres et les successeurs des apôtres? sinon ce que tu nies tout seul, savoir, que Dieu s'est fait homme pour délivrer l'humanité. Or, si un ange venait du ciel pour nous annoncer le contraire, anathème sur cet ange lui-même [1]. » Quelle logique et quelle vehémence! Comme la foi chrétienne fait explosion dans cette invective! Quelle sainte colère contre cet homme qui vient audacieusement opposer sa raison à l'autorité, sa croyance individuelle à la foi de tous. Que dire de cette protestation contre le messager céleste qui viendrait donner un démenti à la foi du genre humain? Rien aux yeux de l'intrépide croyant ne peut l'emporter sur l'Évangile et la tradition; non pas même le ciel qui n'a pas

[1] De Error. Abel., cap. V.

le droit de retirer sa parole et de la contredire. Le doute, ce principe d'incurable faiblesse, n'a jamais effleuré l'esprit de saint Bernard, et l'assurance que lui donnait sa conviction valait autant que ses arguments pour terrasser ses adversaires. C'est ainsi qu'au concile de Reims il ferma la bouche à Gilbert de la Porrée, lorsque celui-ci, pensant le faire reculer, disait : « Écrivez donc maintenant que la Divinité est la même chose que Dieu, » et qu'il reprit sans hésiter : « Oui, qu'on l'écrive avec une plume de fer, avec un poinçon d'airain. »

Le zèle religieux de saint Bernard n'avait pas banni de son cœur les sentiments de la nature, les affections de famille. Il les subordonnait à des intérêts plus élevés, il les contenait pour donner un cours plus libre au zèle apostolique qui fermentait dans son âme; mais ces affections contenues éclataient avec plus de vivacité lorsque la nature faisait violence à la contrainte qu'il s'était imposée. La sensibilité de son cœur se montra surtout lorsque, vaincu par la douleur, il exhala les regrets que lui causait la mort de son frère Gérard. Cette oraison funèbre donne la mesure de la puissance pathétique du talent de saint Bernard. Gérard avait pris part, sous la direction de saint Bernard, à l'administration de Clairvaux; son bon sens avait souvent dirigé le génie de son frère et son activité lui avait épargné des soins fastidieux; il avait été le compagnon de ses courses évangéliques à travers l'Italie (1138). C'est au retour de ce voyage que Gé-

rard mourut : saint Bernard dissimula sa douleur ; il assista l'œil sec aux funérailles de son frère ; mais cet effort avait surmonté son courage : quelques jours après il monta en chaire comme pour développer un verset du Cantique des Cantiques, mais bientôt les paroles lui manquèrent sur le texte qu'il avait choisi, et la pensée qui l'oppressait fit éruption : « Pourquoi dissimuler, s'écrie-t-il, quand le feu que je cache en moi-même brûle ma poitrine et dévore mes entrailles?... Qu'y a-t-il de commun entre ce Cantique et moi qui suis dans l'amertume?... J'ai fait violence à mon cœur et j'ai dissimulé jusqu'ici, de peur que l'affection ne parût triompher de la foi... Mais cette douleur refoulée a poussé des racines plus profondes; elle est, comme je le sens, devenue plus cuisante, parce qu'elle n'a pas trouvé d'issue. Je l'avoue, je suis vaincu ; il faut que ce que je souffre au dedans paraisse au dehors, mais que ce soit sous les yeux de mes fils qui, connaissant la perte que j'ai faite, doivent juger ma douleur avec plus d'indulgence et lui porter de plus douces consolations.

« Vous savez, ô mes fils, à quel point ma douleur est juste, et digne de pitié le coup qui m'a frappé. Car vous avez vu combien était fidèle le compagnon qui me délaisse sur la route où nous marchions ensemble, quelle était la vigilance de ses soins, l'activité de ses travaux, la douceur de ses mœurs. Est-il quelqu'un qui me soit si nécessaire? quelqu'un qui m'aime aussi tendrement? Il était mon frère par la naissance, mais

plus encore par la religion. Je vous en supplie, plaignez ma destinée, vous qui saviez tout cela. J'étais faible de corps et il me soutenait, pusillanime et il me fortifiait, paresseux et négligent et il me réveillait, sans prévoyance et sans mémoire et il m'avertissait. Pourquoi m'as-tu été arraché? pourquoi m'es-tu enlevé, toi dont l'âme se confondait avec la mienne, homme selon mon cœur! Nous nous sommes aimés pendant la vie : comment sommes-nous séparés dans la mort? Amère séparation que la mort seule pouvait accomplir! car comment me quitterais-tu, vivant, pendant ma vie? Cet horrible divorce est tout entier l'ouvrage de la mort. Quel autre que la mort, ennemie de toute douceur, n'aurait épargné le lien si doux de notre mutuel amour? O mort! tu as bien réussi, puisque, d'un seul coup, ta fureur a frappé deux victimes. »

Saint Bernard continue d'exhaler sa douleur en rappelant toutes les vertus de son frère, tous les services qu'il en a reçus, tous les témoignages de son amitié ; et il ajoute, comme pour justifier ses gémissements : « Son âme et mon âme, son cœur et mon cœur étaient un seul cœur, une seule âme ; le glaive qui l'a traversée l'a partagée par le milieu. Le ciel a reçu l'une de ces moitiés, l'autre est demeurée dans la fange ; et moi, moi qui suis cette misérable portion privée de la meilleure partie d'elle-même, on me dira : ne pleurez point? Mes entrailles ont été arrachées de mon sein, et l'on me dira : ne souffrez point? Je souffre

et je souffre malgré moi, parce que mon courage n'est pas un courage de pierre, parce que ma chair n'est pas de bronze; je souffre et je me plains, et ma douleur est toujours devant moi. » Enfin, en terminant cette longue plainte, il se rappelle que lorsque son frère était mourant en Italie, il n'avait demandé à Dieu, pour toute grâce, que de donner à Gérard la force de terminer son voyage et de ne le rappeler à lui qu'après leur retour à Clairvaux : « Seigneur, s'écrie-t-il, tu m'as exaucé! Il s'est rétabli et nous avons achevé la tâche que tu nous avais imposée; nous sommes revenus, la joie dans le cœur, et chargés de nos trophées pacifiques. J'avais presque oublié notre convention, mais tu te l'es rappelée... J'ai honte de ces sanglots qui m'accusent de prévarication; il suffit, tu as repris ton bien, tu as réclamé ton serviteur. Ces pleurs marquent le terme de mes paroles; c'est à toi, Seigneur, de marquer le terme et la mesure de mes larmes [1]. » Cette oraison funèbre, ouverte par une explosion involontaire de la douleur, et fermée brusquement par des sanglots, est le monument le plus complet et le témoignage le plus irrécusable de la sensibilité de saint Bernard; et c'est parce qu'il nous montrait son âme et son éloquence sous un jour nouveau, que je me suis attaché à la faire connaître dans son ensemble.

L'esprit de prosélytisme, le besoin de gagner des

[1] Serm. XXVI, in Cant.

âmes à la vie religieuse, dicte à saint Bernard des peintures ravissantes de la joie intérieure des justes, en opposition avec les plaisirs troublés du siècle : « Tu ne peux pas, dit-il au jeune Foulques que son oncle avait enlevé au cloître par l'appât des honneurs et des plaisirs mondains, tu ne peux pas boire en même temps au calice du Seigneur et à la coupe du démon. La coupe du démon, c'est la superbe, l'invective et l'envie; c'est la crapule et l'ivresse, et lorsque cette impure liqueur a rempli ton esprit ou ton ventre, il n'y a plus de place pour le Christ. Ne t'étonne pas de mes paroles : ce n'est pas dans la maison de ton oncle que tu peux t'enivrer au calice du Seigneur. Pourquoi? C'est que c'est une maison de délices; de même que l'eau et le feu ne peuvent rester ensemble, les délices de l'esprit et de la chair ne souffrent pas d'être unies. Le Christ, en voyant cette ivresse des sens, ne daigne pas approcher de vos âmes son breuvage plus doux que le miel [1]. » Saint Bernard a épuisé dans une lettre écrite à son neveu Robert, que le goût de l'oisiveté et la recherche d'une règle moins austère avaient fait passer de Clairvaux à Cluni, tous les arguments qu'il reproduit si volontiers lorsqu'il veut attirer à lui de nouveaux prosélytes ou ramener des fugitifs : cette lettre se termine par une éloquente exhortation :

« Lève-toi, soldat du Christ; lève-toi, secoue la poussière qui te couvre, reviens sur le champ de ba-

[1] Epist. ad Fulc, II, p. 12.

taille pour combattre avec plus de courage après ta fuite, pour triompher avec plus de gloire. Le Christ compte beaucoup de soldats qui ont commencé courageusement, qui ont persévéré, qui ont vaincu : mais il en a peu qui, revenus sur leurs pas, aient bravé les dangers qu'ils avaient évités, et qui aient mis en fuite l'ennemi devant lequel ils avaient fui : et comme toute rareté est précieuse, je me réjouis de ce que tu peux être parmi ceux qui sont d'autant plus illustres qu'ils sont moins nombreux. D'ailleurs, si tu es timide, pourquoi craindre où la crainte est déplacée et ne pas craindre où elle est légitime? Penses-tu, pour avoir fui, n'être plus à la portée des mains ennemies? L'ennemi aime mieux la poursuite que la lutte, et presse plus hardiment un fuyard qui présente le dos qu'un athlète qui lui montre le visage. En sécurité, après avoir jeté tes armes, tu dors de longues matinées, à l'heure même où le Christ est sorti du tombeau, et tu ignores que désarmé et plus timide, tu n'en es que moins redoutable à tes adversaires. Ils assiégent en foule ta demeure, et tu dors! mais les voilà qui franchissent le fossé, ils forcent la haie et pénètrent par la porte. Est-il plus sûr pour toi qu'ils te surprennent seul qu'avec tes compagnons, nu et couché dans ton lit qu'armé et debout dans le camp? Réveille-toi, armetoi, va retrouver les tiens que tu as désertés, et que la peur qui t'en a séparé te réunisse à eux. Soldat efféminé! pourquoi redouter le poids et la dureté des armes? Mais ne sais-tu pas que l'ardeur du combat et

le sifflement des flèches allégent le bouclier et rendent insensible la pesanteur du casque et de la cuirasse. En passant de l'ombre au soleil, de l'oisiveté au travail, tout paraît pénible au commencement; mais à mesure qu'on perd ses vieilles habitudes pour en prendre de nouvelles, les obstacles s'aplanissent, et ce qu'on croyait impossible devient aisé, grâce à l'accoutumance. Les soldats, même les plus braves, se troublent aux premiers accents de la trompette; mais lorsque le combat s'est engagé, l'espoir de la victoire, la crainte de la défaite, les rendent intrépides. Pourquoi tremblerais-tu entouré de tes frères sous les armes, les anges à tes côtés, et à leur tête le Christ, animant les siens de sa voix et criant : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde? » Si le Christ est pour nous, qui est contre nous? Tu peux être tranquille sur le combat puisque tu l'es sur la victoire. O combat plein d'assurance avec le Christ et pour le Christ! dans lequel ni blessé, ni renversé à terre, ni foulé aux pieds, ni mille fois mort, si mille morts étaient possibles, tu ne seras privé de la victoire à moins de fuir, car la fuite est la seule cause de défaite. En fuyant, tu peux perdre la victoire; en mourant, non. Heureux si tu meurs dans le combat; car, une fois mort, tu seras couronné! Malheur à toi, si, en refusant le combat, tu perds ensemble et la victoire et la couronne[1]. »

[1] Epist. I, ad Robert.

Les passages que je viens de réunir suffisent pour donner une idée exacte de l'éloquence de saint Bernard : ils mettent en lumière ses grandes qualités, sans dissimuler ses défauts. Le rhéteur paraît quelquefois à côté de l'orateur, mais il ne l'efface pas, parce que la verité du sentiment, la grandeur des idées et la vigueur logique subsistent sous la recherche de l'expression. Pour le langage, saint Bernard suit l'école de saint Augustin plutôt que celle de Cicéron. Il cherche ses effets non-seulement dans le contraste des idées, mais dans le rapport des sons qui redouble le choc des antithèses. Au reste, la forme antithétique est si naturelle à la pensée de saint Bernard, qu'elle semble spontanée. Il est certain qu'elle se produisait sans efforts ; car le dernier des morceaux que j'ai cités, et qui n'est n'est pas moins remarquable par le luxe des antithèses et des métaphores que par le mouvement de la pensée, est la moindre partie d'une longue exhortation qui fut dictée, tout d'une haleine, par saint Bernard, dans le jardin de Clairvaux, et non péniblement élaborée, comme on serait tenté de le croire, dans le silence de sa cellule. L'obscurité mystique dépare quelquefois les sermons de notre orateur, parce que, persuadé qu'il est, qu'il n'y a pas dans les saintes Écritures et dans la vie de Jésus-Christ un seul fait, un seul mot qui n'ait un sens symbolique et mystérieux[1], il sonde ces profondeurs cachées, sans y porter

[1] Ea tempora, quibus in terris visus est Christus, ita disposuit ut ne mini-

toujours la lumière, au moins pour nos yeux profanes. Quoi qu'il en soit de ces défauts, si l'on rapproche la vie et les œuvres du saint docteur, on n'hésite pas à rappeler l'antique définition de l'orateur. Sa parole est puissante, parce qu'elle est sincère : il vise moins à se faire applaudir qu'à persuader et à toucher, et on pourrait lui appliquer ses propres paroles : « *Illius doctoris libenter audio vocem qui non sibi plausum, sed mihi planctum moveat.* » Toutefois il était habile à exciter les applaudissements comme les sanglots. Il savait aussi qu'il fallait joindre à l'autorité de la parole les exemples d'une vie irréprochable. C'est encore lui qui nous le dit : « Un pasteur qui possède la science sans pratiquer la vertu, fait moins de bien par la fécondité de sa doctrine que de mal par la stérilité de sa vie. » La critique doit signaler les taches qui se mêlent aux grandes qualités oratoires de saint Bernard ; mais elle doit reconnaître qu'elles n'en obscurcissent pas l'éclat, car si la puissance du génie ne prévient pas toujours les écarts du goût, du moins elle les couvre et les fait oublier.

Dans le cours de cette dissertation, je n'ai pas essayé de déguiser l'admiration que m'inspirent le caractère et le génie de saint Bernard. J'ai cédé, je l'avoue, à l'ascendant qu'il exerça sur ses contemporains,

mum quidem momentum, ne unum iota a sacramento vacaverit aut præterierit sine mysterio. Dominic. Palm., serm. III, p. 882.

mais je ne l'ai pas fait aveuglément. L'étude assidue de sa vie et de ses œuvres m'a convaincu de ses lumières et de son désintéressement ; et comme je n'ai pas trouvé une inconséquence dans ses doctrines, une souillure morale dans ses actes, une tache de sang dans sa vie politique, je n'hésite pas à voir en lui l'expression la plus élevée du véritable esprit chrétien et la plus pure lumière d'un siècle auquel n'ont manqué ni les grands talents, ni les grands caractères.

RABELAIS.

Rabelais est le type populaire du cynisme bouffon; c'est à ce titre que sa mémoire est chargée d'une foule de faits plaisants dont il demeure responsable aux yeux de la postérité. Mais ce masque n'est qu'une enveloppe qu'il faut percer pour passer outre et atteindre ce qu'elle recouvre. Or, en dépouillant Rabelais de cet étrange costume, on met à nu l'érudition la plus profonde et la plus variée, et la philosophie la plus audacieuse. Rabelais ouvre le seizième siècle comme Voltaire a fermé le dix-huitième; c'est la même étendue d'intelligence, la même audace contre l'ordre religieux : tous deux, armés du ridicule, aiguisé chez l'un par la colère, tempéré chez l'autre par la gaieté, ils font même guerre; et tous deux, soit prudence, soit conviction, respectent l'ordre politique, et se font de la royauté un rempart contre les ressentiments du clergé. Toutefois, Rabelais s'attaquait à plus forte partie, et son siècle, qu'il voulait émanciper, ne l'aurait pas protégé dans une guerre ouverte; la royauté elle-même l'eût sacrifié, bien qu'à regret. Ce n'était

donc pas assez qu'il fût le courtisan, il fallait encore qu'il se fît le fou du roi et de la nation; ses témérités ne pouvaient passer qu'à ce prix : le philosophe devait prendre la marotte et les grelots de Caillette et de Triboulet pour écarter et étourdir ses adversaires. Voltaire en fut quitte à meilleur compte; il lui suffit d'être courtisan déterminé, et de faire une ou deux fois, authentiquement, acte d'orthodoxie. Je vais essayer, dans cette notice, de faire connaître l'homme et l'écrivain; l'homme, nous expliquera l'écrivain, et l'écrivain nous ouvrira une large perspective sur le siècle tout entier.

§ I.

François Rabelais naquit, en 1483, près de Chinon, petite ville de Touraine, à la Devinière, métairie assez considérable qui appartenait à son père. La plupart des biographes de Rabelais font de son père un apothicaire, sans doute pour relever la race de leur héros. Si ce fait est vrai, le bonhomme cumulait, et débitait, outre ses drogues, le vin du crû de la Devinière, au cabaret de *la Lamproie,* rendez-vous de bon nombre d'ivrognes et de joyeux gausseurs, qui furent sans doute les premiers précepteurs du jeune François. Rabelais n'a jamais oublié les leçons reçues à cette école; la bruyante orgie des compagnons de Grangousier pendant les couches de Gargamelle, et leurs propos bachiques, sont un fidèle écho des con-

versations de la Lamproie, un doux souvenir de l'enfance de Rabelais. C'est là aussi qu'il entendit pour la première fois le mot de la *Dive-Bouteille* donné à Panurge comme le secret de la vie au terme de son long pèlerinage. Rabelais n'avait pas attendu l'oracle pour le mettre en pratique. Né au bruit des verres, il n'eut pas de plus douce musique pendant le cours de sa joyeuse vie. Du cabaret de la Lamproie, Rabelais passa chez les moines de Seuillé; s'il ne profita guère de leurs leçons, son séjour auprès d'eux ne fut pas perdu : ces moines posèrent devant lui comme des modèles de pédantisme et d'ignorance; leur élève nous les peindra plus tard dans la personne de Jobelin Bridé et de Thubal Holopherne. Nous voyons déjà comment la Providence amène sous les yeux de Rabelais ceux qu'il doit peindre un jour. Son berceau est entouré de buveurs, et sa première école peuplée de pédants; buveurs et pédants, vous resterez dans la mémoire du jeune enfant qui écoute vos chants et qui subit vos leçons, et vous vivrez dans un livre immortel. De Seuillé, Rabelais passa au couvent de la Bamette, à Angers. Ce qu'il y vit enracina dans son cœur le mépris des pédants; mais l'ennui qu'il y éprouva fut au moins compensé par l'amitié des frères Du Bellay, qui ne l'oublieront pas.

Au sortir de la Bamette, Rabelais entra, comme religieux, dans l'ordre des Cordeliers, à Fontenay-le-Comte. C'est là que commencent pour lui de sérieuses études et de plus rudes épreuves. Comme

Gargantua, il sort ignorant des mains des Jobelins et des Thubals, qui ont pris soin de son enfance. Il n'a d'autre ressource pour réparer le temps perdu que la force de la volonté et la puissance du travail. Cette puissance, qu'il personnifia plus tard sous le nom de Ponocratès, l'habile instituteur de Gargantua, transforma l'écolier indocile de Seuillé et de la Bamette. En quelques années, il acquit un prodigieux savoir, et il compterait aujourd'hui comme le plus érudit d'un siècle de savants, s'il n'était le plus admirable des romanciers. Une lettre grecque de Budée nous apprend toutes les tribulations du studieux novice aux prises avec ces cordeliers brutaux qui ne connaissaient d'autre orthodoxie que la crapule et l'ignorance. C'est sur ce terrain que Rabelais étudia la moinerie, et qu'il conçut pour elle l'amer dédain qu'il exprima plus tard. Rabelais, dans cette caverne, n'avait d'autre dédommagement que sa gaieté féconde en tours de malice : mais son humeur bouffonne faillit lui coûter cher. Un jour, il s'avisa, pendant un pèlerinage, de se substituer à l'image de saint François, et de recevoir en personne les hommages que les paysans adressaient au patron des cordeliers. Le saint usurpateur se trahit par un éclat de rire. Le couvent tout entier cria au sacrilége ; le délinquant fut fouetté, et mis *in pace* au pain et à l'eau pour le reste de ses jours. Ce régime ne convenait guère au tempérament de Rabelais. Des amis du dehors intervinrent pour mettre un terme à cette vengeance de la sottise et de

l'ignorance contre l'esprit railleur et le savoir. Clément VII autorisa Rabelais à passer dans l'ordre de Saint-Benoît. Il entra dans l'abbaye de Maillezais; mais les murs du couvent lui pesaient : Rabelais voulait son franc-marcher comme son franc-parler ; il rêvait déjà la délicieuse abbaye de Thélème, où la volonté n'est point contrainte, et dont l'enceinte n'est point fermée de murailles. En conséquence, il décampa pour courir le monde, emportant avec lui la haine des prisons claustrales et des pieux fainéants qui l'avaient tourmenté.

Voici donc Rabelais en liberté ! Mais, ayant rompu son ban, il fallait qu'il trouvât un asile à peu près inviolable ; il se dirigea vers Montpellier, où les priviléges de la Faculté et les licences de la vie d'étudiant devaient lui donner liesse et sécurité. Sur ce nouveau théâtre, le champ de la science et des observations morales s'agrandit sous les yeux clairvoyants de Rabelais; mêlé aux jeux des étudiants, race alors indisciplinable, railleuse, cruelle dans ses plaisanteries, il en rapporta tous ces bons tours de Panurge, qui ne sont pas à l'avantage des dames de Paris, qui troublent la paix des bourgeois et mettent le guet au désespoir. Les mœurs et conditions de Panurge sont une réminiscence de cette époque de licence et de dérèglement, et un fidèle tableau de la vie que menaient les étudiants du seizième siècle, véritable peste, mortelle au repos des bourgeois et à l'honneur des femmes, et au prix desquels nos étudiants sont des

modèles d'innocence et d'urbanité. Mais, tout joyeux compagnons qu'il était, Rabelais n'en étudiait pas avec moins d'ardeur : pressé d'ailleurs par le besoin de vivre, il fit argent de sa science, et, avant d'avoir pris ses degrés [1], il répétait les leçons des professeurs dans des cours particuliers qui attiraient un grand nombre d'auditeurs : il donna en outre une édition de quelques traités d'*Hippocrate* traduits en latin. En même temps, il étudiait les mœurs des médecins, et tirait le portrait de Rondibilis, ce type des docteurs vulgaires, qui tendent toujours la main en feignant de la retirer. La considération que le fugitif de Maillezais s'attira par ses travaux et la supériorité de son esprit, engagea la Faculté à lui confier le soin de ses intérêts dans une circonstance grave. Le chancelier Duprat, qui sans doute goûtait peu les espiégleries des écoliers, avait jugé à propos de suspendre les priviléges de la Faculté de Montpellier. Or, des priviléges suspendus sont des priviléges perdus. La Faculté, tout émue, députa Rabelais vers le chancelier pour obtenir de lui que son gracieux maître ne se donnât pas, avec ses parchemins précieux, le plaisir seigneurial que prenait le jeune Gargantua. On sait quel plaisant procédé d'introduction imagina notre ambassadeur. Affublé d'une robe verte et d'une longue barbe grise, il va se promener devant l'hôtel du ministre. Son étrange

[1] Rabelais ne fut reçu docteur qu'en 1537 ; il avait alors cinquante-quatre ans. C'est par anticipation qu'il prend ce titre dans deux almanachs bouffons qu'il publia pour 1533 et 1535.

costume attire l'attention; alors il s'adresse au portier, et lui parle latin. Le portier, fort peu clerc, l'abouche avec un savant du logis; celui-ci parlant latin, Rabelais répond en grec; un helléniste survient, Rabelais parle hébreu; enfin, lorsqu'il eut mis en défaut tous les linguistes de la chancellerie, Duprat, curieux de savoir le mot de l'énigme, fit amener devant lui le député polyglotte. Une requête si plaisamment introduite ne pouvait que réussir. Le chancelier rit beaucoup de l'expédient, et fut désarmé. Le souvenir de ce succès, perpétué par la tradition, s'appuie encore sur l'usage, qui revêt à Montpellier de la robe de Rabelais tous ceux qui prétendent au grade de docteur. C'est donc à tort qu'on a contesté l'authenticité de cette anecdote, et qu'on a voulu en trouver l'origine dans la scène analogue de Panurge. On ne songeait pas que Panurge est en partie Rabelais lui-même, et que ce n'est pas merveille s'il lui prête une des meilleures bouffonneries de sa jeunesse. Il lui en a donné bien d'autres.

Ce début de Rabelais dans la vie n'est qu'une lente initiation, dont tous les degrés élèvent son intelligence en offrant une riche matière à son esprit observateur. Ses joies et ses épreuves sont également fécondes. Le cabaret, l'école, le couvent, l'université, lui mettent sous les yeux les buveurs, les pédants, les moines, les médecins et les philosophes, dont les figures enjouées, ridicules, odieuses, achevées par sa puissante imagination, viendront se mouvoir dans la vaste fantas-

magorie qu'il prépare de longue main. La destinée semble le conduire par la main aux postes les plus favorables au développement de son génie, mais elle ne l'eût servi qu'imparfaitement, elle eût laissé dans son entendement une déplorable lacune, si elle ne l'eût conduit au centre même du monde catholique, d'où partaient tous les rayons qui avaient déjà frappé ses regards. Pour que Rabelais fût complet, il lui fallait un voyage à Rome; il fallait qu'il vît de ses yeux le séjour du papegaut, de l'oiseau merveilleux et unique, dont les serres puissantes tenaient le fil de toutes les marionnettes dont le jeu l'avait si fort diverti. Ce voyage nécessaire à l'achèvement de son génie, Rabelais l'entreprit sous les auspices d'un de ses condisciples du couvent de la Bamette, le cardinal Du Bellay, ambassadeur de France à la cour de Rome. Il le suivit en qualité de médecin. Rabelais avait déjà publié les horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel, et la vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel, c'est-à-dire le second et le premier livre de son roman. La cour de Rome n'avait rien à reprendre dans ces deux livres où Rabelais ne songeait pas à l'attaquer; aussi fut-il bien venu, grâce à la protection de l'ambassadeur, et obtint-il remise entière du délit qu'il avait commis en s'échappant incognito de Maillezais. Il paraît toutefois que son humeur bouffonne s'émancipa quelque peu aux dépens des puissances du pays, et sans ajouter foi aux voies de fait qu'on lui attribue, il est probable

qu'il ne laissa pas chômer sa langue, et qu'il dut, par mesure de prudence, déguerpir un peu brusquement. Au reste, sa provision était faite, il emportait de nombreux croquis, et il pouvait faire aborder Panurge à l'île Sonnante.

C'est à son retour d'Italie que, passant par Lyon, il aurait commis, si toutefois la tradition n'est pas menteuse sur ce point, la plus imprudente de ses bouffonneries. On dit que se trouvant à court d'argent, et ne pouvant passer outre, il imagina de se faire conduire à Paris aux frais de l'État. A cette fin, il étiqueta de petits sachets de ces titres effrayants : « Poison pour faire mourir le roi, poison pour faire mourir la reine, etc.; » et il eut soin de les faire tomber sous la main des magistrats. On l'arrête; on le mène à Paris, où le prétendu régicide raconte en riant son stratagème au grand désappointement de son cortége de geôliers. Cette mystification a donné cours au proverbe du quart-d'heure de Rabelais. Mais, quelle que soit l'autorité d'un proverbe, il est impossible à un homme de sens d'admettre un pareil fait. Rabelais était-il bien sûr que son procès ne s'instruirait pas sur place, et qu'on le conduirait ainsi, bien nourri, bien voituré, jusqu'à Paris? Il s'exposait au moins à faire le voyage en mauvais équipage, et à éprouver quelques traitements fâcheux de la populatiou des villes déjà irritées de l'empoisonnement trop réel du Dauphin. En outre, s'il manquait d'argent, je suppose que ses amis, et, en désespoir de cause, le libraire François Juste, qui avait

imprimé plusieurs années auparavant son *Gargantua*, et qui le réimprima plus tard, ou les Gryphes, éditeurs de son *Hippocrate*, lui auraient fait volontiers quelques légères avances. Ajoutons qu'il avait alors plus de soixante ans.

Désormais la lente initiation de Rabelais est terminée, il n'a plus rien à voir, il ne lui reste qu'à se reposer, et à peindre à loisir ce qu'il a vu. L'amitié du cardinal Du Bellay lui ménagea une douce retraite où s'écoula joyeusement le reste de ses jours. Ce fut la cure de Meudon qu'il réunit à une prébende dans l'église collégiale de Saint-Maur-les-Fossés. Dans cette retraite, Rabelais ne cessa de boire et de s'ébaudir; il fut le médecin de ses ouailles et le curé de ses malades. Il réalisa, comme curé de campagne, le rêve favori de quelques publicistes de nos jours, grands ennemis de l'intolérance, et qui veulent qu'un pasteur vive au gré de sa paroisse, s'accommode au temps qui court, donne le branle aux danses sur le parvis de son église, et mêle quelquefois, par tolérance, sa voix aux chansons des buveurs. Son presbytère devint une maison de plaisance, consacrée à Bacchus plutôt qu'au Christ, où quelques déserteurs de la cour venaient en pèlerinage goûter les bons mots et savourer le bon vin du curé de Meudon. Ce fut là que Rabelais écrivit le quatrième livre du *Pantagruel*, qu'il publia, et le cinquième, qu'il garda manuscrit pour mourir en paix; car dans cette Odyssée du bon vieillard l'allégorie est singulièrement diaphane, et ses plastrons sont de bien

grandes puissances : les financiers, le pape et le parlement. Si cette œuvre audacieuse eût vu le jour, la vie joyeuse de Rabelais se serait dénouée tragiquement : le bûcher qui avait dévoré son ami Dollet, se serait allumé pour lui. Mais Rabelais n'était pas d'humeur à affronter le martyre, il redoutait trop les griffes des chats-fourrés et du terrible Grippeminaud, qui ne lâchaient leur proie que pour la livrer au bourreau. Ainsi ce puissant railleur, qui n'avait épargné aucun des ordres de l'État, et qui n'avait échappé à l'hérésie que par l'irréligion, mourut paisiblement dans l'exercice d'une fonction sacrée, entouré de l'estime de ses contemporains et de la vénération de ces braves paysans, qui avaient vu en lui le médecin des âmes et du corps. A son lit de mort, il reçut un page du cardinal Du Bellay, et voici ce qu'il le chargea de dire à celui qui l'envoyait : « Dis à monseigneur l'état où tu me vois, je m'en vais chercher un grand *peut-être*. Il est au nid de la pie ; dis-lui qu'il s'y tienne. Pour toi, tu ne seras jamais qu'un fou. Tire le rideau, la farce est jouée. » Rabelais devait mourir ainsi, et tenir ce langage ; s'il eût fini sur le bûcher, il aurait eu au-delà de ses mérites, car il n'avait pas prétendu réformer le monde ; s'il fût mort en confessant la religion, il eût démenti sa vie tout entière. Cette fin, telle qu'on la raconte, est le dénoûment naturel de sa vie ; sceptique, il n'a cru qu'au plaisir, et il a vécu en conséquence ; le grand *peut-être* qu'il va chercher ne l'effraye pas ; à ses yeux son bonheur ne saurait

être un péché, il croit que Dieu n'aura pas le courage de le damner; la farce est donc jouée, il ne reste plus qu'à tirer le rideau.

Rabelais mourut à soixante-dix ans, en 1553, et fut enterré à Paris dans le cimetière de l'église de Saint-Paul, au pied d'un arbre qu'on a longtemps conservé par respect pour sa mémoire.

§ II.

Maintenant que nous avons fait connaître l'homme, tâchons de mettre en lumière l'écrivain et le dessein de son ouvrage. Jamais auteur n'a donné plus de besogne aux commentateurs. On a voulu voir dans cette œuvre allégorique et symbolique une histoire complète de la première moitié du XVIe siècle, et on s'est donné beaucoup de peine pour substituer aux noms de ses héros des noms contemporains. Cette vue, qui nous paraît complétement fausse, a égaré de nos jours deux commentateurs forts érudits, qui ont rempli huit gros volumes de conjectures plus ou moins vraisemblables, mais bien souvent malheureuses. Rabelais a fait le tableau et non l'histoire de son siècle. Pour le comprendre, il suffisait de suivre les indications qu'il a données lui-même. « Il vous convient, dit-il à ses lecteurs, être sages pour fleurer, sentir et estimer ces beaux livres de haute gresse, légers au pourchas et hardis à la rencontre. Puis par curieuse lection et méditation fréquente rompre l'os,

et sucer la substantifique moelle, c'est-à-dire ce que j'entends par ces symboles pythagoriques, avec espoir certain d'être faits escorts et preux à ladite lecture. Car en icelle bien autre goût trouverez et doctrine plus absconse, laquelle vous révélera les très hauts sacrements et mystères horrifiques, tant en ce qui concerne notre religion que aussi l'état politique et vie économique. » L'historien de Thou ne s'y est pas trompé, et il a donné en quelques mots la seule clef raisonnable du *Gargantua* et de *Pantagruel : Scriptum edidit ingeniosissimum, quo vitæ regnique cunctos ordines, quasi in scenam, sub fictis nominibus produxit et populo deridendos propinavit.* Rabelais a donc voulu peindre les classes et non les individus, et s'il lui arrive d'emprunter à ses contemporains quelques traits pour les faire entrer dans la physionomie de ses personnages, il ne faut pas que cette ressemblance partielle et inévitable nous porte à transformer en portrait individuel le type d'une condition sociale ou d'un ordre politique. Ainsi Rabelais a mis en scène la royauté sous les noms de Grangousier, de Gargantua et de Pantagruel ; faudra-t-il voir dans les trois personnages, comme le veulent certains commentateurs, Louis XII, François Ier et Henri II ? Non certes ; car il faudrait d'une part que François Ier fût le fils de Louis XII comme Gargantua l'est de Grangousier, et de l'autre que Rabelais eût deviné le règne de Henri II, postérieur à la publication de la plus grande partie de son ouvrage ; il faudrait en

outre qu'il y eût identité entre leurs faits et gestes, et c'est à peine si, à grand renfort d'inductions, d'hypothèses et d'allusions on y découvre quelque analogie. Il est beaucoup plus simple de penser que ces trois figures sont des symboles de la royauté telle que Rabelais la voyait ou la voulait, et qu'ayant réalisé dans Grangousier la bonté, la force dans Gargantua et l'intelligence dans Pantagruel, il ait emprunté au bon Louis XII quelques traits pour en former la douce et bienveillante figure de Grangousier, et que Gargantua ait eu naturellement quelques rapports avec le valeureux vaincu de Pavie. Quant à Pantagruel qui devait compléter l'idée de la royauté, l'inexorable chronologie nous défend de le rattacher en quoi que ce soit à Henri II. Nous accorderons seulement que le genre d'interprétation que nous combattons dans son application générale convient à quelques personnages secondaires que Rabelais a voulu attaquer par voie d'allusion.

Je crois donc avec de Thou que le but principal de Rabelais a été de mettre en scène sous des noms inventés les différents ordres de l'Etat et les diverses conditions de la société. En cela il a fait œuvre de poëte; il a atteint le dernier terme de l'art en réalisant dans des types vivants les idées générales qu'il avait tirées de l'observation. Les portraits même les plus fidèles me paraissent avoir une valeur bien moindre que les types. Il suffit pour un portrait de reproduire ce qu'on a vu. Le type est une création

véritable qui a son point de départ dans l'observation, son origine dans l'abstraction, et son achèvement dans l'imagination; en effet, les traits dont il se compose, donnés par l'observation, dégagés par l'abstraction, sont mis en œuvre et vivifiés par l'imagination. L'art ne va pas au-delà; aussi les créateurs de types, ces génies puissants qui donnent une âme et un corps à des idées abstraites, sont-ils placés au premier rang par l'admiration des siècles; c'est à ce titre que Cervantes, Richardson, Molière et Corneille s'élèvent au-dessus de tous les romanciers et de tous les poëtes dramatiques. Rabelais n'est pas un des moindres génies de cette famille.

Je n'entreprendrai pas de donner l'analyse du livre de Rabelais; ce serait peine perdue. Elle serait inutile à ceux qui l'ont lu, et ceux qui ne le connaissent pas doivent s'empresser de le lire. J'aime mieux passer en revue les principales figures qu'il a fait mouvoir, et expliquer chemin faisant quelques-uns de ses symboles pythagoriques. Nous avons déjà vu que la royauté était représentée par ses trois géants doués de qualités diverses dont l'assemblage formerait un monarque modèle. Rabelais veut une royauté bienveillante, forte et éclairée; il donne pour compagnons à Pantagruel, Panurge, ou la capacité qui s'applique à tout, Épistémon ou la science, Carpalim ou la promptitude, Eusthènes ou la force bien dirigée, et frère Jean des Entommeures dont le nom indique suffisamment la spécialité; avec cet entourage,

la royauté triomphe de tous les obstacles, met à la raison les Dipsodes et les géants avec Loupgarou leur capitaine, et déconfit bien subtilement six cent soixante chevaliers. Ginguené a pensé que l'intention de Rabelais était de montrer l'inconvénient des rois en faisant les siens grands buveurs et grands mangeurs. Je n'en crois rien; Rabelais n'était pas économiste, et n'avait pas calculé rigoureusement ce que rapporte et ce que dévore la royauté. Quant au grand appétit et à la soif inextinguible de ses héros, c'étaient des vertus toutes pantagruéliques qu'il prisait fort et dont il se glorifiait pour sa part. A ses yeux, Grangousier, Gargantua et Pantagruel sont les modèles et les dignes représentants du pouvoir souverain; le mauvais côté de la royauté, il le personnifie dans Picrochole, tyran violent et ambitieux livré à ses passions et aux flatteries de ses courtisans imbéciles. Rabelais veut donc la royauté, il se place volontiers sous son égide, et pourvu qu'à l'ombre du pouvoir il puisse gausser, s'ébaudir et s'enivrer, il ne lui en demande pas davantage. Panurge, à ce prix, sera le fidèle sujet et l'ami dévoué de Pantagruel.

Après la royauté Rabelais a personnifié la magistrature dans deux types singulièrement divers suivant les juridictions : la justice civile et la justice criminelle; Bridoie, aïeul du Bridoison de Beaumarchais et Grippeminaud. Bridoie est peut-être la plus plaisante figure du roman de Rabelais. Qui de nous n'a pas ri cent fois de la naïve bonhomie de ce digne

magistrat qui, ayant passé sa longue vie à appointer des procès à la grande satisfaction des plaideurs, se voit, sur la fin de sa carrière, appelé à donner les motifs d'un arrêt contre lequel on s'est inscrit. Bridoie n'y comprend rien ; il a dans ce cas, comme dans tous les autres, appliqué la méthode dont il s'est si bien trouvé ; cependant il se ravise ; peut-être se sera-t-il trompé de dés. A ce mot, ses juges se récrient : « Des dés! Qu'est-ce à dire !... expliquez-vous. » Le bon Bridoie s'explique en disant comme quoi il a deux sortes de dés, de gros et de petits selon l'importance des procès; il assure que sa longue expérience lui a démontré qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de juger sainement les causes, et qu'il pense que tous ses confrères et ceux-là même qui lui demandent compte de sa conduite n'en usent pas autrement. Que si cette fois il y a eu erreur, elle ne porte pas contre sa méthode, au fond ; c'est une simple méprise dans la forme, une malheureuse confusion de dés que l'on doit pardonner à son grand âge. Il faut avouer que la satire ne s'est jamais montrée ni plus vive, ni plus douce, ni plus ingénieuse. C'est une bonne fortune de la gaieté de Rabelais. Il est vrai qu'ici elle était complétement à l'aise et parfaitement désintéressée, puisque notre auteur eut la destinée du monde la moins processive. Mais il faut voir comme son humeur s'altère et comment sa verve bouffonne se mélange d'indignation, lorsque, voulant représenter le parlement, instrument fanatique et vénal de toutes les persécutions reli-

gieuses et politiques, il nous introduit dans l'antre des chats-fourrés, et qu'il nous montre sur son siége le terrible Grippeminaud leur archiduc, procédant à un interrogatoire. Je ne sais pas d'image plus effrayante et plus fidèle de cette justice haineuse et passionnée, ardente à trouver des coupables partout où elle voit des prévenus, heureuse de frapper au moindre soupçon, implacable dans ses ressentiments. Ici Rabelais se venge; il a sur le cœur les arrêts homicides qui ont envoyé au bûcher tant de nobles victimes; il se souvient aussi d'une censure contre certain livre mauvais, exposé en vente sous le titre de quatrième livre de *Pantagruel*, inscrite aux registres du parlement, à la date du 1er mars 1551, et tout frémissant encore d'avoir entrevu la griffe des chats-fourrés, il trace avec une incroyable énergie cet admirable symbole, témoin de sa haine et de ses terreurs.

Quelques critiques ont regardé frère Jean des Entommeures comme le représentant de la moinerie. C'est une grave erreur. Le joyeux et robuste compagnon de Panurge et de Pantagruel, le sauveur du clos de Seuillé, homme de main et parfois de bon conseil, ne répond nullement à l'idée que Rabelais s'était faite des moines en vivant avec eux. En faisant sortir des murs d'un cloître cet homme courageux, et en le rendant à la vie séculière, où il joue un rôle actif et brillant, Rabelais a voulu sans doute faire la satire indirecte des couvents, qui enlevaient à la société tant de bras qui auraient manié énergiquement la

charrue ou l'épée. Cette conception me paraît fort heureuse, et plus l'auteur donne de qualités à cet échappé de couvent, plus il fait sentir le dommage que causent à l'État ces retraites ouvertes à l'oisiveté. La critique s'est donc étrangement méprise à l'égard de ce personnage, et si elle a fait pis encore, c'est en voulant y retrouver, sur de faibles analogies, le cardinal Du Bellay, adroit et savant diplomate, qui n'avait pas, que je sache, le bras indomptable ni les allures martiales du brave frère Jean, prêt à faire le coup de main en toute occasion, et surtout à mettre à sac le repaire des chats-fourrés. Ce personnage, conçu dans de hautes proportions, serait presque constamment épique, si son langage et certaines habitudes communes à tous les héros de Rabelais ne mettaient sa puissante physionomie en harmonie avec l'ensemble de l'ouvrage.

De toutes les créations de Rabelais, la plus originale est sans contredit Panurge, qui devient le personnage principal et la cheville ouvrière du roman aussitôt qu'il a fait son entrée. Mais qu'est-ce que Panurge? Quel est le sens de cette singulière figure? Que représente ce personnage si divers, ce savant en toutes langues, cet ourdisseur d'intrigues, courtisan délié, et frondeur impitoyable de la société tout entière? Panurge, c'est l'homme d'esprit nécessiteux, c'est la supériorité intellectuelle placée au bas de l'échelle sociale par la naissance et la fortune, et cherchant à prendre son rang ou à se venger des su-

périorités que le hasard a placées au-dessus de sa tête. C'est le représentant de cette classe nombreuse qui surgit et se fait jour toutes les fois que la société se remue et cherche un nouvel équilibre. Panurge, c'est l'opposition au seizième siècle ; Panurge se taira quand un ordre nouveau se sera assis sur les ruines de la féodalité ; quand Pantagruel sera Louis XIV, Panurge demeurera muet; il ne reprendra la parole que lorsque la monarchie s'ébranlera sur ses fondements, et alors il trouvera un nouveau parrain : ce parrain sera Beaumarchais, et Panurge s'appellera Figaro.

Voyez comment les mœurs de Panurge découlent naturellement de sa condition. Livré par sa naissance à la tyrannie d'autrui, il est obligé de se tirer à force d'adresse des mains des Turcs, qui veulent le rôtir. Mais en fuyant il lance à son rôtisseur un tison qui le dévore. C'est ainsi que Rabelais se produisit, en échappant à ses persécuteurs de Fontenay-le-Comte, vrais Turcs en capuchon, et son tison fut l'amère raillerie qu'il attacha à leur manteau, et qui les a consumés. A peine dégagé de ses liens, il vient s'offrir à Pantagruel, dont la protection lui fera raison de ses méchants adversaires ; fort de ce patronage, il tournera sa rancune contre les belles dames et les sergents. Le souvenir de sa détresse passée ne l'empêchera pas de manger son blé en herbe, et lui inspirera l'éloge des débiteurs et des emprunteurs, que le riche Pantagruel déteste en homme de bien et légitime propriétaire. Mais sa grande affaire, ce sera le ma-

riage; il y pensera toujours et ne se mariera jamais. Le pauvre Panurge peut-il se marier? fera-t-il souche de misérables, et affrontera-t-il sans compensation les quinze joies du mariage? Non, le rusé n'entrera pas dans la nasse; il restera le fidèle suivant de son maître, et il entreprendra avec lui cette longue et plaisante Odyssée pendant laquelle tous les ordres de la société civile et politique passeront sous ses yeux et par sa langue. Admirable voyageur qui ne s'arrête qu'autant qu'il faut pour bien voir et médire à bon escient, et trouve enfin, au terme de sa course, le mot de l'énigme de la vie. Le choix de ce personnage était merveilleusement approprié au dessein de Rabelais; Panurge, complètement heureux, eût été optimiste; misérable, il aurait eu trop de bile; dans sa position mixte, brillante, mais précaire, il sera assez mécontent pour demeurer malin, et assez heureux pour devenir plaisant. Il aura plus de gaieté que de fiel, et il fera la seule satire qui puisse plaire aux esprits délicats et aux cœurs honnêtes.

Je pourrais prolonger cette *symbolique* de Rabelais, mais il suffit d'avoir indiqué ce point de vue. D'ailleurs ce système, appliqué à tout, deviendrait subtil et faux. Souvent Rabelais a donné carrière à son humeur, et ses fictions n'ont alors d'autre raison que sa fantaisie. On se perdrait en voulant tout expliquer par symboles et par allégories, comme on s'est égaré en interprétant tout par allusions. Dans son sens général, le roman de Rabelais est ou symbolique ou allégo-

rique; les allégories sont assez diaphanes pour qu'on ne se donne pas le soin de les éclaircir; les symboles, plus enveloppés, sont livrés à la sagacité des lecteurs. Je remarquerai, en passant, à l'honneur de Rabelais, qu'il fait agir ses types, et qu'il se contente de montrer ses allégories. Sans doute, Rabelais, qui se moque de tout le monde, a donné quelques énigmes qui n'ont point de mot. C'est un piége tendu à la vanité et à l'érudition. Il faut se garder d'y tomber, et de prendre au sérieux des fanfreluches antidotées. Je pense toutefois que la lecture de Rabelais, entreprise dans l'esprit que nous indiquons, sera plus profitable et plus divertissante que si l'on s'arrête à l'enveloppe sans prétendre voir au-delà, ou que si, dans l'espoir d'y retrouver une histoire complète, on substitue à des noms forgés, et à des faits imaginaires, des noms contemporains et des faits historiques.

§ III.

Il ne suffit pas d'avoir fait connaître le rapport de la vie de Rabelais à ses ouvrages et le dessein général de sa bouffonne épopée : il me reste à mettre en relief, par des citations sincères, quelques-unes de ses idées sur l'art d'écrire, sur l'administration de la justice, sur la politique et sur la religion. Si je n'avais pas craint d'allonger outre mesure cet essai, j'aurais pu retracer aussi son système de pédagogie, que Montai-

gne a reproduit en partie dans un de ses immortels essais, et que Rousseau a mis à profit dans les meilleurs passages de l'*Émile*. — Constatons avant tout son incomparable mérite comme écrivain. Quelle netteté! quelle précision! quelle abondance! Comme le cachet de son esprit original est bien imprimé sur toutes ses pensées! Avec quelle puissance il s'approprie par l'expression tout ce qu'il puise au fond commun de l'intelligence humaine! Il a indiqué, dans une des scènes les plus plaisantes de son livre, le soin curieux qu'il prenait de la langue et le châtiment que méritent ceux qui la dénaturent sous le prétexte de l'enrichir. Essayons de la rapporter, non pas intégralement, car la licence de Rabelais ne permet guère que des citations tronquées sous les yeux de lecteurs qui veulent être respectés.

« Quelque jour, je ne sais quand, Pantagruel se pourmenoyt après souper, avec ses compagnons, par la porte dont l'on va à Paris; là rencontra un escholier tout joliet, qui venoyt par iceluy chemin, et après qu'ils se furent salués, lui demanda : « Mon amy, dond viens-tu, à ceste heure? L'escholier luy respondist : « De l'alme, inclyte, et célèbre académie que l'on vocite Lutèce. »

« Qu'est-ce à dire? dit Pantagruel à un de ses gens. — C'est, répondit-il, de Paris. — Tu viens donc de Paris, et à quoi passez-vous le temps, vous aultres messieurs étudiants ondist Paris? » Respondist l'escholier : « Nous transfrétons la Séquane on dilicule et crépuscule;

nous déambulons par les compytes et quadrivyes de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale.... » Ici Rabelais s'émancipe, et je suis obligé de l'abandonner un instant. L'écolier continue : « Nous cauponisons ès tabernes méritoires de la Pomme de Pin, du Castel, de la Madeleine et de la Mulle.... et si par forte fortune, il y a rareté ou pénurie de pécune en nos marsupies, et soient exhaustes de métal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes opignérées, prestolant les tabellaires à venir des pénates et lares patrioticques. »

« A quoi Pantagruel dist : « Que dyable de languaige est ceci? Par Dieu! tu es quelque héréticque! — Segnor, no, dist l'escholier, car je révère les olympicoles, je vénère latrialement le supernel astripotent, je dilige et redame mes proximes, je serve les prescripts décalogicques, et selon la facultatule de mes vires n'en discède la late unguicule. »

La patience de Pantagruel commence à se lasser : « Qu'est-ce que veult dire ce fol? s'écrie-t-il. Je croy que il nous forge ici quelque languaige diabolicque, et que il nous charme comme enchanteur. » A quoi dist un de ses gens : « Seigneur, sans doute ce guallant veult contrefaire la langue des Parisiens, mais il ne faict que escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser; et lui semble bien que il est quelque grand orateur en françoys, parce que il desdaigne l'usance commun de parler. »

« A quoi dist Pantagruel : « Est-il vray? »

« L'escholier respondist : « Signor Missayre, mon génie n'est point apte nate à ce que dist ce flagitiose nébulon, pour escorier la cuticule de notre vernacule gallicque : mais viceversement je gnave, opère et par vèles et rames je me énite de le locupleter de la redundance latinicome.

— Pardieu ! dit Pantagruel, je vous apprendray à parler. Tu es Limosin pour tout potaige, et tu veux ici contrefaire le Parisien ! Or, viens çà, que je te donne un coup de pigne. » Lors le prist à la guorge, lui disant : « Tu escorches le latin ! Par saint Jan ! je te feray escorcher le regnard, car je t'escorcheray tout vif. »

Singulière méthode d'enseignement ! La leçon est plaisante, elle est énergique, et cependant elle fut perdue. L'écolier limousin fut chef d'école ; après lui, en écorchant le latin, on pensa pindariser, et on se crut grand orateur en français, parce qu'on dédaigna l'usage commun du langage. Rabelais puisa aux véritables sources du langage, aux sources populaires, et les emprunts qu'il fit au latin sont en général légitimés par l'analogie. Il a naturalisé quelques mots qui ne demandaient pas mieux que de devenir français ; mais il a protesté d'avance contre une invasion qui aurait enlevé au langage sa nationalité, en essayant *de le locupleter de la redundance latinicome*. Rabelais procède directement de Jean de Meung, d'Alain Chartier, de Villon et de Marot, et il aura pour descendants Regnier, La Fontaine et Molière.

Rabelais poursuit de ses sarcasmes le mauvais langage partout où il le rencontre, et ces rencontres ne sont pas rares. L'université avait dégénéré depuis l'époque où on la prenait pour arbitre dans les causes religieuses et politiques, où son autorité dominait les conseils, et où elle était dans les grandes assemblées l'interprète de l'opinion publique. Elle n'avait plus de Gerson pour chancelier. Aussi notre satirique livre-t-il à la risée son pédantisme et son ignorance dans la personne de Janotus de Bragmardo, qui vient réclamer les cloches de Notre-Dame, dont Gargantua a fait les sonnettes de sa jument. Rien n'est plus grotesque que le discours de l'orateur universitaire ou plutôt sorbonique [1]; c'est la parodie de ces harangues où de rares idées sont délayées dans un langage emphatique et comme étouffées sous les citations, cette ressource des esprits indigents, qui ont l'orgueil du savoir sans érudition véritable. Rabelais gardait rancune à la Sorbonne, qui avait censuré les obscénités de Pantagruel [2].

Il faut encore citer comme un modèle de raillerie bouffonne l'appointement d'un procès [3] pendant en la cour entre deux gros seigneurs qu'il m'est défendu de

[1] Gargant., liv. I, ch. 21.

[2] Le deuxième livre du roman de Rabelais a été publié plusieurs années avant le premier. La censure de la Sorbonne ne se fit pas attendre ; elle est de la fin de 1533, l'année même de la publication de la première partie de Pantagruel. Gargantua parut pour la première fois en 1535.

[3] Pant., liv. II, ch. 10, 11, 12 et 13.

nommer, car Rabelais n'a pas choisi ses noms de plaideurs à l'usage des délicats, et dont la controverse était si haute et si difficile en droit, que la cour du parlement n'y entendait que le haut allemand. Pantagruel, appelé à prononcer sur ce débat, commence par annuler la procédure : « Si vous voulez, dit-il, que je connaisse de ce procès, premièrement faites-moi brûler tous ces papiers, et secondement, faites-moi venir les deux gentilshommes personnellement devant moy, et quand je les aurai ouïs, je vous en dirai mon opinion, sans fiction ni dissimulation. » Voilà d'un mot l'arrêt de la procédure : passons à la plaidoierie. Rabelais, pour donner une idée du parlage des avocats de son temps, prête à chacune des parties un discours de pur galimatias, complétement inintelligible. Pantagruel écoute avec toute la gravité d'un juge, s'opposant aux interruptions et permettant la réplique; et, après avoir pesé les raisons alléguées par le demandeur et le défendeur, il rend un arrêt non moins amphigourique que les plaidoyers, par lequel les plaideurs sont renvoyés « amis comme devant, sans dépens et pour cause. » Cette parodie nous donne l'opinion de Rabelais sur la valeur de la procédure et de l'éloquence du barreau. Mais il y a ici quelque chose de plus : ce procès si compliqué, et que les plaideurs, suivant le cours ordinaire de la justice, auraient légué à leurs héritiers, ce procès terminé soudainement à la satisfaction générale par l'intervention personnelle de Pantagruel, ne contient-il pas, sous l'ap-

parence d'une satire des tribunaux, un hommage à la royauté, source de toute justice?

Nous avons vu que Rabelais a tourné en ridicule les tribunaux civils personnifiés dans la figure de ce bon Bridoie, qui ne connaît pas de plus sûr moyen pour décider toutes les questions judiciaires que l'emploi des dés, gros ou petits, suivant l'importance des affaires; mais la raillerie ne lui suffit pas contre les tribunaux politiques, contre la cour du parlement, qu'il appelle l'antre des chats-fourrés, auxquels il donne pour chef ou pour archiduc le terrible Grippeminaud. Ici l'indignation fera monter la verve de Rabelais jusqu'à la haute éloquence. Je vais citer :

« Les chats-fourrez sont bestes, moult horribles et espouvantables; ilz mangent les petits enfants et paissent sur des tables de marbre.... Ont aussy les gryphes tant fortes, longues et assérées, que rien ne leur eschappe, depuys que une foys l'ont miz entre leurs serres.... Et notez que si vivez encore six olympiades, vous voyrrez ces chats-fourrez, seigneurs de toute l'Europe et possesseurs pacifiques de tout le bien et domaine qui est en ycelle, si en leurs hoyrs, par divine punition soudain ne dépérissoyt le bien et revenu par eux injustement acquiz. Parmy eulx règne la sexte essence, moyennant laquelle ils grippent tout, dévorent tout et déguastent tout : ils brûlent, escartèlent, décapitent, meurdrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout sans discrétion de bien et de mal.

Car parmi eulx, vice est vertu appelé, meschanceté est bonté surnommée, trahison ha nom de féaulté, larrecin est dict libéralité; pillerye est leur devise, et par eux faicte et prouvée bonne de tous humains, exceptez moi, les hérétiques : et le tout font avecques souveraine et irréfragable autorité. »

Poursuivons cette terrible invective : « Si jamais peste on (au) monde, famine ou guerre, voraiges, cataclismes, conflagrations, malheurs adviennent, ne les attribuez, ne les référez aux conjunctions des planètes maléficques, aux abus de la cour romaine, ou tyrannie des rois et princes terriens, à l'imposture des caphars, hérétiques et faulx prophètes, à la malignité des usuriers, faulx monnoyeurs, rogneurs de testons; ne à l'ignorance impudente et imprudence des médecins, cirurgiens, apothécaires; ne à la perversité des femmes adultères, vénéficques, infanticides : attribuez le tout à la rage indicible, incroyable et inestimable meschanceté, laquelle est continuellement forgée et exercée en l'officine de ces chats-fourrez, et n'est on monde connue non plus que la cabale des juifs : pourtant (c'est pour cela que) n'est-elle détestée, corrigée et punye, comme serait de raison. »

Nous ne sommes pas encore au bout. Écoutez la péroraison de ce discours que Rabelais a mis dans la bouche d'un gueux, placé comme une sentinelle à l'ouverture de l'antre : « Mais si elle est quelque jour mise en évidence et manifestée on peuple, il n'est et ne fut orateur tant éloquent qui par son art le retint,

ne loy tant rigoureuse et draconicque, qui par craincte de peine le gardast, ne magistrat tant puissant, qui par force l'empeschât de les faire touz vifz, là dedans leur raboulière, felonnement brusler. Leurs enfants propres, chats-fourillons et autres parents les avoyent en horreur et abomination. C'est pourquoy, ainsi que Hannibal eut, de son père Amilcar, soubz solennelle et religieuse adjuration, commandement de persécuter les Romains tant que il vivroyt, ainsi ay-je de feu mon père injunction icy hors demourer, attendant que la dedans tombe la fouldre du ciel, et en cendres les réduyse comme autres titanes, prophanes et théomaches, puysque les humains tant et tant sont ès cueurs endurciz, que le mal parmy eulx advenu, advenant et à venir ne recordent, ne sentent, ne prevoyent de longue main, ou le sentant ne ausent et ne veulent ou ne peuvent les exterminer. »

Qu'on enlève la couche d'archaïsme qui recouvre ce morceau, et on verra briller une belle et forte page d'éloquence. On s'étonne de rencontrer dans Rabelais des traits de cette portée, car ce n'est pas là le ton railleur et bouffon auquel il nous a accoutumés. Jamais invective plus véhémente n'est sortie de la bouche d'un orateur; c'est que Rabelais, je l'ai déjà dit, avait éprouvé pour son livre et redouté pour sa personne les rigueurs de la justice politique; c'est qu'il avait sur le cœur les persécutions éprouvées par les nobles martyrs de l'indépendance de la pensée; c'est qu'il voyait encore la flamme du bûcher qui avait dévoré L. Ber-

quin et l'infortuné Dollet; c'est qu'il entrevoyait celui qui devait quelques années plus tard se dresser pour Anne Du Bourg. Cet admirable passage se trouve dans le cinquième livre du Pantagruel, monument inachevé que Rabelais n'a pas publié, mais qui n'en demeure pas moins son testament politique et religieux, fidèle dépositaire de la pensée qui restait encore voilée dans les livres précédents.

Essayons de passer du sévère au plaisant; cette tâche nous est facile avec Rabelais. Rien n'est plus connu que la scène du conseil tenu par Picrochole, dans lequel cet adversaire de Grangousier délibère sur la conquête du monde avec le duc de Menuail, le comte Spadassin et quelques autres capitaines. C'est la conférence de Pyrrhus et de Cynéas traduite en style pantagruélique. Je prends au hasard quelques traits de cette comédie, où notre La Fontaine a puisé plus d'une inspiration. « Votre armée partirez en deux comme trop mieulx l'entendez. L'une partie ira ruer sus ce Grangousier, et ses gens; par ycelle sera de prime abordée facilement desconfict. La recouvrerez argent à taz; car le villain en ha du content. Villain, disons-nous, parce que ung noble prince n'a jamais ung sou. Thésauriser est fait de villain. » C'est bien là le langage des courtisans qui poussent les princes à de folles prodigalités dont ils ont le profit, et le peuple la charge. Laissons les conseillers de Picrochole tracer l'itinéraire du second corps d'armée, transformer en passant, le détroit de la sybille, en mer picro-

choline, asservir l'Afrique, et revenant vers l'Italie, faire trembler de peur sur son trône le pape, dont Picrochole ne baisera pas la pantoufle; et lorsque celui-ci parle de rebâtir le temple de Salomon, l'avertir de n'être pas si soudain dans ses entreprises. Jamais les artifices des flatteurs et les folies de l'ambition n'ont été retracées plus fidèlement que dans ce tableau, chargé il est vrai par l'humeur satirique, mais dont le fond est tiré des aberrations de la politique. Ici Rabelais a parodié l'éloquence des courtisans, comme il a parodié ailleurs celle des avocats et celle des pédants.

Maintenant, si nous voulons entendre le langage de la raison et de la saine politique, il faut écouter Grangousier, soit qu'il gémisse douloureusement sur la nécessité de faire la guerre, ou qu'il donne aux vaincus des leçons et des consolations, ou que, dans une allocution à des pèlerins, il prêche contre l'abus de ces pieux voyages, et rappelle les vrais principes de la morale évangélique.

Écoutons d'abord les plaintes de Grangousier à la nouvelle de l'attaque soudaine de Picrochole : « Holos, holos, qu'est cecy, bonnes gens? Songé-je, ou si vray est ce qu'on me dict? Picrochole, mon amy ancien de tout temps, de toute race et alliance me vient-il assaillir? Qui le meut? qui le poinct? qui le conduict? qui l'a ainsi conseillé? Mon Dieu, mon Saulveur, aide-moy, inspire-moy, conseille-moy à ce qu'est de faire? Je proteste, je jure devant toy, ainsy me sois-tu

favorable! Si jamais à luy desplaisir ne à ses gens dommaige, ne en ses terres je fis pillerye; mais bien au contraire, je l'ai secouru d'argent, de gens, de faveur et de conseil, en tous cas que ai peu cognoistre son advantaige. Que il m'ait doncques en ce poinct oultraigé, ce ne peult estre que par l'esprist maling. Bon Dieu! tu connois mon couraige[1], car à toi rien ne peut estre célé. Si par cas il estoyt devenu furieux, et que pour lui réhabiliter le cerveau, tu me l'eusses icy envoyé, donne-moy et pouvoir et scavoir le rendre au joug de ton sainct vouloir par bonne discipline.

« Mes bonnes gens, mes amys et mes féaulx serviteurs, faudra-t-il que je vous empesche à m'y aider? Las! ma vieillesse ne requeroyt doresnavant que repous, et toute ma vie n'ay rien tant procuré que paix : mais il faut, je le voy bien, que maintenant je charge mes paovres épaules, lasses et foibles et en ma main tremblante, je prenne la lance et la masse pour secourir et garantir mes paovres subjects. La raison le veult ainsy, car de leur labeur je suys entretenu et de leur sueur je suys nourry, moy, mes enfants et ma famille. Ce nonobstant je n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les arts et moyens de paix. Là je me résouldz. »

Combien ce langage est touchant! Comme la compassion sur la folie déloyale de son ennemi, la pitié

[1] *Ce que j'ai dans le cœur.* Cette vieille acception du mot *courage* me semble regrettable.

BIBLIOTHECA

sur les nouveaux sacrifices imposés au peuple sont heureusement mêlés à ce retour sur lui-même, à la pensée de ce trouble apporté au repos de sa vieillesse. Ce langage est digne de celui qui a écrit à son fils en termes si nobles : « Ma délibération ne est de provocquer, ains d'appaiser ; d'assaillir, mais de défendre ; de conquester, mais de guarder mes féaulx subjects et terres héréditaires [1]. » De pareils sentiments si bien exprimés feraient notre admiration si nous les rencontrions dans un ancien orateur ; ce n'est pas une raison pour les dédaigner dans Rabelais. L'ambassadeur de Grangousier tient à son tour à Picrochole un langage digne de son maître : « Quelle furye t'esmeut maintenant, toute alliance brisée, toute amitié conculquée, tout droict trespassé, envahir hostilement ses terres sans en rien avoir été par luy ni les siens endommagé, irrité ny provocqué ? Où est foy ? où est loy ? où est raison ? où est humanité ? où est crainte de Dieu ? Cuydes-tu ces outraiges estre recelés es esprits éternels et au Dieu souverain qui est juste rétributeur de noz entreprises ? Si le cuydes, tu te trompes.... Mais s'il estoyt décidé que ton heur et repous deust prendre fin, falloyt-il que ce fust en incommodant à mon roy celuy par lequel tu estoys estably ? Si ta maison doibvoyt ruiner, falloyt-il que en sa ruyne elle tombast sur les atres de celui qui l'avait aornée. » Ne croirait-on pas lire un fragment d'une de ces ha-

[1] Garg., ch. 29.

rangues dont les historiens de l'antiquité ont semé leurs récits?

Revenons à Grangousier, ce type de la bonté royale; nous l'avons entendu avant le combat : voyons quels sentiments la victoire lui a inspirés. Tocquedillon, l'un des généraux de Picrochole, fait prisonnier, est présenté à Grangousier, et voici la leçon qu'il en reçoit pour lui et pour son maître : « Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaulmes, avec dommaiges de son prochain frère chrétien : cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibalz, Scipions, Césars et aultres telz est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé guarder, saulver, régir et administrer chacun ses pays, non hostillement envahir les aultres. Et ce que les Sarrazins et barbares jadys appeloyent proesses, maintenant nous appelons briguanderyes et meschancetéz. Mieulx eust-il fait soy contenir en sa maison, royallement la gouvernant que insulter en la mienne, hostillement la pillant. Car par bien la gouverner l'eust augmentée, par me piller sera destruyct. Allez-vous en on nom de Dieu, suybvez bonne entreprise, remonstrez à votre roy ses erreurs que cognoistrez et jamais ne le conseillez ayant esguard à votre prouffict particulier, car avec le commun est aussi le propre perdu. » Il y a dans toutes ces pensées une haute sagesse, une connaissance approfondie de l'histoire et de la morale : les modifications apportées au droit des nations par le triomphe de l'Évangile, que nous

croyons une découverte de nos jours, y sont clairement annoncées, aussi bien que la loi morale qui place le bien et la vertu dans la préférence accordée à l'intérêt commun sur l'intérêt particulier. Ce sont ces vues élevées et non les bouffonneries qui ont placé si haut Rabelais dans l'estime des connaisseurs.

Grangousier ne donne pas seulement d'excellents conseils sur la politique, mais sa sagesse s'applique aussi aux matières religieuses; il faut voir de quel ton il admoneste les pèlerins que le moine frère Jean a ramassés dans le clos de l'Abbaye : « Qu'alliez-vous faire à Saint-Sébastian? — Nous allions lui offrir nos votes contre la peste. — O paovres gens! estimez-vous que la peste vienne de saint Sébastian? — Oui, vrayment, nos prescheurs nous l'afferment. — Ouy, les faulx prophètes vous annoncent-ils telz abuz? blasphèment-ils en ceste faczon les justes et sainctz de Dieu, que ils font semblables aux dyables, qui ne font que du mal entre les humains? Ainsy preschoyt à Sinays un caphart que saint Antoyne mettoyt le feu ès jambes, saint Eutrope faisoit les hydropicques, saint Gildas les folz, saint Genou les gouttes. Mais je le puniz en tel exemple, quoiqu'il m'appelast héréticque, que depuis ce temps, caphart quiconque n'est ausé entrer en mes terres. Et m'esbahys si vostre roy les laisse prescher par son royaulme telz scandales. Car plus sont à punir que ceulx qui par art magicque ou autre engin auroient mis la peste dans le pays. La peste ne tue

que les cors, mais tels imposteurs empoisonnent les âmes..... Allez-vous-en paovres gens au nom de Dieu le créateur, lequel vous soyt en guyde perpétuelle; et doresnavant ne soyez faciles à ces ocyeux et inutiles voyaiges. Entretenez vos familles, travaillez chacun en sa vacation; instruez vos enfants, et vivez comme vous enseigne le bon apostre saint Paul.»

Gargantua marche sur les traces de son père; pour bien connaître l'élévation de son esprit et sa grandeur d'âme, il faudrait lire entièrement la *concion* qu'il adresse aux vaincus [1]. Pantagruel n'est pas moins sensé que son père et son aïeul. Comment soutenir après cela que Rabelais a fait de ces trois géants un symbole injurieux de la royauté.

La satire de Rabelais porte sur tous les abus introduits dans la religion par la superstition. Nous venons de voir sa pensée sur les pèlerins, nous ne le trouverons pas plus favorable aux moines. On voit par là dans quel sens avait marché l'esprit humain, depuis le douzième siècle, qui s'était ému à la voix de l'ermite Pierre, puissant sur ses contemporains par sa double qualité de cénobite et de pèlerin. Cette grande figure dédoublée au seizième siècle par Rabelais, ne produit que deux grotesques. Le pèlerin a passé sous nos yeux; voyons maintenant le moine : «Si vous entendez pourquoy ung cinge en

[1] Liv. I, ch. 50.

une famille est toujours mocqué et hercelé, vous entendrez pourquoi les moynes sont de tous refuys et des vieulx et des jeunes. Le cinge ne guarde point la maison comme ung chien; il ne tire pas l'arroy comme le bœuf; il ne produict ni laict, ni laine comme la brebiz; il ne pourte pas le faix comme le cheval. Ce que il faict est tout déguaster, qui est la cause pourquoy il reçoyt de tous mocqueryes et bastonnades. Semblablement ung moyne (j'entends de ces ocyeux moynes) ne laboure, comme le paysant, ne guarde le pays comme l'homme de guerre; ne guarit les malades comme le médecin, ne presche ny endoctrine le monde comme le bon pasteur évangélicque et pédagogue; ne pourte les commodités et choses nécessaires à la république comme le marchant[1]. C'est la cause pourquoy sont de tous huez et abhorryz. — Mais ils prient Dieu pour nous. — Rien moins; vrai est que ils molestent tout leur voisinaige à force de trinqueballer leurs cloches; ils marmonnent grand renfort de légendes et pseaulmes nulle-

[1] Voltaire, qui s'est montré sévère à l'égard de Rabelais, n'a pas dédaigné d'imiter ce passage, et il a eu la courtoisie de ne pas éclipser son modèle :

Nous faisons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre et bondit sous son maître;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître;
L'âne me plaît : son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché :

ment par eux entenduz ; ils comptent force patenostres, entrelardées de longs Ave Maria, sans y penser ny entendre. »

Tout ceci sent furieusement l'hérésie, mais Rabelais l'avait dépassée en remontant jusqu'à la philosophie d'Épicure et de Diogène. C'est ce qui l'a sauvé, et ce qui fut son rempart contre la haine des dévots, que du reste il n'a pas ménagés. Voici comment il les caractérise : « Si pour passe-temps joyeux vous lisez mes livres, comme par passe-temps je les écrivoys, vous et moi sommes plus dignes de pardon que ung grand taz de sarrabaïtes, cagotz, escargotz, hypocrites, capharts et autres telles sectes de gens, qui se sont desguisés comme masques pour tromper le monde. Car donnant entendre au populaire commun que ils ne sont occupés sinon à contemplation et dévotion, en jeusnes et macération de la sensualité, sinon vrayment pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humainité, au contraire font chière dieu sayt quelle, *et Curios simulant, sed bacchanalia vivunt.* Vous le povez lire en grosse lettre et enlumineure de leurs rouges museaulx et ventre à pou-

Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval : un Péquet, un Pléneuf,
Un trafiquant, un commis, est le bœuf ;
Le peuple est l'âne et le moine est le singe.

(*Le Pauvre Diable.*)

laine[1].» Ailleurs il leur ferme ainsi la grande porte de l'abbaye de Thelème :

> Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz,
> Vieux matagotz, marmiteux boursouflés,
> Torcoulx, badaulx plus que n'étaient les Gotz,
> Ny Ostrogotz, précurseurs des Magotz :
> Haires, cagotz, capharts empantouflés,
> Gueux mitouflés, frapparts escorniflés,
> Befflez, enflez, faguouteurs de tabuz (querelle);
> Tirez ailleurs pour vendre vos abuz[2].

Enfin il les congédie par cette véhémente apostrophe : « Arrière mastins, hors de la quarrière; hors de mon soleil, canaille on dyable! Venez-vous icy articuler mon vin et déguaster mon tonneau? Voyez icy le baston que Diogène par testament ordonna estre près luy pousé après sa mort pour chasser et esrener ces larves bustuaires et mastins cerbericques. Pourtant arrière cagotz! aux ouailles, mastins! hors d'icy capharts de par le dyable[3]. » Ce passage ne brille pas par la politesse, et il était difficile de renvoyer plus brutalement les pasteurs au soin de leurs troupeaux.

J'ai choisi à dessein des traits de nature diverse dans le livre de Rabelais pour faire juger de la variété de son génie et du caractère de son style. Nous avons vu sa pensée sur les choses de la politique et de la religion. Sa politique prépare Henri IV et Louis XIV;

[1] Liv. II, ch. 34.
[2] Garg., liv. 54.
[3] Prol. du liv. III.

elle sera celle de la Ménippée dont il semble avoir disposé d'avance les matériaux et la forme. Sa philosophie prélude à celle de Voltaire et de d'Holbach : deux mots la résument, c'est l'inscription de l'abbaye de Thélème : *Fais ce que tu voudras :* et l'oracle de la dive bouteille : *Trinque.* Rabelais veut fortifier le pouvoir politique pour avoir sous sa protection toute licence de s'ébaudir et de railler.

Le livre de Rabelais, qu'on peut considérer sous le rapport des idées et de la science comme l'encyclopédie du seizième siècle, et sous celui du langage comme un vocabulaire complet, ce livre a exercé sur la littérature une influence qui s'est prolongée jusqu'à nous. Beroalde de Verville s'en est inspiré pour écrire le Moyen de Parvenir ; les Quinze Joies du Mariage sont issues de Panurge ; l'immortelle Ménippée est sa fille légitime ; Pascal a trouvé dans la génération des procès celle des opinions probables ; La Fontaine a emprunté à Rabelais sa langue qu'il a rendue inimitable ; il en a reçu l'art de conter, qu'il n'a pas perfectionné ; Molière a repris là, comme son bien, le secret des caractères et du dialogue ; Voltaire en a retenu quelque chose pour ses romans et ses satires ; et de minces filets de la veine abondante de notre grand cynique ont fait tout le renom de quelques-uns des écrivains de nos jours. Ce sont là des titres de gloire ; mais nous ne devons pas nous en laisser éblouir jusqu'à une admiration exclusive : toutes ces perles sont souillées de fange et de fumier, et je crois que le parti

le plus sage est encore de s'en tenir au jugement de La Bruyère et de répéter avec lui : « Rabelais est inexcusable d'avoir semé l'ordure dans ses écrits : son livre est une chimère : c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent ou de quelque autre bête plus difforme ; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption ; où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent : il peut être le mets des plus délicats. »

JODELLE.

Un critique ingénieux a essayé, de nos jours, d'éclairer d'une lumière nouvelle l'histoire de la poésie au seizième siècle. Grâce à ses efforts, Ronsard et le cortége des beaux esprits qui composaient cette nouvelle pléiade ont été relevés du ridicule où leur mémoire était tombée depuis deux siècles. Parmi les hommes distingués ensevelis dans ce naufrage, il est juste de remarquer Étienne Jodelle, qui tenta pour le théâtre, sur la double scène de la tragédie et de la comédie, ce que son rival avait entrepris pour l'ode et pour l'épopée. Ses essais, prématurés comme ceux de tous ses compagnons, et, de plus, hâtés par une facilité qui sera toujours l'écueil du talent, n'ont eu qu'une vogue éphémère ; mais l'histoire doit en tenir compte, parce que c'est là l'humble berceau de notre théâtre et le premier germe d'une gloire impérissable. Il est curieux de remonter ainsi par la pensée, à travers deux siècles semés de chefs-d'œuvre littéraires, jusqu'à la source modeste d'où ces eaux fécondes se sont épandues.

Étienne Jodelle naquit, à Paris, en 1532. Le premier de ses biographes, Charles de La Mothe, ajoute à son nom le titre de sieur de Limodyn ; j'avais pensé que cette seigneurie pourrait bien être de la même espèce que celle de Salmigondain dont Pantagruel dota Panurge. Ce fief me paraissait une allusion à la misère et aux souffrances des derniers jours de Jodelle. En effet, Limodyn peut se rapporter à deux mots grecs dont le premier signifie *faim*, et le second *douleur* : or, comme le fondateur de notre théâtre, après la disgrâce royale qui récompensa des efforts malheureux, fut en proie, sans métaphore, aux douleurs de la faim, son biographe et son ami, n'avait-il pas voulu cacher dans ce posthume anoblissement du poëte une ironie et un amer reproche à ses nobles protecteurs? Je me laissais aller à cette conjecture aventureuse sur la foi du grec et de l'induction, mais l'induction et le grec me trompaient. Limodyn est bien un petit manoir féodal de la Brie, et Jodelle est une ferme du voisinage ; il faut donc, pour ne pas porter atteinte au blason de Jodelle, le nommer Étienne de Jodelle sieur de Limodyn.

Je demande humblement pardon à l'ombre de notre poëte d'avoir voulu le faire descendre à la roture ; au reste, ses meilleures lettres de noblesse sont ses œuvres et ses efforts pour chasser du théâtre la barbarie et le cynisme ; avant de les mettre en lumière, je vais essayer de donner une idée de la fécondité et de la variété de son génie. Jodelle était né

artiste ; dès son plus jeune âge, l'art le séduisit et l'attira sous toutes ses formes, et ce fut là l'écueil de sa gloire. S'il avait pu choisir entre ces routes diverses qu'il tenta toutes à la fois, sans doute il aurait approché du but ; mais il voulait être tout ensemble poëte, peintre, architecte et musicien, et il ne fut rien de tout cela à un degré éminent. Écoutons, sur ce point, le témoignage qu'il se rend à lui-même :

> Je dessine, je taille, et charpente, et maçonne,
> Je brode, je pourtray, je couppe, je façonne,
> Je cizèle, je grave, émaillant et dorant,
> Je griffonne, je peins, dorant et colorant,
> Je tapisse, j'assieds, je festonne et décore,
> Je musique, je sonne et poétise encore.

On voit que, dans cette longue énumération, Jodelle place au dernier rang son travail poétique, qui semble le délassement de ses autres occupations. On comprend facilement qu'une âme ainsi disposée dut s'associer avec passion aux efforts de Ronsard et de Du Bellay pour faire sortir la poésie française de l'ornière étroite où l'avaient retenue, malgré leur savoir et leur talent, Marot et Mellin de Saint-Gelais.

Ce n'était pas en vain qu'à la fin du quinzième siècle, et pendant la première moitié du seizième, l'érudition avait exhumé les trésors de l'antiquité, et que les expéditions guerrières contre l'Italie avaient fait connaître à la France une littérature nouvelle illustrée par Dante et Pétrarque. Le contre-coup de ces études devait se faire sentir un jour ; il était im-

possible que l'érudition ne réagît pas sur la poésie. Le signal de cette révolution fut donné par de jeunes disciples nourris sous la forte discipline des études classiques ; leur maître fut Jean Daurat, et, suivant l'expression de Duverdier, on vit de son école une troupe de poëtes s'élancer comme du cheval troyen. Ayant savouré à loisir le goût et le parfum des vieux poëtes, l'élévation de leur langage, la noblesse de leurs idées, ils prirent en pitié ces riens gracieux que les poëtes prodiguaient sous le nom de lais, triolets et rondeaux ; à ces grâces quelquefois naïves, souvent maniérées, ils voulurent substituer de mâles beautés et remplacer le modeste hautbois par la trompette héroïque. L'*Ilustration de la langue françoise,* publiée, en 1549, par Du Bellay, nous donne la date historique de ce mouvement littéraire qui se prolongea, pendant près d'un demi-siècle, sous les auspices de Ronsard. Voici ce que disait Du Bellay pour donner du cœur à ses compagnons : « Condamner une langue comme frappée d'impuissance, c'est prononcer avec arrogance et témérité comme font certains de notre nation, qui n'étant rien moins que Grecs et Latins, déprisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes les choses écrites en français. Si notre langue est plus pauvre que la grecque et la latine, ce n'est pas à son impuissance qu'il faut l'imputer, mais à l'ignorance de nos devanciers, qui l'ont laissée si chétive et si nue, qu'elle a besoin des ornements et pour ainsi dire des plumes d'autrui.

Qu'on ne perde pourtant pas courage : les langues grecque et latine n'ont pas toujours été ce qu'on les vit du temps de Cicéron et de Démosthène. » Il donne ensuite aux novateurs un conseil qu'ils n'ont pas assez fidèlement suivi : « Les Romains imitaient les meilleurs auteurs grecs, se transformant en eux, les dévorant, et après les avoir dévorés les convertissant en sang et en nourriture. » Renouvelant le précepte d'Horace, il ajoute : « Qui veut voler par les bouches des hommes doit longuement demeurer en sa chambre, et qui désire vivre en la mémoire de la postérité doit, comme mort en soi-même, suer et trembler maintes fois ; et autant que nos poëtes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, il doit endurer la faim, la soif et de longues veilles : ce sont les ailes dont les écrits des hommes volent au ciel. Lis donc, et relis jour et nuit les exemplaires grecs et latins, et laisse-moi aux jeux floraux de Toulouse et au Puy de Rouen, toutes ces vieilles poésies françaises, comme rondeaux, balades, virelais, chants royaux, chansons et telles autres épiceries. » Puis, faisant allusion aux œuvres et aux devises bizarrement puériles des Jean Leblond, des Sagon, des Charles Fontaine, des François Habert, et de tous ces faibles successeurs de Marot et de Saint-Gelais, il s'écrie dédaigneusement : « O combien je désire voir sécher ces printemps, rabattre ces coups d'essay, tarir ces fontaines ! Je ne souhaite pas moins que ces dépourvus, ces humbles espérans, ces bannis de liesse, ces es-

claves fortunés, ces traverseurs, soient renvoyés à la table ronde, et ces belles petites devises aux gentilshommes et demoiselles dont on les a empruntées. »

Nous avons entendu, de notre temps, des épigrammes du même genre contre l'école de l'empire ; c'était le même dédain du passé, le même élan vers un avenir inconnu. Je n'ose pas dire qu'on préludait ainsi à un dénoûment semblable, des œuvres durables seraient là pour me démentir. Du Bellay, après avoir ainsi exposé les raisons de la croisade qu'il propose pour s'approprier les richesses des littératures antiques et les moyens de conquête, sonne enfin la charge dans une conclusion toute martiale et sentant son Tyrtée : « Là doncques, François, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des serves dépouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'une fois) ornez vos temples et vos autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et ce traître Camille, qui, sous ombre de bonne foi, vous surprennent tous nuds comptant la rançon du Capitole; donnez en cette Grèce menteresse, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple delphique ainsi que vous avez fait autrefois, et ne craignez plus ce muet Apollon, ses faux oracles ni ses flèches rebouchées. Vous souvienne de votre ancienne Marseille, seconde Athènes, et de votre Hercule gallique, tirant les peuples après lui par leurs oreilles avec une chaîne d'or attachée à sa langue. »

Cette vengeance tardive, provoquée contre les vainqueurs des Gaulois, ne fut pas complète, et ne valut pas celle que tirèrent plus tard nos armées, et qu'un peintre spirituel a constatée en peignant un conscrit républicain plumant gaiement un oie sur le sommet du Capitole.

Ce manifeste éloquent émut l'imagination de Jodelle, âgé de dix-sept ans, encore assis sur le banc des écoles; des dépouilles offertes à l'ambition des nouveaux croisés, il ne choisit pas les moins riches, et pendant que Ronsard, se faisant hardiment la part du lion, mettait la main sur l'héritage d'Homère et de Pindare, Jodelle se portait le continuateur de Sophocle et de Térence. L'heure de la réforme dramatique étant venue, deux chefs-d'œuvre furent prêts; c'étaient *Cléopâtre captive* et *Eugène* ou *la Rencontre*. Quinze jours avaient suffi pour mettre la tragédie sur pied, et la comédie avait été la besogne de quatre matinées. Mais il fallait inaugurer le théâtre renaissant. Où trouver de dignes interprètes? L'embarras des réformateurs ne fut pas de longue durée; ils savaient que, chez les Grecs et chez les Romains, les auteurs étaient souvent acteurs dans leurs propres drames, et qu'à défaut d'actrices les rôles de femmes étaient joués par de jeunes hommes. Aussitôt la pléiade s'exécute de bonne grâce; elle se transforme en troupe tragique et comique, rendant ainsi un nouvel hommage à l'antiquité qu'elle voulait ressusciter. Remy Belleau, Jean de la Péruse et Jodelle se chargent des rôles princi-

paux. Une première épreuve se fait en famille, dans l'enceinte du collége Boncour, en présence des régents et des élèves ; puis ce succès dramatique encourageant l'auteur et ses compagnons, l'hôtel de Reims reçoit enfin, pour la grande solennité dramatique, Henri II suivi de ses courtisans, Jean Daurat, président naturel de la fête, le grand Turnèbe, et toutes les autres illustrations de la science. C'était pendant le carnaval de 1552, époque heureusement choisie, puisque les représentations des anciens avaient lieu pendant les fêtes de Bacchus. L'imitation était donc complète ; le succès ne fut pas douteux, et ce dut être une grande joie parmi nos jeunes novateurs que ce triomphe incontesté. Il leur sembla que l'antiquité renaissait pour se voir vaincue. De plus sages auraient perdu le sens ; aussi la pléiade se mit-elle en pleine orgie. Jodelle, escorté de ses admirateurs, est ramené en triomphe à Arcueil ; le joyeux cortége s'empare d'un bouc, le décore de lierre et de bandelettes, l'entraîne dans la salle du festin, où Ronsard improvise un péan en l'honneur de Bacchus, et la victime est immolée à l'heureux triomphateur. Ce sacrifice, renouvelé des Grecs, scandalisa les pieux habitants d'Arcueil, qui crièrent à l'idolâtrie, et qui auraient fait justice de ces hardis païens si la royauté ne les eût pris sous sa protection. Cent ans plus tard, un parterre de bourgeois, dupe d'un latinisme amené par les besoins de la mesure, témoigna une égale fureur lorsque, dans l'*Agrippine* de Cyrano, Séjan s'écrie, en présence des

conjurés qui doivent assassiner Tibère : « Allons frapper l'hostie. » Les contemporains de Corneille virent dans ces mots un outrage aux saints mystères de la religion, comme les paysans d'Arcueil prirent une réminiscence poétique pour une résurrection du paganisme. Ce fut ainsi que s'inaugura la tragédie française.

Voyons maintenant ce que valaient ces pièces qui firent tant de bruit au milieu du seizième siècle. Dans la forme, c'était bien le calque de la tragédie antique; au fond, c'en était la parodie. Les caractères, les mœurs, le langage tragique n'étaient qu'ébauchés, ils aspiraient à être, ils n'étaient pas encore. Une analyse rapide de la *Cléopâtre* et quelques citations suffiront à prouver que le triomphe de Jodelle n'était qu'un coup de parti.

Acte Ier. L'ombre d'Antoine vient gémir sur ses malheurs et annoncer la mort de Cléopâtre, comme dans *Hécube* l'ombre de Polydore prophétise le sacrifice de Polyxène. — Cléopâtre, décidée à mourir, paraît ensuite accompagnée de deux esclaves qui essaient vainement de la détourner de son funeste dessein. — Le chœur, composé de femmes d'Alexandrie, déplore les maux attachés à l'humanité et la fragilité des plaisirs d'ici-bas.

Acte II. Octave tient conseil avec Agrippa et Proculée, et après avoir donné quelques regrets à la chute d'Antoine, autrefois son compagnon d'armes, il rejette bien loin toute idée de pitié et se détermine à

user des droits qu'il tient de la victoire. Sa seule crainte est de ne pouvoir donner le change à Cléopâtre pour en faire l'ornement de son triomphe. — Le chœur chante d'après Sophocle ses strophes et ses anti-strophes sur les désordres qu'enfante l'orgueil.

Acte III. Entrevue d'Octave et de Cléopâtre dans laquelle la reine d'Égypte essaie de fléchir le vainqueur et rejette ses torts sur l'excès même de son amour. Mais le voyant inflexible, elle propose de lui découvrir les trésors enfouis dans le palais d'Alexandrie. Séleucus, présent à cet entretien, accuse Cléopâtre de ne révéler qu'une partie de ses richesses, et provoque par cette accusation la fureur de la reine. Octave joue le magnanime et refuse les dons de Cléopâtre. — Le chœur moralise derechef sur les avantages de la médiocrité et l'ingratitude des courtisans.

Acte IV. Cléopâtre demeure toujours ferme dans son dessein malgré les promesses d'Octave; la vie et l'opulence ne sont rien à ses yeux si elle doit être menée en triomphe derrière le char du vainqueur. Elle jure devant le tombeau d'Antoine qu'elle va bientôt rejoindre son ombre. — Le chœur, dans un chant plaintif, s'associe aux douleurs de la reine.

Acte V. Proculée vient raconter les circonstances du suicide de Cléopâtre. — Le chœur entonne un hymne en son honneur et lui présage une gloire immortelle.

Ce canevas montre qu'il n'y a ni action ni péripétie. Cette extrême simplicité, justifiée dans les pièces grec-

ques où les personnages, instruments de la fatalité, ne peuvent pas donner cours à leurs passions, et dans les pièces de Sénèque, thèses philosophiques qui n'étaient pas destinées à la représentation, accuse ici l'inexpérience du théâtre et la stérilité d'imagination. En outre, la nudité de l'action n'est point couverte par les ornements du style. Le langage de Jodelle porte les traces d'une composition précipitée ; on y trouve tous les vices de l'improvisation, le vague des pensées, les longueurs et les répétitions. Le premier et le quatrième acte sont écrits en vers alexandrins, et les trois autres en vers de dix syllabes. Je n'ai guère découvert qu'un seul trait qui mérite d'être conservé. C'est au troisième acte lorsque Séleucus accuse Cléopâtre de cacher une partie de ses trésors. La reine s'indigne et s'écrie :

De quoi m'accuses-tu ?
Me crois-tu donc veuve de ma vertu
Comme d'Antoine ? Ah ! traître...

Le mouvement et l'expression sont également remarquables. On pourrait encore signaler çà et là d'heureuses intentions, mais tous ces germes avortent par la précipitation du travail. Jodelle est bien en cela l'aïeul des Théophile et des Scudéry, que M. Sainte-Beuve, avec son habituelle sagacité, nous donne comme les continuateurs du mouvement littéraire interrompu par Malherbe. Le temps a décidé la question contre tous ces poëtes qui n'ont pas cru que

le travail de la lime fût nécessaire à la durée de leurs œuvres. Des deux écoles littéraires, celle du génie prime-sautier et celle du génie qui médite et se corrige, cette dernière est la seule qui travaille pour la postérité. Ce qui n'a rien coûté ne vaut que pour un temps. Les improvisateurs retiennent et expriment tout ce qui leur vient à la pensée et sous la forme primitive. Or ce premier jet n'est guère que la matière de l'art, et pour ainsi dire le bloc qui doit être dégrossi et façonné. Il faut y appliquer les leçons d'Horace :

Et quæ desperat tractata nitescere posse relinquit.

L'éclat durable n'est donné que par le travail qui efface les aspérités des contours qui doivent subsister, et qui écarte les parties que la lime ne saurait polir. La pensée et le langage fluides des improvisateurs coulent quelque temps comme l'eau sur la terre et s'y dessèchent bientôt; les vrais écrivains, les laborieux enfants de la muse, gravent et cisèlent sur le marbre et sur l'airain.

Comment des vers tels que ceux-ci ne s'arrêteraient-ils pas dans leur course vers la postérité :

Me voilà jà croyant ma roine, ains ma ruine;
Me voilà bataillant en la plaine marine;
Me voilà jà fuyant oublieux de la guerre;
Me voilà dans sa ville, où j'yvrogne et...
. . . . . .

Ainsi sa vie, heureusement traitée,
Ne pourra voir sa quenouille arrêtée;
Ainsi, ainsi jusqu'à Rome elle ira;
Ainsi, ainsi ton souci finira.

Voilà ce que laissent tomber ces poëtes emportés qui ont foi à leur génie. L'avenir est de plus difficile conquête. Il dédaigne à juste titre ces œuvres conçues, portées et produites sans peine, et il ne partage pas l'illusion du poëte qui pense que la chaleur matérielle de son cerveau a passé dans ses rimes jetées pêle-mêle au dehors. La *Didon* du même poëte n'est guère supérieure à la *Cléopâtre ;* j'y trouve cependant un essai de dialogue antithétique qui n'est pas sans mérite. Le chœur, composé de Phéniciennes, veut retenir Énée qui se dispose à partir :

ENÉE.

O bienheureux départ ! ô départ malheureux !

LE CHOEUR.

Quel heur en ton départ ?

ÉNÉE.

L'heur que les miens attendent.

LE CHOEUR.

Les Dieux nous ont fait tiens.

ÉNÉE.

Les Dieux aux miens me rendent.

LE CHOEUR.

La seule impiété t'éloigne de ces lieux.

ÉNÉE.

La piété destine autre siége à mes Dieux.

LE CHOEUR.

Quiconque rompt la foi, des grands Dieux encourt l'ire.

ÉNÉE.

De la foi des amants les Dieux ne font que rire.

LE CHOEUR.

La piété ne peut mettre la pitié bas.

ÉNÉE.

La pitié m'assaut bien, vaincre ne me peut pas.

LE CHOEUR.

Par la seule pitié les durs Destins s'émeuvent.

ÉNÉE.

Ce ne sont pas Destins si fléchir ils se peuvent.

Cet assaut d'antithèses ou plutôt cette escrime se continue avec une égale adresse. Mais à part quelques traits de ce genre où le mouvement du dialogue se précipite outre mesure, la pièce ne se compose guère que de monologues et de longues tirades, comme dans Sénèque, qui est le véritable modèle de Jodelle, comme il a été celui de Garnier.

La comédie, quoique supérieure à ces essais tragiques, est encore bien imparfaite : et de plus on peut lui reprocher de n'être pas restée beaucoup en deçà de l'immoralité des farces que jouaient les Bazochiens. L'analyse d'*Eugène* peut se faire en quelques mots. L'intrigue d'un riche abbé avec la femme d'un lourdaud est traversée par le retour d'un amant de date plus ancienne. Cet amant, homme d'armes, effraie l'abbé, qui se débarrasse de ses poursuites par la complaisance de sa sœur. Les créanciers du débonnaire époux de sa maîtresse, autre obstacle, sont éconduits ensuite par ses largesses ; de sorte que l'heureux abbé met ses amours en sûreté en livrant sa sœur d'un côté et de l'autre son argent. Jodelle a jeté sur ce canevas un dialogue facile, quelquefois spirituel, et dont la mesure (le vers de huit syllabes) se prête assez bien aux libres allures de la conversation. Quoique les caractères ne soient pas vigoureusement tracés, on re-

connaît que l'abbé est de la famille de ce gras chanoine, que Villon aperçut par un trou de mortaise,

> Lez un brasier, en chambre bien nattée,
> A son côté gisant dame Sidoine

Le Florimond a bien quelques airs de matamore, et messire Jean, chapelain de l'abbé et son compère, est un entremetteur assez habile. Mais on chercherait en vain dans cette Nouvelle dialoguée le comique de mots et de situations.

Après le succès de ses tentatives dramatiques, Jodelle devint le poëte de la cour; il fut pendant quelques années l'*impresario* des fêtes royales. L'universalité de ses talents comme architecte, décorateur, mécanicien, musicien et poëte, mettait sous sa direction toutes les parties de l'entreprise. Grâce à ce cumul, la cour pouvait se divertir au rabais. Les fêtes de 1557, données à l'Hôtel-de-Ville, marquent l'apogée de la faveur de Jodelle et le commencement de sa décadence. Les mascarades réussirent fort mal. La première représentait le navire des Argonautes avec personnages parlants. Jodelle jouait le rôle de Jason; le vaisseau, porté à dos d'homme, devait voguer en présence des spectateurs. Orphée, jouant sur sa lyre la musique de Jodelle, aurait renouvelé ses miracles. Deux rochers sensibles à l'harmonie devaient suivre la course du navire; mais les porteurs plièrent sous le faix; les Argonautes s'enrouèrent en chantant faux, et, pour comble de malheur, deux clochers (funeste

méprise!) se présentèrent à la place des rochers. Les murmures de l'assemblée troublèrent Jodelle, qui n'eut plus assez de sang-froid pour prendre sa revanche dans les autres tableaux.

Jodelle, outre son esprit, prodiguait aussi son argent et sa santé. Il était homme de plaisir, toujours en quête de maîtresses nouvelles. Ce n'était pas le moyen de briller longtemps; aussi, malgré la puissance de ses facultés, malgré l'heureux concours des circonstances, la bonne volonté de deux rois et de quelques grands seigneurs, Jodelle à quarante ans avait tout épuisé, son esprit, son corps et sa bourse. L'astre de Garnier qui s'élevait faisait pâlir sa gloire mourante. Ronsard chantait son rival, dont il proclamait le triomphe. La journée d'Arcueil n'etait plus qu'un souvenir effacé qui retraçait vaguement des promesses mensongères; la faveur royale s'était retirée, et le dernier soupir du poëte fut un cri de détresse et de reproche :

Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met!

Tel fut son dernier mot, qui accuse l'ingratitude de Charles IX... La lampe s'éteignit!

Le fondateur de notre théâtre mourut dans la misère comme Corneille, dans la disgrâce comme Racine, et c'est par là surtout que son nom se rattache aux grands noms des deux hommes dont les chefs-d'œuvre ont illustré la scène que des essais sans avenir avaient inaugurée.

D'AUBIGNÉ.

§ I.

Vers la fin de 1559, un vieux soldat et un jeune enfant passaient sous les murs d'Amboise, et traversaient la foule occupée à regarder les têtes des conjurés attachées aux créneaux de la ville ; l'homme de guerre, reconnaissant le cadavre de ses amis les plus chers, s'écria : « Les bourreaux ! ils ont décapité la France ! » Puis posant ses mains sur la tête de l'enfant : « Mon fils, il ne faut point épargner ta tête après la mienne pour venger ces chefs pleins d'honneur ; si tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction. » Cet enfant, c'était Théodore-Agrippa d'Aubigné : il jura sur les paroles de son père ; nous verrons s'il a tenu son serment. Je veux mettre en relief cet homme éminent qui survécut à la tourmente des guerres civiles, et dont la vie sembla se prolonger, comme pour donner aux fils dégénérés des héros d'un autre âge une leçon vivante de courage et de fidélité aux principes : homme

de cœur et de génie auquel il n'a manqué pour se placer au premier rang parmi les écrivains, les guerriers et les hommes d'État, que plus de soin pour ses ouvrages et de complaisance aux faiblesses de son maître comme aux mœurs de ses contemporains.

D'Aubigné montra dès son enfance toute la portée de son esprit et toute la vigueur de son caractère; confié par son père aux soins d'un maître sévère et plein d'ardeur, il fit ses études au pas de course; à six ans il lisait le latin, le grec et l'hébreu; à sept ans et demi il avait traduit le Criton que bon nombre de nos élèves n'ont pas lu à vingt. Cette étonnante précocité le condamnait, suivant le proverbe, à mourir jeune; il y donna un long démenti en poussant sa carrière jusqu'à quatre-vingts ans. Il avait à peine dix ans, lorsque, forcé de quitter Paris pour fuir la persécution, il fut arrêté avec ses compagnons à quelques lieues de Fontainebleau. Ils étaient tombés sous la terrible main de l'inquisiteur Démocharès; tous furent condamnés à périr; le jeune d'Aubigné vit la mort de sang-froid : « L'horreur de la messe, répondit-il, m'ôte celle du feu. » On voit qu'il n'avait pas oublié les paroles de son père. Son courage et sa gentillesse le sauvèrent, lui et ses compagnons; le geôlier s'attendrit à l'idée de voir périr un enfant si courageux en présence de la mort, et qui dansait la gaillarde avec tant de grâce à quelques pas du bûcher : il fit évader les prisonniers, et les guida dans leur fuite.

D'Aubigné perdit de bonne heure son père qu'il

pleura amèrement ; il était trop jeune pour succéder à ses emplois, et les biens du défunt étaient trop grevés pour qu'il pût songer à les recueillir. Cette mort le laissa sans protecteur et sans autres ressources que quelques débris de la fortune de sa mère, qu'un tuteur infidèle ne tarda pas à détourner. Pendant son adolescence, la fougue de ses passions l'éloigna des études classiques que d'ailleurs Pindare lui fit prendre en dégoût ; son ardeur le tourna bientôt vers la guerre : mais un parent d'humeur pacifique le mit sous clef pour arrêter l'essor de son humeur martiale. Tous les soirs on lui enlevait ses vêtements qu'on ne rapportait que le lendemain : il ne pouvait sortir de sa prison que par la fenêtre et en chemise ; mais il voulait sortir. Ce que jeune homme veut, Dieu le veut ; les draps de son lit lui servirent d'échelle. Le voilà libre, mais sans vêtements ! c'est dans cet équipage qu'il atteignit de nuit une compagnie de cavaliers huguenots ; on se cotisa pour couvrir sa nudité, le capitaine le prit en croupe, et c'est ainsi qu'il entra en campagne. « Au moins, dit-il, je n'accuserai pas la guerre de m'avoir dépouillé. » Celui qui débutait, sous de tels auspices, donnait déjà la mesure de son courage et de sa gaillardise.

La vie militaire de d'Aubigné est pleine de traits d'un incroyable héroïsme, on croit lire un roman de chevalerie ; soit dans les duels, soit dans les combats, il ne compte jamais ses adversaires ; il rejette avec dédain les cottes d'armes et les cuirasses, et souvent

il se jette dans la mêlée avec le simple appareil qu'il portait à son début. Mais ce téméraire était homme de bon conseil, il avait réfléchi avant de se précipiter, et ce qui paraissait l'extravagance d'un esprit chevaleresque n'était que l'emportement d'une inflexible résolution. Henri de Navarre ne tarda pas à le remarquer et se l'attacha comme écuyer : on dirait aujourd'hui aide-de-camp. Rien de plus singulier que les relations du prince et de l'écuyer : ils ne pouvaient ni s'entendre ni se séparer. C'étaient les éternelles brouilleries et les réconciliations d'un amant et d'une maîtresse. Dans ses moments de dépit, d'Aubigné songeait à aller se mettre au service de quelque prince d'Allemagne ou de quelque république d'Italie ; mais sa résolution ne tenait pas, il se rengageait bientôt plus avant que jamais sur une parole ou sur un sourire du Béarnais. Henri de Navarre était quelque peu jaloux, fort économe et très voluptueux; il aurait voulu que son écuyer eût moins d'esprit et de valeur, qu'il le servît dans ses amours, et qu'il vécût de peu. D'Aubigné ne pouvait ni modérer son courage ni retenir sa langue fertile en bons mots; sa fierté se refusait au rôle indigne que Henri imposait volontiers à ses favoris, car celui-ci prisait plus les services en amour que ceux de la guerre ; la galanterie maîtrisait son cœur aux dépens même de la gloire. Jamais il ne put obtenir l'entremise de d'Aubigné pour le succès de ses intrigues, et il lui fallut chercher ailleurs les pourvoyeurs de ses plaisirs.

Non-seulement d'Aubigné refusa d'entrer dans les galanteries de son maître, mais il lui donna encore de sages conseils lorsque ce prince fut tenté de tenir la promesse de mariage qu'il avait faite à la duchesse de Guiche; ses nobles remontrances mériteraient d'être conservées [1]: Henri de Navarre, ému par le langage de son écuyer, promit de ne rien conclure avant deux ans; un délai de deux ans donnait gain de cause à d'Aubigné, car il n'en fallait pas tant au Béarnais pour changer d'avis et de maîtresse. Par cette victoire obtenue sur la folle passion de Henri, d'Aubigné prépara le dénoûment de nos guerres civiles, car il est bien douteux que Henri IV fût parvenu à faire prévaloir ses droits, si la Ligue eût pu lui opposer, outre le crime d'hérésie, le scandale d'une mésalliance.

Les conseils de d'Aubigné épargnèrent à son maître une faute capitale dans une grave circonstance. En 1585, lorsque les prétentions de la Ligue divisèrent en deux grandes fractions le parti catholique, le conseil du roi de Navarre engageait ce prince à fondre son armée dans celle de Henri III, pensant que cette soumission qui devait donner gain de cause à la royauté l'enchaînerait par la reconnaissance aux intérêts du parti protestant. Cette motion de désintéressement chevaleresque allait réunir la majorité des suffrages, lorsque d'Aubigné fit entendre les conseils d'une politique plus prudente; il montra qu'en ces-

[1] *Mémoires de d'Aubigné*, page 125.

sant d'être redoutables, les protestants se livraient pieds et poings liés à l'ingratitude de la cour. « Demeurons capables, s'écria-t-il, de servir le roi à son besoin, et de nous servir aux nôtres : et puis ployer devant lui, quand il sera temps, nos genoux tout armés; lui prêter le serment en tirant la main du gantelet, porter à ses pieds nos victoires et non nos étonnements.... Le prétexte sur lequel nos ennemis ont échappé à leur roi est pour nous sauter au collet; il est nécessaire que le respect de nos épées les arrête puisque le sceptre ne le peut. Otons-leur la joie et le profit de la soumission que nous voulons rendre au prince. Je conclus ainsi : Si nous nous désarmons, le roi nous méprisera, notre mépris le donnera à nos ennemis; uni avec eux, il nous attaquera et ruinera désarmés; ou bien si nous nous armons, le roi nous estimera; nous estimant, il nous appellera; unis avec lui nous romprons la tête à ses ennemis [1]. » Cette éloquence du bon sens entraîna le roi de Navarre qui s'écria : « Je suis à lui. » Il aurait pu ajouter : « et à moi; » car, en suivant l'avis contraire, Henri cessait de s'appartenir et ruinait toutes ses espérances.

Malgré tant de services rendus dans les conseils comme sur le champ de bataille, d'Aubigné n'obtenait le prix ni de son éloquence ni de son courage; son maître le tenait toujours dans une position subalterne et ne le payait ni par avancement ni par lar-

[1] *Hist. univers.*, tome II, liv. V, chap. 6.

gesses. D'Aubigné s'en plaignait sans rien obtenir. Une anecdote mettra dans tout son jour le caractère du prince et de son écuyer; je l'emprunte aux Mémoires de notre héros : « Le compagnon (d'Aubigné) se trouvant couché dans la garde-robe de son maître avec le sieur de La Force [1], il lui dit à plusieurs reprises : « La Force, notre maître est un ladre vert et le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la face de la terre. » A quoi l'autre, qui sommeillait, répondant : « Que dis-tu, d'Aubigné? » le roi qui avait entendu ce dialogue : « Il dit que je suis un ladre vert et le plus ingrat mortel qui soit sur la terre. » L'écuyer resta un peu confus, mais son maître ne lui en fit pas plus mauvais visage le lendemain, aussi ne lui en donna-t-il pas un quart d'écu davantage. »

Quoique l'ingratitude du Béarnais mît le dévouement de d'Aubigné à de rudes épreuves, le roi n'en avait pas moins toute confiance dans la fidélité de son écuyer ; il mit sous sa garde son vieil oncle, ce cardinal de Bourbon, qui essaya dans sa royauté éphémère le nom de Charles X, et le fit transférer de Chinon à Maillezais dont d'Aubigné était gouverneur. La duchesse de Retz tenta le gouverneur par les promesses les plus séduisantes; s'il voulait laisser fuir son prisonnier, on lui offrait deux cent mille écus ou le gouvernement de Bellisle avec cinquante mille écus.

[1] Caumont de La Force qui échappa miraculeusement au massacre de la Saint-Barthélemy, devint maréchal de France, et mourut âgé de 90 ans

D'Aubigné fit à cette offre une réponse digne d'un héros de l'ancienne Rome. « Le second parti qu'on m'offre, dit-il, me conviendrait mieux pour manger en paix et en sûreté le pain de mon infidélité; mais comme ma conscience me suit partout de très près, elle s'embarquerait avec moi quand je passerais dans cette île et me causerait un perpétuel remords. »

D'Aubigné vit avec douleur la conversion de Henri IV; il se résigna cependant, non sans résistance, parce qu'il comprit que même après son abjuration ce prince demeurait le défenseur naturel des intérêts de la réforme. Il se contenta de flétrir dans la Confession de Sancy, pamphlet cynique et prodigieusement spirituel, les conversions politiques ou plutôt les apostasies des courtisans du succès. Toutefois une boutade prophétique nous montre qu'il ne pardonnait pas à son maître le parti qu'il avait pris. La première fois qu'il revit ce prince après son abjuration, celui-ci lui montra la cicatrice qu'avait laissée sur sa lèvre le couteau de Jean Chatel, un des nombreux précurseurs de Ravaillac; d'Aubigné ne craignit pas de lui dire : « Sire, vous n'avez encore renoncé Dieu que des lèvres, et il s'est contenté de les percer; mais si vous le renoncez un jour du cœur, alors il percera le cœur. » D'Aubigné était si fortement convaincu que la destinée du roi dépendait de son attachement à la foi des réformés, que lorsque ce prince lui eut dit un jour : « Ne vous y trompez plus, d'Aubigné, je tiens ma vie temporelle et spirituelle entre les mains du pape, que je recon-

nais pour véritable vicaire de Dieu,» celui-ci vit dans cette profession de foi le signe de la vanité des grands desseins qu'il méditait contre l'Espagne et l'annonce de sa mort prochaine. La prédiction qu'il avait faite lui revint à la mémoire, et lorsqu'il apprit le crime de Ravaillac, qui, disait-on, avait frappé le roi à la gorge, il affirma qu'on se trompait et que le meurtrier avait percé le cœur.

Lorsque la transaction politique et religieuse qui mit fin aux guerres civiles se fut accomplie, d'Aubigné ne réclama point le prix de ses services ; il conserva le gouvernement de Maillezais qu'il fit fortifier et qui protégeait La Rochelle, comme un poste avancé ; il parut rarement à la cour, quoiqu'il y fût bien reçu. Henri IV eut un moment la pensée de l'envoyer en Allemagne comme ambassadeur extraordinaire ; mais il y renonça après avoir formé le grand dessein qu'il allait accomplir, lorsqu'il tomba sous le poignard de Ravaillac. D'Aubigné avait été le confident de ces vastes projets, dont il a si bien exposé l'ensemble à la fin de son Histoire universelle, et il devait s'associer à leur exécution, du côté de l'Espagne, en armant quelques vaisseaux de guerre, qui auraient croisé sur les côtes et fourni des vivres à l'armée française. D'Aubigné avait alors, outre son gouvernement, le titre de vice-amiral des côtes d'Anjou et de Saintonge. La mort de Henri IV ruina les espérances de la France, et ajourna l'abaissement de la maison d'Autriche. D'Aubigné fut inconsolable de cette mort qu'il avait

prévue : l'amour-propre du prophète ne fit point taire la douleur du citoyen ; et comment aurait-il pu se consoler lorsqu'il voyait l'avenir de la France frappé dans son roi, et s'évanouir, comme un rêve, le long espoir de gloire et de puissance qu'il entrevoyait pour son pays. Car, nous dit-il dans son admirable langage : « Le roi au fourbir de ses armes donna la crainte où il n'avait plus l'amitié ; les sages voisins jugèrent où allait le dessein, par le mérite du desseignant, mesuraient ses pensées à sa puissance, et des succès passés se résolvaient de contribuer aux victoires qui ne se pouvaient arrêter. Le consentement des peuples, qui est bien souvent la voix de Dieu, semblait promettre sa bénédiction ; les nations avaient posé leurs haines, et voulaient arracher leurs bornes pour l'amour de Henri : les Allemands s'armaient à la française pour combattre de même ; le prince d'Anhalt, fait leur chef, voulait se montrer maître sous celui qui l'avait enseigné ; le marquis de Brandebourg épuisait la noblesse de Poméranie, et les Suisses leurs rochers immobiles, tout cela pour faire un empereur des Chrétiens, qui de sa menace arrêterait les Turcs, pour réformer l'Italie, dompter l'Espagne, reconquérir l'Europe, et faire trembler l'univers. » Ces lignes étonnantes nous font encore saigner le cœur après deux siècles écoulés, au souvenir de tout ce que le stupide aveuglement d'un fanatique a détourné de gloire et de prospérité au détriment de la France.

Après la mort de son maître, d'Aubigné résista aux

avances de Marie de Médécis, qui essaya de le détacher de la cause à laquelle il avait consacré toute son énergie ; son ardeur ne se ralentit pas : prévoyant les dangers qui menaçaient son parti, il acheta dans le voisinage de Maillezais la place du Doignon qu'il mit à l'épreuve d'un coup de main ; par là il plaça des points de résistance destinés à protéger La Rochelle, ce dernier boulevard de la réforme. Il repoussa les offres les plus avantageuses qui lui vinrent de la cour, s'il voulait consentir à céder ses places fortes ; enfin, voyant que sa voix était méconnue dans les conseils des protestants, sans trahir ses croyances et sans renoncer à servir son parti, il remit le gouvernement de Maillezais et du Doignon aux main du gendre de Sully, le duc de Rohan, cet illustre chef de la Réforme, auquel M. Bazin vient de rendre sa valeur historique dans sa judicieuse Histoire du règne de Louis XIII. Après cette résignation, qui fut presque un sacrifice désintéressé, d'Aubigné se retira à Saint-Jean-d'Angély, pour s'y délasser par des travaux littéraires. La publication de son Histoire universelle souleva contre lui un violent orage ; le livre fut brûlé à Paris par la main du bourreau. D'Aubigné, pensant que le supplice de l'ouvrage n'était qu'un préliminaire et que le feu pouvait aller de l'écrit à l'auteur, d'Aubigné, dis-je, prit le parti de chercher un asile hors du royaume.

D'Aubigné n'était pas seulement homme d'action sur le champ de bataille, homme de sens dans les

conseils politiques, mais, profondément versé dans la théologie, il portait la supériorité de son esprit dans les conférences religieuses. Au synode tenu à Saint-Maixent, il releva le courage des religionnaires : pendant les conférences qui précédèrent la conversion de Henri IV, il ne craignit pas d'envenimer l'esprit de son maître et celui de la cour par son énergique résistance. Il ne s'inquiéta point d'attirer sur lui toutes les haines, en disputant le terrain avec acharnement, et d'acquérir parmi les siens le surnom de Bouc du désert. En 1600, à la conférence de Fontainebleau, il prêta l'appui de sa parole à Du Plessis Mornay contre l'évêque d'Évreux, cardinal Du Perron; ses arguments mirent l'esprit du prélat dans un tel embarras « qu'il lui en tomba du front, sur un manuscrit de Chrysostôme, de grosses gouttes d'eau qui furent remarquées de toute l'assemblée. » Il s'agissait de l'autorité des Pères, et d'Aubigné avait résumé toute la discussion dans un syllogisme redoutable : « Quiconque est faux dans une matière n'y peut être juge compétent; or, les Pères sont faux en matière de controverse, puisqu'il se contredisent, donc l'autorité des Pères est non avenue. » Du Perron fut réduit à nier la mineure; mais d'Aubigné composa à l'appui de sa thèse un traité latin *De Dissidiis patrum,* auquel son adversaire ne répondit point. Sept ans après, d'Aubigné intervint comme médiateur entre Dumoulin et Du Perron qui tentaient de reprendre l'œuvre de rapprochement déjà essayée vainement au colloque

de Poissy par Théodore de Bèze et le cardinal de Lorraine. Ce second essai ne fut pas plus heureux que le premier. Au commencement de la régence, à l'assemblée de Saumur, le duc de Bouillon fit une harangue pathétique pour engager les protestants à se dessaisir de leurs places de sûreté, en se fondant sur la bonne foi des gouvernants et sur l'honneur qu'il y aurait, au pis aller, d'affronter volontairement le martyre : « Oui, monseigneur, s'écria d'Aubigné, la gloire des martyrs ne se peut célébrer avec trop de louange : bienheureux sans mesure qui endure pour le Christ ! S'exposer au martyre, c'est le caractère d'un bon chrétien ; mais d'y exposer ses frères et de leur en faciliter les voies, c'est le caractère d'un traître ou d'un bourreau. » Ces détails étaient nécessaires pour indiquer le rôle que joua d'Aubigné dans les controverses religieuses de son siècle.

Je reprends la suite des événements de cette vie agitée et si pleine. D'Aubigné quitta à la hâte sa retraite de Saint-Jean-d'Angély, il fuit à travers la France, toujours poursuivi et déjouant, à force d'artifice et de courage, les ruses de ses adversaires ; quoique chargé de soixante-dix ans, il déploya dans ces périlleuses rencontres l'activité et la vigueur d'un jeune homme. Enfin il arriva à Genève, et son entrée fut un triomphe. A peine arrivé, il devint l'âme des conseils de cette petite république ; son crédit inquiéta la France qui fit jouer contre lui tous les ressorts de la police et de la diplomatie. D'Aubigné

tient tête à l'orage; son influence s'étend sur la Suisse entière; il fortifie non-seulement Genève, mais Berne qui voit avec répugnance s'élever autour d'elle une enceinte de murailles et de forts ; le vieillard semble rajeunir au milieu de tous ses travaux. Le parlement de Paris le condamne à mort; mais lui, pour prouver qu'il est encore de ce monde, se marie et prend pour compagne une femme héroïque qu'exaltent les dangers et le courage du proscrit septuagénaire. Les Vénitiens veulent en faire un amiral ; mais d'Aubigné a d'autres vues, il voit l'orage qui se forme contre ses frères protestants, et il négocie avec l'Angleterre pour prévenir la chute de La Rochelle. Malgré le succès de ses négociations, le boulevard de la Réforme tombe devant les armes et le génie de Richelieu; ce désastre ajouta de poignantes douleurs aux misères de l'exil qui furent comblées par la trahison et l'apostasie de l'aîné de ses fils, Constant d'Aubigné, sur lequel reposaient toutes ses espérances.

Il faut dire quelques mots de ce fils indigne que la nature avait doué de telle sorte qu'il eût pu marcher avec éclat sur les traces de son père; une éducation forte et brillante avait développé les rares qualités de son esprit; mais la fougue des passions emporta sa jeunesse dans les plus grands désordres : le jeu, le vin, les femmes pervertirent son heureuse nature. Vingt fois d'Aubigné essaya de le retirer de la débauche, ses retours passagers amenaient de nouvelles rechutes; le fils emportait le pardon et l'argent du père,

pour rapporter à ses pieds un nouveau repentir et des dettes nouvelles; il tenta même de le déposséder de son gouvernement. Tant de fautes n'épuisaient pas l'amour de son père qu'il mit à la plus cruelle des épreuves par une abjuration. Toutefois d'Aubigné ne se découragea point; les parjures ne coûtaient rien à ce fils sans pudeur; il feignit de rentrer au giron de la Réforme, il fit des vers contre la papauté et d'Aubigné le reçut en grâce. Mais Constant méditait une nouvelle trahison; il négocia au nom de son père et du parti protestant avec l'Angleterre, puis il vint vendre à Paris, par l'intermédiaire de quelques jésuites, le secret du parti; la mesure était comblée: cette fois, le vieux d'Aubigné donna sa malédiction, et ce fut sans retour.

Est-ce un dessein secret de la Providence, ou un caprice du hasard qui fit naître du plus ferme soutien de la Réforme un traître qui travailla sans relâche à la ruine des protestants? Quoi qu'il en soit, cette trahison de famille et la prise de La Rochelle durent inspirer à d'Aubigné de tristes pressentiments; il entrevit sans doute que la ruine politique de son parti amènerait celle des croyances, et que la chute de La Rochelle préparerait dans l'avenir la révocation de l'édit de Nantes. C'était une conséquence que le temps devait tirer un jour; mais quelle aurait été l'amertume de son cœur s'il avait prévu que la fille de celui qu'il venait de maudire, dirigerait la main qui signa la proscription des protestants. Étrange rapprochement!

la petite fille de d'Aubigné sera, sous le nom de madame de Maintenon, l'épouse de Louis XIV et l'instrument des rigueurs du catholicisme contre le parti auquel son aïeul avait dévoué, pendant sa longue et glorieuse carrière, son bras et son intelligence.

Telle est dans son ensemble, car les détails seraient infinis, la vie de Théodore-Agrippa d'Aubigné, qui mourut à Genève âgé de quatre-vingts ans, sans s'être écarté un seul jour de la ligne qu'il s'était tracée; sans avoir oublié un instant, comme un autre Annibal, le serment qu'il avait prêté. Noble vie, pleine d'orages et d'inquiétudes, mais où la variété des événements est ramenée à l'unité par la constance des principes. Nous avons entrevu dans cette esquisse le guerrier, le théologien et le négociateur, il me reste maintenant à faire connaître l'écrivain.

§ II.

Je me dispenserai d'exhumer quelques poésies d'amour qui datent de la jeunesse de d'Aubigné, et attestent seulement la grâce de son esprit et la fougue de son cœur. J'ai à m'arrêter sur des monuments d'une tout autre importance, qui jettent de vives lueurs sur une des grandes époques de notre histoire. Les Tragiques, la Confession de Sancy et l'Histoire universelle nous montreront toute la portée et toutes les phases de son talent. Commençons par les Tragi-

ques et parlons avec quelques détails de cette prodigieuse satire qui surpasse en étendue et en véhémence tout ce que les poëtes moralistes ont jamais écrit sous l'inspiration de la colère, cette muse des satiriques. Cette étrange invective, qui ne contient pas moins de onze mille vers, a quelque chose d'inusité et de farouche dans la forme comme dans le fond ; elle est datée du désert, et elle arrive au public par le larcin de Prométhée ; elle se compose de sept livres dont les titres sont comme autant de menaces ou d'énigmes : Misères, Chambre dorée, Feu, Fers, Vengeances, Jugement, telles sont les étiquettes de ces chants hyperboliques ; tous les tons s'y heurtent, toutes les formes s'y mêlent, l'épopée, la satire, l'hymne biblique, l'idylle même s'y confondent, c'est comme un mélange du génie des prophètes et de celui de Juvénal : œuvre confuse, incohérente, mais étincelante parfois de sublimes beautés, admirable en un mot, n'était la déclamation. C'est que d'Aubigné n'avait pas digéré son indignation avant de l'exhaler, et qu'il la répandit sans l'avoir concentrée ; de là cette exubérance des mots qui débordent sur la pensée, qui la dépassent et qui la noient : aussi bien cette œuvre a-t-elle été conçue et enfantée dans le délire de la fièvre. D'Aubigné, gravement blessé dans un combat près de Castel-Jaloux, attendait la mort sur son lit de douleur ; il voulut faire ses adieux à son siècle, et il dicta d'une voix exaltée par les transports de la fièvre les premiers chants de son poëme, et quoique depuis il l'ait re-

touché et achevé, il ne cessa pas d'obéir à la même inspiration.

Comme cet ouvrage est peu connu [1] et qu'il n'en existe plus qu'un petit nombre d'exemplaires, je crois qu'on me saura gré de multiplier les citations; je commencerai par une image de la France déchirée par la guerre civile; on y reconnaîtra l'imagination d'un poëte et le cœur d'un citoyen.

Je veux peindre la France, une mère affligée
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée;
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des seins de sa nourrice; et à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donna à son besoin l'usage.
Ce voleur acharné, cet Esau malheureux
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux;
Si que, pour arracher à son frère la vie,
Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie:
Mais son Jacob pressé d'avoir jeûné meshui,
Étouffant quelque temps en son cœur son ennui,
A la fin se défend, et sa juste colère
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère.
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs réchauffés ne calment leurs esprits;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par les coups se redouble;
Leur conflit se rallume et fait si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crèvent les yeux:

[1] M. Saint-Marc Girardin l'a judicieusement apprécié dans son *Tableau de la littérature au seizième siècle*. MM Sainte-Beuve et Ph. Chasles en ont parlé avec quelque étendue ainsi que M. Violet Leduc dans son *Histoire de la Satire*, placée en tête des *Œuvres de Mathurin Régnier*. Ces habiles critiques ont, avant l'auteur de cet essai, appelé l'attention sur quelques-unes des beautés que renferme la satire de d'Aubigné.

Cette femme éplorée en sa douleur plus forte
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte :
Elle voit les mutins tout déchirés, sanglants,
Qui ainsi que du cœur des mains se vont cherchants :
Quand pressant à son sein d'une amour maternelle
Celui qui a le droit et la juste querelle,
Elle veut le sauver ; l'autre qui n'est pas las,
Viole, en poursuivant, l'asile de ses bras :
Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine ;
Puis aux derniers abois de sa proche ruine
Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté :
Or, vivez de venin, sanglante géniture,
Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture. »

Je doute qu'on rencontre ailleurs une peinture plus vive, une éloquence plus énergique. Un poëte de nos jours, qui sans doute n'avait pas lu d'Aubigné et dont le talent présente plus d'une analogie avec le terrible Archiloque du seizième siècle, M. Auguste Barbier, semble avoir été inspiré par la même muse, lorsqu'en présence de l'émeute qui grondait dans nos rues il s'est écrié :

Patrie ! ah ! si les cris de ta voix éplorée
N'ont plus aucun pouvoir sur la foule égarée :
Si tes gémissements ne sont plus entendus,
Les mamelles aux vents et les bras étendus,
Mère désespérée, en ta douleur antique,
Viens, retrousse à deux mains ta flottante tunique ;
Et montre aux glaives nus de tes fils irrités
Les flancs, les larges flancs qui les ont tous portés.

Les mêmes passions inspirent le même langage, et il serait curieux de rechercher, dans les Tragiques, les points de contact entre d'Aubigné et les auteurs des Iam-

bes et de la Némésis; ne serait-on pas tenté d'attribuer à M. Barthelémy les deux vers qu'on va lire :

> J'en ai rougi pour vous quand l'acier de mes vers
> Burinait votre histoire aux yeux de l'univers.

aussi bien que ceux-ci :

> Je vois ce que je veux et non ce que je puis,
> Je vois mon entreprise et non ce que je suis :
> Prête-moi, vérité, ta pastorale fonde (fronde);
> Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde
> Que je pourrai trouver, et que ce caillou rond
> Du vice-Goliath s'enchâsse dans le front.

On trouve là ces métaphores hasardées, ces accouplements de mots qui passent de nos jours pour des nouveautés hardies et qui ne sont que des archaïsmes; l'acier de mes vers, le vice-Goliath, sont le type d'une foule de locutions qui donnent du relief et de la couleur au style de la Némésis. Je n'ai pas besoin de faire remarquer ces enjambements que les poëtes contemporains ont remis en usage, avec quelque succès, pour rompre la monotonie du vers alexandrin.

La véhémence de d'Aubigné ne peut être excusée que par la loyauté et la constance de ses sentiments; ce n'est que de la conscience qu'on peut tenir ce rôle de justicier, d'exécuteur des hautes œuvres morales, car lorsque la satire n'est qu'une requête menaçante, c'est le plus vil des métiers. Juvénal l'exerça chez les Romains : il ouvrait la bouche pour qu'on la lui fermât en y jetant le gâteau de miel; ses injures étaient d'un envieux et d'un mendiant. D'Aubigné est au-dessus d'un pareil soupçon; c'est à re-

gret et pour la décharge de sa conscience qu'il a pris la tâche de maudisseur. Le poëte exprime souvent la répugnance qu'il éprouve à décrire les turpitudes qu'il flétrit :

Ces exemples m'ennuient,
Ils poursuivent mes vers et mes yeux qui les fuient.

mais il s'excuse ainsi :

Si quelqu'un me reprend que mes vers échauffés
Ne sont rien que de meurtre et de sang étoffés,
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre et que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
Je lui réponds : Ami, ces mots que tu reprends
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprends.

M. Sainte-Beuve, dans son Tableau historique et critique de la poésie au seizième siècle, a cité l'admirable portrait de Charles IX et de Henri III ; je ne le reproduirai pas, mais je conseille aux connaisseurs de le chercher dans l'ouvrage de notre spirituel critique : j'aime mieux remettre en lumière des passages qui n'ont pas été signalés. Dans la Chambre dorée, allégorie de la justice, d'Aubigné met Dieu lui-même en scène, il le fait sortir de son éternel repos pour aller visiter le sanctuaire profané par les dépositaires de la loi :

Dieu se lève en courroux et au travers des cieux
Perça, passa son chef : à l'éclair de ses yeux
Les cieux se sont fendus : tremblants, suant de crainte,
Les hauts monts ont croulé. Cette majesté sainte,
Paroissant, fit trembler les simples éléments,
Et du monde ébranla les stables fondements.

. . . . . .

Il descend, il approche, et pour voir de plus près,
Il met le doigt qui juge et qui punit après,
L'ongle dans la paroi qui de loin reluisante
Eut la face et le front de brique rougissante;
Mais Dieu trouva l'étoffe et les durs fondements
Et la pierre commune à ces fiers bâtiments
D'os de têtes de morts : au mortier exécrable
Les cendres des brûlés avoient servi de sable;
L'eau qui les détrempoit étoit du sang versé.
La chaux vive dont fut l'édifice enlacé,
Qui blanchit ces tombeaux et ces salles si belles
Est le mélange cher de nos tristes moëlles.

Depuis Rabelais, qui a fait du palais de justice l'antre de Rominagrobis, jamais le ressentiment des victimes de la justice politique ne s'était exprimé avec autant de véhémence. Il faut lire dans les Tragiques la suite de cette allégorie; il faut assister aux festins de ces nouveaux Lycaons qui se nourrissent de chair humaine;

Qui hument à longs traits dans leurs coupes dorées
Sue, lait, sang et sueur des veuves éplorées,

et pénétrer à la suite de Dieu dans ce tribunal ou siégent l'iniquité, l'ambition, l'envie, la colère, la fureur, l'hypocrisie, la jalousie, la haine et toutes les passions qui ont supplanté la justice : la plupart de ces portraits semblent tracés par le pinceau de Mathurin Regnier. Voici quelques traits de celui de l'ignorance :

Ses petits yeux charnus sourcillent sans repos,
Sa grand bouche demeure ouverte à tout propos;

Elle n'a sentiment de pitié ni misère :
Toute cause lui est indifférente et claire;
Son livre est le commun, sa loi ce qu'il lui plaît :
Elle dit *ad idem*, et demande que c'est.

C'est dans ce repaire de passions impures et aveugles qu'ont été forgés ces iniques arrêts qui ont envoyé au bûcher tant de nobles victimes ; toutefois le poëte se console en songeant que ces sacrifices n'ont pas été stériles, et il se prend à commenter en vers harmonieux ce mot de Tertullien, *sanguis martyrum semen christianorum :*

Les cendres des brûlés sont précieuses graines
Qui après les hyvers, noirs d'orage et de pleurs,
Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs
Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes
Au milieu des parvis de Sion florissantes.

Ces vers pleins d'onction et de grâce contrastent avec le ton habituel de l'auteur ; mais on peut encore en rencontrer d'analogues et je n'en veux pas d'autre preuve que cette description des travaux des laboureurs, qui atteste chez le rude guerrier un vif sentiment des charmes de la nature qu'on chercherait vainement chez la plupart de nos poëtes descriptifs :

Ce ne sont pas les grands, mais les simples paisans
Que la terre connoît pour enfants complaisants :
. . . . . Les aimés laboureurs
Ouvragent son beau sein de si belles couleurs,
Font courir les ruisseaux dedans les vertes prées
Par les sauvages fleurs en émail diaprées.
Ils sont peintres, brodeurs, et leurs riches tapis
Noircissent de raisins et jaunissent d'épis :

Les ombreuses forêts leur demeurent plus franches,
Éventent leurs sueurs et les couvrent de branches.

Nous avons vu avec quelle douleur éloquente et poétique d'Aubigné traçait l'image des guerres civiles auxquelles il était mêlé. Malgré l'entraînement des partis et la contagion des mœurs, sa haute raison domine les passions auxquelles il cède dans la pratique. Ainsi nous l'entendrons, quoiqu'il ait souvent croisé le fer dans des combats singuliers, déplorer l'abominable manie du duel, qui décimait l'armée, qui avait gagné tous les rangs et infecté les femmes mêmes. Nous retrouverons dans ses doléances les arguments des légistes et même quelques-unes des expressions de Pascal dans sa Lettre sur l'homicide :

Car les perfections du duel sont de faire
Un appel sans raison, un meurtre sans colère,
Au jugement d'autrui, au rapport d'un menteur :
Somme, sans être juge, on est l'exécuteur.
On débat dans le pré les combats, les cédules;
Nos jeunes conseillers y descendent des mules :
J'ai vu des trésoriers du duel se coiffer,
Quitter l'argent et l'or pour manier le fer :
L'avocat débauché du barreau se dérobe,
Souille à bas le bourlet, la cornette et la robe;
Quel heur d'un grand malheur, si ce brutal excès
Parvenoit à juger un jour tous nos procès!

plus loin il décrit avec une verve railleuse un duel féminin :

Ces hommaces, plutôt ces démons déguisés,
Ont mis l'épée au poing, les cotillons posés,

Trépigné dans le pré, avec bouche embavée
Bras courbés, les yeux clos et la jambe levée,
L'une dessus la peur de l'autre s'avançant
Menace de frayeur et tremble en offensant.

Le tableau est habilement tracé ; mais, quel que soit ici le mérite du poëte, je préfère encore l'intention du moraliste; c'est par le ridicule qu'il faut combattre un préjugé qui s'appuie sur l'honneur : préjugé d'ailleurs difficile à déraciner parce que, dans des cas peu nombreux, il est vrai, l'impuissance de la loi ne laisse pas d'autre recours contre certains outrages intolérables. Dans cette question comme ailleurs, il faut peut-être s'arrêter à quelque moyen terme, car si la fureur des duels prouve la férocité des esprits, l'abandon absolu du combat singulier constaterait l'entier avilissement des mœurs.

J'ai vainement cherché dans les écrits de d'Aubigné les tendances républicaines qu'on attribue généralement au parti protestant. D'Aubigné n'est pas même partisan de l'aristocratie ; ce qu'il préfère, c'est une monarchie indépendante ; ce qu'il repousse, c'est le joug sacerdotal : je trouve cette opinion clairement exprimée dans une strophe qui mérite d'être citée.

Celui n'est souverain qui reconnoît un maître,
Plus infâme valet qui est valet d'un prêtre :
Servir Dieu, c'est régner, ce règne est pur et doux.
Rois du Septentrion ! heureux princes et sages,
Vous êtes souverains qui ne devez hommages,
Et qui ne voyez rien entre le ciel et vous.

D'Aubigné n'admet sur les rois d'autre souveraineté

que celle de Dieu ; il veut qu'ils obéissent à sa loi, qu'ils soient les pères, non les esclaves du peuple ; s'il se déclare contre ceux qu'il voit régner, c'est que la royauté a dégénéré en tyrannie; c'est qu'elle outrage le ciel en opprimant la terre. Dans le contraste qu'il établit entre les rois de son temps et ceux des siècles précédents, on voit clairement qu'il déplore l'abaissement de la monarchie et qu'il voudrait la relever :

Jadis nos rois anciens, vrais pères et vrais rois
Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
Le tour de leur pays, en diverses contrées,
Faisoient par les cités de superbes entrées ;
Chacun s'éjouissoit et l'on savoit pourquoi
Les enfants de quatre ans crioient : Vive le roi !
Nos tyrans aujourd'hui entrent d'une autre sorte ;
La ville qui les voit a visage de morte :
Quand son prince la foule, il la voit de tels yeux
Que Néron voyoit Rome en l'éclat de ses feux :
Quand le tyran s'égaie en la ville qu'il entre,
La ville est un corps mort ; il passe sur son ventre.

Je ne finirais pas si je voulais citer tout ce qu'inspire à d'Aubigné sa haine contre les tyrans, les hypocrites, les persécuteurs et les flatteurs ; les Tragiques sont une mine inépuisable d'éloquentes invectives. Comme il faut se borner, je veux finir par le tableau des peines de l'enfer, que le poëte invoque contre ceux qu'il n'aura pu réduire au repentir. D'Aubigné savait bien que l'athéisme est le dernier mot de toutes les apostasies et de toutes les corruptions incurables. C'est donc aux athées qu'il adresse cette terrible apos-

trophe que Dante a inspirée, et qu'il n'eût peut-être pas désavouée :

« O enfants de ce siècle ! ô abusés moqueurs !
Imployables esprits, incorrigibles cœurs,
Vos esprits trouveront en la fosse profonde
Vray ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde ;
Ils languiront en vain de regret sans mercy :
Votre ame à sa mesure enflera de soucy.
Qui vous consolera ? L'ami qui se désole
Vous grincera les dents au lieu de sa parole :
Les saints vous aimoient-ils ? un abyme est entre eux ;
Leur cœur ne s'émeut plus ; vous êtes odieux.
Mais n'espérez-vous point fin à votre souffrance ?
Point ne luit aux enfers l'aube de l'espérance.
Transis, désespérés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour votre mer des orages de port :
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente vue
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tue.
Que la mort, direz-vous, étoit un doux plaisir !
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison ? en vain cet artifice :
Vous vous précipitez ? en vain ce précipice :
Courez au feu brûler ? le feu vous gèlera :
Noyez-vous ? l'eau est feu, l'eau vous embrasera :
La peste n'aura plus de vous miséricorde :
Étranglez-vous ? en vain vous tordez une corde :
Criez après l'enfer ? de l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

Voilà un terrible commentaire de l'inscription de la porte d'Enfer ; jamais d'Aubigné n'a montré plus d'énergie, et s'il s'est surpassé comme poëte, c'est qu'il n'avait, contre la félonie et la corruption de ses contemporains, d'autre recours que les peines de l'autre vie. Confiant dans l'éternelle justice, parce qu'il croyait à l'existence de Dieu, le triomphe des méchants était

à ses yeux le gage assuré de leur punition à venir. D'Aubigné, en publiant ses Tragiques, avait ainsi résumé ses intentions et ses espérances :

> Je ne te donne qu'à l'Église ;
> Tu as pour support l'équité,
> La vérité pour entreprise,
> Pour loyer l'immortalité.

D'Aubigné s'est mépris, l'Église n'a pas agréé son présent, l'équité a frémi de la violence de ses invectives; car la vérité n'est pas dans les extrêmes; et l'immortalité qu'il promettait à son livre est disputée à son nom même; toutefois, quelques passages sublimes sauveront sans doute de l'oubli son hyperbolique satire.

§ III.

Il me reste à faire connaître la Confession de Sancy, le Baron de Fœneste et l'Histoire universelle; je tâcherai d'être bref; je ne dirai rien du Divorce satirique, qui échappe à toute analyse par l'effronterie du cynisme, et dans lequel les déportements attribués à Marguerite de Valois dépassent ceux de l'antique Messaline; d'ailleurs il n'est pas prouvé qu'il faille le mettre à la charge de d'Aubigné.

D'Aubigné, inébranlable dans son attachement à la doctrine des réformés, voua au ridicule les convertis qui avaient fait de la religion métier et marchandise; il choisit pour type de ces convertis intéressés Nicolas

de Harlay, seigneur de Sancy, dont la croyance avait suivi toutes les phases de la politique et s'était réglée sur la fortune et les revirements de Henri IV. Comme son maître, la Saint-Barthélemy le convertit une première fois; comme lui, il était relaps lorsque le Navarrais s'allia avec Henri III, et il se convertit une seconde fois lorsque son maître rentra dans le giron de l'Église. Il avait eu pour convertisseur l'évêque d'Évreux, Duperron, qui faisait merveilles en ce genre, et qui, libre de toute croyance, plaidait le pour et le contre avec la même habileté; les traits lancés contre Sancy pouvaient retomber sur Henri IV, mais d'Aubigné ne s'en inquiétait pas autrement.

On a dit que d'Aubigné avait attaqué Nicolas de Harlay par jalousie; qu'il voyait avec envie les faveurs qui récompensaient son apostasie, lorsque sa fidélité, à lui, demeurait sans salaire; j'aime mieux croire que d'Aubigné satisfaisait sa passion de sectaire plutôt que sa rivalité de courtisan; que, voulant frapper sur tous les convertis et ne pouvant par discrétion s'en prendre au roi lui-même, qu'il aimait et vénérait, il aura pris celui de ses sujets dont la conversion avait eu le plus d'éclat. Il ne faut pas prêter gratuitement des motifs intéressés aux hommes qui ont pris en général pour mobile de leurs actions des idées et des croyances.

La donnée de cette satire est fort ingénieuse; c'est un pamphlet sous forme d'apologie. Sancy prétend justifier sa conduite, et il fait son procès et celui de

son parti. La satire, sous ce déguisement, a plus de force et de piquant que sous la forme directe. C'est le procédé des grands maîtres : Pascal l'a manié admirablement dans ses premières Provinciales, et Voltaire l'a souvent employé. Rabelais et Ulric de Hutten les avait devancés.

Pour lire avec fruit et avec plaisir la Confession de Sancy, il faut une double clef, la théologie et l'histoire; il faut savoir sur quels points portait la controverse des deux communions, et dans quel sens les questions étaient résolues par chacun des partis religieux. La clef historique a été donnée par le savant Le Duchat. Quant à la théologie, on sait que les dissidences des catholiques et des protestants portaient sur l'autorité de l'Église et du pape, sur celle des traditions, sur l'intercession des saints, le purgatoire, la justification par les œuvres, la puissance des reliques et la transsubstantiation. Les protestants ne voyaient dans le pape qu'un simple évêque de Rome; Sancy les réfute dans sa Confession en rappelant l'abaissement de Henri IV aux pieds du saint-père : « Ne voyez-vous pas comme l'État se soumet à l'Église, puisque ce brave roi, après tant d'armées défaites, tant de sujets soumis, tant de grands princes ses ennemis abattus à ses pieds, a dû, se prosternant devant le pape, recevoir les gaulades en la personne de M. le convertisseur et du cardinal d'Ossat, lesquels deux furent couchés de ventre à *bechenez* comme une paire de harengs sur le gril depuis *miserere* jusqu'à *vitulos*. »

Puis, pour montrer la puissance absolue du pape, il raconte une grande iniquité de Sixte-Quint par laquelle il prouve en fait que le pape peut dispenser du droit contre le droit, faire d'injustice justice et prévaloir contre le fait. Après ces formidables arguments, bien hardi serait celui qui prétendrait donner des limites à l'autorité du saint-siége! Le nouveau converti démontre la puissance de l'intercession des saints, contre l'opinion des réformés, par un exemple tiré de la politique ; car il suffit de voir ce qui se passe sur la terre pour imaginer ce qui se fait au ciel, et puisque, sous nos yeux, on obtient tout d'un roi par l'entremise des maîtresses et du confesseur, il est clair que l'intercession des saints est le plus puissant moyen pour attirer les faveurs de Dieu. De Sancy confond de même l'incrédulité des protestants à l'endroit du purgatoire par une similitude tirée de l'existence du tiers parti qui n'a été ni condamné ni absous pour n'avoir fait ni bien ni mal. D'Aubigné frappe ainsi sur ses ennemis politiques et religieux. Ces exemples suffisent pour faire connaître le procédé du satirique; il l'a appliqué à toutes les questions Ainsi les réformés voulaient qu'on fût justifié par la foi et non par les œuvres, Sancy allègue contre cette opinion la fidélité des serviteurs du roi récompensée par l'oubli et la misère, tandis que les œuvres méritoires de la trahison ont emporté force pensions et gouvernements. Je n'ose pas toucher au chapitre des reliques, dont l'efficacité est prouvée par leur emploi comme amulettes dans

les débauches des Valois et de leurs mignons. Sancy triomphe sur le dogme de la transsubstantiation, elle est manifeste dans toutes les métamorphoses qui se sont opérées sous ses yeux : « Et pourquoi sous le nom de Dieu ne peut-on changer les substances de toutes choses, vu que sous le nom du roi on a fait et fait-on tous les jours de si étranges métamorphoses et transsubstantiations?... Les impôts de la France ont transsubstantié les champs du laboureur en pâturages ; les vignes en friches ; les laboureurs en mendiants ; les soldats en voleurs, avec peu de miracle ; les vilains en gentilshommes ; les valets en maître ; les maîtres en valets ; les argoulets en hoberaux ; les princes en carabins, les partisans en momies, s'il plaît à Dieu, notifiées au gibet ; et en nos jours, des insolents en des souverains et des princes à la mode.... Le feu évêque de Valence qui ne croyait pas la transsubstantiation, qu'eût-il dit de voir son fils de *Champis* (bâtard), capitaine ; de capitaine, prince souverain ; de prince, poltron ; de poltron, banni ; de banni, maréchal ; et maréchal aussi maltraité que le maréchal Vulcain? Mais ce qui m'a confirmé davantage dans la croyance de la transsubstantiation, ç'à été, connais-toi toi-même, en voyant combien j'ai changé et augmenté mes substances, etc. » Ne retrouve-t-on pas là toute la verve de la Ménippée avec plus d'amertume? Au reste, Sancy va ramener bientôt ses métamorphoses à l'unité par un curieux argument qui n'a pas vieilli : « Philosophons, dit-il, un peu sur cette

question : en bonne foi, ce n'est pas changer que de suivre toujours le même but ; j'ai eu pour but, sans changer le profit, l'honneur, l'aise et la sûreté. Tant que le dessein des huguenots a été conforme à ces quatre points, je l'ai suivi sans changer ; quand, au contraire, j'eus dommage, honte, peine et danger, c'eût été inconstance de prendre des desseins si diamétralement opposés. J'ai donc suivi mon but ; je n'ai changé que de moyens, *ad constitutum portum tendens eâdem prorsus navigatione, sed velificatione mutatâ.* »

Tel est en général l'esprit et le fond de la Confession de Sancy, pamphlet plus amer que piquant, plein de fiel et de bile concentrés, où l'hérésie confine à l'impiété et la plaisanterie au cynisme. D'Aubigné a souvent dépassé le but, car, en voulant frapper seulement le catholicisme, il a fourni des arguments qu'on peut tourner contre toutes les croyances. Toutefois, il a semé à pleines mains l'esprit et les sarcasmes, et rarement la satire s'est montrée plus mordante et plus acérée. Mais il est temps de passer à un autre monument qui nous montrera l'esprit de d'Aubigné sur une face nouvelle.

Le baron de Fœneste est une satire dialoguée ; il ne faut pas y chercher un intérêt d'action, il n'y en a pas ; et c'est pour cela sans doute qu'on ne la lit plus. Le principal mérite du baron de Fœneste est l'esquisse de deux caractères opposés, vivement dessinés, et qui ne se démentent pas ; si d'Aubigné les eût jetés dans une action intéressante, ils auraient pris bien plus de

relief et seraient devenus des types vivants. Le dialogue ne peut nous les montrer que de profil; l'action aurait mis en lumière leur physionomie complète et l'auteur eût pris place à côté de ces génies créateurs qui ont enrichi la famille humaine de ces personnages qui n'ont jamais vécu et qui vivront toujours.

Cervantès, dans son admirable roman, a donné cette sorte de vie à deux types qui représentent deux aspects de l'intelligence humaine : l'imagination et le bon sens, la poésie et la prose, le dévouement et la personnalité, ou, en termes plus exclusifs, l'esprit et la matière : Don Quichotte et Sancho. D'Aubigné a fait quelque chose d'analogue en mettant aux prises le baron de Fœneste et le sage Enay, c'est-à-dire le paraître et l'être, l'apparence et la réalité.

Le baron de Fœneste est un Gascon évaporé dont toute la richesse est dans les vêtements, tout le savoir en babil, toute la bravoure en bravade, toute la noblesse en titres suspects ; il a quelque chose de Gnaton et de Thrason ; c'est un parasite et un soldat fanfaron.

Il est fort chatouilleux sur le point d'honneur; c'est presqu'un raffiné ; mais toutes ses affaires se terminent sans coup férir, à moins qu'il n'en reçoive : il y a toujours un obstacle entre son adversaire et sa valeur. Il provoque un soldat aux gardes, il l'aurait tué, mais celui-ci s'ennuya de l'attendre au Pré-aux-Clercs ; un avocat lui dérobe son argent et jette à son valet un chandelier par la tête ; il allait se battre sans désemparer, mais la compagnie les appointa. Un écolier le

provoque, le baron court au rendez-vous; chemin faisant, il se rappelle la rigueur des ordonnances; il voudrait adoucir l'affaire, mais l'écolier s'obstine; enfin il dégaînait lorsqu'une vieille forcenée se jette au cou de l'écolier, de sorte que Fœneste ne voulut pas le tuer entre les bras de sa maîtresse.

Voilà pour les combats singuliers, encore n'en donné-je qu'un échantillon : à la guerre, de semblables accidents mettent sa bravoure en défaut. Il avait fait vingt-quatre lieues en vingt-quatre heures pour arriver au pont de Cé; il allait faire merveille, mais il n'avait pas traversé la rivière, lorsque le duc de Retz tournant le dos se mit à crier : « Qui m'aime me suive; » Fœneste aimait le duc, il le suivit dans sa retraite; or, cette retraite n'était pas une fuite; fuir, ce n'est pas l'humeur du baron; il avait le cœur noble, il méprisa tous les coquins qui lui criaient : « Arrête, arrête, » et lorsqu'il fut derrière Brissac, il se retourna bravement pour donner un démenti à l'armée tout entière. L'étoile du baron le conduisit à la Valteline où quatorze mille Français lâchèrent pied devant trois mille Suisses ivres; Fœneste fit ce qu'il put, mais le vent des montagnes avait glacé les courages, et les chefs furent emportés dans la déroute des soldats. A la bataille de Saint-Pierre, autre déroute; à la vue des ennemis, chacun de crier : « Ferme, » et Fœneste aussi haut que pas un; mais il fallait reculer, car tous étaient résolus de prendre le bas pour chercher un champ de combat; heureusement les Sa-

voyards, soit peur, soit courtoisie, ne leur pressèrent pas les talons et respectèrent la terre de France.

Ce qu'il peut y avoir de louche dans ces rencontres n'empêche pas le baron d'être un déterminé, de prendre d'énergiques résolutions et de n'obéir à personne. « Rendez-vous sur le pré. — Je ne me rends jamais, répond-il fièrement. » On lui commande d'aller sur le terrain : « Personne, dit-il, n'a le droit de me commander. »

Les amours de Fœneste ne sont que des apparences aussi bien que ses duels et ses combats; mais je ne puis leur donner place ici : d'ailleurs, Scarron les a reproduites, en partie, dans Don Japhet d'Arménie.

Au reste sa noblesse est incontestable, le nom de Fœneste est dans la Bible, et quand il n'aurait pas d'autres preuves, il pourrait toujours alléguer les arrêts du parlement : un de ses grands-pères eut la tête tranchée à Toulouse pour avoir fait violence à une nonne, et son oncle et son fils pour avoir tué un prêtre ; il n'y a rien à dire à cela.

Tel est, en somme, le portrait du héros de d'Aubigné : c'est le type de ces Gascons de comédie dont les bravades et les bons mots ont défrayé longtemps les ana et qui rappelle en partie M. de Crac en son petit castel, de Collin d'Harleville. A côté de ce fanfaron d'honneur, de courage, de galanterie, de noblesse, toujours hué, toujours désappointé, d'Aubigné a mis en scène Enay, brave gentilhomme protestant, modèle de valeur, de désintéressement, de savoir, de pa-

triotisme, dont les simples réparties percent à jour toutes les vanteries du baron ; c'est le portrait de Duplessis Mornay tombé en disgrâce, pour avoir persévéré dans ses principes, et qui n'en demeure pas moins dévoué à son roi, à son pays, à sa religion.

D'Aubigné a fait entrer dans ce cadre force épigrammes contre la cour qu'il veut dégasconner dans ses mœurs comme Malherbe dans son langage, contre les raffinés d'honneur dont la manie décimait la noblesse de France, contre les convertis qui changeaient de religion comme on change d'habit. Il raille les prédicateurs catholiques qui font de la chaire une estrade de bateleur et de l'église un théâtre ; joignez à tout cela une foule d'anecdotes grivoises, chroniques scandaleuses du clergé, de la ville et de la cour, à la manière de Beroalde de Verville dans le Moyen de Parvenir ; la description de quatre tableaux représentant le triomphe de l'Impiété, de l'Ignorance, de la Poltronnerie et de la Gueuserie, allégories singulièrement spirituelles et dignes pendants des tapisseries de la Ménippée, et vous aurez une idée, à peu près complète, de cette piquante satire qui contraste avec le ton des Tragiques et de la Confession de Sancy, inspirées l'une par une indignation violente, l'autre par un amer désappointement, tandis que nous trouvons ici la gaieté d'un mécontent qui a pris son parti et qui se venge des heureux du monde par une médisance enjouée.

Ces trois ouvrages marquent clairement les trans-

formations d'un même sentiment. Les principes de d'Aubigné n'ont pas changé, mais l'âge modifie ses idées et son tempérament. Dans sa jeunesse, au spectacle des misères et de la corruption du siècle, il s'emporte, et son indignation effervescente s'exhale en violentes imprécations. Il y a du danger à céder à ces emportements; on peut, aveuglé par une juste fureur, dépasser le but et laisser derrière soi des œuvres médiocres et de mauvaises actions. D'ailleurs, ces vicieux que vous fouettez d'un vers sanglant, ces coupables que vous marquez au front, ces corrompus que vos vers d'acier ou d'airain traversent comme la lame d'une épée, vous ne les corrigez pas, car ils regimbent contre la satire, et tout meurtris de vos coups, démasqués, désespérés, ils se retranchent dans l'impudence. Ainsi d'Aubigné, après avoir répandu sa bile, se tempéra pour distiller son fiel. Cette transformation de son humeur est manifeste dans la Confession de Sancy, satire amère mais sans emportement. Le temps a consumé cette amertume elle-même, le fiel ne coule plus, les ressentiments se sont évanouis, et, dans le baron de Fœneste, le satirique est assez calme pour devenir plaisant; la comédie succède à la satire et au pamphlet.

§ IV.

Je ne puis pas terminer cet essai sans parler du plus important des ouvrages que nous a laissés d'Aubigné : je veux dire son Histoire universelle. Les critiques même favorables à l'auteur se sont montrés sévères envers cette grande composition, ils ont mieux aimé la condamner que la lire ; s'ils avaient pris cette peine, et la tâche était rude, car il ne s'agit pas moins que de trois volumes in-folio formant près de quinze cents pages, ils y auraient reconnu d'éminentes qualités. Je ne parle pas du nombre et de l'importance des faits, c'est le mérite de la matière et non de l'historien ; mais ils auraient trouvé, pour prix de leur labeur, une appréciation intelligente et presque impartiale des événements et des personnages ; car l'historien semble avoir dépouillé les passions du religionnaire, et il serait curieux de comparer les portraits qu'il a tracés dans les Tragiques et ceux de son histoire ; je n'en veux qu'un exemple, et je prends à dessein Catherine de Médicis qu'il nous a représentée, dans la satire, comme un monstre dont aucune qualité ne rachetait les vices.

Monstrum nulla virtute redemptum
A vitiis....

Voici en quels termes il s'exprime sur son compte à la fin du sixième chapitre du livre second de son

histoire : « Chacun admirait de voir une femme étrangère, née de condition impareille à nos rois, au lieu d'être renvoyée en sa maison comme plusieurs reines douairières, se jouer d'un tel royaume et d'un tel peuple que les Français, mener à la cadène de si grands princes ; mais c'était qu'elle se savait escrimer de leurs ambitions, bien ménager les espérances et les craintes, trancher du couteau des divisions, et, ainsi docte en toutes les partialités, employer pour soi les forces qu'elle devait craindre. » N'est-ce pas là le vrai langage de l'histoire ?

C'est surtout comme histoire militaire que l'ouvrage de d'Aubigné est précieux : les hommes du métier pourront sur ce point l'étudier avec fruit, mais les moralistes y rencontreront çà et là des réflexions profondes et les orateurs politiques d'excellents modèles. Comme j'ai déjà fait quelques emprunts aux histoires dans la partie biographique de ce travail, je me contenterai de deux citations qui nous feront apprécier le moraliste et l'orateur. Après la bataille de Dreux, le prince de Condé prisonnier partage le lit de François de Guise son vainqueur : « Les deux chefs, dit d'Aubigné, se contentèrent d'un lit à eux deux, afin que le sort de la guerre couvrît des mêmes linceux et enveloppât des mêmes rideaux les regrets cuisants, le dépit, les méditations de ressource et la vengeance du vaincu, et de l'autre côté, les joies retenues, les hautes espérances et les sages courtoisies du victorieux. » Le pinceau de l'histoire a-t-il souvent tracé des traits

plus justes, plus profonds, plus énergiques? M. E. Littré a reproduit, dans un article remarquable, un des discours qui font partie du dialogue entre Coligny et Charlotte de Laval, lorsque celle-ci détermine son époux irrésolu à courir toutes les chances de la guerre civile. Ce dialogue héroïque[1] peut donner une idée de

[1] On me saura peut-être gré de rapporter en note cet admirable passage ; le voici fidèlement transcrit : « (1562) Ce notable seigneur, deux heures après avoir donné le bon soir à sa femme, fut réveillé par les chauds soupirs et sanglots qu'elle jetoit ; il se tourne vers elle, et après quelques propos il lui donna occasion de parler ainsi :

« C'est à grand regret, Monsieur, que je trouble vostre repos par mes inquiétudes, mais estant les membres de Christ déchirés comme ils sont, et nous de ce corps, quelle partie peut demeurer insensible? Vous n'avez pas moins de sentiment, mais plus de force à le cacher. Trouverez-vous mauvais de votre fidelle moitié, avec plus si de franchise que de respect, elle coule ses pleurs et ses pensées dans votre sein : nous sommes ici couchez en délices, et les corps de nos frères, chair de notre chair et os de nos os, sont les uns dans les cachots, les autres par les champs, à la merci des chiens et des corbeaux. Ce lict m'est un tombeau puisqu'ils n'ont point de tombeaux : ces linceux me reprochent qu'ils ne sont pas ensevelis. Je remémorois ici les précédents discours desquels vous fermez la bouche à messieurs vos frères : leur voulez-vous aussi arracher le cœur et les faire demeurer sans courage comme sans réponse : je tremble que telle prudence ne soit des enfants du siècle et qu'estre tant sages pour les hommes ne soit pas estre sage à Dieu qui vous a donné la science de capitaine : pouvez-vous en conscience en refuser l'usage à ses enfants ; vous m'avez advoué qu'elle vous resveilloit quelquesfois, elle est le truchement de Dieu. Craignez-vous que Dieu vous fasse coulpable en le suivant? L'espée de chevalier que vous portez est-elle pour opprimer les affligez ou pour les arracher des ongles des tyrans? Vous avez confessé la justice des armes contre eux, pourroit bien vostre cœur quitter l'amour du droict pour la crainte du succez? C'est Dieu qui osta le sens à ceux qui lui résistèrent sous couleur d'épargner le sang : il faut sauver l'ame qui se veut perdre et perdre l'ame qui se veut garder. Monsieur, j'ai sur le cœur tant de sang versé des nostres ; ce sang et vostre

l'art de d'Aubigné dans la composition des discours, mais j'aime mieux citer la réponse de Henri IV à ses officiers lorsque, près du cadavre à peine refroidi du dernier des Valois, on le somme de changer brusquement de religion et de prendre avec la couronne une

femme crient au ciel vers Dieu et en ce lict contre vous, que vous serez meurtrier de ceux que vous n'empeschez point d'estre meurtris. »

L'amiral répond : « Puisque je n'ai rien profité par mes raisonnements de ce soir sur la vanité des esmeutes populaires, la douteuse entrée dans un parti non formé, les difficiles commencements, non contre la monarchie, mais contre les possesseurs d'un estat qui a ses racines envieillies, tant de gens intéressez à sa manutention, nulles attaques par dehors, mais généralle paix, nouvelle et en sa première fleur, et qui pis est, faicte entre les voisins conjurez et faicte exprès à notre ruine ; puisque les deffections nouvelles du roi de Navarre et du connestable, tant de forces du costé des ennemis, tant de foiblesse du nostre, ne vous peuvent arrester, mettez la main sur votre sein, sondez à bon escient vostre constance, si elle pourra digérer les desroutes généralles, les opprobres de vos ennemis et ceux de vos partisans ; les reproches que font ordinairement les peuples quand ils jugent les causes par les mauvais succez : les trahisons des vostres, la fuitte, l'exil en pays estrange; lá, les choquements des Anglois, les quérelles des Allemans, vostre honte, vostre nudité, vostre faim, et, qui est plus dur, celle de vos enfants : tastez encore si vous pouvez supporter vostre mort par un bourreau, après avoir vu vostre mari traisné et exposé à l'ignominie du vulgaire, et pour fin vos enfants infames valets de vos ennemis accreus par la guerre et triomphants de vos labeurs : je vous donne trois semaines pour vous esprouver et quand vous serez a bon escient fortifiée contre tels accidents, je m'en irai périr avec vous et avec nos amis. »

L'admiralle répliqua : « Ces trois semaines sont achevées : vous ne serez jamais vaincu par la vertu de vos ennemis ; usez de la vostre et ne mettez pas sur nostre teste les morts de trois semaines. Je vous somme au nom de Dieu de ne nous frauder plus, ou je serai tesmoin contre vous en son jugement. » (*Hist. Univ.*, 1re part., liv. III, ch. II.). Quel langage et quelles pensées ! En présence d'une pareille scène, il ne faut pas commenter, mais admirer en silence.

foi nouvelle : « Parmi les étonnements desquels Dieu nous a exercés depuis vingt-quatre heures, j'en reçois un de vous, Messieurs, que je n'eusse pas attendu. Vos larmes sont-elles déjà essuyées ? La mémoire de votre perte et les prières de votre roi depuis trois heures sont-elles évanouies avec la révérence qu'on doit aux paroles d'un ami mourant ? Si vous quittez le chemin de venger le parricide, comment prendrez-vous celui de conserver vos vies et vos conditions ? Qui est-ce de vous qui aura dans Paris le gré d'avoir parfait leur joie et détruit une armée de trente mille hommes pour y avoir jeté la confusion ? Il n'est pas possible que, tout ce que vous êtes ici, consentiez à tous les points que je viens d'entendre. Me prendre à la gorge sur le premier pas de mon avénement, à une heure si dangereuse ! Me cuider traîner à ce qu'on n'a pu forcer tant de simples personnes, parce qu'ils ont su mourir ! Et de qui pouvez-vous attendre une telle mutation en la créance que de celui qui n'en aurait point ? Auriez-vous plus agréable un roi sans Dieu ! Vous assurez-vous en la foi d'un athéiste, et aux jours des batailles suivrez-vous d'assurance les vœux et les auspices d'un parjure et d'un apostat ! Oui, le roi de Navarre, comme vous dites, a souffert de grandes misères et ne s'y est pas étonné ; peut-il dépouiller l'âme et le cœur à l'entrée de la royauté ? Or, afin que vous n'appeliez pas ma constance opiniâtreté, non plus que ma discrétion lâcheté, je vous réponds que j'appelle des jugements de cette compagnie à elle-même, quand

elle y aura pensé et quand elle sera complète de plus de pairs de France et officiers de la couronne que je n'en vois ici. Ceux qui ne pourraient attendre une plus mûre délibération, que l'affliction de la France et leur crainte chassent de nous et qui se rendent à la vaine et briève prospérité des ennemis de l'État, je leur baille congé librement pour aller chercher leur salaire sous des maîtres insolents : j'aurai parmi les catholiques ceux qui aiment la France et l'honneur. » Voilà bien, à mon gré, le modèle de la harangue historique qui doit naître de la situation et l'exprimer aussi bien que le caractère du héros. Combien de sentiments et d'idées dans ce peu de lignes! Quel mélange de dignité, de ressentiment et de prudence! Pourquoi dédaignerait-on dans un historien moderne ce qu'on admire dans les grands écrivains de l'antiquité?

On pourrait emprunter à l'histoire de d'Aubigné bien des pages où se montrent avec éclat le talent de l'écrivain et la portée de l'historien, mais il faut s'arrêter. Mon but était de rappeler l'attention sur un homme qui ne tient pas dans l'histoire littéraire et politique la place que réclament son caractère, ses services et ses écrits ; si j'ai surfait sa valeur, j'ai donné en même temps les moyens de me réfuter, car j'ai fourni les pièces sur lesquelles mon opinion s'est formée, de sorte que mon erreur, si je me suis trompé, ne saurait être contagieuse. Ici mon imagination n'a rien créé et mon jugement seul peut être en défaut;

au reste, mieux vaut s'égarer en cherchant à rehausser une gloire douteuse que d'affecter la nouveauté des idées par l'abaissement des noms que l'histoire a consacrés et par l'apothéose de ceux qu'elle a flétris, procédé commode mais coupable, facile moyen pour arriver à ce genre de célébrité qui n'est qu'une transition bruyante de l'obscurité à l'oubli.

MALHERBE.

La vie de Malherbe n'est pas féconde en événements; sa destinée n'est pas aventureuse comme celle de d'Aubigné; car on rencontre rarement de pareilles fortunes lorsqu'on écrit l'histoire littéraire : cependant nous trouverons encore ici plusieurs circonstances qui ont dû influer sérieusement sur la direction de l'esprit de l'écrivain et sur son caractère.

Né à Caen, en 1555, Malherbe y passa les premières années de sa vie et fortifia son intelligence par des études solides. Sa famille, qui comptait entre ses aïeux un compagnon de Guillaume-le-Conquérant, avait prospéré outre-mer et dégénéré sur le sol natal. Son père était un simple assesseur. Ce bonhomme s'avisa sur ses vieux jours de donner dans l'hérésie; Malherbe, bon catholique, orthodoxe en religion comme il le fut depuis en poésie, quitta brusquement la Normandie pour aller s'établir en Provence. C'est là qu'il commença à faire des vers et que, cédant au goût général, il débuta par imiter les Italiens et à *ronsardiser*,

comme il s'en est accusé depuis. La Pléiade était alors dans tout son éclat.

Les guerres civiles l'arrachèrent à ses études. Il se distingua par sa bravoure, et à la tête d'une compagnie, il poussa pendant trois heures M. de Sully l'épée dans les reins avec une vigueur qu'il ne démentit pas dans la guerre littéraire qu'il entreprit plus tard contre les pétrarchistes et les novateurs qui dénaturaient la langue.

Malherbe ne fut appelé à Paris que lorsque sa réputation était déjà faite, et fut traité assez mesquinement par Henri IV, qui le mit à la charge de M. de Bellegarde, son grand écuyer. M. de Bellegarde chassait assez volontiers sur les terres du roi et prenait la place qu'il aurait dû garder. Quoi qu'il en soit, Malherbe mit sa poésie au service de la gloire et de la galanterie du monarque. Il fit des vers pour célébrer ses exploits et l'aider dans ses amours. Les stances composées sous le nom du grand Alcandre allaient à l'adresse de la princesse de Condé, et figurent dans cette comédie où le Béarnais perdit son temps et entacha sa gloire. Au reste, notre poëte se montra constamment sujet fidèle et dévoué. Ses éloges ne manquèrent ni à Henri IV, ni à la régente, ni à Louis XIII, ni à Richelieu. La monarchie n'eut pas de plus chaud partisan, ni les factieux religieux et politiques de plus ardent adversaire. Orthodoxe en religion, quoique sans ferveur et peut-être sans conviction, il le fut aussi en politique. Il respectait ces deux pou-

voirs et voulait qu'on les respectât, se réservant la dictature littéraire qu'il exerça despotiquement. Dans le partage de la souveraineté son lot n'était pas méprisable, puisque s'il laissait les âmes au pape, les corps au roi, il prétendait régner sur les esprits et les asservir à ses lois. On voit que l'idée de l'ordre était son unique passion; toute dissidence lui faisait ombrage, dans l'État comme dans la poésie.

Comme tous les despotes, Malherbe était singulièrement égoïste et vaniteux. Il fallait qu'autour de lui tout se pliât à ses volontés et concourût à son bien-être. Sa vanité n'épargnait pas l'amour-propre d'autrui, mais elle passait à force de brusquerie et de naturel. On sait comment il traita Desportes[1] en présence de Régnier, son neveu; comme il biffa sans pitié Ronsard tout entier, et avec quelle hauteur il répondit à ce provincial qui venait à la porte de son cabinet demander le président Maynard : « Il n'y a ici de président que moi. » Nous connaissons Malherbe par Racan, son élève et son ami, et par Tallemant qui reçut les confidences de Racan, et qui complète ses indiscrétions. L'égoïsme tyrannique de Malherbe n'est cependant ni odieux, ni ridicule; il échappe à la haine parce qu'il n'est point malveillant, et qu'il révèle le sentiment d'une supériorité incontestable; il échappe

[1] Desportes avait invité Malherbe à dîner. Avant de se mettre à table, il voulut courtoisement aller chercher un exemplaire de ses *Psaumes* pour l'offrir à son hôte : or le potage était servi. « Ne vous dérangez pas, dit brusquement Malherbe, votre soupe vaut mieux que vos *Psaumes*. »

au ridicule par sa franchise même, en marchant à front découvert et la tête haute. D'ailleurs Malherbe portait partout son humeur hautaine, et s'il était dur avec les siens et envers ses rivaux, il n'était pas plus souple avec les grands. C'était une manière de dignité qui mettait le génie de plain-pied avec la naissance.

La vanité littéraire de Malherbe et l'intrépidité de sa bonne opinion sur ses propres œuvres ne se déguisent pas davantage; il proclame partout sa supériorité sans faux scrupules de modestie. Il n'hésite pas à dire :

> Les ouvrages communs vivent quelques années
> Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

et ailleurs :

> Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
> Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
> Je les possédai jeune et les posséde encore
> Au déclin de mes jours.

et qu'on ne croie pas que ces explosions d'amour-propre, dont il serait facile de multiplier les témoignages, fussent de simples licences poétiques autorisées par l'exemple des poëtes de l'antiquité : Malherbe n'est pas plus modeste en prose qu'en vers; la princesse de Conti lui disait un jour : « Je veux vous montrer les plus beaux vers du monde que vous n'avez point vus. — Pardonnez-moi, Madame, répondit-il, je les ai vus, car s'ils sont les plus beaux du monde, il

faut nécessairement que ce soit moi qui les aie faits. » On voit par là qu'il était fortement cuirassé contre la critique, et qu'il n'y avait pas moyen que le découragement pénétrât par le défaut de la cuirasse. Aussi écrit-il quelque part : « Le mépris que le public aura fait de mon ouvrage, je le ferai de son jugement. » Ce sont d'excellentes dispositions pour un réformateur, qui, avant tout, doit avoir en lui-même une foi robuste.

Malherbe s'étudiait à se défendre contre la douleur physique et contre la douleur morale. Son organisation vigoureuse le préservant de toute maladie, il n'avait de ce côté d'autre ennemi que le froid : mais il comprit de bonne heure que le froid n'était fait que pour les pauvres et pour les sots. Le mot est de lui. Il avait de singuliers expédients contre cet inévitable ennemi. L'hiver, il doublait et triplait chemises, pourpoints et hauts-de-chausses; mais il prenait surtout soin de ses jambes, à grand renfort de paires de bas : de peur de méprise, il avait marqué chacune d'elles d'une lettre de l'alphabet. Un jour de grand froid, il rencontre Racan et lui montrant ses mollets démesurément grossis : « Aujourd'hui, lui dit-il, j'en ai dans l'*L ;* » ce qui fait, en comptant sur nos doigts, douze paires de bas, ni plus, ni moins. Ceci doit nous rassurer sur la bête de Malherbe, d'autant qu'il ne la nourrissait pas moins bien qu'il ne la couvrait. Quant à son âme, il la choyait aussi curieusement. Il a de merveilleuses recettes pour guérir toutes les douleurs morales. Si, par hasard, il sent les pre-

mières atteintes de l'amour, il avise s'il a des chances de succès, alors il se prépare pour une courte campagne ; s'il prévoit un revers, il prend bravement son parti : il n'y songe plus ; l'oubli ou le mépris [1], voilà sa cuirasse, ou bien, comme pour madame de Rambouillet, il s'empresse de réduire *son amour aux termes d'amitié* [2]. Contre l'envie il emploie le dédain. Au lieu de se montrer jaloux des premiers succès de Balzac : « Vraiment, dit-il, toutes ces badineries m'étaient venues à l'esprit, je les ai rejetées. » Contre la mort des siens [3] ou des autres, il a à son service tous les lieux communs des cœurs insensibles : La mort est inévitable ; qui sait ce que

[1] On peut voir dans une lettre de Malherbe à Racan, le développement presque cynique de cette théorie.

[2]
Un objet si puissant ébranla ma raison,
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire
Tant que ma servitude espéra du salaire :
Mais comme j'aperçus l'infaillible danger
Où, si je poursuivais, je m'allais engager,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée ;
J'eus honte de brûler pour une âme glacée,
Et sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

[3] Voici en quels termes Malherbe déplore la mort d'un parent dont il était l'héritier :

Ici dessous gît monsieur d'Is.
Plût or' à Dieu qu'ils fussent dix,
Mes trois sœurs, mon père et ma mère,
Le grand Éléazar mon frère,
Mes trois tantes et monsieur d'Is !
Vous les nommé-je pas tous dix ?

préparait au défunt une plus longue carrière. Son père est mort, mais il était hérétique! Sa mère : elle était bien vieille. Vraiment, s'il prenait le deuil, à son âge, il ferait un gentil orphelin... Voilà comment Malherbe protége son cœur contre la douleur morale ; il a, à cet effet, autant de ressources que contre les rigueurs du froid.

Aussi, avec ce tempérament, se trouve-t-il le consolateur d'office de toutes les infortunes. La princesse de Conti a perdu son frère; vite une longue épître à la manière de Sénèque. Caritée a perdu son époux, mais elle a conservé sa beauté ; qu'elle sèche ses larmes et qu'elle lui donne un successeur ; Bellegarde se désespère à la mort de son maître, Malherbe s'écrie :

> On l'aurait consolé; mais il ferme l'oreille
> De peur de rien ouïr.

Marie de Médicis pleure la mort du petit duc d'Orléans, elle reçoit aussitôt un sonnet consolateur; le président de Verdun devient veuf, cette fois, l'ode obligée reste trois ans sur le métier; le président avait pris les devants et s'était consolé sans Malherbe en prenant une seconde femme ; lorsque l'ode arriva, la douleur et le veuvage avaient cessé. Colletet lui-même n'échappe pas au zèle de Malherbe, mais il ne reçoit qu'une simple épigramme en échange de sa sœur. Toutefois, cet homme, si prompt à se consoler

et si dispos à consoler les autres, reçut dans sa vie deux coups qui le frappèrent cruellement; il perdit sa fille et, sur ses vieux jours, son fils, son unique espérance. Sa première douleur se reflète dans les stances qu'il adressa à Duperrier sur un malheur semblable. Sa muse alors s'attendrit et trouve des accents de touchante mélancolie. Pour son fils, il veut le venger, et, tout vaincu du temps, il retrouve sous l'inspiration de la douleur toute l'énergie de sa jeunesse. Mais cette douleur elle-même, si profonde, si énergique, c'est le triomphe de l'égoïsme; car l'enfant c'est le père lui-même, c'est même plus, puisque c'est lui dans l'avenir et dans un avenir illimité: Malherbe ne dément donc pas son imperturbable égoïsme.

L'humeur tyrannique de Malherbe et sa réforme hautement avouée, poursuivie sans pitié, lui suscitèrent de nombreux adversaires. Régnier écrivit contre lui et son école sa fameuse satire adressée à Rapin, un des collaborateurs de la Ménippée, dans laquelle il venge l'outrage fait à son oncle, à propos de ses psaumes et de sa soupe injurieusement comparés, et où il invoque Ronsard pour lui faire raison de ces grammairiens dont

> Le savoir ne s'étend seulement
> Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
> Prendre garde qu'un mot ne heurte une diphthongue,
> Épier si des vers la rime est brève ou longue
> Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
> Ne rend pas à l'oreille un son trop languissant.

et de ces prétendus poëtes :

Qui rampent bassement, foibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions :
Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque chose
C'est proser de la rime et rimer de la prose.

Berthelot parodia[1] contre lui les stances d'une chanson qu'il avait faite avec la duchesse de Bellegarde et Racan. Malherbe ne répondit pas à Régnier, dont il estimait le talent, et fit donner des coups de bâton à Berthelot, qui fut sensible à l'argument sans le trouver concluant. Mademoiselle Gournay s'éleva aussi contre Malherbe par respect pour la mémoire de Ronsard et pour maintenir les droits de l'inspiration et de la haute poésie ; mais les plaintes éloquentes de la sibylle octogénaire ne trouvèrent point d'échos.

Sans vouloir relever de sa chute profonde la gloire de Ronsard, on peut dire qu'il a contribué à introduire la noblesse dans la langue poétique, et que Malherbe, tout en l'attaquant, n'a fait que reprendre son œuvre et l'achever. Ronsard et les siens rougissaient, en présence des monuments de haute poésie légués par l'antiquité, de voir la muse française réduite au triolet, au rondeau, à l'épigramme, à l'é-

[1] Voici un couplet de cette parodie :

Etre six ans à faire une ode
Et donner des lois à sa mode, —
Cela se peut facilement ;
Mais de nous charmer les oreilles
Par sa merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

pître; ils voulurent donner à un instrument trop modeste les tons héroïques qui lui manquaient. Au moment où leur dessein fut conçu, ils n'avaient d'autre voie à suivre que celle où ils se jetèrent avec précipitation, sans doute, mais avec courage. Ce n'était que par le contact du latin et du grec que notre langue pouvait prendre une physionomie plus sévère, des tons plus mâles et plus élevés. L'introduction violente de tournures antiques et de quelques mots grecs et latins, moins nombreux qu'on le croit généralement, compromit cette réforme, et amena plus tard un retour de l'opinion. Mais Ronsard n'en a pas moins la gloire d'avoir le premier fait parler à la muse française un langage noble et sonore dans plusieurs pièces qui sont encore dignes d'admiration. Aussi ne saurais-je souscrire à la définition qu'un critique moderne, qui manque quelquefois de mesure, a donnée de la langue de Ronsard; je la cite cependant parce qu'elle est ingénieuse et d'un tour fort piquant. « Tout cela forma une langue bariolée, pédante, inintelligible : langue vague, sans unité, sans analogie, pauvre et maigre par dessous, par dessus recouverte d'une façon de manteau antique; jargon mi-parti de patois vivants et de langues mortes, d'italien, de latin, de grec, chargé d'épithètes homériques, descriptif à l'excès, novateur sans nécessité, sans choix et sans goût, courtisanesque et populacier, érudit et sauvage; vrai pêle-mêle d'audace et d'impuissance, de stérilité et de facilité for-

midable, de puérilité et d'emphase, d'inexpérience grossière et de raffinement, de paresse et de labeur. » Or, pour faire pièce au critique et le punir de son bouquet d'antithèses, je vais citer un échantillon de cette langue si tympanisée; c'est un fragement de l'imprécation contre les bûcherons de la forêt de Gastine, écrite tout entière du même style :

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers !
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîstront sous ton ombre, et ta verte crinière,
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière ;
Plus l'amoureux pasteur, sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet, à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc sa houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette.
Tout deviendra muet : Écho sera sans voix ;
Tu deviendras campagne et au lieu de tes bois
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue;
Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,
Et plus le cerf chez toi ne cachera ses fans.

Ce sont les essais pindariques de Ronsard, ses odes et ses dithyrambes qui ont amené la confusion contre laquelle Malherbe a protesté avec violence. Le réformateur a exagéré les torts de son devancier pour se dispenser de toute reconnaissance et recueillir sans partage la gloire d'une révolution littéraire. Ces restrictions une fois posées et admises, voyons quelles furent la mission et l'œuvre de Malherbe.

Malherbe fit pour la langue française ce que son maître, Henri IV, fit pour la France; grâce au roi,

les Français furent une nation, et, par Malherbe, le français fut un idiome : l'un établit et maintint l'indépendance du pays, l'autre celle du langage. Lorsque le Béarnais, maître de Paris, vit défiler devant lui les soldats de l'Espagne, il leur dit : « Bon voyage, Messieurs! mais n'y revenez pas. » Malherbe adressa le même compliment aux mots étrangers qui avaient fait invasion sous les auspices de Ronsard. Ce rapprochement n'est pas un jeu d'esprit : à ce titre, je le repousserais; mais je l'accepte parce qu'il est donné par l'histoire et rigoureusement vrai. Malherbe organisa la langue sur le plan que Henri IV avait adopté pour l'État. Il s'adjugea la souveraineté de cet empire, ne craignant pas d'être appelé le tyran des mots et des syllabes, ainsi que l'a surnommé un disciple ingrat, qui lui reproche de traiter l'affaire des participes comme celle de deux peuples rivaux disputant de leurs frontières, et de dogmatiser sur la vertu des particules. C'est l'honneur à Malherbe d'avoir gouverné sa grammaire *qui régente les rois* : le premier soin de Malherbe, dans son empire, fut de repousser les étrangers et d'organiser une noblesse. Il fit avec un admirable discernement le départ de la langue noble et de la langue vulgaire, sans toutefois établir de barrière insurmontable. Il savait que les mots sont comme les pièces de monnaie dont l'empreinte et le relief s'usent et s'effacent par l'usage et la circulation ; il ne fit donc pas de castes comme dans les États despotiques, mais des classes ; de telle sorte que la classe supérieure pût se

recruter dans les classes inférieures. Puisqu'il y a des mots qui doivent déchoir, il faut qu'il y en ait qui puissent parvenir. Sans ce perpétuel mouvement, la langue d'élite ne tarderait pas à dépérir, et, si ce mal survenait, il serait réparé par un autre mal, c'est-à-dire par une irruption confuse et désordonnée, par une ascension tumultueuse des couches inférieures.

Les langues, comme autrefois la nature, ont horreur du vide. Nous avons vu de nos jours quelque chose de semblable ; la langue noble s'était énervée sous l'influence exclusive des écrivains académiques ; sa fierté croissait en raison de sa gueuserie ; elle n'avait plus ni sang, ni muscles, ni couleur. Qu'arriva-t-il ou que devait-il arriver ? La langue vulgaire força brutalement une consigne trop rigoureuse ; les barbares ont fait irruption dans l'empire, ils y ont jeté le désordre ; mais c'est pour le régénérer. Le monde romain a été régénéré par les barbares et par le christianisme, qui lui ont donné un sang et un esprit nouveaux ; dans notre monde littéraire, les barbares sont venus, la parole viendra à son tour. Nous avons la matière ; elle n'attend plus que l'esprit qui lui donnera la forme et la vie ; or, cet esprit souffle déjà, et nous en sentons les premières brises.

Le génie de Malherbe semblait prédestiné à l'accomplissement de cette œuvre. Plus étendu, il aurait eu moins d'énergie : plus passionné et plus riche d'idées, il aurait dédaigné un travail qui demandait plutôt un grammairien qu'un poëte inspiré. Ses pen-

sées, concentrées presque exclusivement sur la grammaire et la prosodie, façonnèrent l'instrument et le moule de la poésie ; ceux qui vinrent après lui purent, grâce à lui, en tirer des accords plus hardis et y jeter des pensées plus profondes. On ne saurait nier que Malherbe eût peu d'idées et une verve peu abondante ; mais il sut la ménager et ne la répandre que lorsqu'elle s'était amassée et condensée au point de produire quelque œuvre virile. Ses produits sont rares mais vigoureux. Moins sobre de son génie, il l'eût rapidement épuisé aux dépens de sa gloire. On peut dire de lui :

> Qu'il pensait de régime et rimait à ses heures ;

mais ce régime convenait à son tempérament poétique, et il l'a si bien conservé que, dans l'âge de la caducité, son génie a su produire l'ode à Louis XIII, où la vieillesse ne se montre que par l'aveu qu'il en fait.

> Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ;
> Mon esprit seulement exempt de sa rigueur,
> A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
> Sa première vigueur.

Quelques citations suffiront pour montrer que Malherbe ne s'est pas borné à former la langue, mais qu'il en a su faire un emploi poétique. Sa gloire serait peu de chose, s'il s'était borné à y introduire une harmonie régulière et une dignité soutenue, et à modifier le rhythme et la prosodie : il a fait plus, en re-

vêtant de ce langage plein et sonore des idées élevées et quelquefois des sentiments touchants. Les enfants savent par cœur les stances à Duperrier, qu'on n'a pas surpassées même de nos jours, où la poésie mélancolique a débordé. L'ode sur l'attentat commis en la personne du roi, le 19 décembre 1605, d'un autre ton, d'une inspiration plus élevée et presque pindarique, n'est pas moins populaire pour avoir éveillé la muse qui sommeillait au cœur de notre La Fontaine. On y remarque, entre autres, la strophe suivante, que Racine n'avait pas oubliée :

O soleil! ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange;
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité.

Où trouver plus d'énergie que dans cette invective contre le maréchal d'Ancre :

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier,
La fortune t'appelle au rang de tes victimes,
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,
Est résolu de se justifier.

Il est vrai qu'ici Malherbe imite Claudien ; mais voici une strophe tout ensemble noble et piquante, dont le

tour et la pensée n'appartiennent qu'à lui; elle est dirigée contre les mignons de Henri III :

Les peuples pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeaient qu'ils parlaient de s'armer
Pour conquérir la Palestine
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis;
Et toutefois leur entreprise
Était le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise
Et la figure d'un ballet.

Malherbe a devancé et surpassé J.-B. Rousseau dans cette paraphrase du psaume 145.

N'espérez plus mon âme aux promesses du monde,
Sa lumière est un verre et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer :
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre,
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris ou ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meuvent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux éblouit l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, ou leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Faisait leurs serviteurs.

La prose de Malherbe, dans ses lettres familières, est habituellement sans grâce et sans force; mais, dans les écrits soigneusement élaborés, elle n'est pas indigne de ses vers. Lorsqu'il traduit Sénèque ou Tite-Live, son style a de la vigueur et de la précision. Toutefois, son plus beau titre en ce genre, c'est la lettre à la Princesse de Conti, écrite pour la consoler de la mort de son frère : j'en transcrirai d'autant plus volontiers quelques passages, que ces citations feront ressortir, outre le mérite de Malherbe comme prosateur, son habileté comme consolateur : « Il est certain que les vertus et les vices s'accompagnent en nos mœurs, comme font les joies et les ennuis en nos aventures. Que savez-vous donc si, lorsqu'il est mort, les vertus et les joies de sa vie n'étaient point consumées? et si ce n'a point été lui faire grâce que de lui retrancher des jours qu'il ne pouvait passer qu'entre des vices et des ennuis? Ses inclinations étaient véritablement portées au bien; mais quels pernicieux conseillers sont-ce que la chaleur d'un âge où les passions sont furieuses, la hardiesse d'une condition à qui tout semble être permis, et la communication des compagnies fâcheuses, que dans le monde il est aussi malaisé de ne voir point, comme, les voyant, il est

impossible d'en éviter l'imitation? La constitution du corps n'est jamais si forte, qu'à la fin, parmi ceux qui sont malades, on ne devienne malade, ni les ressorts de l'âme si fermes, qu'on ne se corrompe quand on est longtemps parmi ceux qui sont corrompus.... La fortune use impérieusement de ses affections; elle suit qui bon lui semble, mais elle ne s'attache à personne; et si elle aime, ce n'est jamais qu'avec liberté de haïr quand il lui plaira. Trop de gens l'ont accusée de légèreté, trop de preuves l'en ont convaincue, et l'en convainquent tous les jours, pour en avoir autre opinion. Pouviez-vous, madame, voir tant de traits de son inconstance à l'endroit des autres, sans l'appréhender en ce qui touchait M. votre frère, et vous représenter que, tout ainsi qu'en mourant de bonne heure, il vous a donné de quoi murmurer de la brièveté de sa vie, il pouvait, en mourant plus tard, vous donner occasion de vous ennuyer de sa longueur?» Dans ces lignes, que j'ai multipliées à dessein, rien n'a vieilli, et si, de nos jours, on donne plus de vivacité au mouvement de la pensée, trouve-t-on plus de correction, d'harmonie et de fermeté?

Résumons-nous.

Malherbe a inspiré Racan, formé Balzac et réveillé La Fontaine; mais sa principale gloire est d'avoir reconnu qu'il y a un art d'écrire et d'en avoir déterminé les principales conditions : savoir, le choix des idées, celui des mots et leur disposition. Il a démêlé le véritable génie de notre langue, et, en repoussant

l'invasion gréco-latine qui l'avait dénaturée, il a préparé les conquêtes intellectuelles qui font la force et l'honneur de la France. Dans l'ordre littéraire, il a accompli ce que Henri IV et Richelieu ont fait dans l'ordre politique, et comme eux il a frayé la voie aux grandeurs du siècle de Louis XIV.

Malherbe mourut en 1628, âgé de soixante-treize ans, en maintenant la pureté de la langue française contre les solécismes de sa garde malade. C'était finir dignement et mourir comme il avait vécu. Quelques années plus tard, un grammairien disait au lit de mort : « Je m'en vais ou je m'en vas, car l'un et l'autre se dit ou se disent. »

BALZAC.

Balzac est le Malherbe de la prose française. C'est lui qui, le premier, a su maintenir, sans interruption, la clarté, l'élégance et la noblesse du langage, qualités qui ne se rencontrent chez ses devanciers que par intervalles; c'est lui qui a façonné cet instrument énergique et souple, qui s'est prêté si heureusement à la dialectique railleuse de Pascal et à la sublime éloquence de Bossuet. On ne saurait trop relire ce remarquable écrivain, et cependant on le néglige si bien qu'on ne connaît guère aujourd'hui que son nom et l'influence que ses œuvres ont exercée sur ses contemporains. L'homme et ses œuvres sont également respectés et abandonnés, et cependant l'homme n'est pas irréprochable, et ses écrits seraient encore d'utiles modèles. Je vais essayer de faire connaître l'homme et de ramener l'attention sur un des plus curieux monuments de notre littérature.

On voudrait effacer de la vie de Balzac le souvenir de quelques péchés de sa jeunesse, et des querelles souvent envenimées auxquelles il fut mêlé dans le cours de sa carrière, pour ne voir en lui que l'écri-

vain dévoué au salut de la langue, l'oracle du goût, l'arbitre des luttes littéraires et le fondateur de la véritable éloquence. Mais il faut, avant tout, se montrer historien fidèle, et sacrifier aux droits de la vérité cette figure idéale, cette pure abstraction qu'on aimerait cependant à voir réalisée.

Balzac, à l'âge de dix-huit ans, fit pour son malheur un voyage de plaisir en Hollande avec Théophile. Ces deux jeunes étourdis menèrent joyeuse vie et se firent quelques mauvaises affaires, dans lesquelles Théophile paya de sa personne et se montra protecteur dévoué de son ami, plus jeune que lui de deux années. Depuis, lorsque Théophile, menant toujours la même vie, eut des démêlés avec la justice, Balzac, loin de lui prêter l'appui de son crédit, se déclara contre lui. On ignore les motifs de cette conduite, et on ne pourrait guère en supposer de plausibles ; quoi qu'il en soit, Théophile, en sortant de prison, adressa à Balzac une lettre fort vive qui contient de graves assertions et des insinuations plus graves encore [1].

[1] Voici quelques traits de cette philippique : « Le gendre du docteur Baudius vous accuse d'une autre sorte de larcin : en cet endroit, j'aime mieux paraître obscur que vindicatif. S'il se fût trouvé quelque chose de semblable en mon procès, j'en fusse mort, et vous n'eussiez jamais eu la peur que vous fait ma délivrance... Je ne me repens pas d'avoir pris autrefois l'épée pour vous venger du bâton. Il ne tint pas à moi que votre affront ne fût effacé. C'est peut-être alors que vous ne me crûtes pas assez bon poëte, parce que vous me vîtes trop bon soldat... Vous êtes lâche et malin... Après une très exacte recherche de ma vie, il se trouvera que mon aventure la plus ignominieuse est la fréquentation de Balzac. » J'en passe et des meilleurs.

Balzac ne répondit pas. Le silence ne prouve rien; il peut partir de la conscience du bien comme de celle du mal. Théophile, tout débauché qu'il fût, était homme de cœur; se serait-il avili jusqu'à la calomnie, et, s'il l'a fait, n'était-il pas nécessaire de le prouver, ou du moins d'opposer un démenti à sa parole? La lettre de Théophile demeure donc comme pièce au procès. Elle constate d'abord le ressentiment violent d'un ami délaissé; elle élève de graves soupçons sur la délicatesse de Balzac, et donne de tristes motifs à son célibat et à l'altération de sa santé, qui ne se rétablit jamais.

Les premiers écrits de Balzac lui suscitèrent de nombreux adversaires. Il se mit tout d'abord sur les bras les moines par une épigramme qui n'avait cependant pas l'amertume de celles de Rabelais. « Les moines, disait-il, sont dans le cloître ce que les rats étaient dans l'arche. » Le père Goulu, général des Feuillants, mit d'abord en campagne Dom André, qui engagea la lutte par un libelle médiocre, publié sans succès. Alors le général paya de sa personne. Le père Goulu avait commencé par être avocat; sifflé au barreau, il se fit prédicateur, mais il demeura court dans la chaire. Ce double échec le relégua dans un couvent. C'est de là qu'il attaqua Balzac sous le nom de Phyllarque. Il prétendit prouver que l'adversaire des moines était un ignorant et un malhonnête homme. Fouillant dans sa vie privée, il fit d'une querelle littéraire une guerre de personnes, et le traita dans sa

colère, d'infâme, de profane, d'épicurien, de Néron et de Sardanapale. Plus tard, Pascal devait recevoir, d'adversaires non moins dévots, le nom de *Porte d'enfer*. Cette fois, Balzac répondit, et le fit avec une dignité et une douleur éloquente qui ramenèrent à lui l'opinion égarée. L'apologie de Balzac fut publiée sous le nom d'Ogier le prédicateur. Ce savant homme en avait préparé les matériaux, que Balzac mit en œuvre avec un art admirable. Les entretiens adressés à Maynard, son ami, sous le nom de Ménandre, sont des modèles achevés de polémique. Ils ne furent publiés que dix-sept ans après, de sorte que Balzac n'intervint pas directement pendant le cours des débats. Dans ces éloquents entretiens, où Pascal a puisé quelques inspirations, Balzac ne prononce pas même le nom de son adversaire, aucune injure n'échappe à son ressentiment, mais il confond son calomniateur en opposant le caractère sacré dont il est revêtu et la violence de ses attaques.

Balzac était coupable d'un autre crime. Prenant toujours les moines à partie, il avait osé dire, dans sa lettre à Hydaspe, que, hors le service de l'église et la nécessité du commerce, le pape et le roi leur devraient défendre le latin et le français, dont ils voulaient faire deux langues barbares; dans son zèle de puriste, il avait été jusqu'à regretter qu'on n'eût pas institué, pour réprimer leur hérésie contre la langue, une inquisition littéraire, un tribunal impitoyable envers les délits de ce genre. L'Aca-

démie n'existait pas encore. Balzac explique son intolérance par sa jeunesse et par la vigueur des principes qu'il avait puisés dans les leçons de Malherbe, grammairien inexorable pour le français, et de Nicolas Bourbon, ardent apôtre de la latinité de Cicéron et de Virgile. Cet aveu est précieux en ce qu'il nous montre Malherbe formant de ses conseils, et pour ainsi dire de ses propres mains, le réformateur de la prose française. La querelle de Balzac et du père Goulu, qui du reste fit preuve de talent et de savoir, sinon de bon goût et de savoir vivre, partagea tous les esprits et retentit jusque dans les cours du Nord. Le roi de Danemark fit débattre le procès devant lui par des juges compétents, et se prononça en faveur de Balzac. M. d'Avaux et Ogier le Danois, frère de l'apologiste de Balzac, faisaient partie de cet aréopage. Pendant le débat, un avocat de Saintes, nommé Javresac, s'avisa de prendre parti contre les deux adversaires. Balzac voulut se venger comme fit autrefois Malherbe pour avoir raison de la parodie de Berthelot : mais Javresac, plus habile à manier l'épée que la plume, fit rebrousser chemin, plus vite que le pas, au champion de son adversaire. Cette justice, par le bâton, était alors en usage contre les adversaires qu'on dédaignait. D'ailleurs, Malherbe et Balzac respectaient trop la langue pour descendre aux gros mots qui échappent dans la colère, et qui sont aussi des voies de fait.

Après son voyage de Hollande, voyage malencon-

treux, Balzac passa quelque temps en Italie. Dans sa jeunesse, il avait été attaché au duc d'Épernon au nom duquel il écrivit deux lettres fameuses à la reine régente Marie de Médicis, lettres dont il lui envia l'honneur en les publiant dans son premier recueil. Balzac était jaloux de ses productions à tel point qu'il ne déguisa point la part qu'il avait prise à son apologie, où il se décernait les éloges les plus fastueux, pensant sans doute qu'on ne saurait trop se louer quand on se loue soi-même. Plus tard, notre écrivain brigua la faveur de Richelieu, dont il n'obtint guère que le titre d'historiographe de France. Balzac visait plus haut; il voulait un évêché. En désespoir de cause, il se serait contenté d'une riche abbaye; mais il n'obtint ni l'un ni l'autre. Richelieu fut inexorable. Pourquoi ce ministre, si généreux envers des talents de moindre valeur, négligea-t-il Balzac? On peut en donner plusieurs raisons. D'abord, il fut piqué au vif de ce que Balzac ne lui dédia point *le Prince* ni ses lettres. « Se croit-il, disait-il, assez grand seigneur pour ne point dédier ses livres. » Les éloges de Balzac ne lui suffisaient point, parce qu'il les partageait avec beaucoup d'autres. Ce n'est pas tout, il lui reprochait, comme à Maynard, d'être trop *cagnard,* c'est-à-dire de vivre trop retiré et de ne pas se montrer assez souvent en cour.

Balzac pensait qu'on devait venir au-devant de lui; sa paresse et sa fierté étaient d'intelligence, et par là il se donnait un air d'indépendance. Mais voulant la

fin, il devait se servir des moyens, ou du moins ne pas se plaindre s'il n'atteignait pas le but. D'ailleurs, Richelieu n'aimait pas la prose; des vers, même les plus méchants, et tels qu'il en faisait lui-même, pourvu qu'ils fussent dans le genre héroïque, étaient un meilleur titre à ses yeux. Dédaigné par Richelieu, Balzac se retira dans son château, près d'Angoulême; c'est là qu'il passa la meilleure partie de sa vie, toujours en correspondance avec les savants et les grands, mais cessant de poursuivre la fortune qui le fuyait. Toutefois, il eut encore des éloges pour Mazarin, pour le prince de Condé et pour Anne d'Autriche; constant dans sa manie de louer, mais non dans ses éloges, car il sacrifie Richelieu à Mazarin, et Mazarin au prince de Condé, suivant les chances de la fortune. La reine de Suède, Christine, qui fut à cette époque l'héroïne de nos écrivains, comme plus tard la grande Catherine et le grand Frédéric, Christine faillit perdre, sur le bruit de quelques méchants mots qu'on lui imputait, les éloges qu'elle reçoit dans l'Aristippe. Les épigrammes démenties, l'apothéose subsista.

Désabusé de ses prétentions à l'épiscopat, fatigué du métier de courtisan [1] pour lequel il manquait

[1] Balzac s'est consolé de ses mécomptes en ce genre par un portrait fort piquant de la cour et des courtisans. La Bruyère n'aurait guère mieux dit : « Je ne saurais prendre cet accent avec lequel ils donnent de l'autorité à leurs sottises, ni faire d'une nouvelle un mystère en la disant à l'oreille. Je sais encore moins cacher mes défauts et faire le personnage d'un homme de

d'aptitude, puisqu'il n'avait ni l'âme assez vulgaire ni le corps assez actif pour y réussir, Balzac, du fond de sa retraite, composa sa vie comme œuvre d'art, et on peut dire que le rôle qu'il se donna et la manière dont il le remplit est un chef-d'œuvre d'habileté. En s'éloignant du théâtre des intrigues et du centre des affaires, il mit d'abord sa personne en sûreté. Par son silence prudent, il rejeta dans un passé lointain les torts de sa jeunesse divulgués par Théophile, l'homme disparut dans la renommée de l'écrivain; cette renommée s'accrut par l'absence de l'homme : *Major e longinquo reverentia.* Le château de Balzac devint comme un sanctuaire d'où partaient de temps en temps les oracles du dieu. Quelques amis dévots y faisaient de rares pèlerinages, et rapportaient dans le monde une admiration vivifiée par la faveur qu'ils avaient obtenue. Des lettres adressées à Chapelain, à Costar, à Voiture, qui étaient alors les courtiers de la gloire, ne laissaient pas languir la ferveur des adeptes, et, du fond de sa province, Balzac régnait en paix sur le monde des auteurs. Après cela, il ne lui restait plus qu'à mourir saintement; lorsqu'il sentit l'heure approcher, il se drapa en héros

bien si je ne le suis pas véritablement; et quand je pourrais me rendre capable de cette science, il me fâcherait fort, après avoir passé neuf portes et donné des batailles pour arriver là, d'être arrêté à la dixième, et si l'on m'y recevait quelquefois, d'entrer dans un pays où les chapeaux n'ont pas été faits pour couvrir la tête et où tout le monde devient bossu à force de faire des révérences. »

chrétien; Socrate du catholicisme, il disserta avec quelques amis sur les plus hautes questions de la théologie, se mit en règle avec l'Église en recevant tous les sacrements, fit venir à son lit de mort Javresac, autrefois menacé du bâton par son ordre, se réconcilia avec lui, et terminant cette scène héroïque par un acte de foi, il mourut sur son séant, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux levés vers le ciel. Tous les témoins furent édifiés, et l'un d'entre eux en rédigea le procès-verbal, qu'il est difficile de lire sans émotion.

Cette retraite si calme, si désintéressée en apparence, était cependant tourmentée de passions mondaines. L'amour-propre de Balzac s'était encore exalté dans la solitude. Des amis complaisants mettaient leur nom et leur plume au service de leur idole. La personnalité de Balzac, aussi forte, mais moins haute que celle de Malherbe, s'abaissa à la jalousie. Les succès de Voiture troublèrent la sécurité de son orgueil. Il engagea Girac à écrire contre lui; ce factum, écrit en latin, provoqua une réponse de Costar, où ce perfide ami lançait quelques traits détournés contre Balzac, tout en paraissant le louer : de sorte que l'artifice de Balzac tourna contre lui-même. Si Girac servait la jalousie de son maître, Girard, archidiacre d'Angoulême, faisait les affaires de sa vanité. C'est lui qui signa une lettre à Conrart, dans laquelle Balzac exagérait les avances que la régente et sa cour lui avaient faites, à leur passage à Angoulême, pendant le voyage à Bor-

deaux qui eut lieu à l'époque des troubles de la Fronde. Cette lettre, conservée par Tallemant des Réaux, est un monument d'incroyable vanité. Outre cette jalousie contre Voiture, il faut encore reprocher à Balzac de n'avoir pas épargné Malherbe son maître, qu'il nous représente dans le Socrate chrétien comme le pédagogue de la cour, tyran des mots et des syllabes, traitant l'affaire des participes et des gérondifs comme si c'était celle de deux peuples voisins, jaloux de leurs frontières [1]. Ce n'était pas avec cette irrévérence railleuse que l'élève devait traiter celui qui lui avait frayé la route en ennoblissant la langue poétique, et qui, dans sa lettre à la princesse de Conti, avait donné le premier modèle de la prose constamment harmonieuse.

Maintenant, pour pénétrer plus avant dans les idées

[1] C'est dans le dixième discours du Socrate chrétien que Balzac tourne en ridicule son illustre maître. Le passage est spirituel et mérite d'être cité : « Vous vous souvenez du vieux pédagogue de la cour, et qu'on appelait autrefois le tyran des mots et des syllabes, et qui s'appelait lui-même, lorsqu'il était en belle humeur, le grammairien à lunettes et en cheveux gris. N'ayons point dessein d'imiter ce que l'on conte de ridicule de ce vieux docteur, notre ambition se doit proposer de meilleurs exemples. J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes différences entre *pas* et *point;* qui traite l'affaire *des gérondifs* et *des participes* comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières. Ce docteur en langue vulgaire avait accoutumé de dire que depuis tant d'années il travaillait à dégasconner la cour et qu'il ne pouvait en venir à bout. La mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une période et l'eau climatérique l'avait surpris délibérant si *erreur* et *doute* étaient masculins ou féminins ; avec quelle attention voulait-il qu'on l'écoutât, quand il dogmatisait de l'usage et de la vertu des particules ! »

de Balzac, nous allons l'interroger sur les hautes questions de la politique, de la religion et de la morale. Ses réponses à notre interrogatoire auront le double avantage de nous éclairer sur ses sentiments, et de nous montrer combien il est habile artisan de paroles. Le chapitre de la politique ne sera pas long : le respect du passé, et l'obéissance aveugle aux autorités établies, voilà toute la pensée de notre auteur, et il la résume en quelques mots : « Nous ne sommes pas venus au monde pour faire des lois, mais pour obéir à celles que nous avons trouvées, et nous contenter de la sagesse de nos pères comme de leur terre et de leur soleil. » Avec ces maximes, Balzac ne pouvait pas être homme de résistance et d'opposition : aussi, tout ce qu'il écrivit sur les matières d'État a-t-il le caractère de la soumission et de la flatterie. Son *Prince* n'est qu'une longue apothéose du pouvoir absolu, et une intrépide flagornerie d'un prince qui a mérité peu d'estime : son *Ministre* est écrit dans les mêmes sentiments. Cependant, comme ces avances eurent peu de succès, Balzac en garda rancune au prince et au ministre ; il se vengea du ministre en divulgant, après sa mort, son étrange bévue sur Terentianus Maurus [1]. Quant à Louis XIII, il l'a attaqué indirectement sous le couvert de Néron

[1] « Le premier homme de notre siècle a pris le grammairien Terentianus Maurus, pour un personnage des comédies de Térence et l'a appelé *le Maure de Térence.* »

et dans des vers latins d'une admirable énergie [1].

Si Balzac interdit aux sujets toute pensée d'indépendance politique, il ne se déclare pas moins vivement contre le libre examen dans les matières religieuses : « Bon Dieu, s'écrie-t-il, qu'Aristote et sa dialectique ont gâté de têtes ! Qu'il y a dans le monde de fous sérieux ; de fous qui se fondent en raison ; de fous qui sont déguisés en sages ! O mon Dieu, que le silence du sanctuaire est bien meilleur que le babil des Académies, et qu'il vaut bien mieux marcher dans la simplicité de vos voies, que de s'égarer dans le labyrinthe d'Aristote. » Et ailleurs : « J'aime bien mieux cette raison, prisonnière de la foi et sacrifiée par l'humilité ; cette raison, abattue et endormie, voire même morte et enterrée aux pieds des autels, que cette autre raison juge de la foi ; animée d'orgueil et de vanité ; si vive et si remuante dans les écoles, qui fait tant la maîtresse et la souveraine ; qui ne parle que de régner et de vaincre partout où elle est. » En

[1] Ce vers

Ergo canent. . . . . .
Cæsareosque lares non unâ cæde cruentos,

renferme une allusion au meurtre du maréchal d'Ancre. Ceux-ci :

Ergo Deûm torpore et fato matris ovantem,
Horrendasque canent, sancta ut connubia, tœdas,

rappellent les rigueurs du roi envers sa mère et ses goûts dépravés, que l'indiscret Tallemant des Réaux nous a dévoilés. — La pièce dont ces vers sont extraits a eu une singulière destinée. M. Wensdorff en a inséré un fragment dans son édition des *Poetæ latini minores*, en l'attribuant au satirique Turnus, contemporain de Néron. Cette méprise du docte éditeur allemand est un hommage au talent poétique de Balzac, talent d'ailleurs inconstestable.

vertu de ces principes, Balzac, aussi bien que Malherbe, est intraitable à l'encontre des protestants, et d'un seul mot, il repousse les prétentions de la réforme. « Quelle apparence y aurait-il, que depuis le commencement du monde, la vérité eût attendu Martin Luther pour se venir découvrir à lui à la taverne et sortir par une bouche qui a plus vomi qu'elle n'a parlé. » L'image et l'expression sont passablement grossières pour un homme qui a donné cours au mot *urbanité*, mais l'argument n'en a pas moins quelque valeur.

Au reste, la soumission de Balzac à la foi catholique ne s'est pas faite sans retour : elle lui a inspiré de grandes idées et de belles pages. Il touche au sublime, lorsqu'il trace à grands traits la venue du Christ et les prodiges accomplis par un enfant : « Un étable, une crèche, un bœuf et un âne ! Quel palais, bon Dieu, et quel équipage ! Cela ne s'appelle pas naître dans la pourpre, et il n'y a rien ici qui sente la grandeur de l'empire de Constantinople.

« Ne soyons point honteux de l'objet de notre adoration ; nous adorons un enfant ; mais cet enfant est plus ancien que le temps. Il se trouva à la naissance des choses : il eut part à la structure de l'univers ; et rien ne fut fait sans lui, depuis le premier trait de l'ébauchement d'un si grand dessin, jusqu'à la dernière pièce de sa fabrique.

« Cet enfant fit taire les oracles, avant qu'il commençât à parler. Il ferma la bouche aux démons étant encore entre les bras de sa mère. Son berceau a été fatal

aux temples et aux autels ; a ébranlé les fondements de l'idolâtrie ; a renversé le trône du prince du monde. Cet homme promis à la nature, demandé par les prophètes, attendu des nations, cet homme enfin, descendu du ciel, a chassé, a exterminé les dieux de la terre.

« Avant lui, on se doutait bien de quelque chose. On donnait de légères atteintes à la vérité : on avait quelques soupçons et quelques conjectures de ce qui est. Mais, les plus intelligents étaient les plus retenus et les plus timides à se faire entendre ; ils n'osaient se déclarer sur quoi que ce soit ; ils ne parlaient qu'en tremblant et en hésitant des affaires de l'autre vie : ils consultaient et délibéraient toujours, sans jamais se résoudre ni prendre parti. C'est ce Jésus-Christ, qui a fait cesser les doutes et les irrésolutions de l'Académie ; qui a même assuré le Pyrrhonisme. Il est venu arrêter les pensées vagues de l'esprit humain, et fixer ses raisonnements en l'air. Après plusieurs siècles d'agitation et de trouble, il est venu faire prendre terre à la philosophie, et donner des ancres et des ports à cette mer, qui n'avait ni fond ni rive. »

Je sais bien que si l'on remonte jusqu'aux pères de l'Église, et que l'on descende à Bossuet, on trouvera chez les uns le germe puissant de ces beautés, et chez l'autre de plus riches développements, mais ce n'est pas un médiocre mérite que d'être le disciple fidèle des premiers interprètes de la foi et comme le précurseur de leur dernier rival.

La politique et la religion ne donnent donc à Balzac

d'autres soins que de connaître le nom et la volonté des princes, les ordres et les ministres de Dieu, de se soumettre et d'adorer ; de ce côté il est esclave, mais il retrouve son indépendance en se tournant vers l'humanité et la société. D'abord, la philanthropie (ce mot l'aurait fait frémir pour le fond et pour la forme) n'a point de place en son cœur où il règne seul, en idole. Pourquoi se mettrait-il en peine des misères du genre humain? « Certes, disait-il, nous n'aurions jamais fait si nous voulions prendre à cœur les affaires du monde et avoir de la passion pour le public dont nous ne faisons qu'une petite partie : peut être qu'à l'heure qu'il est, la grande flotte des Indes fait naufrage à deux lieues de terre : peut-être que l'armée du Turc prend une province sur les chrétiens et enlève vingt mille âmes pour les mener à Constantinople : peut-être que la mer emporte ses bornes et noie quelque ville de Zélande. Si nous faisons venir les malheurs de si loin, il ne se passera heure du jour qu'il ne nous arrive du déplaisir ; si nous tenons tous les hommes pour nos parents, faisons état de porter le deuil tout le temps de notre vie. » Balzac n'a garde de faire venir les malheurs de loin, il aime mieux écarter par l'insensibilité ceux qui le touchent de près ; lorsque son père meurt, il se contente d'écrire négligemment : « Depuis ma dernière lettre, j'ai perdu mon bonhomme de père. » D'après ce langage, il n'y a pas apparence qu'il en porte longtemps le deuil, au moins dans son cœur.

Avec cette sécheresse d'âme il n'est pas étonnant

que Balzac ait décliné la responsabilité de chef de famille, et qu'il ait passé sa vie dans un isolement superbe. Quand même il n'aurait pas eu de raisons d'une autre nature [1], il lui suffisait de celles qu'il a déduites dans le passage suivant : « Je ne veux point être en peine de compter tous les jours les cheveux de celle que j'épouserai, afin qu'elle ne donne de ses faveurs à personne, ni craindre que toutes les femmes qui la viendront voir ne soient des hommes déguisés. L'exemple de notre voisin me fait peur, qui a mis au monde tant de muets, de borgnes et de boiteux qu'il en pourrait remplir tout un hopital. Je ne veux point être obligé d'aimer des monstres à cause que je les aurai faits, et quand je serais assuré de ne point faillir en cela, je me passerai bien d'avoir des enfants qui désireront ma mort s'il sont méchants, qui l'attendront s'ils sont sages et qui y songeront quelquefois, encore qu'ils soient les plus gens de bien du monde. » Ainsi, Balzac ne trouve à dire au mariage que la femme et les enfants ; c'est plus qu'il ne fallait pour s'en dispenser. Un valet dans Scarron [2] prêche la même morale lorsqu'il s'écrie :

Moi, j'aurais des enfants et leur mère à repaître !

Je ne suis guère édifié, non plus, de la délicatesse de Balzac en amour, ni de sa galanterie ; il est guindé

[1] *Voyez* le dernier paragraphe de la lettre de Théophile, tome III, page 203. Édit. de 1629.

[2] *L'Héritier ridicule*, acte V, scène V.

et gourmé dans l'expression des sentiments tendres; il est cruel dans ses railleries sur le plus grand malheur des femmes, la vieillesse. N'y a-t-il pas de l'inhumanité dans ce trait contre une coquette qui faisait mine de tourner à la dévotion : « Elle est aussi éloignée de sa conversion que de sa jeunesse. » Balzac se complaît à désenchanter la jeunesse et la beauté sur leurs illusions ; il les poursuit par la perspective de l'inévitable laideur. Voyez de quel ton il avertit Clorinde du malheur qui la menaçait: « Il viendra une saison où vous aurez plus de peur de votre miroir que les coupables n'en ont de leurs juges. Votre front s'étendra jusqu'au haut de votre tête, les joues vous tomberont sous le menton et vos yeux de ce temps-là seront de la couleur de votre bouche à cette heure. Je voudrais bien pour l'amour de vous ne parler point si véritablement que je fais; néanmoins, puisque j'ai quitté la complaisance, il n'y a plus moyen que je me retienne. Clorinde, le soleil est encore beau lorsqu'il se couche; l'arrière-saison est agréable, mais nous n'avons de bonnes années que les premières, et, quelque soin que vous ayez de vous-même, vous ne sauriez, en même temps, conserver votre beauté et acquérir de l'expérience. Voulez-vous que je vous en dise davantage et que je vous fasse part de ce que je viens d'apprendre d'un étranger que j'ai entretenu tout aujourd'hui? Il faut que vous sachiez qu'il n'y a partie du monde où la curiosité ne l'ait porté, ni merveille en la nature qu'il n'ait considérée avec soin. Il a vu

des montagnes qui brûlent toujours sans se consumer : il a abordé en des îles qui ne s'arrêtent jamais en même lieu : on lui a montré des hommes marins, mais il m'a juré que parmi tant de miracles il n'a jamais pu voir une belle vieille. » Peut-on faire un plus cruel usage de l'esprit? Je voudrais, pour l'exemple, que la lettre eût été adressée à Ninon, qui devait donner un éclatant démenti à cette insolente affirmation.

Je ne travaille pas à faire aimer le caractère de Balzac, mais, bien que j'éprouve peu de sympathie pour l'homme, j'aime à rendre hommage aux grandes qualités de l'écrivain, et je n'hésiste pas même à soutenir, contre l'opinion commune, qu'il est homme de goût. Je passe condamnation sur les habitudes hyperboliques de son langage et la monotonie des formes, quoiqu'on puisse dire à sa décharge que, voulant donner le ton de la haute éloquence, il a dû, comme un coryphée intelligent, le forcer un peu ; mais j'alléguerai, à l'appui de mon assertion, quelques jugements et quelques maximes qui attestent un critique judicieux. On sait que dans la querelle du Cid il se rangea du côté du public et de Corneille ; voici maintenant comment il apprécie la comédie de son temps, qui n'était rien moins que le tableau de la vie réelle : « Nos comédies ne montrent que des hommes artificiels, des passions empruntées, des actions contraintes et un monde qui n'est pas le nôtre. » Il combat avec non moins de bon sens la manie de l'archaïsme et du néologisme si naturelle

aux jeunes écrivains à toutes les époques de transition : « Opposez-vous fortement, dit-il, à la vicieuse imitation de ces jeunes docteurs qui travaillent tant qu'ils peuvent au rétablissement de la barbarie; leurs locutions sont ou étrangères ou poétiques. S'il y a dans les mauvais livres un mot pourri de vieillesse ou monstrueux par sa nouveauté, une métaphore plus effrontée que les autres, une expression insolente et téméraire, ils recueillent ces ordures avec soin et s'en parent avec curiosité. » La leçon va à plus d'une adresse, et ce qui m'inquiète pour l'avenir de ceux qui pourraient la mériter, c'est qu'on ignore aujourd'hui le nom et les œuvres des écrivains que gourmande Balzac.

Le sentiment des beautés simples et sublimes de la Bible porte Balzac à attaquer les paraphrastes maladroits qui dénaturent le style des prophètes en le chargeant de faux ornements : « Ces ornements les déshonorent, ces faveurs les désobligent. Vous pensez les parer pour la cour et pour les jours de cérémonie, et vous les cachez, comme des mariées de village, sous vos affiquets et vos bijoux. Vous les accablez de la multitude de vos richesses fausses ou véritables; vous voulez leur rendre le visage plus agréable et vous leur ôtez le cœur. » Quoiqu'on lui reproche, et avec raison, la pompe continue de son langage, il blâme dans les autres le défaut qu'il n'a pas toujours évité : « Rien, dit-il, n'est si voisin du haut style que le galimatias. » Il relève du péché de noblesse non interrompue, les orateurs qui ne savent pas s'abaisser

à propos ni mesurer l'élévation des mots à celle des idées, et il les instruit par l'exemple de l'orateur antique : « Périclès n'était pas toujours orateur, il ne tonnait pas devant le peuple quand il n'était question que de nettoyer les rues de la ville, ou de relever un pan de muraille qui était tombé, ou de taxer la viande de boucherie. »

Il me tarde de montrer Balzac dans une de ces rencontres, assez rares à la vérité, où la grandeur des idées s'accorde avec la majesté des paroles. Voici un passage que Pascal a remanié, et dont la chaire chrétienne a souvent reproduit le sens, mais qu'elle n'a point surpassé. Il s'agit du miracle de l'établissement chrétien : « Il ne paraît rien ici de l'homme ; rien qui porte sa marque, et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel dans la naissance, et le progrès de cette doctrine. Les ignorants l'ont persuadée aux philosophes. De pauvres pêcheurs ont été érigés en éducateurs des rois et des nations ; en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets, les orateurs et les poëtes, les jurisconsultes et les mathématiciens. Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté et la mort, bien que ce soient deux choses stériles et contraires au dessein de multiplier. Ce peuple choisi, s'est accru par les pertes et par les défaites : il a combattu, il a vaincu étant désarmé : le monde en apparence avait ruiné l'Église, mais elle a accablé le monde sous les ruines ; la force des tyrans s'est rendue au courage des condamnés.

La patience de nos pères, a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté. »

Allons encore plus loin, et montrons, dans quelques pages de Balzac, les premiers linéaments de la philosophie de l'histoire, et le germe fécond que Bossuet a développé par son discours sur l'histoire universelle. Nulle part, l'action de la Providence sur les destinées de l'humanité, son intervention dans les affaires de la terre, n'a été marquée avec plus de précision, annoncée avec plus d'éloquence : « Il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions et ces humeurs, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs : ces grandes pièces qui se jouent sur la terre, ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui en doit être l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César : elle peut faire par un enfant, par un nain, par un eunuque, ce qu'elle a fait par les géants et par les héros, par les hommes extraordinaires.

« Dieu dit lui-même de ces gens-là, qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais, ne prenez pas ici l'un pour l'autre. Les verges ne piquent, ni ne mordent d'elles-mêmes ; ne frappent

ni ne blessent toutes seules. C'est l'envoi, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donnent les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse, qui menace de la part de l'homme, mais la force, qui accable, est toute de Dieu. » Après deux siècles, ce passage conserve toute sa beauté, tout son éclat, et l'on ne voit pas par où il pourrait vieillir et se ternir, tant est énergique la vitalité du beau langage et des grandes idées.

Il serait difficile de décider si les défauts de Balzac, comme écrivain et comme penseur, sont des vices de son génie, ou des torts de sa destinée. L'émotion du sentiment, la tendresse du cœur manquent absolument à ses ouvrages, et c'est pour cela qu'ils attachent peu, quoiqu'ils plaisent souvent. Mais, faut-il en accuser la sécheresse naturelle de son cœur, ou cet isolement qui rompit ces rapports du citoyen avec l'État, de l'homme avec la famille, du chrétien avec l'Église, qui auraient remué l'âme de l'homme, du citoyen et du chrétien. J'incline à croire, que cette retraite qui fut viagèrement un excellent calcul de vanité, eut sur l'âme de Balzac, et par contre-coup sur son talent, une funeste influence. Elle endurcit son cœur en exaltant son amour-propre, elle appauvrit ses idées en l'éloignant de la pratique des hommes et des choses. Cette forte intelligence fut par là réduite à vivre sur le fonds de sa première expérience. Si l'on excepte

quelques hautes considérations historiques ou religieuses, Balzac est demeuré partout en deçà des promesses de son début, brillante floraison qui semblait annoncer la plus riche moisson. Les fruits de la maturité n'ont pas eu la vigueur promise. On peut croire que si Balzac ne se fût pas retiré prématurément de la vie active, que s'il se fût mêlé aux affaires et aux grands intérêts de la société, que si Richelieu l'eût appelé aux grandes dignités de l'Église ou de l'État, il fût devenu un grand écrivain politique, ou un orateur éminent. Certes, il n'aurait pas composé un prince de fantaisie, un ministre chimérique, une cour imaginaire ; il n'aurait pas écrit de dissertations à vide sur le Romain, des lieux communs touchant Fabrice, Auguste et Mécenas ; il ne se serait pas amusé à discuter gravement que les dons du corps et de l'esprit, ne sont ni de la puissance, ni de la juridiction de la fortune ; il aurait laissé aux prises les Uranistes et les Jobelins, sans se porter juge du camp, et moins encore eût-il disserté sur l'attelage de Vénus.

Balzac a beaucoup écrit. Il ajouta une trentaine de livres de lettres aux quatre premiers qui avaient commencé sa réputation, mais il ne s'éleva pas dans ce genre au-dessus de son coup d'essai. Il faut ajouter à cette vaste correspondance, le Prince, composé en l'honneur de Louis XIII, et qui serait une excellente leçon s'il n'était une insigne flatterie ; l'Aristippe ou le Ministre qui devait être le complément du Prince, et que Balzac n'a point publié parce qu'il eut à se

plaindre de Mazarin aussi bien que de Richelieu ; le Socrate Chrétien, sans contredit son plus bel ouvrage, et qui contient le germe de deux chefs-d'œuvre de Bossuet, l'Histoire universelle et l'Exposé de la doctrine chrétienne ; le Barbon, satire ou plutôt charge assez ingénieuse, dirigée, non pas contre Montmaur, comme on l'a cru, mais contre l'archevêque de Rouen François de Harlay, ce Lycophron de la théologie et de la chaire évangélique ; enfin une foule d'entretiens et de dissertations sur des sujets littéraires et religieux, sans compter un nombre considérable de vers latins. La meilleure de ces dissertations, celle qui roule sur l'*Herodes infanticida* de Heinsius, fut mal accueillie par ce grand homme, qui répondit avec aigreur. Balzac qui l'avait bien traité s'étonna de ce procédé, mais il aurait dû se rappeler que la critique, même la plus bienveillante, effleure toujours l'irritable amour-propre de poëte, et que d'ailleurs Heinsius était l'ami du docteur Baudius, dont le gendre avait de si graves reproches à faire au jeune compagnon de voyage de Théophile.

Cette fécondité a de quoi surprendre dans un écrivain dont le style atteste un travail opiniâtre. Le même prodige s'est renouvelé pour Buffon et J.-J. Rousseau. Balzac avait l'haleine courte, mais il la reprenait souvent. Ses lettres et ses entretiens sont des morceaux de peu d'étendue, mais achevés. C'était la véritable portée de son talent, et il ne va pas au-delà, même dans les ouvrages où il paraît tendre plus haut. Le

Prince, l'Aristippe, le Socrate Chrétien, ne sont que des lettres, des dissertations et des entretiens placés bout à bout, grossièrement cousus plutôt que liés et fondus de manière à former un tout indissoluble. Le style de Balzac est constamment noble et châtié, cependant il admet un grand nombre d'expressions familières anoblies par la place qu'elles occupent et l'énergie qu'elles donnent au discours. C'est le même artifice auquel Bossuet doit ses plus grands effets d'éloquence, artifice heureux quand on l'emploie discrètement.

Après une étude sérieuse de la vie et des œuvres de Balzac, j'avouerai sans détour que son caractère ne m'inspire aucune sympathie. Jamais homme ne fut plus exclusivement occupé de lui-même : sa vanité trouvait bons tous les moyens de se satisfaire : il se louait sans relâche [1] et se faisait louer à outrance. On trouve à citer, dans sa vie, la fondation du prix d'éloquence que l'Académie décerne annuellement, et son testament, par lequel il lègue tout son bien aux hôpitaux ; or, je le dis sans crainte de décourager ni la vertu, ni la vanité, qui ne se laissent pas abattre si facilement, dans ces deux traits si vantés, la part du démon de l'orgueil pourrait bien être la plus forte. Je ne saurais estimer l'adulateur banal de toutes les puissances, le déserteur de toutes les disgrâces, le dis-

[1] Le spirituel Bautru répondait à Richelieu en parlant de Balzac : « Comment voulez-vous qu'il se porte bien, il ne parle que de lui-même et chaque fois il se découvre : tout cela l'enrhume. »

ciple ingrat et l'ami infidèle ; mais, si je considère l'écrivain, je dois avouer les immenses services qu'il a rendus à la langue, et reconnaître que Balzac était véritablement né pour l'éloquence. Ce qui lui a manqué surtout, ce sont des circonstances favorables à l'essor de son génie, et un théâtre où il pût le développer. Balzac, dans la chaire chrétienne, aurait été le digne précurseur de Bossuet ; mais dans le silence du cabinet il n'a montré que la moitié de ses forces, et on peut lui appliquer, en le modifiant, le mot par lequel il a réduit à sa juste valeur le mérite de Ronsard : « C'est le commencement et la matière d'un orateur. »

L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

Les destinées de l'hôtel de Rambouillet méritent d'être étudiées. Ce salon de beaux esprits, qui régenta la littérature pendant la première moitié du XVIIe siècle, et qui fut l'arbitre du goût, le sanctuaire de la morale, l'académie du beau langage, après avoir joui longtemps d'une gloire incontestée, a vu décliner son autorité sous le règne de Louis XIV, et le XVIIIe siècle n'a plus eu pour lui que le sarcasme ou le dédain; on l'a vu à travers les *Précieuses ridicules* de Molière, et on a détourné contre lui des traits que le grand comique n'avait dirigés que contre les maladroits imitateurs de son langage et de ses manières. Il est temps de se placer entre l'engouement des contemporains et le dénigrement de la postérité pour apprécier justement les services et les torts de cette réunion célèbre.

M. Rœderer, dans son *Histoire de la société polie en France*, fait remonter l'ouverture du salon de Madame de Rambouillet à l'année 1600, sous le règne de

Henri IV. L'esprit de cette société, à son origine, fut politique et moral. Le marquis de Rambouillet, ami du duc d'Epernon, était hostile à Sully, alors au comble de la faveur ; Catherine de Vivonne, sa chaste et noble femme, voyait avec mépris les déréglements de la cour : ces rancunes politiques et ces scrupules de pudeur les déterminèrent à se tenir sur la réserve, et à faire de leur hôtel un centre d'opposition modérée qui combattrait indirectement les barbarismes et les orgies de la cour par la pureté du langage et des mœurs. L'hôtel de Rambouillet ne tarda pas à devenir le rendez-vous des beaux esprits et des femmes les plus distinguées. On briguait ardemment l'honneur d'y être admis, car l'admission était un double brevet de culture intellectuelle et de vertu. Une pareille réunion, que Bayle appelait un véritable palais d'honneur, ne pouvait pas manquer d'exercer une grande influence. Les circonstances extérieures en favorisèrent l'accroissement. La sévère économie du roi et de son ministre Sully, et, plus tard, l'indifférence littéraire de Louis XIII et des divers ministres qui se succédèrent jusqu'à Richelieu, abandonnèrent à l'hôtel de Rambouillet le patronage et la direction des lettres : cette espèce de dictature eut ses avantages et ses inconvénients.

L'hôtel de Rambouillet continua le travail de Malherbe sur la langue française : celui-ci avait donné à notre idiome la force et la noblesse, ses continuateurs l'assouplirent, l'affinèrent, et ajoutèrent aux qualités

qu'il possédait déjà la finesse et la délicatesse. Il faut encore rapporter à ce cercle ingénieux l'art de converser, qui fut une des principales gloires de la France, et d'où découlèrent la politesse, l'urbanité et le savoir-vivre, dont le nom même n'existait pas avant cette époque. On ne saurait non plus nier sans injustice les services rendus à la morale par cette société d'élite : elle rendit chastes, au moins en paroles, les auteurs qu'elle admettait, et plus retenus ceux qu'elle n'avait pas enrôlés. Son influence se fit sentir sur le théâtre, d'où furent bannies les obscénités qui le déshonoraient : l'accueil que l'hôtel Rambouillet fit à l'*Astrée* de D'Urfé, contribua beaucoup à cette réaction, et mit en honneur les beaux sentiments dans les livres et dans le commerce de la vie.

Malgré l'excellence de ses intentions, le cercle de la marquise de Rambouillet ne put échapper à la loi qui domine les coteries littéraires. Ces réunions exclusives se font toujours des idées et un langage à part ; de sorte que ceux qui les fréquentent sont des initiés, et les étrangers des profanes. Ce besoin de se distinguer engendre la manière et l'affectation. L'hôtel Rambouillet pouvait d'autant moins s'y soustraire que, dans l'indifférence de la cour et l'ignorance du peuple, aucun contact extérieur, aucun avertissement du dehors ne pouvait le réprimer dans ses écarts. La conséquence forcée de cette situation sera la grande importance des petites choses, le sérieux des bagatelles. Il faudra chaque soir fournir un aliment à l'activité

des esprits ; ce besoin fera la fortune des billets galants, des rondeaux, des sonnets, des madrigaux, des énigmes; on s'extasiera sur un mot, on se divisera à propos d'un quatrain, on se formera en camps ennemis à l'occasion de deux sonnets. Voiture et Benserade tiendront le monde littéraire en suspens entre *Job* et *Uranie ;* et *la Belle Matineuse* de Malleville le disputera longtemps à celle de Voiture ; Balzac et son rival discuteront gravement s'il faut dire muscardins ou muscadins ; on prendra parti pour ou contre la conjonction *car ;* et la rivalité de deux diseurs de bons mots, également gastronomes, Ménage et Montmaur, ameutera tout le Parnasse, et suscitera une guerre interminable.

Ce n'est pas tout : l'absence d'idées sérieuses et vraies portera les efforts de l'esprit sur les mots qu'on tourmentera de mille manières, et sur la versification qu'on surchargera de nouvelles entraves. Le sonnet, malgré la rigueur de ses lois, ses quatrains à rimes uniformes, ses tercets au sens suspendu et la proscription de toute répétition de mots, ne suffira plus ; le rondeau ajoutera aux difficultés de la rime identique la nécessité de ramener, deux fois, à point nommé, les mots de son début ; l'acrostiche placera toutes les lettres d'un mot, dans leur ordre de succession, à la tête de ses lignes rimées ; certain rimeur bizarre (De Neufgermain) prendra le contrepied de l'acrostiche, et placera tour à tour chacune des syllabes du nom de son héros à la fin de ses vers ; enfin, les bouts-rimés

donneront la torture au bon sens par la tyrannie de leurs rimes étranges.

Le règne des salons, dans le sommeil des grandes questions religieuses et politiques, devait non-seulement donner cours aux petits genres littéraires, tourmenter les phrases, les mots, les syllabes, les lettres mêmes, mais fausser ce qu'il y de plus naturel au cœur humain, la passion. Les femmes réglaient et dominaient la conversation, elles devaient y introduire le sentiment. Comment ne pas parler d'amour, et comment en parler avec bienséance? On prit un biais pour le faire, en tout bien, tout honneur; on sépara le sentiment de son but matériel et grossier; on prit pour point de départ et pour objet la galanterie; on l'épura, on la subtilisa, on en tira la quintessence, et l'on en fit sortir ce qu'on peut imaginer de plus fin, de plus délicat et de plus faux; et, comme si ce n'était pas assez de fausseté comme cela, on s'avisa de transporter ce sublimé sentimental dans l'antiquité, et de mettre toute cette belle métaphysique sur le compte et à la charge des héros de l'Italie et de la Perse.

Les femmes qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet prirent le nom de *précieuses* : c'était un titre d'honneur, et comme un diplôme de bel esprit et de pureté morale. Les *précieuses* se divisaient, suivant l'âge, en jeunes et anciennes; le nom de *vieilles* aurait été trop dur pour leur délicatesse; et, dans l'ordre moral, elles se classaient en *galantes* ou *spirituelles*, selon leur vocation pour les délicatesses du sentiment ou les

finesses de l'esprit. Les principaux articles de leur code de morale consistaient à fuir la fausseté et la perfidie; à honorer cette sage contrainte qui est le principe et la garantie de la politesse; à demeurer fidèle à l'amitié, et à donner à l'esprit le pas sur les sens. La matière était leur partie adverse, et, ne pouvant la supprimer, elles voulaient du moins l'asservir. Ce mépris des choses sensibles, sans les réduire au célibat, leur donnait de l'aversion pour le mariage, dont elles reculaient toujours la conclusion. Ce fut en vertu de cette poétique matrimoniale que M. de Montausier attendit courageusement que Julie d'Angennes eût dépassé ses trente ans avant de l'épouser : il n'en fallait pas moins pour faire un séjour convenable sur tous les points de la carte du *Tendre :* c'est pour cela que Ninon appelait les *précieuses* les jansénistes de l'amour; mais cette rigueur n'était pas de l'hypocrisie. Il faut bien se garder de croire sur parole cette mauvaise langue de Saint-Evremond qui a jeté le doute sur la perfection vertueuse des *précieuses*, par une antithèse si discourtoise que je crains de la rappeler, même par allusion. De moins scrupuleux n'ont pas hésité à la reproduire.

Les *précieuses* s'étaient fait une langue de convention propre à dépayser les profanes; Paris n'était plus Paris, mais Athènes; l'île Notre-Dame s'appelait Délos; la place Royale, place Dorique; Poitiers était Argos; Tours, Césarée; Lyon, Milet; Aix, Corinthe; la France avait fait place à la Grèce; non-seulement

les villes, mais les hommes étaient débaptisés; Louis XIV avait échangé son nom contre celui d'Alexandre; le grand Condé devait répondre au nom de Scipion; Richelieu était devenu Sénèque, et Mazarin Caton. Tous les beaux esprits avaient subi la même métamorphose. Ne parlez plus de Chapelain, c'est Chrysante qu'il faut dire; Voiture, c'est Valère; Sarasin, Sésostris; la Calprenède, Calpurnius; Scudéry Sarraïdès : Scudéry et la Calprenède devaient être deux fois plus fiers avec ces noms sonores et pompeux.

Les scrupules des *précieuses* en matière de langage les portaient à éviter les mots vulgaires, et à les remplacer par de nouvelles métaphores et par des périphrases; elles faisaient du miroir le conseiller des grâces, des fauteuils, les commodités de la conversation, du prosaïque bonnet de nuit, le complice innocent du mensonge. Ce sont là les ridicules de leur manière; mais souvent elles ont rencontré juste, et leur vocabulaire a enrichi la langue.

C'est des *précieuses* que nous viennent les locutions suivantes : « Cheveux d'un blond hardi, » pour ne pas dire roux; « n'avoir que le masque de la vertu; revêtir ses pensées d'expressions nobles; être sobre dans ses discours; tenir bureau d'esprit; danser proprement, » et une foule d'autres que l'usage a consacrées. Croirait-on que le mot énergique *s'encanailler*, auquel Chamfort a donné pour contre-partie *s'enducailler*, soit sorti de la fabrique des *précieuses?* En somme, le procédé des *précieuses* se réduit à substituer la péri-

phrase aux mots vulgaires, et à rajeunir les métaphores usées : or, les grands écrivains ne font pas autre chose, mais ils le font avec goût et mesure. Ce n'est pas là ce que Molière a attaqué. Dans sa critique, l'hôtel Rambouillet était hors de cause, et il faut l'en croire lorsqu'il nous dit que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés, et que les véritables *précieuses* auraient tort de se piquer lorsqu'on joue *les ridicules* qui les imitent mal. Malgré cette protestation de notre grand comique, l'hôtel de Rambouillet a été compris dans le ridicule qu'il destinait à des parodistes sans esprit et sans goût ; et le nom dont s'honoraient les Longueville, les Lafayette, les Sévigné et les Deshoulières n'est plus aujourd'hui qu'un sobriquet injurieux.

Tâchons de reproduire en quelques traits les habitudes de ce cercle de beaux esprits, et pénétrons un instant dans le sanctuaire, je veux dire la chambre bleue d'Arthénice (c'était le nom *précieux* de la marquise de Rambouillet : Malherbe et Racan avaient trouvé en commun cet élégant anagramme du prénom de Catherine). Voici les abbés De Belesbat et Du Buisson qui ne demandent pas mieux que de nous introduire dans la ruelle de cette chaste alcôve : nous sommes alcôvistes, grâce à la complaisance de nos deux introducteurs. Laissons entrer Sarasin, Cotin, l'abbé de Pure, la Calprenède, Godeau, Ménage et même Chapelain, et tâchons de ne pas rire en voyant le chantre de la *Pucelle* ôtant son vieux chapeau pour

montrer sa vieille perruque, et laissant voir sous son manteau râpé son justaucorps de taffetas noir fait aux dépens d'un vieux cotillon de sa sœur ; les maîtres du logis lui font trop bon accueil, pour que des intrus osent le railler. L'arrivée de Voiturê va donner cours à une gaieté légitime ; mais il entre d'un air mystérieux, le front chargé de nuages ; et comme on s'inquiète de ce changement d'humeur : « Mesdames, dit-il à demi voix, il court de mauvais bruits sur le soleil. » Cette saillie rassure tout le monde, et l'on s'extasie sur cette nouvelle forme d'enjouement. Cotin profite de cette bonne disposition pour lancer une de ses énigmes, et l'assemblée, par déférence, laisse à la belle Julie l'honneur d'en deviner le mot. Puisque Julie s'est mise en scène, il faut s'occuper de la guirlande [1] qu'on tresse en son honneur : « Qui de vous, dit la marquise, apporte aujourd'hui son hommage ? M. de Voiture s'est-il enfin résigné à payer son tribut ? » Voiture, au lieu de répondre, tombe dans sa rêverie ; car, un peu jaloux de M. de Montausier, il avait juré, à part lui, de n'être pour rien dans la galanterie de son heureux rival. « Madame, dit alors Desmarets, voici un quatrain sur la violette ; je désire qu'il ne paraisse pas indigne de figurer à côté des stances de M. des Réaux sur le lis, ou de M. Chapelain, sur la couronne impériale ; au reste, écoutez :

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,

[1] M. Charles Nodier a publié une jolie édition de la guirlande de Julie dans la *Collection des petits classiques français.*

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe ;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

On devine les applaudissements que soulève ce madrigal ; au fait, il est fort joli, et Ménage n'hésita pas à lui donner la palme. Lorsque l'extase et les commentaires eurent cessé, une voix grave et lente s'éleva ; la figure qui parlait avait le teint jaune et des traits virils; ses premières paroles amenèrent un silence général ; or, c'était Mademoiselle de Scudéry, l'oracle de l'assemblée ; elle posa une thèse de psychologie amoureuse : « Examinons, dit-elle, maintenant, quel est le plus malheureux d'un amant jaloux, d'un amant dédaigné, d'un amant séparé de sa maîtresse, ou d'un amant qui a perdu l'objet de sa passion? » La discussion fut longue et approfondie, si approfondie et si longue, que la décision en fut remise au lendemain. Tels étaient, à peu près, les entretiens de cette société choisie, et ce procès-verbal d'une séance peut donner une idée des sujets qui se traitaient habituellement entre ces beaux esprits. Pour le ton et le style des interlocuteurs, on peut consulter les lettres de Voiture, et les conversations qu'on rencontre si souvent dans la *Clélie*.

L'hôtel de Rambouillet, qui était, avant tout, un sanctuaire de pureté morale et une académie de beau langage, laissait cependant passer la médisance et la chronique scandaleuse. Nous avons vu que l'esprit d'opposition entrait pour beaucoup dans son institu-

tion ; car essayer, sous le règne passablement graveleux du Béarnais, de mettre en honneur la pureté des mœurs, c'était élever autel contre autel. Les beaux sentiments dont le chaste salon de la marquise de Rambouillet donnait le précepte et l'exemple, étaient déjà la satire indirecte de la cour ; mais pense-t-on que cette satire discrète fût la seule qu'on se permît ; c'eût été trop de vertu ; le diable a toujours sa petite place de réserve dans les meilleures âmes, et la faiblesse humaine voulait qu'on traçât quelquefois le tableau des désordres que l'on condamnait par la pureté de sa conduite.

Je pense toutefois, que ces anecdotes, empruntées à la chronique de la cour et de la ville, se racontaient à voix basse lorsque le vieux marquis prenait à part, dans un coin du salon ou dans l'embrasure d'une fenêtre, Chaudebonne, Voiture, Sarasin et le nain de Julie, Godeau, qui, malgré son évêché, entendait la plaisanterie. Cette partie secrète des entretiens du salon d'Arthénice nous a été transmise par le caustique et spirituel Tallemant des Réaux ; et Dieu soit loué de ses indiscrétions ! sans cela, nous aurions perdu ces bons contes qui nous égaient aux dépens de Henri IV, et qui ternissent un peu son auréole de vert-galant ; nous ne saurions rien des peccadilles de son grave ministre le duc de Sully. L'opposition de l'hôtel de Rambouillet, moins systématique sous Louis XIII, ne laissa pas de suivre son cours ; on s'y entretenait des galanteries de la cour ; on glosait sur le compte de

Louis XIII, qui faisait si sottement son métier de roi; Louis XIII, le moindre de sa race, héritier des vices et des faiblesses de sa mère, et qui ne tenait de son père que l'odeur du gousset, le plus ennuyé des princes et le plus ennuyeux, perfide en amitié, lâche et cruel, jusqu'à contrefaire les grimaces des mourants, et regrettant de ne pas voir celle que devait faire à l'heure du supplice M. Le Grand (Cinq-Mars), le complice et, dit-on, le triste instrument de ses plaisirs. On n'épargnait pas non plus le cardinal-ministre, dont le patronage littéraire faisait concurrence, et l'on se permettait de railler sur ses amours avec la belle Marion, sur ses bévues d'érudit, lorsqu'il faisait du poëte Terentianus Maurus une comédie de Térence, et sur son admiration pour les vers où Guillaume Colletet se plaisait à peindre dans le bassin des Tuileries :

La cane s'humectant de la bourbe de l'eau[1].

Les témoignages de l'admiration contemporaine ne manquèrent pas à l'hôtel de Rambouillet, et la consi-

[1] Voici les vers de Colletet :

A même temps, je vis sur le bord d'un ruisseau
La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée, et d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle,
Pour apaiser le feu qu'ils sentent nuit et jour
Dans cette onde plus sale encor que leur amour.

Richelieu, émerveillé de cette poésie, donna à l'auteur soixante pistoles, en ajoutant que « c'était seulement pour les six vers qu'il avait trouvés si beaux, et que le roi n'était pas assez riche pour payer le reste. » Le reste était de même force.

dération dont il jouissait ne fut pas détruite pendant la durée du dix-septième siècle. Fléchier a parlé ainsi, dans son langage antithétique, de ce salon, « où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. » Jugement qui serait plus près de la vérité si l'on transformait les correctifs en compléments ; il vaut mieux s'en tenir au jugement du duc de Saint-Simon, qui constate, sans commentaire, l'importance historique de cette illustre société : « C'était le rendez-vous de tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite ; un tribunal avec qui il fallait compter, et dont la décision avait un grand poids dans le monde sur la conduite et sur la réputation des personnes de la cour et du grand monde. » L'héritage de l'hôtel Rambouillet fut recueilli par les duchesses de Montausier et d'Orléans, et par Madame de Maintenon, héritières des traditions de la conversation, spirituelle et polie, qui se maintinrent au dix-huitième siècle, à la petite cour de la duchesse du Maine, et dans les cercles de Mesdames de Tencin et Geoffrin. Cet art de converser s'est perdu pendant la crise révolutionnaire ; Madame de Staël y substitua un instant ses éloquents monologues, interrompus par un coup d'État de Napoléon ; Delille et Suard avaient conservé les secrets de cet art ingénieux qu'ils auraient emporté dans la tombe, si le salon de M. Villemain ne lui ouvrait pas quelquefois, de nos jours, un dernier asile.

La tribune et les journaux ont tué les salons, la conversation a fait place aux discours, on ne cause plus; on discute, on pérore, on déclame : mais si nous avons moins de beaux esprits, nous possédons en retour d'éloquents orateurs et de spirituels journalistes. Il faut bien accepter la compensation, et même s'en réjouir, car le règne des salons ne pourrait renaître que sur le tombeau de nos institutions politiques.

SARASIN.

Sarasin fut le rival de Voiture dans le badinage ingénieux ; comme celui-ci, il avait dans l'esprit un côté sérieux, capable de grandes idées, et il le mit plus souvent à l'œuvre. Voltaire l'a jugé favorablement, mais en quelques mots empreints de légèreté: « Il a écrit, dit-il, agréablement en vers et en prose. » Sarasin mérite plus d'une ligne.

Son père était le parasite d'un trésorier des fermes à Caen, qui lui céda son emploi ; ce père fut en outre conseiller de la cour des aides de Rouen. La maison paternelle n'était pas pour Sarasin une école de délicatesse, on s'en aperçut par sa conduite. A son arrivée à Paris, il reçut de M. de Chavigny, secrétaire d'état, une somme de 4,000 livres pour faire un voyage en Italie. Sarasin les mangea avec une maîtresse, et laissa en souffrance sa mission diplomatique ; c'était un triste début : cette échappée fut mise sur le compte de sa jeunesse, compte souvent bien chargé ; M. de Chavigny usa d'indulgence, et nous voyons que plus tard, lorsque son protégé fut inquiété, et même séquestré

pour des vers satiriques qu'il n'avait point faits, il écrivit en cour pour le tirer d'affaire. Un voyage en Allemagne n'eut point de résultat positif pour lui; il y gagna cependant les bonnes grâces de la princesse Sophie, fille du roi de Bohême, amie de Descartes. De retour à Paris, il épousa une douairière, veuve d'un maître des comptes. C'était un mariage de raison d'un côté et de passion de l'autre. Sarasin comptait sur mille écus d'argent de poche que la vieille devait lui fournir, mais à une condition que le jeune mari n'eut pas le courage de tenir; celle-ci, mécontente d'avoir un mari en peinture, ferma sa bourse. Ce qu'il y a de pis pour notre poëte, c'est que ces chaînes, qui n'étaient ni d'or ni de soie, ne furent jamais brisées pour lui; la veuve du maître des comptes survécut au jeune poëte.

Ménage fut son ami, et le coadjuteur son patron : tous deux lui rendirent des services, mais Sarasin ne les reconnut pas. La reconnaissance était son moindre défaut. Le coadjuteur et madame de Longueville le placèrent auprès du prince de Conti, comme secrétaire de ses commandements; dans cette position, Sarasin fit le petit ministre, et trafiqua de son crédit auprès de son maître en se faisant donner de ces gratifications équivoques, qui prennent, selon les lieux et les objets, le nom d'*épingles*, de *chapeaux*, de *pots-de-vin*, ou de *cadeaux de chancellerie*. Le prince de Conti le maltraitait souvent, mais Sarasin le désarmait par des plaisanteries. Il avait l'esprit vif et toujours présent;

un orateur provincial resta court au début d'une harangue au prince de Conti ; Sarasin prit sur-le-champ la place de l'échevin désappointé et acheva la harangue. Ce complément improvisé divertit beaucoup le prince et charma les magistrats eux-mêmes, qui donnèrent à Sarasin le vin de la ville.

On a dit et répété qu'il mourut de douleur pour avoir été chassé de la présence du prince à coups de pincettes. Peut-être le mérita-t-il plus d'une fois, mais il n'en fut rien, le prince de Conti se contentait de le maltraiter en paroles ; puis il le recevait à merci, grâce à son enjouement. Sarasin mourut empoisonné, par un mari jaloux qui n'avait pas d'autres recettes pour se débarrasser des amants de sa femme, et qui l'employa souvent. Ce dénoûment funeste se rapporte à l'année 1655. Sarasin n'avait que cinquante ans lorsqu'il mourut. Il semble que la cinquantaine fût alors, pour les beaux esprits, l'an climatérique, le terme fatal de la vie, car Voiture et Scarron y furent arrêtés aussi bien que leur spirituel ami.

Sarasin prit parti dans plusieurs querelles littéraires ; pour Voiture, contre Benserade, et il fut le plus spirituel des antijobelins, dans sa glose sur le sonnet de Benserade, où il amène, avec une adresse infinie, à la fin de quatorze stances satiriques, tous les vers de la pièce qu'il critique ; et pour Ménage, dans la croisade que celui-ci suscita contre Montmaur le grec ou le parasite. Outre *le Testament de Goulu*, raillerie piquante, il écrivit, à ce propos, le *Bellum parasiticum;*

non pas en vers latins, comme l'a dit M. Auger, mais en prose entremêlée de citations de vers légèrement détournés de leur sens primitif. C'est le plus ingénieux des badinages enfantés par cette guerre qui divisa tout le Parnasse, et où les calomnies les plus atroces furent employées pour venger l'amour-propre de Ménage. Dans un petit poëme héroï-comique, il fit avec esprit et bon goût justice de la manie des bouts-rimés que Dulot avait mis en vogue.

Sarasin n'appartient qu'indirectement à l'hôtel de Rambouillet; il est plutôt le héros du petit archevêché, ou cercle du coadjuteur; il n'était pas assez pur pour la chambre bleue d'Arthénice; on l'y tolérait à peine, sans doute par rancune d'une raillerie attentatoire à l'honneur de la chaste Lucrèce[1], et de son sonnet contre Ève. On le voyait plus souvent aux mercredis de Ménage et aux samedis de Mademoiselle de Scudéry, qui l'accueillait avec plaisir, grâce à l'amitié de Pélisson, ardent admirateur de Sarasin, et l'éditeur de ses œuvres. Sa gaieté et sa malice quelquefois cyniques étaient plus à l'aise chez Scarron, son spirituel voisin, qui lui reproche quelque part de ne pas venir plus souvent charmer ses douleurs. Sarasin touche à tous les cercles, sans être associé à aucun; mais il représente surtout celui du coadjuteur, plus libre, plus mordant, plus frondeur en un mot, et

[1] Je ne me charge pas de la reproduire. Les curieux sauront bien la trouver dans le *Ménagiana*.

celui de Scarron où la liberté dégénérait par fois en licence comme la gaieté en bouffonnerie.

Après avoir jugé l'homme avec une juste sévérité, il est temps d'apprécier l'écrivain ; tâche plus douce, car il y a beaucoup à louer de ce côté. Ce qui frappe d'abord dans Sarasin, c'est la souplesse du talent et la diversité des genres qu'il a traités. Il ne réussit pas moins dans le genre sérieux que dans le badinage ; il quitte les stances enjouées pour aborder les strophes de l'ode héroïque ; prenant le pinceau de l'histoire, il trace avec énergie le caractère de Valstein, et le tableau de ses exploits comme de ses intrigues ; poëte bucolique, il fait du sentiment avec son esprit, et on jurerait que c'est avec son cœur ; il traitera, si vous le voulez, une question d'érudition, et vous le prendriez pour un savant de profession, n'était l'agrément dont il couvre son savoir. Ce n'est pas tout, il dissertera sur l'essence de la tragédie, et il vous fera comprendre Aristote mieux que ses traducteurs et ses commentateurs. Cet historien, ce critique, cet érudit, ce poëte héroïque et bucolique, n'est pas moins habile à tourner une épigramme, à polir un sonnet, à célébrer des guerres burlesques du Parnasse, soit en vers français, soit en prose latine, et à semer sur tous les sujets le sel de ses plaisanteries.

Sarasin a composé deux ouvrages historiques : la *Relation du siége de Dunkerque*, et l'*Histoire de la conspiration de Valstein*, dont il avait amassé les matériaux pendant son séjour en Allemagne. Ce der-

nier morceau est incomplet, soit que l'auteur distrait par les soins du monde ne l'ait pas achevé, soit que son incurie pour ses ouvrages en ait laissé perdre la dernière partie. Quoi qu'il en soit, cette lacune est fort regrettable. Car Sarasin s'est approprié dans cet écrit la manière des grands écrivains de l'antiquité, et s'est élevé à la hauteur de ces maîtres dans l'art d'écrire l'histoire. Il peint avec une merveilleuse fidélité les lieux et les hommes ; il montre avec sagacité l'enchaînement des faits, il en découvre les ressorts cachés, il pénètre dans l'âme de son héros, sonde les replis de son cœur, et, maître de tous ses secrets, il décrit les agitations, les retours, les angoisses de sa pensée, et tous ces mouvements intérieurs qui préparent les grands desseins. C'est par là que l'histoire devient un cours de morale. J'oserais presque dire que, si la *Conspiration de Valstein* était terminée, on pourrait la placer à côté du *Catilina* de Salluste.

Sa dissertation sur le nom et le jeu des *échecs*, est un modèle de discussion : Ménage la déclare savante et curieuse, et Fréret n'a pas dédaigné d'y faire de nombreux emprunts. L'auteur expose les différentes opinions sur les origines et les dénominations de ce jeu, il les détruit successivement après leur avoir donné beaucoup de vraisemblance, et n'aborde qu'à la fin celle qu'il pourra produire avec le caractère de l'évidence. Il a trouvé le secret d'être agréable dans un sujet d'érudition. Au reste, il n'a pas emporté son

secret avec lui, et cet agrément caractérise l'érudition française dans ses représentants les plus habiles, tels que les Barthélemy, les de Pouilly, les Villemain, les Victor Le Clerc, et d'autres encore qu'il serait facile de citer.

Dans la *Pompe Funèbre* de Voiture, Sarasin caresse et égratigne ingénieusement son rival ; c'est sous une forme badine, un jugement fort sensé sur les mérites et les défauts du héros de l'hôtel Rambouillet : « On fit, dit-il, plusieurs jugements de ce génie dans les lieux par où il passa : les uns le prenaient pour un génie enjoué ; les autres pour un génie particulier, quelques-uns pour un grand génie. Il ne sembla commun à pas un, et pas un ne le trouva mauvais. » Que dire de mieux sur le compte de Voiture ? La critique est si habilement voilée dans ce badinage, que le neveu et l'éditeur de Voiture, Pinchesne, en voulait faire l'appendice des œuvres de son oncle.

Sarasin a réussi deux fois dans l'ode en célébrant la prise de Dunkerque et la bataille de Lens. Depuis Malherbe et Racan, sauf l'accident de Chapelain, qui fit, Boileau ne sait comment, une assez belle ode, le genre lyrique n'avait rien produit d'aussi remarquable pour le mouvement et l'harmonie. On a retenu cette belle strophe que Voltaire n'a pas surpassée dans sa *Henriade* :

Il monte un cheval superbe
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas ;

Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre,
Par un fier hennissement.

Le discours de la tragédie est un bon essai de critique littéraire, mais c'est une mauvaise action, car Sarasin le composa pour complaire à la jalousie du cardinal de Richelieu, et à la présomptueuse vanité de Scudéry. *Dulot vaincu*, ou *la défaite des bouts-rimés*, est le premier en date de nos poëmes héroï-comiques. Sarasin le composa en 4 ou 5 jours. Cette précipitation a laissé bien des négligences dans ce badinage, d'ailleurs plein de vers heureux et de fines allusions; les bouts-rimés ne s'en relevèrent pas. Les auteurs de la *Villéliade* ont quelque obligation au poëme de Sarasin.

Il serait trop long de signaler les traits d'esprit semés dans les poésies légères de Sarasin, mais on ne peut guère résister à la tentation de placer ici son sonnet à Charleval sur la mère du genre humain :

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle, de son côté,
(Dont bien nous prit), ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidèle;
Mais comme quoi ne l'aurait-elle été?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle.

Or, en cela, nous nous trompons tous deux,

Car bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait d'esprit et de corps agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux sornettes du Diable,
Que d'être femme et ne pas coqueter.

Le bagage littéraire de Sarasin n'est pas considérable, il est contenu tout entier dans un volume de médiocre étendue [1]; mais ce volume suffit pour donner une haute idée de ses talents, parce que le succès

[1] J'ajouterai, pour compléter cette esquisse des travaux de Sarasin, un passage que j'emprunte aux curieux mémoires de littérature du marquis de Sallengre : « Bien des gens ignorent qu'outre ce volume des œuvres de Sarasin, il en a paru deux autres assez minces sous le titre de *Nouvelles œuvres de M. Sarasin*, Paris, 1675, in-12. Et voici comment : Ménage, à qui Sarasin, son ami intime, avait recommandé ses ouvrages en mourant, fit uniquement imprimer celles (*sic*) qu'il jugea les plus dignes de voir le jour, supprimant les autres comme moins finies et produites la plupart dans la première jeunesse de Sarasin. Celles-ci étant demeurées entre les mains de Ménage, le sieur Fleuri, son secrétaire, en fit, à son insu, une copie, dont, longtemps après, n'étant plus au service de Ménage, il traita, pour une légère somme, avec Barbin. Despréaux, consulté sur l'édition de ces pièces, ne les ayant pas trouvées indignes de leur auteur, Barbin les rédigea en deux volumes in-12, intitulés comme j'ai dit : *Nouvelles œuvres de M. Sarasin*. On pourrait les appeler des *fragments*, parce que ce sont des ouvrages qu'on voit bien qui ne sont pas achevés, des morceaux de poésie plutôt que des poëmes, jusque là que le sens et la rime manquent en divers endroits, que l'imprimeur a eu tort de ne pas marquer avec des étoiles. Le premier volume commence par une apologie de la morale d'Epicure. C'est un discours en prose assez long, puisqu'il est de cent soixante-dix-huit pages. Il y a de beaux endroits, et ce n'est pas un mauvais signe pour l'ouvrage, d'avoir été, quoique faussement, attribué à Saint-Evremont. Le reste de ce volume et le second tout entier ne contiennent que des pièces en vers, les plus longues desquelles, au nombre de trois, et en même temps les meilleures, sont l'églogue *Myrtil*, imité du Myrtilus de Hugue Grotius, et

a toujours été fidèle à l'écrivain dans les genres si divers qu'il a successivement abordés. On doit regretter que la passion littéraire ait manqué à Sarasin, et qu'il n'ait pas fait une étude de ce qui n'était pour lui qu'un délassement ; il semble n'avoir eu aucun souci de la postérité ; il ne s'est pas donné la peine de publier ses œuvres, et, si elles ont été recueillies, nous le devons aux soins pieux de Ménage et de Pélisson. Sarasin a montré tout ce que peut l'esprit sans génie, il s'est élevé bien au-dessus du médiocre sans atteindre le vrai beau.

deux essais de poésie héroïque, savoir la guerre espagnole, imitée du poëme de Pétrone, qui commence.

Orbem jam totum Victor Romanus habebat.

Et *Rollon conquérant*, pareillement imité tant de divers livres de l'Enéide de Virgile que du chant XVIe de la Jérusalem du Tasse, essais où règne d'un bout à l'autre une narration coulante, un sublime sans emphase, un art de paraître original en copiant. De quoi un si heureux naturel n'aurait-il pas été capable, si une plus longue vie lui avait donné le loisir de perfectionner ses ébauches ? » (*Mémoires de littérat.*, t. I, pag. 442).

SAINT-AMANT ET SCUDÉRY.

§ I.

Saint-Amant (Gérard de), est une des nombreuses victimes de Boileau ; je sais qu'il n'est pas facile de relever ceux qu'il a frappés, et que les morts de sa main sont bien morts. Cependant, Boileau a trop chargé la misère et l'extravagance de Saint-Amant ; il a pris à son égard des licences poétiques que l'impartialité de l'histoire doit relever. Ainsi, nous lisons dans sa première satire :

Saint-Amant n'eut du ciel que sa veine en partage ;
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage,
Son lit et deux placets composaient tout son bien,
Ou plutôt en effet Saint-Amant n'avait rien.
Mais quoi ! las de mener une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune,
Et, tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée ?
Il en revint couvert de honte et de risée,
Et la fièvre au retour terminant son destin
Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim.

Par respect pour Boileau, je ne critiquerai pas ces vers qui sentent un peu l'écolier : on ne comprend guère comment on peut engager un rien ; et, en admettant que ce rien se compose d'un habit, d'un lit et de deux placets, comment, après avoir mis tout cela en gage, on peut se présenter à la cour. Mais passons par-dessus ces petites difficultés. Ne croirait-on pas, sur la foi de Boileau, que Saint-Amant vécut déguenillé, qu'il se reput de l'air du temps, et, qu'au lieu de reposer dans un lit, il était réduit à percher et à dormir à la belle étoile. Qu'on se rassure, malgré l'autorité du satirique, Saint-Amant ne fut pas si malheureux ; il suffira, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur sa vie.

Marc-Antoine de Gérard était né à Rouen ; il prit le nom de sieur de Saint-Amant, sans doute, parce qu'il était né dans le voisinage de Saint-Amant. Sa naissance était médiocre, mais il put porter sans contestation le titre d'écuyer. Il fit partie de la maison du duc de Retz, et plus tard on le vit attaché au coadjuteur chez lequel on ne jeûnait guère ; peut-être fit-il une fois maigre chère, car nous savons qu'il a dîné chez Chapelain ; mais il aimait les bons repas, et il en faisait habituellement. En 1645, lorsque Louise-Marie de Gonzague fut épousée par Uladislas, roi de Pologne, Saint-Amant alla la rejoindre. Ce fut la plus brillante époque de sa fortune ; il toucha de bons appointements, fut fait conseiller d'État de la reine et gentilhomme de sa chambre. Il la représenta au

couronnement de la reine de Suède. Dans ces pays du Nord, pays de bonne chère et d'ivrognerie, Saint-Amant était sur son terrain, dans son élément véritable.

A son retour en France, sa santé s'altéra ; l'instrument qu'il avait forcé perdit son ressort et sa puissance. Lorsque son estomac fut dérangé, Saint-Amant se rangea ; il devint sobre par nécessité de régime ; on crut que c'était par détresse. La reine de Pologne ne cessa pas de fournir à ses besoins. Saint-Amant était de l'Académie. Ce n'est pas dans cette docte compagnie qu'on meurt de faim. Ainsi, Gérard de Saint-Amant n'est pas de ces illustres malheureux dont la vie fut une longue souffrance. Au contraire, il fut homme de plaisir, et il s'y livra aussi longtemps que la bonne constitution de sa *bête* le permit ; lorsqu'elle se détraqua, il fit relâche, et voilà tout. Sa destinée comme poëte n'est pas plus misérable, et il obtint au-delà de ses mérites. Sans jamais s'être fatigué par l'étude, sans avoir senti la férule, comme il le dit, il réussit à se faire un nom par quelques pièces qui se distinguaient des productions contemporaines, par la franchise du tour et le ton de la mauvaise compagnie qu'il fréquentait. Avec ce léger bagage, il entra à l'Académie ; de quoi peut-il se plaindre ? On voit que Boileau a fait un portrait de fantaisie.

Saint-Amant n'a de commun avec Scudéry, de qui je le rapproche, qu'un excessif amour-propre, la négligence du style et la qualité d'académicien : Scudéry

est classique ; Saint-Amant est romantique, au moins dans sa première manière ; car il en a plusieurs, comme on le verra. Saint-Amant avait de la verve, mais il manquait de goût et d'étude ; son talent s'épuisa vite faute de règle et d'aliment. Il réussit, dans sa jeunesse, dans les sujets badins et cyniques. Mais lorsqu'il voulut aborder la poésie sérieuse, il échoua complétement. Le *Moïse sauvé* a bien mérité les censures de Boileau ; nous nous en occuperons pour montrer jusqu'où peut aller le mauvais goût.

La première et la meilleure de ses pièces est la *Solitude*. Elle est entachée de mauvais goût ; le sentiment qui l'inspire n'est ni profond ni sincère ; mais elle porte les traces d'un talent véritable. Ce qui la dépare, c'est un mélange de sentiments et d'images contradictoires : la noblesse ou la grâce, lorsqu'elles s'y rencontrent, ne se soutiennent pas, et l'imagination est bientôt blessée par une image repoussante, ou le goût par un trait vulgaire et disparate. C'est ainsi qu'après avoir décrit les bords d'un marais, où les nymphes vont chercher le frais et se fournir de pipeaux, de joncs et de glais, il ajoute brusquement :

On y voit sauter les grenouilles,
Qui, de frayeur, se vont cacher
Sitôt qu'on les veut approcher ;

et que, dans la même pièce, il nous montre branlant aux branches d'un arbre

Le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit.

Le ridicule et l'horrible ne sont admissibles que suivant la théorie récente qui veut que le laid soit une partie du beau. Le triomphe de Saint-Amant est dans la peinture de ses parties de débauche et de ripaille où il était si bon acteur. Tantôt il se représente assis « sur un fagot une pipe à la main, » car Saint-Amant fut le premier fumeur entre les gens de lettres; tantôt il décrit ses transports dans une orgie où lui et ses amis se crevèrent [1] de manger et de boire; tantôt il exhale comiquement sa fureur contre Évreux, ville maudite, où il n'a pu trouver à se désaltérer, et il s'écrie :

O bon ivrogne! ô cher Faret!
Qu'avec raison tu la méprises;
On y voit plus de cent églises
Et pas un pauvre cabaret.

Disons en passant que Faret n'a pas mérité ce renom d'ivrogne que lui donna l'amitié de Saint-Amant, et que l'auteur du roman de l'*Honnête homme* n'avait de commun avec le cabaret que la consonnance de son nom.

C'est surtout dans les pièces de ce genre que se révèle l'originalité du talent de Saint-Amant. Sa *Rome ridicule,* qu'il composa pendant un voyage en Italie, prouve aussi sa vocation pour la satire. Il céda, comme un grand nombre de ses contemporains, à la manie des pointes, et il a le triste honneur d'avoir laissé les

[1] Voyez dans les *Œuvres de Saint-Amant* la pièce intitulée : *Crevaille.*

deux plus mauvaises qui se soient faites, c'est-à-dire celle que lui inspira l'incendie du Palais-de-Justice en 1614[1], et une autre moins célèbre et aussi misérable sur la paix entre la Russie et la Pologne :

> C'est, dit-il, un abus d'espérer
> Qu'autre paix, qu'une paix fourrée,
> En lieux si froids puisse durer.

Ces traits de mauvais goût ne sont que des peccadilles au prix de *Moïse sauvé*, qui est le véritable crime littéraire de Saint-Amant. C'est de ce péché capital qu'il fut surtout repris par Boileau. Quelle insolence, en effet, n'était-ce pas à un poëte de cabaret, encore ivre des fumées du vin et du tabac, d'aborder le sanctuaire et de se prendre à la Bible ! Le profanateur en fut cruellement puni. Son poëme est mal composé et plus mal écrit. L'action principale, le salut de Moïse, y tient la moindre place. Tout l'espace est rempli par des épisodes gauchement amenés à l'aide de songes et de récits, où sont longuement narrés les histoires des anciens patriarches et les futurs exploits de Moïse. L'auteur est toujours dans le passé ou dans l'avenir. Il paraît que pour se délasser de ses débauches et se reconcilier avec l'église il avait rimé, sans dessein arrêté, quelques chapitres des livres saints, et qu'il ne

> Certes à Paris on vit beau jeu
> Alors que madame justice
> Se mit le *palais* tout en feu
> Pour avoir mangé trop d'épice.

s'avisa que plus tard d'en former un ensemble ; mais de maladroites sutures ne donnèrent pas à l'œuvre l'unité qui manquait au plan : aussi le *Moïse* n'est-il qu'un poëme à tiroirs, sans action et sans intérêt.

Quant au style, c'est pis encore. La langue noble est pour Saint-Amant un idiome étranger ; il n'en connaît pas le vocabulaire. Lui qui parlait avec tant d'aisance et de verve l'argot des tavernes, lui qui trouvait si facilement le mot propre et les images appropriées à cette poésie de bas étage, il n'a plus qu'un style décoloré et de languissantes périphrases. Le pis est qu'il veut tout peindre, jusqu'au moindre détail. Chapelain a dit du *Moïse* que c'était une peinture parlante, et il a fait dans cet éloge la plus juste critique de la manière de Saint-Amant. La peinture poétique consiste en traits larges et saillants, et non en détails minutieux : la poésie doit négliger les petits détails qu'elle est inhabile à reproduire, et qui d'ailleurs fatiguent l'esprit sans éveiller l'imagination. Les poëtes descriptifs de l'époque qui nous a précédés sont souvent tombés dans ce défaut, sans songer que le goût sévère de Boileau l'avait déjà signalé. Saint-Amant est encore leur précurseur dans la manie des périphrases et dans l'horreur du mot propre : pour lui, le bec d'un oiseau devient « l'endroit aigu d'où sort la mélodie ; » un bouquet n'est plus un bouquet, mais

Un gracieux amas de couleurs différentes,
Dont le lustre s'unit aux grâces odorantes.

il se gardera bien de nommer l'éléphant, mais il dira en quatre vers bouffis qui veulent être pompeux :

> Le puissant animal, de qui l'insigne gloire,
> Ne gît pas seulement dans ses armes d'ivoire,
> Mais en sa trompe agile ou plutôt dans sa main,
> Et plus encor que tout, en ce qu'il a d'humain.

Brouter, c'est « tondre le riche émail qui fleurit sur le vert; » l'appétit devient « l'envie de toucher son palais des soutiens de la vie. » Il appelle les poissons « des rapides muets, » et les hirondelles « les petits précurseurs de la saison plaisante. » Je pourrais citer mille exemples de ce genre non moins ridicules que les précédents, et qui montrent clairement que Saint-Amant, faute de savoir parler la langue noble, a imaginé à son usage un jargon mi-burlesque et mi-pompeux, inconnu jusqu'à lui. J'avouerai cependant qu'il a rencontré par miracle une dixaine de vers élégants et nobles, qu'il met dans la bouche de Jocabed, lorsqu'elle livre aux flots du Nil le berceau de son fils, et que, par un nouveau prodige, ces vers sont l'écho d'une touchante élégie de Simonide, que certes Saint-Amant ne connaissait pas.

Sans ce malencontreux essai de poésie héroïque, Saint-Amant aurait échappé au ridicule qui couvre aujourd'hui son nom ; il a eu l'impardonnable tort de méconnaître la nature et la portée de son talent : le bon La Fontaine a dit :

> Quiconque est loup, agisse en loup
> C'est le plus certain de beaucoup.

Saint-Amant était homme de cabaret ; il devait y rester, et ne pas diriger vers la sainte demeure sa muse avinée et barbouillée de lie. S'il était demeuré fidèle à son premier culte, la critique le traiterait sans doute avec moins de défaveur, et on aimerait à redire après Boileau : « Je veux bien avouer qu'il y a du génie dans les œuvres de Saint-Amant, et avec la même sincérité que j'ai raillé ce qu'il a de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'il peut avoir d'excellent. »

§ II.

Scudéry fut dans son temps le rival de Corneille comme Pradon fut celui de Racine. L'histoire littéraire fourmille de semblables rivalités que les passions contemporaines n'expliquent pas suffisamment. Les coteries n'ont pas la puissance qu'on leur suppose ; et, lorsque le public épouse leurs passions, il est de bonne foi dans ses illusions ; le succès tient à l'éclat et au mouvement des compositions ; la raison est dupe du cœur et des yeux ; et tant que dure cette surprise, le charme subsiste. Le *Timocrate* de Thomas Corneille a fait fureur pendant quatre-vingts représentations consécutives ; et maintenant il n'a pas un lecteur.

Racine a donné le mot de ces contradictions entre l'opinion contemporaine et celle de la postérité. « La différence, disait-il, entre Pradon et moi, c'est que

je sais écrire. » Les œuvres de l'intelligence vivent moins par le plan et par les idées que par le style : le style est comme la matière des œuvres de l'esprit. Un édifice dure, quel qu'en soit le plan, s'il est construit avec le granit ou le marbre ; s'il est bâti à sable et à chaux, il s'écroule à la première tempête. Les mauvais écrivains bâtissent au sable et à la chaux, les bons emploient le granit et le marbre ; et ce qu'ils ont construit dure éternellement. Pour bien écrire il ne suffit pas d'exprimer sa pensée, il faut lui donner du relief et la graver, c'est là le secret des grands écrivains, et il n'y a pas de recette pour le leur enlever. Les grands écrivains sont ceux qui remuent fortement les intelligences, qui enfoncent profondément la signification des mots, suivant l'expression de Montaigne, qui, lui aussi, vit par le style. Le style a tant de puissance qu'il survit même à la langue ; celle de Rabelais, d'Amyot et de Montaigne est morte, mais le style fait vivre leurs ouvrages.

Maintenant si l'on nous demande pourquoi Scudéry fut célèbre et pourquoi il est oublié, nous répondrons qu'il avait certaines qualités qui plaisent et qui entraînent, mais qu'il ne savait pas écrire.

Quoiqu'il n'y ait pas lieu de réviser l'arrêt qui condamne Scudéry, il importe cependant de l'étudier, parce qu'il est le type de certains esprits qui forment dans la famille littéraire une espèce distincte et nombreuse ; esprits pleins d'ardeur et de fécondité, premières dupes d'eux-mêmes, mais dupes in-

curables, dont l'illusion est contagieuse, quoique les dupes qu'ils font après eux puissent être désabusés. Je les appellerais volontiers, par une métaphore empruntée à la physiologie, esprits sanguins, parce que la chaleur ne leur vient pas de l'âme, mais du corps. Il y a des intelligences qui ont en elles le principe de l'animation, et d'autres qui la tirent du tempérament. Cette complexion littéraire est fort heureuse, ceux qui en sont doués vivent sous un charme que rien ne peut détruire ; la surabondance et l'activité du sang leur donne à chaque instant de la vie le sentiment de la force et de la plénitude de leur existence ; de sorte qu'il ne leur survient jamais de doute, jamais d'hésitation sur eux-mêmes ; point de malaise, point de découragement, point d'amertume ; tout est pour le mieux avec la meilleure des organisations possibles. Tout ce qu'enfante leur esprit, et il enfante beaucoup, grâce au rapide mouvement des esprits animaux, les charme et les transporte. Ce qui leur vient ainsi sans peine, ils l'accueillent avec plaisir. N'essayez pas de les désabuser, vous n'y parviendrez pas ; leur amour-propre les cuirasse contre l'ironie qu'ils prennent au sérieux et contre la critique directe qu'ils attribuent à l'ignorance et à l'envie. Comment les détromper dans la conscience de leur bien-être et de leur bien-faire intellectuel ? comment porter la lumière dans ce sanctuaire impénétrable ? « Je sens, donc je suis : » c'est l'axiome de la conscience philosophique ; la conscience poétique leur dit : « Je

sens que cela est beau, » et ils concluent rigoureusement de leur sentiment à la réalité. C'est dans ce sens que je voudrais accepter l'exclamation de Boileau : « Bienheureux Scudéry ! »

Scudéry est Normand de naissance, mais Provençal, et peut-être Sicilien d'origine : il a conservé les traits de cette race méridionale que d'Aubigné a caractérisée dans *le Baron de Fœneste*. Scudéry a quelque chose du soldat fanfaron, mais chez lui c'est l'exagération, et non la feinte d'une qualité ; il se conduisit bravement au Pas-de-Suze, et le vicomte de Turenne lui rendit témoignage en pleine cour. Notre héros quitta de bonne heure le métier des armes, et se mit à écrire pour le théâtre. Dans la préface de *Lygdamon*, il se donne pour un poëte de la nature ; et parle de lui-même avec la vanité qui ne le quitta jamais : « Ne me croyant que soldat, je me suis encore trouvé poëte... J'ai passé plus d'années parmi les armes que d'heures dans mon cabinet, et j'ai usé beaucoup plus de mèches en arquebuses qu'en chandelles. » Il disait avec autant d'aplomb : « Si je me connais en vers, et je pense m'y connaître. » Il fit mettre son portrait en tête du *Lygdamon* avec cette épigraphe :

Et poëte et guerrier, — il aura du laurier.

Un plaisant y substitua :

Et poëte et gascon, — il aura du bâton.

Pour concilier ses goûts littéraires et ses souvenirs

guerriers on lui donna le gouvernement de Notre-Dame-de-la Garde, petit fort bâti sur un rocher près de Marseille. Madame de Rambouillet disait à cette occasion : « Cet homme-là n'aurait pas voulu un gouvernement dans une plaine ; je pense le voir sur le donjon de Notre-Dame-de-la-Garde, la tête dans les nues, regarder avec mépris tout ce qui est au-dessous de lui. » Il n'y demeura pas longtemps : en 1656, lorsque Chapelle et Bachaumont voulurent visiter ce donjon, quelqu'un leur dit :

> .....Là dedans
> On n'entre plus depuis longtemps.
> Le gouverneur de cette roche,
> Retournant en cour par le coche,
> A depuis environ quinze ans
> Emporté la clé dans sa poche.

Si Scudéry abandonna son poste de gouverneur, c'est qu'il croyait que son absence mettrait en péril les affaires de l'État. Il n'épargnait pas les conseils aux ministres, il en donna même aux rois dans des discours qui ont été publiés. Sa manie était de se croire propre à tout et supérieur en tout. Ces prétentions, qui dépassaient de beaucoup son mérite, le rendirent ridicule; mais de nobles qualités de l'âme compensaient ces travers de l'esprit et du caractère. Il se montra fidèle à la disgrâce de son ami Théophile que d'autres abandonnèrent lâchement. Il fut avec sa sœur un des courtisans de la captivité du prince de Condé pendant la Fronde, quoiqu'il ne fût rien moins que frondeur :

mais il gardait le souvenir des bienfaits du prince et de la duchesse de Longueville. Il fit mieux encore : Christine de Suède, pour laquelle il composa son *Alaric,* lui demanda d'effacer du poëme des vers en l'honneur du comte de La Gardie qu'elle avait disgracié : elle promettait une chaîne d'or pour prix de ce sacrifice. Scudéry répondit : « Quand la chaîne serait aussi grosse et aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'*Histoire des Incas,* je ne détruirais jamais l'autel où j'ai sacrifié. »

Toutefois Scudéry démentit la noblesse de son caractère lorsque la gloire de Corneille inquiéta sa vanité. Il avait accueilli ses premiers triomphes en confrère bienveillant; et même, à l'occasion de *la Veuve,* médiocre comédie de la jeunesse de Corneille, il s'était écrié :

Le soleil est levé, disparaissez étoiles!

Ce lever n'était qu'un faible crépuscule : mais, lorsque le soleil se leva réellement, lorsque sa splendeur éclipsa tous les feux de la nuit; en un mot, lorsque *le Cid* eut paru, Scudéry rompit brusquement avec son ami, et prêcha la croisade contre celui dont il avait salué les débuts avec enthousiasme. Corneille répondit à cette attaque par un rondeau fort spirituel, dont on a retenu ce vers qui fait image et peint tout Scudéry :

Chacun le montre au doigt comme un fou solennel.

Scudéry aurait dû se montrer moins ardent contre un

rival heureux, car le succès de ses propres ouvrages pouvait le consoler. L'admiration du public se partageait entre *le Cid* et *l'Amour tyrannique*. La postérité n'a pas admis ce partage, car on sait *le Cid* par cœur et l'on ne songe pas à retirer de *l'Amour tyrannique* quelques beaux vers tels que celui-ci :

La Victoire me suit, et tout suit la Victoire.

Scudéry passa longtemps pour l'auteur des romans de sa sœur (il est vrai qu'il y mit la main pour les descriptions de batailles et les dédicaces); il ne faisait rien pour désabuser le public, et il profita de la bonne renommée qu'ils lui donnaient pour épouser une femme d'esprit qui s'était éprise de lui à la lecture du *Cyrus* et de la *Clélie* publiés sous son nom. Mademoiselle de Martin Wast devint par là madame de Scudéry : elle est connue par un recueil de lettres fort ingénieuses.

Il est temps de dire quelque chose de la valeur littéraire de Scudéry. On ne saurait refuser à ses tragédies le mouvement de l'action et la facilité du style. L'éclat et la vigueur s'y rencontrent quelquefois ; et elles sont supérieures sans contredit à celles de Mairet, de Tristan et de Boisrobert qu'on admirait à la même époque. Il y a des scènes bien faites dans *Lygdamon, la Mort de César* et *l'Amour tyrannique,* quoique cette pièce ne soit point, comme le voulait Sarasin, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. On peut dire de Scudéry ce qu'Horace a dit de Lucilius :

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles. Cette tentation m'est venue à plusieurs reprises en lisant Scudéry; et, comme j'y ai cédé quelquefois, je ne puis résister au plaisir de citer une assez longue tirade qui m'est restée dans la mémoire après la lecture de *la Mort de César*. Brutus parle ainsi à Cassius :

Les peuples que le sort a soumis à des rois
En doivent respecter la personne et les droits :
Tel est mon sentiment, et je tiens que sans crime
On ne peut renverser un pouvoir légitime :
Mais César est injuste en voulant nous ôter
Ce que tous les trésors ne sauraient acheter.
D'égal il se fait maître, et Rome enfin trompée
Voit bien que c'est pour lui qu'elle a vaincu Pompée :
Qu'ils étaient deux rivaux, également épris,
Qui faisaient un combat dont elle était le prix :
Qu'ils avaient même but, et voulaient entreprendre
D'ôter la liberté feignant de la défendre ;
De sorte qu'en leur gain nous ne pouvions gagner,
Puisqu'ils avaient tous deux le dessein de régner,
Et que, de quelque part qu'eût penché la balance,
Rome devait souffrir la même violence.

Voilà des vers dont la pensée est belle, le style ferme et la facture noble avec aisance. Scudéry a rarement de pareilles rencontres ; il n'en eût jamais eu s'il n'avait pas ressenti quelque chose de cette influence secrète qui fait les poëtes. Mais comme, dans la confiance que lui inspirait son génie, il ne savait ni attendre ni choisir, les beautés qui lui sont échappées ont été ensevelies dans le fatras qu'engendre forcément l'improvisation appliquée à la poésie.

Dans une notice sur Scudéry, M. Théophile Gautier

a cité une assez grande partie de la description de ce palais auquel Boileau fait allusion dans ces vers de l'*Art poétique :*

> Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
> Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Si Boileau n'eût pas sauté ces vingt feuillets, il y aurait trouvé des détails d'architecture rendus avec une merveilleuse industrie. Ce poëme d'*Alaric,* si décrié, ce poëme fait à la course, n'est cependant pas illisible, comme la *Pucelle* de Chapelain et le *Clovis* de Desmarets, et Voltaire en a tiré quelques traits qui ne déparent pas la *Henriade.* En le lisant, on déplore l'abus du talent, mais on y rencontre des étincelles de poésie. Il est rare que Scudéry ne débute pas heureusement ; mais son incurable négligence gâte tout : aussi, à côté d'expressions élevées et vraiment poétiques, trouve-t-on d'incroyables platitudes, qu'un écolier effacerait avec indignation, s'il ne les avait pas arrêtées au passage. Croirait-on que l'homme qui a écrit les vers que j'ai cités plus haut ait laissé subsister les lignes suivantes ?

> La belle a dans les yeux du feu, de la colère,
> Du dépit, de l'orgueil, de la douleur amère,
> De la honte, qui vient du sentiment qu'elle a,
> Et pourtant de l'amour plus que de tout cela.

Et ailleurs :

> Craignons tout, craignons tout, nous avons tout à craindre,
> Plaignons-nous, plaignons-nous, car nous sommes à plaindre.

Que dire de cette imitation d'un admirable vers de Virgile?

Trois fois pour l'embrasser cette belle courut,
Et toutes les trois fois cette belle ne put.

On ne finirait pas si l'on voulait reproduire tous les exemples que fournit Scudéry de ces négligences insolentes; j'aime mieux rapporter quelques traits heureux que les meilleurs poëtes ne désavoueraient pas. On sait que Boileau aimait à citer ces vers qui commencent le septième chant d'Alaric :

Il n'est rien de si doux pour un cœur plein de gloire
Que la paisible nuit qui suit une victoire.

Il aurait pu citer encore cette comparaison entre Alaric, recevant sans orgueil les hommages des peuples, et l'Océan que le tribut de tant de fleuves ne trouble pas dans son calme majestueux :

Tel on voit l'Océan recevoir cent rivières
Sans être plus enflé, ni ses ondes plus fières.

Et cette description d'une rade :

En un lieu retiré, solitaire et paisible,
La mer laisse dormir sa colère terrible,
Et sous deux grands rochers qui la couvrent des vents
Elle abaisse l'orgueil des flots toujours mouvants.

Tout le monde connaît ces deux vers tirés de la description des enfers:

Et ce mélange affreux qu'accompagne un grand bruit
Luit éternellement dans l'éternelle nuit.

On pourrait facilement élargir cette couronne poétique de Scudéry; mais à quoi bon cueillir si peu de fleurs entre tant de chardons. Il est juste qu'un écrivain paie les intérêts de son admiration pour lui-même et de son mépris pour le public. La fortune de Scudéry ne fut jamais bien brillante. Toutefois sa destinée fut heureuse. Sa réputation de poëte dura autant que sa vie, sa vanité ne baissa point, et il resta toujours en deçà de la misère; de plus il fut académicien : on peut dire que justice lui a été rendue et qu'il a été rétribué suivant ses œuvres par une célébrité viagère et par l'immortalité du ridicule.

SCARRON.

Scarron est le poëte de la Fronde et le type de la poésie burlesque. Le genre qu'il a mis en vogue est décrié, et Scarron ne l'est pas, car son nom a conservé une signification littéraire et une certaine importance historique ; or, c'est quelque chose que de laisser dans les souvenirs une trace profonde. Si Scarron n'était qu'un bouffon, on n'en parlerait non plus que de d'Assouci[1] son triste imitateur. S'il s'est placé hors de comparaison, c'est que la bouffonnerie n'était pas le

[1] Assoucy ou d'Assoucy (Charles Coypeau), fils d'un avocat au parlement, naquit à Paris en 1605. Poëte misérable dans un genre que le goût désavoue, le burlesque, son nom ne serait pas arrivé jusqu'à nous si celui qui l'a porté n'était convaincu de mauvais vers et soupçonné de mauvaises mœurs. Il préluda à cette étrange célébrité par les désordres de son enfance. A neuf ans, il s'échappa de la maison de son père, se rendit à Calais où il se donna pour un descendant de Nostradamus. Prétendu fils d'un faux prophète, il prit les allures d'un thaumaturge, et le peuple qui le crut sorcier voulut le jeter à la mer. Au lieu de se laisser noyer, d'Assoucy s'embarqua pour l'Angleterre. On ne sait pas ce qu'il y fit. A son retour en France, il s'attacha à la duchesse de Savoie, fille de Henri IV, qu'il encensa par des couplets qu'il chantait en s'accompagnant du luth ; il remplit les mêmes fonctions auprès de Louis XIII, et de Louis XIV enfant. C'est à cette époque qu'il composa ses vers burlesques parmi lesquels on distingue Ovide

fond, la substance même de son esprit, mais le tour particulier d'un génie qui ne manquait ni de sens, ni de force, ni de délicatesse; c'est qu'à tout prendre il avait une belle intelligence. Ce poëte mérite donc d'être étudié avec soin ; seul en France, quoique les imitateurs n'aient pas manqué, il a réussi dans un genre que le goût réprouve et qui peut seulement passer à force d'esprit. Le succès, en pareil cas, est plus qu'une présomption favorable.

en belle humeur qu'il travestit par émulation de la gloire de Scarron, et le ravissement de Proserpine en vers burlesques. Il retourna à la cour de Turin dont il se fit chasser. Depuis il mena une vie errante à travers la France et l'Italie, faisant métier de troubadour et toujours escorté de deux jeunes pages qui firent naître contre ses mœurs de honteux soupçons. Chapelle et Bachaumont ont illustré un des épisodes de sa vie vagabonde. Les femmes de Montpellier ne parlaient de rien moins que de le brûler en place publique après l'avoir écorché. Les petits pages étaient la cause de cette émeute féminine à laquelle le pauvre poëte échappa par la fuite. En Italie, son humeur satirique le fit jeter dans les prisons du saint office. Pendant ce loisir forcé, il écrivit un livre de pensées sur la Divinité. Sa résipiscence provoqua l'indulgence du pape qui lui donna la liberté. D'Assoucy, revenu en France, fut bientôt enfermé à la Bastille et au Châtelet où il demeura six mois. Quatorze ans environ après sa délivrance, il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans vers 1679. Nous savons par Brossette qu'il fut très sensible aux critiques de Boileau, qui trouve ses vers à peine dignes d'occuper les loisirs des laquais et des pages, et qui s'écrie dédaigneusement dans son *Art poétique :*

Et jusqu'à d'Assoucy tout trouva des lecteurs.

Cyrano de Bergerac l'a traité avec sa brutalité accoutumée, et du ton qu'il a pris contre Montfleury, Scarron et les Frondeurs. Dans une lettre qu'il adresse à notre pauvre poëte, il le représente, sifflé, rapé, crotté, endetté, infect, et il promet, ce sont ses propres expressions, de renverser sur lui un si long anéantissement, qu'il ne sera pas vrai de dire qu'il ait jamais vécu. Que Cyrano n'a-t-il prédit juste !

Scarron appartenait à une famille distinguée qui comptait d'illustres membres dans la robe et dans l'église. Son père était conseiller au parlement de Paris et possédait vingt mille livres de rentes dont la meilleure part devait revenir au jeune Paul, aîné de sa famille et fils unique. La perspective qui s'ouvrait devant son enfance était brillante : la nature l'avait doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit, et la fortune de son père lui promettait un riche patrimoine. Pour réussir facilement dans ce monde, il faut le concours de l'homme et de la condition ; la société est ainsi faite. Si la condition est mauvaise, vous pourrez lutter vainement même avec de puissantes facultés ; si les facultés sont faibles, vous pourrez perdre tous les avantages d'une heureuse condition. Le progrès des institutions modernes tend à atténuer cette inégalité sociale, mais il ne parviendra jamais à l'effacer : tant que la famille subsistera, et son existence est la condition vitale de toute société, ce sera toujours un avantage ou un inconvénient d'être le fils de son père ; il faut s'y résigner, car l'utopie de Saint-Simon est une chimère. Les avantages que Scarron tenait de la nature et de la condition furent détruits en partie par le dérangement de sa fortune et de sa santé, voici comment.

Le conseiller Paul Scarron, qu'on surnommait l'Apôtre parce qu'il avait toujours saint Paul à la bouche, était, j'emploie ici les expressions de son fils, le meilleur des hommes et non le meilleur des pères.

Incapable de supporter le veuvage, il donna à ses enfants une belle-mère et cette belle-mère fut une marâtre : le jeune Scarron, tout enfant qu'il était, fut assez clairvoyant pour reconnaître que Françoise de Plaix dénaturait et détournait à son profit la fortune paternelle, et assez indiscret pour s'en plaindre. Son bon apôtre de père, pour avoir la paix du ménage, éloigna le jeune rebelle qui alla passer à Charleville sa treizième et sa quatorzième année ; lorsque la tempête fut apaisée, il revint sous le toit paternel, où son temps se partagea inégalement entre l'étude et le plaisir. On le défrayait assez largement, et dans l'insouciance de sa jeunesse, il ne parut pas songer à l'avenir : les plaisirs et les voyages le menèrent au-delà de sa vingt-cinquième année. Mais la maladie l'arrêta tout à coup.

Pour avoir dans le monde une contenance et l'apparence d'un état, il avait pris le petit collet et le titre d'abbé ; titre commode qui n'était qu'un passeport pour les jeunes voluptueux. Le jeune Scarron travailla si bien sous cet habit contre l'esprit de la continence chrétienne qu'il se mit hors d'état de continuer. La Beaumelle, dans ses Mémoires sur Madame de Maintenon, mémoires piquants, mais remplis d'allégations douteuses, rattache la maladie de Scarron à une farce de carnaval qui se serait passée au Mans. Il raconte, sans même avoir pour lui l'autorité de la tradition, que Scarron, allant prendre possession de son canonicat du Mans, se déguisa avec quelques

étourdis en sauvage, et que son bizarre accoutrement ayant excité les huées, la fureur même de la populace, il fut obligé de prendre, à son corps défendant, un bain froid dans la Sarthe. Ce bain, pris à contretemps, serait le principe des douleurs et de la difformité de Scarron. Cette anecdote n'est qu'une parodie de l'aventure de Charles VI ; l'eau est substituée au feu, et l'infirmité à la folie. La chronologie, indépendamment du silence des contemporains, réfute victorieusement ce récit. Scarron était perclus depuis sept ans, lorsqu'en 1645 la protection de Lavardin, évêque du Mans, lui fit obtenir une prébende ou un canonicat. Ce ne sont pas les eaux de la Sarthe, mais les drogues des charlatans qui ont cloué pour vingt-deux ans Scarron sur son fauteuil de misères, d'où partirent et autour duquel se débitèrent tant de bons mots et de gaillardises. Notre brillant abbé, notre coureur d'aventures fut brusquement arrêté par la goutte, cette cruelle expiation de la débauche. Ses cuisses commencèrent à former avec son corps un angle obtus dont les côtés se rapprochèrent en angle droit qui finit par devenir et demeurer aigu ; de sorte que la ligne droite de son corps fut brisée et amenée à la forme d'un Z. Punition bien sévère, quels qu'aient été la gravité et le nombre des délits. Scarron voulut guérir, il y employa toutes les ressources de l'art, il fit même, sur la foi d'un charlatan, le voyage du Marais au faubourg Saint-Germain pour prendre un bain de tripes, et il revint au Marais retrouver ses amis, tout aussi perclus

qu'auparavant et non moins gaillard. Plus tard il se berça d'une autre chimère, et songea à aller chercher sous le ciel brûlant des tropiques la guérison de ses maux. Ses tentatives et ses projets avortèrent également.

Quel que soit le principe de cette étrange maladie, les conséquences en sont incontestables. C'est de ce jeu cruel et bizarre de la nature qu'est née en France la poésie burlesque. La maladie avait laissé vivre dans ce corps difforme un esprit pénétrant et railleur; pour se venger gaiement et alléger ses souffrances physiques, le spirituel malade essaya de faire, ou plutôt de défigurer, le monde à son image. Ses ennemis naturels furent dès lors la noblesse, la grandeur, la régularité, l'héroïsme. Il transformera tout cela pour l'amener au ridicule. Sa première campagne fut contre l'Olympe et les Géants; sa seconde contre Virgile et son héros : il fit le Typhon et travestit l'Enéide. Il fit grimacer les figures héroïques et ramena les belles créations du génie antique aux proportions mesquines de la bourgeoisie et de la populace. Il donna aux dieux et aux héros les mœurs du Marais, le langage de la rue Saint-Denis. Ce travestissement pratiqué par un esprit naïf dans son affectation, délicat sous sa grossièreté d'emprunt, surprit, charma le public et fit fortune. Le burlesque saisit toutes les imaginations, comme, dans les temps d'épidémie, la grippe prend tout le monde à la gorge. L'apparente facilité de ce genre de raillerie fit plus d'une victime, et le grave Brébeuf, Brébeuf lui-même, cédant à la contagion,

s'avisa de travestir misérablement Lucain qu'il avait noblement traduit. Scarron éprouva quelques remords d'avoir suscité tant et de si piètres imitateurs, mais il doit leur savoir gré d'avoir mis en relief l'originalité de son esprit par leurs insipides contrefaçons.

On serait tenté de croire que le burlesque est né de la Fronde ; il n'en est rien : le burlesque est le produit naturel, spontané de l'esprit et de la difformité de Scarron : il rencontra la Fronde, à point nommé, qui lui donna l'essor et la vogue. Le prince de Condé, qui ne manquait pas de goût, déclara tout d'abord que les barricades et la guerre de Paris devaient être chantées en vers burlesques, et il donna lui-même le signal de la plaisanterie bouffonne en présentant à la cour un petit bossu, tout emplumé, tout chamarré, comme généralissime des troupes de la Fronde. Cette raillerie n'était guère charitable de la part du frère du prince de Conti, mais elle montre l'esprit du temps et fait pressentir qu'une Iliade ainsi commencée ne pouvait avoir d'autre Homère que Scarron. Le poëte tenait sa lyre sur laquelle il avait préludé par des accords grotesques, lorsque les événements qu'il devait consacrer par ses chants vinrent lui fournir la matière de son étrange épopée.

Des historiens amis du paradoxe ont voulu dépouiller la Fronde de son caractère frivole pour en faire une des grandes crises de la société monarchique. Ils l'ont jugée par l'importance des acteurs, sans faire attention à la nature de l'action. Sans doute le per-

sonnel de la troupe est fort remarquable : je vois bien tout l'appareil d'une grande représentation, de riches costumes, d'éminents personnages; mais où est le plan du drame, quel en est le but, quel en sera le dénoûment? Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut voir dans la Fronde qu'une parodie de la Ligue et un programme bouffon, mais incompris, de la Révolution. Les grandes puissances du moyen âge y reparaissent, il est vrai, mais c'est pour donner leur démission ; celle des temps modernes s'y montre, mais elle fait relâche, et cela pour ne rentrer en scène qu'après un siècle et demi. Voilà bien l'antique féodalité dans les princes et les grands seigneurs, le clergé dans le coadjuteur, les états-généraux dans le parlement, la nation armée dans ces bourgeois qui font des barricades, qui montent gravement la garde et qui vont parfois, dans leurs accès guerriers, se faire battre hors des barrières! Mais les princes veulent-ils sérieusement démembrer la France? veulent-ils faire de la Bourgogne, de la Bretagne, de la Normandie, de la Guienne, de la Champagne, des royaumes indépendants? le clergé songe-t-il à ressaisir son pouvoir, à soumettre la couronne à la mître épiscopale ou à la tiare? le parlement pense-t-il à s'ériger en puissance législative et constituante? la nation aspire-t-elle à faire reconnaître sa souveraineté? Rien moins. Tous ces représentants du passé et ces précurseurs de l'avenir veulent forcer une faible femme à renvoyer un ministre qui lui plaît, et pour cause, et qui leur dé-

plaît, non sans raison : s'ils y réussissent, tout sera dit ; s'ils y échouent, tout sera dit encore.

> .....Certamina tanta
> Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Après une guerre d'intrigues, de chansons, de pamphlets, de malices et de perfidies, tous les acteurs, après avoir changé de rôle plusieurs fois, n'ayant rien à s'envier ni à se reprocher en fait de versatilité et de ridicule, prendront bravement leur parti : les princes deviendront la décoration et les soutiens du trône; le parlement enregistrera docilement les édits de toute nature, il rendra des arrêts et quelquefois des services ; le clergé se retirera de la politique pour rentrer dans les temples, et la nation, sous l'aile de la royauté, se fortifiera par l'industrie et par la science, prenant peu à peu le sentiment de ses devoirs et de ses droits pour remplir les uns et faire valoir les autres, quand son heure sera venue.

Je crois donc qu'il faut laisser à la Fronde sa physionomie historique : elle réunit toutes les conditions esthétiques du ridicule, car elle s'est beaucoup agitée pour ne rien produire ; elle ressemble un peu au Matamore des comédies contemporaines, agitant une grande épée qui ne frappe jamais, prodiguant les paroles et les gestes de menace, et, au demeurant, toujours battu. Elle prête à rire, parce qu'elle se remue sans but, parce qu'elle s'effraie d'elle-même ; enfin, parce qu'avec l'accoutrement d'une guerre civile et

l'attirail d'un révolution, elle n'est qu'une mutinerie. C'est pour cela qu'elle revenait de droit à Scarron.

Lorsque la Fronde éclata, Scarron gardait rancune à Mazarin pour ne l'avoir payé qu'en compliments de la dédicace du Typhon ; et, quoiqu'il fût en possession du brevet de malade de la reine, charge qu'il exerçait, dit-il, avec intégrité, car c'était un malade d'honneur, il n'hésita pas à se prononcer contre le favori d'Anne d'Autriche. La Fronde était le parti des gens d'esprit, toujours enclins à l'opposition, et les liaisons de Scarron avec le coadjuteur et madame de Longueville l'emportèrent facilement sur la reconnaissance qu'il devait à la reine. Dans les pamphlets de la Fronde, on sent partout soit la muse, soit l'inspiration de Scarron. Beaucoup sont de lui et les autres tiennent de lui. Il échauffait la verve de Blot et de Marigni, ces féconds improvisateurs dont les chansons et les triolets alimentaient sans cesse la malignité publique. Ces plaisanteries ont beaucoup perdu de leur sel, mais le tour heureux des couplets de Blot et des triolets de Marigni font distinguer les traits qu'ils ont lancés dans l'immense fatras de ces volumineux recueils qu'on ne peut lire aujourd'hui sans fatigue et sans dégoût. Ces spirituels auxiliaires de Scarron contrastent habituellement avec la manière brutale et grossière de leurs imitateurs qui, ne se contentant pas d'insulter à la pudeur, outragent à chaque pas le goût et la langue. Je ne prétends pas louer outre mesure l'urbanité contemporaine; mais la presse satirique de nos

jours, même dans ses plus grands écarts, est chaste, réservée, polie, au prix de la plupart des Mazarinades. Cette réserve relative est un bienfait de la liberté. Lorsque le droit de publier sa pensée s'exerce régulièrement sous le contrôle de la loi, la médisance elle-même s'impose des limites, tandis que dans les écrits clandestins la calomnie n'en reconnaît pas. Les frondeurs abusèrent de la licence même. La vie privée que nos lois ont murée n'a pas de mystère pour eux, et ils dévoilent ou inventent, sans scrupule, les scandales les plus honteux. Scarron, poussé par le démon de l'invective, alla aussi loin, plus loin même que pas un des pamphlétaires ; après avoir chanté en vers burlesques les barricades et le triomphe de Broussel, aussi bien que la fuite de la cour à Saint-Germain, il trempa sa plume dans le fiel et dans la boue pour écrire la Mazarinade. Cette fois la frénésie lui enleva l'esprit. Il faut que ce jour-là la détresse de ses finances ait fait chômer sa gourmandise, et il se sera fâché comme un enfant qu'on a mis au pain sec. Mazarin, qui prenait gaiement les plaisanteries qui ne portaient que sur le ministre et le favori de la reine, perdit patience en lisant cette diatribe où l'obscénité rivalise avec la violence, où sont réveillés quelques honteux souvenirs de sa jeunesse. C'est ainsi qu'au siècle précédent, de cette nuée de pamphlets qui s'abattirent sur le cardinal de Lorraine, après l'affaire d'Amboise, un seul, l'*Épître au Tigre de France,* le piqua assez vivement pour émouvoir sa bile et troubler le flegme philoso-

phique avec lequel il accueillait tous les outrages.

Les contemporains ne se sont pas mépris sur l'importance de Scarron dans la littérature de la Fronde. L'expression de ce sentiment se trouve dans un curieux passage d'une lettre adressée aux frondeurs, où les souffrances du poëte cul-de-jatte sont présentées comme une expiation de son ingratitude et de sa médisance. Scarron y devient un personnage symbolique: comme il est le coryphée et le premier coupable entre les pamphlétaires, il est transformé en Prométhée burlesque, enchaîné non sur le Caucase, mais dans un fauteuil; garotté non par les anneaux d'une chaîne d'airain, mais par les nœuds d'une goutte assassine. Cette personnification de la Fronde en Scarron appartient à ce Cyrano de Bergerac [1] dont la forte intelligence,

[1] C'est une étrange destinée que celle de ce Cyrano, qui, pour n'avoir pas suivi l'esprit de son siècle et pour s'être tenu à distance de toutes les coteries littéraires, a passé presque inaperçu de ses contemporains, et méconnu de la postérité, quoique pendant sa courte carrière il ait laissé de nombreux témoignages de son courage et de son esprit. Sa valeur fabuleuse était sans doute un faible titre aux yeux des gens de lettres ses confrères dans un temps où Chapelain, appelé malicieusement à servir de second dans un duel imaginaire, suspendait au croc sa longue rapière pour ne plus la dépendre de sa vie. Mais ce n'est pas là le seul motif de cet isolement singulier. Cyrano ne voulait pas plus de Mécènes que de prôneurs; c'était de plus un esprit fort, un philosophe. Il faisait de la science avec Rohaut, et de la métaphysique avec Gassendi. C'était, il faut le dire, un franc matérialiste. Son Voyage dans les états de la lune, son Histoire comique du soleil, renferment les idées les plus originales et les plus profondes sur la physique, la morale et la politique. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas inventé les ballons, mais sa chimère était de voyager dans les airs, et des trois machines qu'il imagine pour ce périlleux voyage, il y en a une qui touche de bien près à la solution

longtemps ballottée entre la folie et le génie, demeura, en fin de lutte, à la folie. Elle est trop curieuse pour que je me refuse le plaisir de la citer : « Peuple séditieux, accourez pour voir un spectacle digne de la justice de Dieu ; c'est l'épouvantable Scarron qui vous est donné pour exemple de la peine que souffriront aux enfers les ingrats, les traîtres et les calomniateurs de leurs princes. Considérez en lui de quelles verges le ciel châtie la calomnie, la sédition et la médisance. Venez, écrivains burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon ; confessez, en regardant les écrouelles qui le mangent, qu'il n'est pas seulement le malade de la reine, comme il le dit,

du problème. Il a posé le premier et développé avec esprit le fameux principe *tout est dans tout*, conséquence rigoureuse du système atomistique, qu'il emprunte à Démocrite ; il a aussi entrevu le système de la perfectibilité, en donnant à la jeunesse des états de la lune le pas sur les vieillards. Au reste, dans ces deux romans, il a frayé la route que Swift et Voltaire ont parcourue depuis. On doit regretter que la mauvaise physique d'Epicure ait si fort asservi son imagination, car il était né pour le théâtre et surtout pour la comédie : le *Pédant joué*, chef-d'œuvre d'un écolier de dix-huit ans, promettait un grand poëte comique. Il y a là cinq ou six caractères bien tracés et des scènes entières que Molière n'aurait pas désavouées, que même il s'est appropriées, sans mot dire. Ajoutons à cela que la mort d'Agrippine n'est pas un pur galimatias, comme le veut Tallemant qui ne l'a pas lue, mais que le caractère de Séjan y est vigoureusement dessiné, et qu'il y a, comme disait le libraire Sercy, de belles impiétés et de plus des vers admirables. Cent ans avant Voltaire, la tragédie philosophique était trouvée. Il est vrai que Cyrano est mort fou, mais il n'a pas vécu fou, et ce n'est pas merveille que sa raison ait déménagé en essayant de comprendre les atomes et l'infini ; il paraît d'ailleurs que, pour l'achever, une poutre lui tomba sur la tête. Je ne voudrais pas mettre nos plus solides cerveaux à cette double épreuve. — M. Ch. Nodier a fait sur Cyrano une curieuse notice.

mais le malade du roi : il meurt chaque jour par quelque membre, et sa langue reste la dernière, afin que ses cris vous apprennent la douleur qu'il ressent. Vous le voyez, ce n'est point un conte à plaisir : depuis que je vous parle, il a peut-être perdu le nez ou le menton. Un tel spectacle ne vous excite-t-il point à pénitence? Admirez, endurcis; admirez les secrets jugements du Très-Haut; écoutez d'une oreille de contrition cette parlante momie... Admirez donc, admirez combien sont grands et profonds les desseins de la Providence; elle connaissait l'ingratitude des Parisiens envers leur roi, qui devait éclater en mil six cent quarante-neuf; mais, ne souhaitant pas tant de victimes, elle a fait naître quarante ans auparavant un homme assez ingrat pour expier lui seul tous les fléaux qu'une ville entière avait mérités. Profitez donc, ô peuple! de ce miracle épouvantable; et si la considération des flammes éternelles est un faible motif pour vous rendre sages et pour vous empêcher de répandre votre fiel sur l'écarlate du tabernacle, qu'au moins chacun de vous se retienne par la peur de devenir un Scarron. » Voilà bien de l'honneur pour Scarron qui se trouve tout ensemble l'Homère et le Prométhée de la Fronde; il ne soupçonnait pas sans doute que sa sciatique dût lui attirer tant de gloire.

Pour que rien ne manquât à notre auteur comme symbole de son époque, il se retourna contre ceux qu'il avait servis, et il les chansonna, après les avoir chantés. Sa palinodie est constatée par un triolet, une

chanson et un sonnet. Voici le triolet qui suivit d'assez près la *Mazarinade :*

Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.
Frondeurs, vous n'êtes que des fous ;
Il faut désormais filer doux.
C'est mauvais présage pour vous,
Qu'une fronde n'est qu'une corde.
Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.

La Fronde vaincue, Scarron essaya de faire sa paix avec Mazarin triomphant : il s'humilia sans vergogne, comme il s'était emporté sans mesure. Cyrano était bien dupe de le prendre au sérieux et de le traiter ainsi de Turc à Maure. Il y avait de l'injustice à juger la conduite et le caractère de Scarron au point de vue d'une morale rigoureuse : car il faut passer beaucoup de choses à un malade. Scarron, après une enfance négligée, et une jeunesse dissolue, surpris par la maladie au milieu d'une vie de dissipation et de plaisir, ne fut guère qu'un grand enfant ; il conserva, le reste de ses jours, toutes les passions de l'enfance, sa gourmandise, sa convoitise et ses emportements. Peu soucieux de dignité morale, il quémandait de tous côtés, recevait de toutes mains, s'emportait à tort et à travers, insultait ses bienfaiteurs et demandait humblement pardon. Mais il ne gardait rancune à personne, s'apaisait comme il s'irritait, et, dans l'occasion, faisait le bien avec empressement et bonne grâce. Balzac, dans des vers latins élégants et pompeux, a fait de

Scarron, riant au milieu des souffrances, un héros supérieur aux antiques stoïciens, impassibles dans la douleur. Balzac est aussi loin de la vérité que Cyrano.

Un malheur vient rarement seul. Lorsque la maladie surprit Scarron, la fortune de son père, déjà entamée par les malversations de sa belle-mère, fut plus sérieusement compromise par l'exil du vieux conseiller, qui avait osé résister en plein parlement à l'impérieuse volonté de Richelieu; et lorsqu'il mourut, au lieu d'un riche héritage, il ne légua à son fils qu'un procès, que celui-ci se donna le plaisir de plaider et qu'il perdit gaiement. Infirme et pauvre, Scarron fut réduit pour vivre à travailler comme un artisan, et fit de son esprit métier et marchandise. Il demeura vingt-deux ans cloué sur son fauteuil, ne conservant que l'usage des doigts, de la langue et de l'estomac. Il usa et abusa de ce qui lui restait; de ses doigts pour écrire, de sa langue pour médire, de son estomac pour digérer et même s'indigérer : la raillerie et la gourmandise furent les plus puissantes compensations de son long martyre. Son petit salon, tendu de damas jaune, devint un bureau d'esprit et un réfectoire où chacun apportait son contingent d'esprit et de victuailles. Le coadjuteur, la belle Ninon, Sarasin, Marion de Lorme, Ménage, le comte de Lude et Villarceaux venaient s'asseoir auprès du malade, approvisionnés de gaieté et de vivres pour mettre en jeu l'esprit et l'appétit de leur amphitryon. La dépense

était considérable dans cette maison toujours ouverte, et où Scarron avait recueilli ses deux sœurs, dépossédées comme lui de la fortune paternelle. Notre poëte s'ingéniait à trouver les moyens de maintenir les habitudes de luxe qu'il avait contractées dans des temps plus heureux. N'ayant d'autre capital que son cerveau, il dut le pressurer pour l'amener à produire des revenus suffisants : le théâtre était une mine féconde; il fit des comédies et des tragi-comédies : le burlesque, que le *Typhon*, son premier ouvrage, avait mis à la mode, se vendait bien; il continua de faire du burlesque : les romans n'avaient pas cessé d'être en faveur; il composa le Roman Comique : quelques grands seigneurs se donnaient des airs de Mécènes; il attaqua leur bourse par des épîtres, des odes, des sonnets et des dédicaces, regrettant toutefois la déconfiture du financier Montauron, qui avait si grassement payé les hommages de Corneille :

> Montauron dont le quart d'écu
> Se prenait si bien à la glu
> De l'ode et de la comédie.

Ces libéralités privées et la probité généreuse de Quinet [1], qui achetait et payait toutes ses œuvres, pourvoyaient en partie aux dépenses de Scarron; je dis en partie, parce que si, comme Panurge, il avait

[1] Scarron appelait cette branche de son revenu son *marquisat de Quinet*.

soixante et trois manières de se procurer de l'argent, il en avait autant et plus pour le *dépendre*. Heureusement dans les dernières années de sa vie la munificence du surintendant Fouquet[1] fut inépuisable, et prévint la détresse qui le menaçait. Scarron témoigna sa gratitude à son bienfaiteur dans une pièce remarquable par la délicatesse des pensées et l'élévation du style. Elle commence par ces vers :

> Muses, ne pleurez plus l'absence de Mécène
> Qui vous rendait si doux les rivages de Seine !

et l'on y remarque surtout ceux-ci, auxquels l'inaltérable dévouement de Pélisson, de La Fontaine et de madame de Sévigné donne un sens prophétique :

> Car ce n'est pas sans choix qu'il répand ce qu'il donne :
> Il sait, par le mérite, estimer la personne ;
> Et peu, dans le haut rang où sa vertu l'a mis,
> Ont mieux que lui su faire et choisir des amis.

Puisque nous sommes assurés que Scarron, malgré les apparences, n'est pas destiné à mourir de faim, nous pouvons nous occuper sans arrière-pensée douloureuse de l'examen de ses ouvrages, en commençant par le burlesque, genre de comique dont il est

[1] Le surintendant fit accorder à Scarron un privilége qui l'autorisait à organiser en corporation les déchargeurs qui rançonnaient les rouliers et les voyageurs aux barrières de Paris. L'exploitation de ce privilége procura d'abord un revenu de quatre ou cinq mille livres à Scarron qui le vendit ensuite pour une somme assez considérable. On ne fit un crime de cette concession et de ce trafic, ni à Scarron ni à son bienfaiteur.

l'inventeur et dont il est resté le modèle. Le burlesque est la transformation des caractères et des sentiments nobles en figures et en passions vulgaires, opérée de telle sorte que la ressemblance subsiste sous le travestissement, et que le rapport soit sensible dans le contraste. Pour en sentir le sel, il faut avoir sous les yeux ou dans l'esprit le modèle qui a été travesti. Pour ceux qui n'ont pas lu Virgile, l'*Enéide* de Scarron risque fort de n'être qu'une bouffonnerie; pour les connaisseurs, c'est une critique fine et une plaisante caricature.

L'art de Scarron consiste à prendre dans le vulgaire les traits analogues à ceux des divinités et des héros du poëme. Son procédé diffère de la parodie en ce qu'il conserve à ses personnages leur rang et leur condition en abaissant leur langage et leurs mœurs, et cette opposition est un élément de plus pour le comique. Avec un peu de bonne volonté et de malice, le pieux et sensible Énée, si souvent en pleurs et en oraisons, devient facilement, sans être méconnaissable, un Nicaise bigot et larmoyant : Jupiter, en querelle avec sa femme, n'est plus qu'un mari brutal, et Junon une ménagère acariâtre; Cassandre, la prophétesse, une diseuse de bonne ou de mauvaise aventure, auteur d'almanachs : de Vénus à une courtisane de mauvaise vie, il n'y a que la distance de l'Olympe à la terre; le séjour et l'origine diffèrent, non la moralité. Le débonnaire Priam n'est pas plus malaisé à convertir en bonhomme crédule et curieux : par le même pro-

cédé, le beau Pâris n'est plus qu'un jeune premier de comédie, Didon, une veuve ennuyée de l'être, et sa sœur Anne, si complaisante aux amours de la reine de Carthage, une entremetteuse.

Outre le travestissement des caractères, une des sources les plus fécondes du comique de Scarron, ce sont les anachronismes ou le transport des temps modernes dans l'antiquité. Ainsi lorsqu'Énée aborde sur le sol africain, il veut avant tout apprendre,

> Si de ce rivage
> Le peuple est civil ou sauvage,
> Et savoir si les habitants
> Sont chrétiens ou mahométans.

Didon ouvre son festin par le *Bénédicité ;* elle rend la justice sans prendre d'épices ; Junon, après avoir rebâti les murailles de Samos, la fait exempter de tailles, et elle y fonde deux ou trois colléges *avec de fort beaux priviléges :* quant à la nymphe Deïopée, que la déesse promet à Éole pour prix de ses services, voici quelques-unes des qualités qu'elle lui apportera en dot :

> Elle entend et parle fort bien
> L'espagnol et l'italien :
> Le Cid du poëte Corneille,
> Elle le récite à merveille,
> Coud le linge en perfection
> Et sonne du psaltérion.

Les traits de ce genre sont innombrables, et, venant à l'improviste, causent maintes surprises qui donnent aux nerfs de vives secousses et désopilent la rate.

Scarron mêle souvent la critique à la charge, et ses critiques sont d'un homme de goût. Toutes les fois que son auteur semble en défaut, il relève les invraisemblances avec une malice ingénue et sans paraître y songer. On sait que, dans le premier livre de l'*Enéide,* Virgile introduit Enée et son fidèle Achate dans une galerie de tableaux représentant les malheurs de Troie. Scarron fait sentir en passant l'anachronisme par ces vers :

> Il y voit plusieurs grands tableaux,
> Mais qui n'étaient pas peints à l'huile,

et fait remarquer par ceux-ci l'invraisemblance de la fiction du poëte :

> Et qui l'aurait jamais pensé,
> Que, de tout ce qui s'est passé
> Dans les affaires de Phrygie,
> On eût nouvelle en la Libye.

On trouve généralement, même en admirant Virgile, qu'Enée et son compagnon demeurent un peu longtemps dans le brouillard qui les enveloppe et les dérobe à la vue de Didon : aussi n'est-on pas surpris d'entendre Achate dire *au sieur Énée :*

> Passerons-nous ici l'année ?
> Qu'espérons-nous gagner ainsi ?
> Nous n'avons plus que faire ici.

La réflexion jetée après la paraphrase de l'exclamation de Salmonée,

> *Discite justitiam moniti et non temnere divos,*

est du même genre et non moins piquante :

Cette sentence est bonne et belle ;
Mais en enfer à quoi sert-elle ?

C'est par ces traits de critique ingénieuse, par le rapport constant de la caricature au modèle, par le sel, la vivacité et le naturel de la plaisanterie que Scarron a désarmé le rigorisme des gens de goût, et qu'il a presque justifié l'engouement de Guéret, qui, dans le *Parnasse réformé,* le réconcilie avec Virgile, et scelle la conciliation des deux poëtes par de longs embrassements.

Quelque aversion qu'on éprouve pour ce genre de parodie, qui semble un sacrilége envers le génie, il est difficile de garder son sérieux, lorsque Scarron paraphrase de la manière suivante un seul mot du vers de l'*Énéide :*

Illa solo fixos oculos aversa *tenebat.*

Il s'agit de Minerve et de l'accueil qu'elle fit aux prières des Troyens :

A cette ambassade honorable
Elle ne fut point favorable :
Ils n'en obtinrent ni regard
Ni le plus chétif « Dieu vous gard. »
Tandis que dura leur prière
Elle leur montra le derrière,
Et même se mit à siffler
Au lieu de les ouïr parler.

ou bien lorsqu'à propos d'un seul vers de Virgile,

Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa,

le poëte burlesque tire de son imagination cette longue série d'interrogations :

Elle lui fait cent questions
Sur Priam, sur les actions
D'Hector tant que dura le siége;
Si dame Hélène avait du liége,
De quel fard elle se servait;
Combien de dents Hécube avait;
Si Pâris était un bel homme;
Si cette malheureuse pomme,
Par qui ce prince fut perdu,
Était reinette ou capendu, etc.

Chapelain n'aurait pas manqué de satisfaire la curiosité de Didon sur ce dernier point, lui qui nous apprend dans sa *Pucelle* que le fruit dont on se sert pour empoisonner Agnès :

Etait une pomme fort belle
Qu'en langage fruitier de calville on appelle.

Il faut ajouter, pour compléter ces mérites divers de la manière de Scarron, une observation que j'emprunte à une notice écrite par une femme supérieure dont la mort prématurée a laissé d'amers regrets[1]. « C'est que nul ne sait mieux apercevoir dans un événement les petites circonstances qui peuvent en faire partie, et que ses peintures, par les détails dont il les compose, auront toujours une sorte de vérité triviale, très propre à rendre plus sensible et plus piquante l'appli-

[1] Madame Guizot, née Pauline de Meulan, *Vies des Poëtes français du siècle de Louis XIV*, 1er vol., page 510.

cation qu'il en fait à des objets relevés. » Il serait facile de justifier cette observation judicieuse par de nombreux exemples.

Malgré tout l'esprit de Scarron, ce long travestissement du génie antique ne supporte pas une lecture suivie; car, à l'honneur du cœur humain, de toutes les monotonies, celle de la raillerie est peut-être la plus insipide. Le burlesque veut être pris à petite dose. Je donnerais hardiment un brevet de mauvais cœur à celui qui se vanterait d'avoir lu tout d'une haleine les huit chants travestis par Scarron qui lui-même n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout du poëme. On se fatigue de rire de ce qu'on devrait admirer, et la surprise de plaisir arrachée à notre malignité cesse bientôt, par le retour et le triomphe des nobles sentiments, qui sont le véritable aliment et le nerf de l'intelligence humaine. C'est surtout de la gaieté passagère et factice que donne le burlesque qu'on peut dire avec l'Ecclésiaste : « Et le rire est trompeur. »

La nécessité de vivre et le besoin de charmer ses souffrances par le travail amenèrent Scarron à composer des pièces de théâtre : les poëtes espagnols lui étaient familiers, et il exploita cette mine inépuisable avec succès. Il ne faut pas chercher dans ses pièces la peinture des mœurs ni la vérité des caractères. Ce sont des imbroglios divertissants dans lesquels l'auteur, pour exciter le rire, ne ménage ni le bon sens ni la pudeur. L'extravagance et le cynisme sont les moyens qu'il emploie le plus volontiers. Il a atteint

le but qu'il s'était proposé : ses Jodelets et son Don Japhet d'Arménie, empruntés pour le fond à l'Espagnol Francisco de Roxas, eurent le privilége de régner sur la scène jusqu'à l'avénement de Molière. Scarron garda rancune à Poquelin de l'avoir dépossédé, et on s'en aperçoit au legs qu'il lui fait dans son testament, et que Molière n'a que trop fidèlement recueilli, grâce à Madeleine Béjart. Toutefois Scarron eut son temps et bien nous a pris que Molière en ait abrégé la durée. L'Héritier ridicule de Scarron eut le singulier honneur d'être représenté trois fois de suite en un jour devant le jeune Louis XIV qui ne se lassa pas de rire des gaillardises de don Filipin. Il est vrai que cette bouffonnerie est fort amusante et que plusieurs situations y sont traitées avec verve. Deux d'entre elles se retrouvent, l'une dans les *Précieuses,* l'autre dans le *Misanthrope.* La rapide conquête du cœur d'une belle, par le jargon, le costume emprunté et les fausses manières d'un valet pris pour un marquis, annonce les succès de Mascarille auprès de Madelon, et les adieux successifs et symétriques que subit l'héroïne de Scarron sont la première épreuve de ceux que plus tard recevra Célimène.

Scarron excelle à peindre la poltronnerie fanfaronne. Il faut voir dans Jodelet duelliste les plaisants scrupules de ce faux brave qui, après avoir été battu, discute gravement l'ouverture plus ou moins complète de la main qui l'a frappé, et fait tous ses efforts pour se persuader qu'il n'a pas reçu un soufflet légal, mais un quasi

coup de poing. On voit quelquefois ailleurs des discussions analogues sur la qualité des affronts. Dans l'Héritier ridicule, je trouve un mot excellent qui exprime le même sentiment. Un valet outragé par son adversaire s'écrie : « Si j'étais confessé ! » Merveilleuse défaite au profit de la couardise. Le baron de Fœneste n'est pas plus comique lorsqu'en allant à un rendez-vous d'honneur, il rebrousse chemin, parce qu'il se rappelle tout à coup la rigueur des ordonnances, ni le valet des Deux Gendres, qui se contente de dire en semblable rencontre :

Morbleu, si les duels n'étaient pas défendus !

Don Japhet d'Arménie est resté longtemps au théâtre : on le jouait encore dans la seconde moitié du dix-huitième siècle ; il était soutenu par le jeu des acteurs. Une analyse rapide de quelques scènes de cette pièce suffira pour donner une idée du comique de Scarron. Don Japhet est un fou émerite, qui a quitté la cour de Charles-Quint pour se retirer à la campagne, où il tranche du grand seigneur. Devenu amoureux sur ses vieux jours, il aspire à devenir le mari de la fille d'un grand d'Espagne. On feint d'accueillir ses avances, et commencent alors des mystifications dont sa vanité crédule ne manque pas d'être la dupe. Dans la réception pompeusement grotesque qui lui est faite, on lui coupe sans cesse la parole ; il subit ensuite la harangue d'un orateur qui tousse et crache à chaque membre de phrase ; pour lui faire honneur,

on tire à ses oreilles un coup de mousquet qui lui déchire le tympan. Voyant toutes les bouches s'ouvrir et n'entendant rien, il croit être devenu sourd, puis tout à coup on lui rend l'ouïe en criant à tue-tête et de manière à l'assourdir réellement. Cependant ses affaires sont en bon train : il a pour la nuit rendez-vous de sa maîtresse ; chemin faisant, il est roué de coups et ne dit mot de peur de se trahir et de manquer le doux tête-à-tête qui lui est promis. Enfin il est près du balcon, une échelle de corde lui permet d'y monter, et, lorsqu'il arrive, la fenêtre se referme et l'emprisonne. Toutefois, il attend plein d'espérances ; mais l'oncle de la future, son frère et leurs gens paraissent au pied du balcon et feignent de le prendre pour un voleur, le couchent en joue et le forcent par des menaces de mort à se dépouiller de ses vêtements qu'il jette à terre. Ils quittent la partie, lorsque notre amoureux n'a plus d'autre vêtement que sa chemise. Il n'est pas au bout de ses tribulations ; car, de l'étage supérieur, une duègne, en criant gare l'eau ! l'inonde des pieds à la tête ; de quel liquide ? on le devine sans peine, quand on connaît Scarron. Don Japhet, ainsi accommodé, comprend que son entrevue est manquée : il descend donc, et se trouve face à face avec le tuteur de sa maîtresse qui, surpris de cet étrange équipage, lui propose d'aller se sécher au feu. Pendant qu'il se réchauffe, son rival monte par l'échelle qui est restée attachée au balcon, et va préparer un mariage qui se fera à la barbe de Don

Japhet, cruellement désappointé. Voilà un échantillon des misères qu'on applaudissait avant Molière sur la scène comique. Ces imbroglios coûtaient peu à Scarron, et lui rapportaient beaucoup. Une semaine ou deux lui suffisaient pour mettre sur pied cinq actes de raisonnable étendue, écrits en vers faciles, mais négligés. Il n'est pas étonnant que l'oubli en ait fait justice, car

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Malgré ces défauts on rencontre çà et là dans cette pièce, quelques traits d'assez bon comique ; c'est de Don Japhet que sont tirés ces vers que la Harpe a cités, et qu'on cite souvent après lui :

Don Zapata Pascal
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
Que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière.

Dans une scène où Japhet se fait connaître au bailli de son village, il parle un langage phœbus que le pauvre villageois n'entend pas. Les efforts qu'il fait pour s'abaisser au niveau de son interlocuteur, et l'embarras de ce brave homme, sont assez plaisants :

Entendez-vous, bailli, mon sublime langage ?
— Je n'entends pas, monsieur, la langue de la cour.

Japhet essaie de se démétaphoriser, mais l'habitude l'emporte :

L'Empereur donc, de qui je suis le parallèle ;
M'entendez-vous, bailli ? — Nenni. — Le parangon ?
— Encore moins. — Comment ! altérer mon jargon,

Ce serait déroger à ma noblesse antique.

. . . . . .

A mes noces, le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent, même il trépudia :
Entendez-vous le mot trépudier, compère?
— Non, par ma foi, monsieur. — C'est danser en vulgaire.

plus loin, on rencontre le trait suivant :

Votre nom?
— Je m'appelle Alonzo, Gil, Blas, Pedro, Ramon.
— Tant de noms de baptême? — Autant. — Mais mon compère,
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un père.

Dans le même dialogue, Don Japhet se vante des progrès rapides qu'il a faits dans l'esprit de sa maîtresse; il se compare modestement à César :

Je puis très justement dire avec feu César,
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. — Par hasard,
Si ce vieux commandeur vous donnait de l'épée?
— Alors je ne suis plus César, je suis Pompée.

Lorsque Don Japhet, emprisonné sur le balcon de sa maîtresse, essaie d'apitoyer ceux qui l'ont pris au dépourvu, et qui le couchent en joue, il lui échappe quelques mots heureux :

Si frais battu, messieurs, est-il juste qu'on meure?

les autres s'obstinent à le menacer pour jouir plus longtemps de sa frayeur :

Tirerai-je? — Oui, tirez! — Messieurs, ne tirez pas,
Je ne vaux rien, tiré.

Cette allusion qui sent la chasse et la cuisine, et qui

transforme le pauvre Japhet en pièce de gibier, n'est pas une trop méchante bouffonnerie. Les comédies de Scarron abondent en traits de ce genre.

Le bagage littéraire de Scarron serait presque nul pour la postérité s'il n'avait pas écrit le Roman Comique et des Nouvelles qu'on lit toujours avec intérêt. Ce sont des modèles d'ingénieuse narration. On sait qu'une des plus belles scènes du Tartufe est empruntée aux Hypocrites et que l'héroïne de la Précaution Inutile a fourni quelques traits à la naïve figure d'Agnès. Quant au Roman Comique, malheureusement inachevé, il vivra longtemps encore par le naturel des pensées, la pureté du style, le ferme dessin des caractères et le comique des situations. Ces premiers livres nous ont fait connaître des physionomies qu'on n'oublie pas : Destin et l'Étoile, ce couple gracieux et digne dans une vile condition, et dont la mystérieuse destinée pique vivement la curiosité ; Ragotin avec ses risibles colères, sa petite taille disgracieuse et ses hautes visions de poëte et d'amant ; la Rancune, issu de Panurge en ligne directe, et enfin, le grand et flegmatique la Baguenodière. Ce n'est pas un pinceau vulgaire qui a dessiné cette galerie de portraits. On ne se lasse pas de relire les scènes plaisantes, auxquelles sont mêlés ces personnages si divers, dont le caractère ne se dément jamais. Cet ouvrage donne seul la mesure du talent de Scarron et montre ce qu'il aurait pu faire, si, écrivant à loisir, il eût suivi les inspirations du bon goût, au lieu d'obéir aux

périlleux caprices de l'humeur et de l'imagination.

L'événement le plus étrange de la vie de Scarron, c'est sans contredit son mariage. Il avait quarante-deux ans lorsque le hasard amena dans son voisinage Anne-Françoise d'Aubigné, nouvellement arrivée d'Amérique : sa grâce et sa misère intéressèrent Scarron qui lui proposa ou une dot pour entrer au couvent, ou sa main. La jeune fille préféra le mariage. Scarron dut s'en féliciter, car les soins empressés et le dévouement de mademoiselle d'Aubigné adoucirent les souffrances des dernières années de sa vie. La présence d'une femme aimable et spirituelle ranima le zèle des amis du malade et introduisit la décence dans des conversations qui ne cessèrent pas d'être enjouées et piquantes. Cette union bizarrement assortie dura neuf ans sans donner prise à la raillerie ni à la médisance, et ce fut un miracle de l'esprit de Scarron et de la vertu de sa femme : la calomnie vint plus tard lorsque les destinées de la veuve de Scarron éveillèrent l'envie. Ce veuvage commença dans le cours du mois de juin 1660, où Scarron mourut étouffé par un hoquet contre lequel il s'était gaiement promis de faire une satire s'il en réchappait. Sa plus vive douleur, en mourant, était de laisser sa veuve dans la misère. On sait comment elle y échappa : la pauvre orpheline à laquelle un poëte burlesque, perclus et goutteux, avait donné par commisération un asile et un nom, s'éleva par degrés jusqu'aux marches du trône et s'y plaça à côté du majestueux Louis XIV dont elle devint

l'épouse sous le nom respecté de marquise de Maintenon. Surprenante fortune! contraste merveilleux! Et cependant, au milieu des pompes de Versailles et du Louvre, dont l'éclat rejaillissait sur elle, et dans les riches appartements, témoins de sa grandeur, confidents de sa puissance, la femme du roi de France, tristement assise à côté de celui dont elle ne pouvait surmonter les solennels ennuis, dut, plus d'une fois, songer avec regret à cette maison du Marais, modeste abri de sa jeunesse, et au spirituel bouffon qui, du moins, la faisait rire.

PASCAL.

La vie de Pascal, considérée dans son ensemble, a quelque chose de saisissant par son caractère de simplicité, de grandeur et de délabrement. Elle inspire l'admiration et la tristesse; l'admiration, parce qu'elle fut féconde; la tristesse, parce qu'elle n'a pas tenu toutes ses promesses. En effet, Pascal semble avoir reculé les limites de l'intelligence humaine, mais il n'a pas atteint celles de son génie.

Qu'allons-nous rencontrer dans cette étude d'un homme prodigieux? bien des constrastes. Une frêle organisation et une force d'esprit surnaturelle : de l'indépendance dans les choses de la raison, et une soumission absolue dans celles de la foi : un inviolable respect pour les vérités de la religion ; un invincible mépris, une haine vigoureuse, pour le plus illustre des ordres religieux : les traits les plus délicats, les plus piquants de la raillerie; l'impétuosité et les foudres de l'éloquence : les plus hautes spéculations de la science et les plus vulgaires applications d'utilité pratique. Comment ne pas s'émerveiller à la

vue de ces extrêmes, harmonieusement rapprochés dans une seule intelligence, et ne pas s'attrister en songeant que cette intelligence fut prématurément brisée, dans la plénitude de sa force, au moment même où elle allait se produire tout entière par un ouvrage dont les matériaux épars, incomplets, mutilés, sont encore un monument impérissable.

Pascal naquit à Clermont en 1623. A trois ans il perdit sa mère; mais Etienne Pascal, son père, veilla sur ses jeunes années avec une tendresse et une supériorité de raison qui réparèrent pour son jeune fils une perte ordinairement irréparable. Étienne Pascal renonça à la présidence de la cour des Aides de Clermont pour se vouer exclusivement à l'éducation de ses enfants. C'était un homme de forte volonté, de grande intelligence, de mœurs irréprochables. Il quitta l'Auvergne pour venir s'établir à Paris. Sa maison fut un centre d'études et le berceau de notre illustre Académie des Sciences. Là se réunissaient le père Mersenne, Roberval, Le Pailleur, et d'autres mathématiciens dont la science a conservé le souvenir, émules de Galilée, de Torricelli et de Descartes. Le jeune Pascal vivait dans cet asile scientifique comme nos premiers parents dans le paradis terrestre; il lui était défendu de cueillir le fruit de l'arbre de la science. La tentation n'en était que plus vive. Son père se bornait à cultiver son cœur et sa mémoire; il lui apprenait la vertu par ses exemples, les langues anciennes par ses leçons, et il tenait

en réserve l'étude des mathématiques. Toutefois il fut obligé d'accorder à la curiosité de son fils une simple définition de la géométrie, ne se doutant pas qu'il déposait, dans un terrain capable de le développer, le germe de toute une science.

A quelque temps de là, Étienne Pascal pénétra dans le cabinet où son fils se retirait pendant le temps de ses récréations. L'enfant occupé à tracer des lignes sur la muraille ne vit point l'indiscret témoin de ses opérations. Son père, après avoir longtemps suivi ses mouvements en silence et doutant de ce qu'il voyait, voulut enfin l'interroger. « Je cherche, lui répondit naïvement l'enfant, ce que valent les trois ouvertures de cette figure. » Il lui montrait un triangle. Le père fut confondu, car son fils cherchait la démonstration de la trente-deuxième proposition d'Euclide : pressé de questions, il raconta comment il en était venu là et redescendit, par une suite de propositions rigoureusement enchaînées, jusqu'à la définition qui lui avait servi de point de départ. Je laisse à penser quelle joie inonda le cœur du père; il ne songea pas à reprocher à son fils ce qu'on pourrait appeler sa splendide désobéissance. Étouffé par son admiration, et comme épouvanté, il courut décharger son cœur dans le cœur d'un ami; le visage inondé de larmes, il raconta à Le Pailleur cette surprenante aventure. Après cet éclat soudain du génie de Pascal, il n'y avait plus moyen de lui refuser l'étude des mathématiques; on lui livra les livres qu'il devinait par la

pensée, et il devint membre associé de la petite Académie paternelle. Il avait alors douze ans. Deux années plus tard, il publiait un traité des sections coniques, que Descartes admira et ne voulut jamais reconnaître pour l'ouvrage d'un enfant.

C'est par ces circonstances qui tiennent du prodige que se déclara la vocation scientifique de Pascal. Voyons maintenant comment fut manifestée sa vocation religieuse. Étienne Pascal, en venant à Paris, avait vendu sa charge et il en avait placé le produit en rentes sur l'Hôtel-de-Ville. Les rentiers sont un peu comme les juifs au moyen âge; lorsque les finances de l'État sont obérées, on les soulage à leurs dépens. C'est ce que fit Richelieu en 1638. Étienne Pascal se plaignit comme les autres; ses plaintes furent remarquées, et une lettre de cachet lui assigna la Bastille pour demeure. Officieusement prévenu de cette décision, Pascal se retira en Auvergne, où on le laissa tranquille. Ses trois enfants restèrent à Paris. Quelques mois après cette fuite, Richelieu et sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, eurent la fantaisie de faire jouer par des enfants l'Amour tyrannique de Georges Scudéry. On jeta les yeux sur la plus jeune des filles de Pascal, qui profita de cette occasion pour demander la grâce de son père par des vers qu'elle avait composés elle-même. Sa gentillesse séduisit le cardinal ministre; Pascal le père, amnistié par l'entremise de ses enfants, rentra en faveur, et fut chargé de l'intendance de Rouen. Le

curé de Rouville, sermonaire éloquent, disciple de l'abbé de Saint-Cyran, exerça son influence sur toute la famille de l'intendant et la conquit aux pratiques et aux dogmes de l'austère croyance des jansénistes. Blaise Pascal entra d'une âme fervente dans cette réforme, et communiqua son zèle à tous les siens. Il continua cependant à se livrer avec ardeur à l'étude des sciences mathématiques dont il agrandit le domaine.

Ce fut pendant son séjour en Normandie qu'il exécuta cette merveilleuse machine arithmétique qui opère sur les nombres avec la précision d'une intelligence exercée et une surprenante rapidité. Son père lui ayant confié le soin de régler les comptes de la province, il voulut se décharger, une fois pour toutes, de ce fastidieux travail sur un agent mécanique. Mais les efforts qu'il fit pour arriver à ce résultat, ses essais répétés avec une infatigable persévérance, son ardeur à conduire vers la perfection le mécanisme dont il avait conçu le plan, épuisèrent sa faible santé. On ne peut s'empêcher de maudire cette invention, étonnante mais stérile, puisque Pascal y dépensa des forces qu'il aurait pu employer plus utilement, et qu'elle fut l'origine de ses longues souffrances. Les troubles de la Fronde ramenèrent à Paris Pascal et sa famille. Il n'y prit aucune part, si ce n'est pour les blâmer. Il ne croyait pas qu'on pût lutter légitimement contre l'autorité. Les frondeurs tentèrent de le gagner à leur parti par de brillantes

promesses, il les repoussa en disant : « que dans un État constitué en république, comme Venise, c'était un grand mal que de contribuer à y mettre un roi et opprimer la liberté des peuples, à qui Dieu l'a donnée : mais que dans un état où la puissance royale est établie, on ne pouvait violer le respect qu'on lui doit que par une espèce de sacrilége[1]. » Pascal avait d'ailleurs l'esprit trop sérieux et trop clairvoyant pour se mêler à une lutte frivole dans sa conduite, probablement stérile, sinon funeste, dans ses résultats. Il continua donc à cultiver exclusivement la science, et ce fut alors qu'il conçut l'idée de l'expérience du baromètre, qui confirma le soupçon de Galilée et de Torricelli sur la pesanteur de l'air. La nature cessa d'avoir horreur du vide, et il fut démontré, grâce à Pascal, que l'ascension de l'eau dans les pompes et du mercure dans un tube résulte de la pression de l'atmosphère. L'expérience tentée d'après les instructions de Pascal sur la cime du Puy-de-Dôme, fut renouvelée par lui-même à Paris sur la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie.

La vocation religieuse de Pascal semblait affermie, mais le soin de sa santé faillit la détourner. Les médecins conseillèrent au malade les distractions du monde. Il y prit goût. Les conversations, le jeu même le séduisirent, et se trouvant heureux de ce

[1] *Vie de Pascal*, par Madame Périer, sa sœur. — Scudéry a exprimé la même pensée, en renversant les termes de la proposition, dans le passage remarquable de *la Mort de César*, cité page 256 de ce volume.

régime nouveau, il allait s'attacher à la vie du siècle par un mariage, lorsque l'aventure du pont de Neuilly le rappela à Dieu par une secousse vigoureuse et imprévue. Pascal se promenait dans une voiture attelée de quatre chevaux; tout à coup l'attelage s'emporta, le carrosse fut entraîné vers la rivière, deux chevaux y tombèrent, mais les courroies qui les attachaient s'étant rompues, les voyageurs n'eurent que la peur de la mort. Cet accident produisit sur l'imagination de Pascal une impression terrible. La mort l'avait menacé dans un moment où, tout entier aux plaisirs du siècle, son âme n'était pas en règle avec Dieu. Le gouffre sur les bords duquel il s'était arrêté, comme par miracle, fut pour lui l'image de l'éternité : dès lors il vit toujours devant lui cet abîme de l'infini prêt à l'engloutir. Voilà ce que les hommes ont appelé sa vision et presque sa folie. L'abîme sans cesse présent sous les yeux de Pascal, ce fut la pensée de l'éternité, pensée austère et sublime qui gouverna le reste de sa vie, et régla tous ses mouvements, toutes ses actions, par la perspective de la mort toujours menaçante, incertaine, mais inévitable. « C'est en vain, dit-il, que les hommes détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, et la mort, qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement dans l'horrible nécessité d'être éternellement anéantis ou malheureux. »

Cette rupture avec le monde ramena Pascal vers les solitaires de Port-Royal, et établit entre Arnauld, Nicole et lui une étroite liaison. Il avait renoncé d'une manière absolue à l'étude des sciences pour se livrer exclusivement à la méditation des saintes Écritures : il s'imposait les plus dures privations, et retranchait même sur le nécessaire pour répandre le superflu de son bien en aumônes. C'est là ce que Voltaire appelle le dérangement de son cerveau. « Ne vous lassez pas, écrivit-il à Condorcet, de répéter que depuis l'aventure du pont de Neuilly le cerveau de Pascal était dérangé. » Singulière altération qui produisit les Provinciales et les Pensées, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus ingénieux, de plus éloquent et de plus sublime dans notre littérature !

Avant de renoncer à la science, Pascal avait largement payé sa dette. Sans compter cette précoce divination de la géométrie, ces vues nouvelles sur les propriétés des sections coniques, cette machine intelligente qui résout les problèmes de l'arithmétique, et cette triomphante démonstration de la pesanteur de l'air, Pascal était arrivé à la formule du binôme de Newton, que ce grand homme s'appropria en la généralisant, et poussant plus loin les recherches où le premier problème l'avait engagé sur la théorie du jeu, il avait, par son triangle arithmétique, détrôné le hasard et posé les premiers fondements du calcul des probabilités, de sorte qu'il est véritablement, sur quelques points, le précurseur des Newton et des

Laplace. Ce n'est pas tout ; il touchait par ses méthodes au calcul différentiel et intégral, un pas de plus, et il l'eût fait, l'y conduisait infailliblement, de sorte que s'il eût persévéré dans la science, il aurait prévenu la dispute de Leibnitz et de Newton, et que la gloire que se partagent l'Allemagne et l'Angleterre eût été le légitime orgueil de la France. Comme Archimède, Pascal ne dédaignait pas d'abaisser son génie aux applications de la mécanique. Les robustes artisans qui traînent la brouette et le haquet ne se doutent pas que ces utiles suppléments de leurs forces physiques, ces allégements de leurs durs travaux leur viennent d'un grand philosophe et d'un profond mathématicien qui ne croyait pas faire déroger la science en l'appliquant au soulagement des classes laborieuses. Ajoutons, pour clore cette incomplète énumération des titres scientifiques de Pascal, que, pendant les intolérables souffrances de ses dernières années, il résolut le problème de la Cycloïde ou de la Roulette, sur lequel il défia et vainquit tous les mathématiciens de son temps. A la même époque il conçut et réalisa le projet de ces voitures de transport en commun et à bas prix que notre siècle a renouvelées, et qui sillonnent en tous sens les rues de la capitale [1].

Il me tarde de quitter un sujet que je traite un peu

[1] On peut consulter sur ce sujet une curieuse brochure, publiée en 1828 par le savant M. de Montmerqué, sous le titre de : *Les Carrosses à cinq sous ou les Omnibus du dix-septième siècle.*

sur la foi d'autrui pour arriver aux titres de Pascal comme écrivain et comme philosophe, c'est-à-dire aux Lettres provinciales et aux Pensées.

Voici en peu de mots toute l'affaire des Provinciales. En 1655, un prêtre de Saint-Sulpice refusa l'absolution au duc de Liancourt, sur ce motif qu'il entretenait des liaisons avec MM. de Port-Royal, et qu'il logeait chez lui un abbé entaché de jansénisme. Sur ce refus, Antoine Arnauld écrivit deux lettres où il établit les principes de l'Église en matière d'absolution, et où il combat la capricieuse doctrine des jésuites, si indulgents même à l'égard des pécheurs envieillis, et si sévères pour les ennemis de leur société. Dans le livre de la *Fréquente Communion*, publié quelques années auparavant, Arnauld avait combattu le relâchement des jésuites dans l'administration des sacrements et leur facilité d'absoudre, qui semblait un encouragement aux vices de ces pécheurs dévots « dont la vie n'est qu'une perpétuelle révolution de confessions et de crimes. » Ici les rôles étaient changés; le sévère docteur accusait ses adversaires d'excès de sévérité. Il en appelait comme d'abus à l'Église d'une sentence inique portée dans le tribunal de la pénitence. L'abus était flagrant, car le duc de Liancourt professait et pratiquait la religion catholique, et l'affront dont il était l'objet paraissait à tous une voie de fait scandaleuse. Sur cette question spéciale, les lettres d'Arnauld étaient inattaquables; cependant il fallait avoir raison de ce terrible adversaire.

qui avait déjà porté de sensibles coups à la considération de la société, et qui se disposait, en athlète infatigable, à continuer contre les jésuites la rude guerre que son père avait commencée. Le péril était grave, mais si l'on parvenait à faire condamner le docteur comme hérétique, on ruinait par cette habile manœuvre le principe de sa puissance ; car les attaques d'un hérétique sont les meilleurs brevets d'orthodoxie. Le père Annat le savait bien lorsqu'il disait, que pour réfuter les quinze premières Provinciales, il suffisait de répéter quinze fois : « Montalte [1] est un hérétique. »

A cette fin, on tira de la seconde des lettres d'Arnauld deux propositions dont le jugement fut déféré à la Sorbonne. Arnauld avait dit : « Les Pères nous montrent un juste dans la personne de saint Pierre, à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion où on ne peut pas dire qu'il n'ait point péché. » Et en outre, « qu'on peut douter que les cinq propositions condamnées par le pape soient dans Jansénius. » Voilà tout le procès. M. Arnauld disait pour sa défense que la première proposition attaquée se trouvait textuellement dans saint Augustin et dans saint Jean-Chrysostôme, et qu'on ne pouvait le condamner sans envelopper dans la sentence les plus illustres Pères de l'Église grecque et de l'Église

[1] *Les Provinciales* parurent sous le pseudonyme de Montalte, que Pascal choisit sans doute par allusion à la montagneuse Auvergne, sa patrie.

latine. Pour la seconde, il alléguait que les papes ne sont pas juges infaillibles du fait, mais seulement de la doctrine, et que puisqu'il reconnaissait, avec le pape et l'Église, la fausseté de la doctrine contenue dans les cinq propositions, et que son dissentiment ne portait que sur un fait, il demeurait irréprochable. Ses adversaires prétendaient, au contraire, que sa proposition sur la grâce était identique à la première des cinq propositions condamnées dans Jansénius, et que, dans l'espèce, la question de fait et la question de droit étaient indivisibles ; qu'ainsi, bien qu'il condamnât la doctrine attribuée à Jansénius, la censure portée contre elle retombait sur lui, puisqu'il s'opiniâtrait à ne pas reconnaître que ces maximes damnables fussent réellement dans le livre de l'évêque d'Ypres. La Sorbonne était partagée en deux fractions à peu près égales, non pour la qualité, mais pour la quantité. L'élite des docteurs était pour A. Arnauld ; mais dans les assemblées, la décision est une affaire de nombre; les accusateurs firent venir un renfort irrégulier de quarante moines des ordres mendiants qui, pesant en masse d'un seul côté, emportèrent la balance. Arnauld fut censuré et rayé de la liste des docteurs en Sorbonne. Soixante et onze de ses confrères s'associèrent volontairement à sa disgrâce.

De pareilles victoires sont désastreuses à l'envi des défaites. Arnauld fut censuré matériellement ; mais cette censure, emportée de vive force, viciée par le vote de nombreux intrus, déconsidérée par l'éclatante

protestation de plus de soixante docteurs, loin de ruiner le crédit théologique d'Arnauld, ne fit qu'ajouter à son nom le lustre de la persécution. Ce rival qu'on voulait terrasser, on lui donna un piédestal. Ce n'est pas tout, elle suscita à la Société un adversaire inattendu, jusqu'alors étranger aux controverses religieuses, mais qui se trouva tout à coup habile à les comprendre, et qui porta du côté de Port-Royal l'esprit le plus lucide et le mieux trempé qui fût jamais, la raillerie ingénieuse et piquante et toutes les ressources de la haute éloquence. Les lettres de Pascal n'ont ni arrêté, ni converti les jésuites, ni aboli sur-le-champ leur pouvoir. Ce triomphe immédiat n'est jamais donné à la parole, même fondée en raison, et quel que soit le génie de l'écrivain, si la puissance qu'elle brave tient encore au sol par de profondes racines ; bien plus, elle l'irrite et la rend un moment plus formidable par la colère; mais le temps travaille pour elle, et conduit au but qu'elle a marqué. La blessure était faite : l'ordre des jésuites survivra assez longtemps pour fermer les écoles de Port-Royal ; pour disperser ses illustres solitaires, et faire de leur vie un long combat; pour employer la maréchaussée contre de pieuses filles qui ne demandent qu'à prier Dieu en silence ; enfin, pour renverser de fond en comble leur asile même et en jeter la poussière aux vents ; mais la flèche mortelle est attachée à ses flancs : *hæret lateri lethalis arundo ;* et cette flèche, ce sont les *Provinciales*.

Cet admirable pamphlet débute comme une comé-

die et se termine comme une philippique. Pascal a réuni dans un même cadre tout ce que l'esprit peut inspirer de saillies piquantes, de mordants sarcasmes, d'ingénieuses railleries, de situations plaisantes, et ce que l'éloquence a de véhémence, d'emportement et d'énergie ; tout cela exprimé dans un langage inouï jusqu'alors, et dont personne après lui n'a retrouvé la vigueur, la précision et la transparence. Dans les premières lettres, le correspondant du provincial se donne pour un homme ingénu, complétement étranger aux débats théologiques, qui se fait initier par les habiles des différents partis. Moyennant cet artifice, il surprend et dévoile la ruse des adversaires de M. Arnauld qui se sont coalisés pour le perdre, et qui, malgré la divergence de leurs opinions, se sont entendus pour articuler de concert les mots magiques de *pouvoir prochain* et de *grâce suffisante* que les jansénistes ne veulent pas admettre, sous prétexte qu'un pouvoir n'est pas prochain lorsqu'il est éloigné, et que la grâce n'est pas suffisante quand elle ne suffit pas. Ce concert apparent d'opinions inconciliables, réunies par une inimitié commune, amène des traits comiques et des scènes que Molière eût enviées à Pascal. Lorsque le complot des dominicains et des jésuites est éventé et livré à la risée, lorsque la question de la grâce, sur laquelle les molinistes touchaient à Pélage et les jansénistes à Luther, est éclaircie, Pascal ne quitte pas encore son rôle ; il lui reste beaucoup à apprendre, et la bonhomie d'un jésuite qu'émerveil-

lent les découvertes de ses confrères va lui révéler tous les mystères de la morale de la Société. Ici s'ouvre une comédie nouvelle, dont les naïves confidences du bon père et la surprise toujours croissante de son interlocuteur feront tous les frais. Grâce à la confiance qu'il inspire, l'heureux confident apprend que le malheur des temps a forcé les jésuites à s'accommoder aux faiblesses du siècle et à relâcher un peu la sévérité de la doctrine évangélique pour ne pas désespérer le monde et le faire déserter. Il a donc fallu autoriser des casuistes indulgents à côté des moralistes sévères : on l'a fait à contre-cœur ; mais on s'y est résigné afin de maintenir le crédit de l'ordre et travailler avec plus de profit au progrès des bonnes doctrines. Les Pères de l'Église étaient embarrassants, parce qu'ils sont intraitables ; ils avaient été bons dans leur temps ; à présent, leur rigorisme perdrait tout : on a donc atténué le mal en substituant à leur autorité celle des docteurs graves et la doctrine des opinions probables. Pascal, qui en était resté à l'Évangile et aux Pères, est charmé d'apprendre qu'on a passé outre, et que désormais la conscience est plus à l'aise ; qu'il suffit, pour agir en sûreté et sans crainte de l'enfer, d'avoir pour soi le sentiment d'un docteur grave; qu'un docteur est grave lorsqu'il jouit de quelque considération auprès des jésuites ; que les docteurs de cette espèce sont nombreux ; qu'ils ont donné dans leurs livres une foule de recettes souveraines pour tourner le péché, et qu'il faudrait être ou bien mala-

droit ou bien obstiné dans le mal pour ne pas se tirer d'affaire avec eux. Après cette ouverture qui le dispose à recevoir la nouvelle doctrine, Pascal est initié à l'art de diriger son intention, merveilleuse méthode qui épure par un simple détour de la volonté les actions les plus coupables en apparence. Son éducation ne s'arrête pas là ; il apprend encore le procédé des restrictions mentales, qui supprime, d'un seul coup, tous les parjures en annulant tous les serments.

Ces trois grands principes de la probabilité, de la direction d'intention et des restrictions mentales, font véritablement une révolution en morale ; Pascal est obligé de l'avouer, et la curiosité le pousse à connaître quelques applications de cette ingénieuse méthode ; c'est alors qu'il fait des découvertes de plus en plus surprenantes ; par exemple, qu'un valet peut compléter ses gages par le larcin ; qu'un juge n'a pas le droit de vendre la justice, parce qu'il la doit, mais qu'il peut vendre l'iniquité, parce qu'il ne la doit pas ; que l'échange des biens spirituels, à titre onéreux, cesse d'être simoniaque si l'argent est donné comme motif et non comme prix de la cession ; que l'usure disparaît dans les combinaisons du contrat Mohatra[1] ; qu'il est défendu d'accepter un duel, mais

[1] Le Mohatra consiste à acheter à un prix élevé, mais à crédit, des marchandises qu'on revend à l'instant même, argent comptant et à bas prix, au vendeur, de sorte que l'acquéreur primitif se trouve débiteur d'une somme beaucoup plus forte que celle qu'il a reçue. Or, comme l'emprunt est

qu'il est licite d'aller se promener dans un champ à une certaine heure, d'y rencontrer son adversaire et de le tuer s'il vous attaque; enfin, que l'amour de Dieu est un sentiment superflu dans le cœur de l'homme. Cette étrange dispense met à bout la docilité et la patience du disciple, l'indignation qu'il avait contenue sous la forme de l'ironie éclate brusquement. La raillerie fait place à l'invective, et le précurseur de Molière devient le rival de Démosthène et de Bossuet. M. Villemain a marqué cette transformation avec un talent digne de l'écrivain qu'il célèbre. Il faut citer : « Cette grande éloquence est le ton naturel des dernières *Provinciales*. Tout y est amer, véhément, passionné. Ces mêmes questions sur lesquelles Pascal s'était joué d'abord, et qu'il avait comme épuisées par la plaisanterie, il les reprend, il les renouvelle par le sérieux et la colère, au point de faire bien regretter à ses ennemis ce style railleur dont ils s'étaient plaints. Maintenant il ulcère, il déchire les premières blessures de l'amour-propre humilié. Ces odieuses doctrines sur l'homicide, qu'il avait presque ménagées en ne les couvrant que de mépris, il les attaque corps à corps, avec toute la puissance d'une dialectique inexorable, comme un crime contre l'État, la nature et la piété. Sa véhémence semble s'accroître en poursuivant un

déguisé sous forme d'achat et de vente, l'usure se trouve masquée, et cela suffit selon la morale d'Escobar.

autre délit trop commun dans tous les temps de division et de partis, la calomnie, cet assassinat moral, dont ses adversaires avaient fait et un fréquent usage et une naïve apologie, deux choses qui se corrigent l'une l'autre, mais ne se rachètent pas. » En effet, les lettres sur l'homicide et la calomnie marqueraient la dernière limite de l'éloquence humaine, si Pascal n'avait pas écrit ses *Pensées*.

On me permettra de placer ici une courte digression. Il y a deux littératures distinctes : l'une exprime les modes, les caprices mobiles de la société à une certaine époque ; l'autre les sentiments durables, les éternels intérêts, les immuables instincts de l'humanité. Le trésor littéraire des nations ne se grossit que des ouvrages où sont burinés ses passions générales et ses grands intérêts; la religion, le patriotisme, la morale, la liberté, tel est le fond commun, l'étoffe des œuvres qui subsistent, que les générations se transmettent et qui deviennent le glorieux patrimoine du genre humain. Celles qui expriment la fantaisie, les caprices, les petites passions, les petits intérêts, forment ce qu'on pourrait appeler la littérature de consommation : l'époque qui les produit, les dévore et les ensevelit ; c'est une pâture quotidienne, ce n'est pas cette nourriture universelle, ce pain mystérieux qui se multiplie, et qui ne manque jamais quel que soit le nombre de ceux qui se le partagent. Comment donc se fait-il que les Provinciales amenées par un débat d'un intérêt transitoire, survivent aux querelles qui les

ont fait naître? La réponse est facile : si cet écrit est immortel, ce n'est pas parce qu'il traite de la grâce, ni des cinq propositions, ni du jansénisme, c'est parce que le génie de Pascal a fait de la cause de Port-Royal celle du bon sens, de la raison et de l'humanité ; c'est que sa thèse, de particulière qu'elle paraissait, est devenue une thèse de morale universelle ; c'est que par l'élévation de sa pensée, il a passé du particulier au général ; c'est que l'adversaire des Jésuites est devenu l'apôtre du bon sens contre les subtiles arguties de la corruption du cœur et de l'esprit ; c'est qu'il a paru le vengeur de la religion menacée dans sa pureté, dans sa grandeur, dans son inflexible sévérité ; c'est qu'il a revendiqué l'inviolabilité de la vie et de la parole humaine ; c'est que ses plaisanteries sont venues en aide au bon sens ; c'est que son éloquence a tonné contre l'homicide, le parjure et la calomnie ; or, le respect de la vie des hommes, la sainteté du serment, l'inexorable autorité du vrai, ne sont-ce pas les plus puissants intérêts de l'homme sur la terre? Voilà pourquoi les Provinciales seront lues dans tous les temps, pendant que la curiosité intrépide consulte seule encore les monuments où la même polémique est limitée aux intérêts spéciaux de deux sectes rivales, comme dans les *Imaginaires* et les *Visionnaires;* les unes, solide apologie, si l'on veut, du jansénisme, les autres, satire assez piquante du sieur Desmarets de Saint-Sorlin. Mais qu'importe à l'humanité que le jansénisme fournisse ou non de spécieuses raisons pour échapper au

reproche d'hérésie, et que l'adversaire de Nicole soit ou ne soit pas un visionnaire? Ce sont là des intérêts de coterie et de personnes auxquels la postérité est et doit être parfaitement indifférente.

Il est temps d'arriver au dernier monument du génie de Pascal, à ces ruines impérissables qui inspirent tant de regrets et d'admiration. L'ouvrage que méditait Pascal était destiné à affermir les bases de la religion et à frapper d'impuissance les attaques prévues de l'incrédulité. Descartes, en émancipant la raison humaine, en soumettant à son tribunal toutes les croyances, voulait sincèrement donner un auxiliaire à la foi, une sanction nouvelle à la religion; mais il ne savait pas où tendait la révolution dont il avait donné le signal. Pascal vit plus loin et plus juste; il comprit que le secours apporté par la philosophie à la religion amènerait sa ruine, que cet auxiliaire indépendant se changerait en maître et en adversaire. Il songea à prévenir le danger qu'il pressentait; car si la raison appliquée à l'interprétation des Écritures avait produit l'hérésie, elle devait, tôt ou tard, engendrer l'incrédulité en discutant l'autorité même des livres saints; il entreprit donc de consolider dans le présent et de sauver dans l'avenir l'édifice religieux.

Toute sa prévoyance porta sur deux points : la chute de l'homme et sa rédemption; il fit sortir la preuve du premier mystère des étranges contradictions du cœur de l'homme, de la misère de sa condi-

tion et de ses désirs illimités de bonheur ; il demanda sa démonstration à la psychologie. Après avoir sondé les abîmes du cœur humain et montré toutes les contrariétés qui s'y rencontrent, il s'écrie dans son admirable langage : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitudes, gloire et rebut de l'univers ; s'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible[1]. » C'est là que Pascal attend l'incrédule, car la chimère prend figure, le chaos s'éclaire, la contradiction s'explique si l'homme est déchu, si le péché a dénaturé l'œuvre du Créateur. Sur le second point, il interroge l'histoire et les étranges destinées du peuple juif, témoin irrécusable, parce que le témoignage qu'il porte le condamne, et que les prophéties qu'il atteste sont accomplies et s'ac-

[1] Avant Pascal, Montaigne avait montré, dans un esprit différent, la faiblesse de la raison et les contradictions de la nature de l'homme. Je le cite pour qu'on puisse comparer la manière de deux grands écrivains : « Le moyen que je prends pour combattre cette frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté ; leur faire sentir l'inanité, la vanité et la dénéantise de l'homme ; leur arracher des poings les chétives armes de leur raison, leur faire baisser la tête et mordre la terre sous l'autorité et révérence de la majesté divine. » — « Sauf toi, ô homme! chaque chose s'étudie la première, et a, selon son besoin, des limites à ses travaux et à ses désirs. Il n'en est pas une si vide et si nécessiteuse que toi qui embrasses l'univers ; tu es le scrutateur sans connaissance, le magistrat sans juridiction, et, après tout, le badin de la farce. »

complissent encore contre lui. Pascal concentre son argumentation sur ces deux points, et il lui suffit de les établir pour triompher. Il n'explique pas ce que le double mystère de la chute et de la rédemption de l'homme a d'incompréhensible; il se contente de montrer qu'il est attesté par la condition de l'âme humaine et par l'histoire. Pour amener la raison à s'humilier devant ces principes qu'elle ne pénètre pas, il lui expose l'idée de l'infini qui la confond et qu'elle ne peut secouer; car l'infini est en même temps pour l'intelligence humaine une croyance invincible et un impénétrable mystère. Avec l'autorité de cet exemple, il importe peu que la chute et la rédemption soient incompréhensibles, il suffit qu'elles soient attestées; or, l'une est proclamée par l'état de l'âme humaine, et l'autre par l'histoire. Si Dieu a parlé, la raison commande à la raison de se soumettre. Toutefois, Pascal ne s'arrête pas là; il examine la doctrine dont l'histoire atteste l'origine et les préceptes qu'elle contient. Sa parfaite convenance avec la nature de l'homme, les remèdes qu'elle oppose à ses vices, la satisfaction qu'elle donne aux instincts du cœur et aux besoins de l'intelligence, viennent surabondamment compléter la démonstration.

Cet ensemble existait dans la tête de Pascal, toutes ses idées étaient enchaînées; elles s'étaient développées avec harmonie, et l'œuvre allait se produire dans toute sa force et dans tout son éclat, lorsque la mort vint le frapper. Quelques amis privilégiés avaient

seuls recueilli de sa bouche, dans un entretien mémorable, où Pascal, pendant plusieurs heures, avait développé ses idées dans leur ordre naturel, le secret de son génie. Après sa mort, ils ne trouvèrent que des fragments, et ils les ont publiés sans essayer de les ordonner d'après le plan dont ils avaient reçu la confidence. Après eux, Voltaire et Condorcet comblèrent le désordre par un ordre mensonger qui est la pire des confusions. Un nouvel éditeur[1], fidèle au dessein de Pascal, a dissipé ces ténèbres; il a disposé ces ruines dans l'ordre que leur avait assigné la main de l'architecte, et s'il n'a pas rétabli l'édifice, il en a du moins retrouvé les lignes et relevé les matériaux. Mais combien de lacunes que l'auteur seul aurait pu remplir! Aussi rien ne peut consoler de l'inachèvement de ce glorieux monument, et il faut répéter après M. Villemain, dans son essai sur Pascal, où la critique littéraire devient de la philosophie profonde et de la haute éloquence : « Cet esprit puissant et inflexible embrasse d'une conviction profonde, comme une sauvegarde, les dogmes du christianisme, et leur donne, par sa soumission, le plus grand peut-être des témoignages humains. Mais si la conviction est entière, la démonstration est imparfaite; les preuves ne sont pas réunies, le raisonnement n'est pas achevé; il reste quelques indices de la lutte qu'avait subie Pascal et quelques marques extraordinaires de sa force

[1] M. Frantin aîné, de Dijon.

plutôt qu'un monument complet de sa victoire. Quoi qu'il en soit, ces débris sont là pour étonner le pyrrhonisme frivole, pour le mettre en doute de lui-même, et faire méditer longtemps les savants et les sages. »

Les dernières années de la vie de Pascal furent remplies par la souffrance et par les méditations religieuses. Il supporta avec une constance héroïque les épreuves de la douleur ; il les recevait avec foi et reconnaissance, comme une expiation ; il en remerciait sincèrement la Providence qui, par là, le détachait du monde et l'éloignait de ses périls. Sa seule pensée était d'épurer son âme, et de travailler, selon ses ressources, au soulagement des misères de l'humanité. Pendant sa dernière maladie, il voulut qu'on soignât auprès de lui un pauvre malade, et que leurs gardiens communs donnassent la préférence à son compagnon. Touchante commisération, admirable charité, qui montre que la croyance de Pascal dominait le cœur aussi bien que l'intelligence, et que cet homme prodigieux qui s'élevait par le génie au-dessus des plus élevés, s'associait par la sympathie aux plus humbles et aux plus misérables !

CORNEILLE.

Au point où nous en sommes placés dans la perspective historique, nous ne voyons pas Corneille tout entier, nous n'apercevons plus ses obscurs commencements, sa croissance laborieuse, cachés pour nous derrière l'éclat de sa gloire, ni les derniers efforts de son mourant génie qui brille encore par intervalle jusqu'à ce qu'il s'éteigne dans le tombeau après une chute profonde. Nous ne voyons pas davantage le bourgeois normand chargé d'une nombreuse famille et s'abaissant à la prière pour la soutenir; luttant contre d'obscurs ennemis, tourmenté par la critique envieuse et la basse jalousie de rivaux éclipsés; Corneille n'est pour nous que le grand poëte du Cid, d'Horace, de Cinna, de Nicomède, l'envié de Richelieu, qui s'indigne qu'un succès de théâtre fasse pâlir sa gloire d'auteur et sa renommée de grand politique; en un mot, l'homme de génie a effacé tout ce qui précède et tout ce qui suit la gloire de sa maturité : le jeune homme et le vieillard, le bourgeois et le courtisan, tout a disparu pour la postérité;

l'imagination populaire a traité Corneille comme il a traité ses héros, elle n'a conservé qu'un point de sa vie et de son génie et elle en a fait l'objet de son culte et de son admiration. Corneille est pour nous un idéal, comme Horace, comme Polyeucte, comme Rodrigue. Il serait bon de rendre à cette figure idéalisée toute sa réalité ; de la replacer, dans son temps, dans sa famille, entre ses envieux et ses partisans et de suivre le progrès, l'essor et la décadence de cette puissante intelligence. La gloire de Corneille n'y perdrait rien.

§ I.

Je n'ai pas l'intention de donner ici une biographie détaillée de Corneille ni d'analyser ses nombreux ouvrages [1]. Mon but est d'abord de faire connaître sommairement les phases diverses de son existence, de rechercher les circonstances qui influèrent sur le développement de son génie et qui contribuèrent à en déterminer le caractère. J'essaierai ensuite de montrer la moralité de son théâtre et de faire connaître les principes et les ressorts généraux de son système dramatique.

Pierre Corneille naquit à Rouen le 6 juin 1606.

[1] L'*Histoire de P. Corneille*, par M Jules Taschereau, ne laisse rien à désirer sous le rapport biographique : quant à l'examen critique des tragédies de Corneille, il y a peu de choses à dire après La Harpe et Victorin Fabre.

Son père était avocat du roi à la table de marbre de Normandie. La condition de ses parents et le génie particulier de sa province ne sont pas des circonstances indifférentes. Le milieu dans lequel se fait l'éducation morale des hommes étouffe ou développe les qualités naturelles, et, pour dire vrai, les habitudes de l'enfance s'unissent si étroitement à la nature qu'elles s'y confondent. Je ne veux pas renouveler les préjugés de la naissance, je ne prétends pas qu'on soit noble ou vil pour être né en haut ou en bas, mais je dis qu'il importe de naître en bon lieu et que l'âme en se développant ne s'ennoblit que sous l'influence des bons exemples domestiques ; que les principes se respirent plutôt qu'ils ne s'apprennent et que notre vie tout entière en dépend ; les souvenirs de la famille sont les gardiens de notre moralité. Rattachons donc sans hésiter cette droiture d'intention, cette rigidité de principes aux saints exemples du foyer domestique, comme nous pourrons rapporter à l'esprit de nationalité qui faisait de la Normandie une province indépendante au milieu de la France, ces sentiments de patriotisme exclusif que Corneille a si profondément sentis et si bien exprimés. Pour Corneille, la maison paternelle a été le foyer de l'honneur et la Normandie le foyer du patriotisme. De ces deux points partit la double étincelle qui anima son génie. L'homme du devoir était dans le fils du bourgeois ; le Romain dans l'enfant de la Normandie.

Corneille fit ses études au collége des Jésuites à Rouen, mais de ces fortes études classiques qui ne s'effacent jamais ; même il fit des vers latins et les fit excellents. Cette rude gymnastique de la pensée et du style fortifie l'une et assouplit l'autre ; elle est nécessaire au développement du talent. Au sortir du collége on voulut faire de Corneille un avocat; il n'y était pas né. Il avait trop de scrupules et de hautes pensées pour se livrer avec ardeur à ce métier. Un avocat doit avoir, non pas l'esprit faux, mais indifférent à la vérité ; c'est l'homme du pour et du contre, du *sic et non*. Je ne dis pas non plus que l'avocat doive manquer de goût, mais il ne faut pas que son goût soit trop sévère, il ne faut pas qu'il soit arrêté par l'image intérieure du beau et du grand qui tourmente les esprits supérieurs tout en les dirigeant. Il doit parler, et beaucoup et sur-le-champ. Or, on ne peut le faire qu'en délayant la pensée qu'on accueille avec indulgence et qu'on débite avec une assurance intrépide. Outre les obstacles physiques, tels que son maintien de fermier, l'embarras de sa langue, Corneille avait contre lui la supériorité même de son génie ; il devait être médiocre dans ce genre, parce qu'il était éminent par la pensée. Comment eût-il pu se passionner pour des questions de mur mitoyen? Ces natures vigoureuses ont besoin pour être émues d'intérêts graves et de hautes pensées ; elles sont comme ce dogue d'un roi d'Épire, qui laissait passer le menu gibier, mais se dressait pour

combattre à l'approche du lion. Corneille ne paraîtra donc au barreau que pour y constater son impuissance; il est né poëte, il sera poëte en dépit de ses parents, mais non en dépit de Minerve. Il est inutile de dire que les réflexions qui précèdent ne sauraient atteindre, en masse, le barreau moderne qui est devenu, grâce aux grands intérêts qui s'y débattent, l'arène où préludent tant d'esprits distingués et comme la pépinière de nos orateurs politiques.

Fontenelle, neveu et biographe de Corneille, attribue l'éveil de son génie à une piquante aventure dont on a contesté la réalité [1]. Suivant lui, Corneille présenté à la maîtresse d'un de ses amis par cet ami même devint le rival heureux de son introducteur, et ravi de cette heureuse fortune, il en fit le sujet d'une comédie. En songeant à la gaucherie et à la réserve de Corneille, je serais tenté de croire que la tradition de famille rapportée par Fontenelle aura interverti les rôles. La vérité est que l'amour éveilla la verve de Corneille, nous avons sur ce point son propre témoignage [2]. La passion qu'il éprouva fut partagée quelque temps, mais il est certain que la dame de ses pensées devint la femme d'un autre sous le nom de madame Dupont. Le cours de cette affection fut

[1] Il faut bien que cette tradition ait quelque fondement, puisqu'on montre encore, à Rouen, la maison habitée par l'héroïne de cette aventure, qui s'appelait Mademoiselle Milet, dont *Mélite* est l'anagramme.

[2] J'ai brûlé fort longtemps d'une amour assez grande,
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par là que j'appris à rimer.

rompu, mais le souvenir en resta profondément gravé dans le cœur de notre poëte, puisqu'il écrivait longtemps après :

Après beaucoup de vœux et de soumissions,
Un malheur rompt le cours de nos affections :
Mais toute mon amour en elle consommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée;
Aussi n'aimai-je plus, et nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.

Cette passion tourna le génie de Corneille vers la poésie, et la poésie le conduisit sur le théâtre; en outre, ce souvenir garda sa jeunesse et le protégea contre des écarts que les mœurs du siècle auraient autorisés. L'amour enfermé dans son cœur échauffa sa muse plus que n'aurait pu faire un amour satisfait.

Je n'ai besoin que de ce chaste amour pour justifier Corneille d'une imputation grave, d'une licence de jeunesse qu'il aurait, dit-on, expiée depuis par sa traduction de l'Imitation. Je veux parler de l'*Occasion perdue et retrouvée*, conte ordurier dont la honte doit revenir à son véritable auteur, l'avocat Cantenac. Non, Corneille n'a pas souillé sa plume, non, il n'a pas ouvert la route aux Piron, aux Grécourt, aux Robé de Bauvair; non, celui qui purgea le théâtre de la licence effrénée qui le déshonorait avant lui, n'a pas débuté par une insulte à la pudeur, et si plus tard il a traduit l'œuvre de Gerson, c'est que, dégoûté un moment du théâtre par la

chute de Pertharite, il trouvait à guérir les blessures de son amour-propre dans le livre sublime qui nous apprend l'abnégation.

La longue carrière de Corneille peut se diviser en quatre époques distinctes. La première, pendant laquelle son génie se développe et cherche en tâtonnant à se frayer sa voie. La seconde, qui n'est guère marquée que par des chefs-d'œuvre, nous le montre dans toute la force de son génie et avec la conscience de sa supériorité. Pendant la troisième, éloigné du théâtre par le souvenir d'un revers douloureux, il donne un aliment à sa verve par des traductions plus ou moins heureuses, et jetant un regard en arrière, il se fait le juge de ses propres œuvres, et il essaie, en expliquant la poétique d'Aristote, de montrer que son génie est en règle avec la critique, et qu'on ne saurait invoquer contre lui l'autorité du législateur de la tragédie antique. Enfin, ramené par les avances du surintendant et les encouragements du roi sur le théâtre de ses premiers succès, nous voyons le déclin et la chute de son talent.

Le succès des premières pièces de Corneille, toutes médiocres qu'elles sont, fut éclatant. Il se montrait dès lors supérieur à ses contemporains par la forme et l'élégance du langage, et par la conduite d'une action plus simple et mieux développée. Il se distinguait surtout des autres poëtes comiques, en bannissant du théâtre la licence du langage et des mœurs; car la scène comique nous conservait avec une malheu-

reuse fidélité les traditions immorales de ces farces qui marchaient au seizième siècle à côté des moralités et des soties. La chasteté de notre langue se refuse à exprimer ce qui se faisait alors publiquement sur la scène. Corneille ne s'éleva pas dans ses comédies à la peinture des mœurs réelles, mais il en bannit du moins les tableaux d'immoralité qui avaient le privilége de divertir nos bons aïeux. Pendant cette première période, il n'eut que des admirateurs. Scudéry, qui se mettra plus tard à la tête de ses adversaires, s'écriait alors avec emphase :

Le soleil est levé, disparaissez, étoiles!

C'est que Scudéry avait peu de prétentions à la comédie, Corneille n'était pas alors un rival; mais lorsqu'il se fut avisé de chasser sur le terrain tragique, Scudéry, dépossédé, passa brusquement de l'admiration à la jalousie. Le premier essai tragique de Corneille fut la Médée, qui laissait à peine entrevoir l'auteur du Cid et d'Horace.

Ce fut le hasard qui révéla à Corneille sa véritable destination. Ne connaissant point encore l'originalité de son talent, il se bornait à suivre, dans la comédie, les traces de ses devanciers. Un ancien trésorier, qui dans sa jeunesse avait été page de Marie de Médicis, M. de Châlon, retiré à Rouen, tout en félicitant sur ses succès Corneille, l'avertit qu'il avait mieux à faire; qu'il tenait sous la main les trésors d'une littérature riche, grandiose,

féconde. Ils lurent ensemble Guillen de Castro. Si quelqu'un était né pour comprendre et goûter la poésie espagnole, c'était certes Corneille : déjà dans sa *Médée* il avait été en contact avec un des écrivains espagnols de l'antiquité, avec Sénèque, et Lucain avait été sa première passion.

Quand parut le Cid, la critique contemporaine reprocha à Corneille de n'être qu'un traducteur, de manquer du génie de l'invention. Pour les confondre, Corneille fit Horace sur une page de Tite-Live ; une simple narration lui donna l'étoffe de cinq actes. Cette fois on lui objecta la multiplicité des ressorts, le manque d'unité. Voltaire a insisté sur ces trois actions juxtaposées ; Corneille lui-même se reconnut coupable ; mais l'est-il réellement? L'unité, n'est-ce pas le vieil Horace ? Le péril de ses enfants, la mort de sa fille, le déshonneur de son fils ne sont que des moyens dramatiques pour nous faire contempler dans toutes ses attitudes cette vieille figure romaine, du père et du citoyen qui domine et concentre toute l'action. Quoi qu'il en soit, ces critiques furent l'aiguillon de son génie. Le reproche d'imitation fit jaillir de son intelligence toutes les ressources de l'invention ; et pour détourner le grief d'irrégularité dans la composition des drames, il asservit ses plans à toute la rigueur des unités. C'est ainsi que la critique qui décourage la faiblesse, stimule la force et lui prépare de nouveaux triomphes.

Corneille s'associa avec ardeur et ingénuité à l'ad-

miration qu'il inspirait, admiration que l'envie toujours en éveil cherchait à affaiblir. Il lutta avec vigueur, sans toutefois désarmer ses adversaires. La plupart des poëtes, à l'instigation de Richelieu, se liguèrent contre sa gloire; mais le seul d'entre eux qui pût prétendre à devenir son rival, Rotrou, opposa son suffrage à leurs clameurs et sa persévérante amitié porta bonheur à son génie.

Lorsque Corneille s'écria dans la conscience de sa supériorité :

> Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit.....
> Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée...

on l'accusa d'un insupportable orgueil; et lorsqu'à l'imitation de ses contemporains il dédiait humblement ses chefs-d'œuvre aux grands de la cour ou à de riches parvenus, on lui reprochait de s'avilir par la flatterie. Il y a cependant des circonstances atténuantes dont il faut tenir compte. Prenons, par exemple, le plus grave de ses délits en matière de dédicaces, celle de Cinna.

Chargé d'une nombreuse famille dont il était devenu le chef par la mort de son père, Corneille voulut tirer de son dernier chef-d'œuvre le meilleur parti possible. Richelieu avait déjà beaucoup donné; Louis XIII ne donnait rien. Il y avait alors un financier, Turcaret et Jourdain tout ensemble, Montauron, que ses folles libéralités réduisirent plus tard à la misère : ce fut à lui que Corneille, sous le poids de ses charges de famille, et à la veille d'un mariage

qui ne va pas sans frais, adressa cette fameuse dédicace de Cinna où il brûle un encens grossièrement approprié aux sens de son idole. « S'il va jusqu'à l'altesse, dit M. Jourdain, il aura toute la bourse. » Corneille alla plus loin et reçut dix mille écus. Sa spéculation avait réussi.

Corneille ne pensait pas que la pratique du théâtre l'autorisât à négliger sa famille, ni que le génie fût une dispense de vertus bourgeoises. Il ne cherchait pas d'autres distractions que celles du foyer domestique; mari fidèle, tendre père, frère dévoué, il remplissait avec courage tous ses devoirs, il prenait souci de l'éducation et de l'avenir de ses enfants; ses fils devenaient d'intrépides soldats ou des hommes d'église; celle de ses filles qu'il ne put établir fut mise en religion. Par affection autant que par économie, il réunit son ménage à celui de son jeune frère Thomas, dont il encourageait les essais dramatiques, et qui lui soumettait quelquefois des rimes rebelles en échange de ses conseils. Cette vie austère et pure, étrangère aux cabales et aux passions du monde, fortifiait cet idéal de vertu, ces nobles pensées que Corneille exprimait par la bouche de ses héros et qu'il réalisait dans leurs caractères. Ce n'est pas sans dessein que je fais remarquer ce régime de vertueuse simplicité, parce que je pense que la petite morale est la source de la grande, que les fortes idées jaillissent naturellement d'une âme droite et pure, et que, pour reproduire en traits ineffaçables la conception de la

beauté morale, il faut qu'aucune souillure n'ait profané le sanctuaire où s'élabore la pensée.

On a fait peser sur la mémoire de Corneille deux reproches qu'il importe de repousser. Un honorable magistrat, dans un écrit sur le duel, accuse le Cid d'avoir mis en honneur cette funeste manie. Il est étrange que les contemporains n'aient pas remarqué cette influence, et qu'on vienne ainsi, après coup, démentir l'histoire qui place la fureur des combats singuliers à une époque antérieure, celle des raffinés [1], ces frivoles héros des premières années du siècle de Louis XIII. L'exemple de Rodrigue vengeant l'affront d'un père est loin d'autoriser les provocations de la vanité et les violents caprices des bretteurs de profession : si le duel n'intervenait que dans les nécessités extrêmes de l'honneur outragé, s'il n'était que la ressource désespérée de la piété et de la pudeur, les moralistes les plus sévères auraient fermé les yeux sur cette infraction à la loi divine qui nous crie : « Tu ne tueras pas! » car, à côté de la

[1] Voici la définition des raffinés, donnée de main de maître par un Gascon : « Ce sont yens qui se vattent pour un clin d'ail, si on ne les salue que par acquit, pour une fredur, si le manteau d'un autre touche le lur, si on crache à quatre pieds d'ux : et noutez que sur un rapport, vien qu'il se troube faux, ou si bous prenez un home pour l'autre, il en faut user comme firent dux gentiushomes, dont l'un estet au cardinal de Joyuse, en allant dessus lou prai, l'un demanda à l'autre : N'estes bous pas un tel d'Aubergne? — Non, dit l'autre, je suis un tel du Dauphiné. Pourtant ils abisèrent que, puisqu'il y aboit appel, il se falloit tuer, comme ils firent, et cela s'appelle rafiné d'haunur. » *Aventures de Fœneste*, liv. I, ch. 9.

morale écrite, il y a la morale du cœur qui accomplit les préceptes qu'elle semble transgresser. Il en est de la morale comme de l'art ; elle apprend à franchir ses limites apparentes. Le second grief des accusateurs de Corneille, c'est que les principes inflexibles de ses héros, les habitudes hautaines de leurs âmes, faussent le cœur des jeunes gens en exaltant leur orgueil et leur imagination. Ces vertus altières, dit-on, ne sont pas de notre siècle et mettent en péril l'ordre social. Je crois qu'on s'exagère le danger de ces doctrines : si Corneille place un peu trop haut le niveau de la vertu, l'exemple des mœurs contemporaines l'abaisse suffisamment, et si quelque chose est à craindre de nos jours, ce ne sont pas les excès de la vertu. Le relâchement des principes n'a pas besoin d'être prêché ; la pratique suffit de reste, ce semble, à la propagande de la corruption des mœurs et de l'avilissement des âmes. Au reste, un exemple insigne de cette imitation des farouches vertus de Rome a été donné par une arrière-petite-fille de notre grand tragique ; mais si le malheur des temps devait jamais produire un second Marat, pourrait-on se plaindre que l'inspiration de Corneille suscitât une autre Charlotte Corday?

La vieillesse de Corneille fut contristée par l'affaiblissement de son génie et par l'éclat des succès de son jeune rival. En vain son amour-propre lui faisait illusion sur les causes de cet abandon ; en vain, dans sa tendresse pour ses derniers ouvrages, pense-t-il

qu'un regard du roi suffirait pour les placer à côté de leurs aînés; en vain, s'écrie-t-il en s'adressant à Louis XIV :

Achève ; les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tirerait du tombeau.
On voit Sertorius, OEdipe, Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montrerait qu'Othon et Suréna
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie
Reprendraient pour te plaire une seconde vie,
Agésilas en foule aurait des spectateurs,
Et Bérénice enfin trouverait des acteurs [1].

le ton de ces doléances montre que le découragement était entré dans son âme. Faut-il ajouter, que la détresse de ses finances ajoutait les embarras de la vie matérielle à ces souffrances de l'amour-propre? Incroyable négligence de ces glorieux protecteurs des lettres, de Colbert et de Louis XIV, qui ne savent pas aller au-devant de la misère du génie, oublieux Mécènes auxquels il faut que Boileau réveille la mémoire, pour qu'une tardive aumône vienne humilier

[1] « Son malheur venait de sa tendresse inconcevable pour les enfants de sa vieillesse, qu'il croyait que tout le monde devait admirer comme il les admirait. Cependant il était obligé d'avoir recours à la troupe des comédiens du Marais, parce que celle de l'hôtel de Bourgogne, occupée des pièces de son rival, refusait les siennes. Les pièces du grand Corneille refusées par les comédiens! *ô vieillesse ennemie!* A quelle humiliation elle expose un poëte qui veut l'être trop longtemps. » *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, par Racine le fils, p. 95.

sur son lit de mort, celui que Napoléon aurait fait prince, et dont la mémoire est l'orgueil de la France! Malgré ces mécomptes, malgré ce complot de l'indifférence publique et de l'oubliance royale, on aime à penser que la grande âme de Corneille fut consolée par le sentiment de ses forces, et raffermie par sa dignité morale; pour n'avoir pas à maudire, on veut croire fermement que le jour où Corneille, chargé d'années et de misère, parut au théâtre, et fut salué par les longues acclamations de l'auditoire, qui s'était levé en sa présence, ces suffrages qui devançaient, en les annonçant, ceux de la postérité, durent adoucir les blessures de son amour-propre, et lui rendre plus légères les douleurs de la vieillesse, par l'assurance d'une mémoire immortelle.

§ II.

Corneille a peint l'héroïsme sous toutes ses faces; dans Horace, l'héroïsme du père et du citoyen; dans Cinna, l'héroïsme de la clémence; dans Polyeucte, l'héroïsme de la religion; dans Cornélie, l'héroïsme de l'amour conjugal; dans Théodore, l'héroïsme de la pudeur; dans Rodogune, l'héroïsme de l'amour paternelle. L'héroïsme se montre partout et sous toutes ses formes, dont la plus originale est sans contredit le caractère de Nicomède, qu'un critique, M. Victorin Fabre, a appelé le railleur élevé à la

puissance tragique. Corneille n'a pas eu l'ambition de reproduire l'humanité dans son ensemble, mais de montrer sans cesse le côté noble de l'âme humaine. L'écueil d'un pareil système est de ne représenter souvent que des personnages froids, abstraits et insuffisamment passionnés. La question est donc de savoir si Corneille a fait vivre ses abstractions, si ces personnages, tout héroïques qu'ils soient, nous émeuvent par leurs actes, par leurs discours, s'ils nous élèvent jusqu'à eux; Shakspeare, partant d'un point de vue différent, n'a point procédé autrement; il a élevé à l'état de type des personnages pris dans la réalité historique ou bourgeoise; il a été du particulier au général, tandis que Corneille est descendu du général au particulier. Voilà ce que n'ont point compris les imitateurs de ces deux grands hommes; ils ont continué de faire, les uns des abstractions, les autres des copies de la réalité; mais ni les uns ni les autres ne leur ont donné une âme.

On a remarqué avec raison les ressources infinies du génie de Corneille, pour développer une donnée dramatique, pour conduire une intrigue et pour varier les situations. Sous le rapport de la fécondité et de la variété des moyens nul ne l'a surpassé. On peut comparer la fable de tous ses drames, et l'on sera surpris de voir combien elles diffèrent dans leur principe et dans leur développement; il n'a pas de moule unique dans lequel il jette toutes ses conceptions, il craint avant tout de

reproduire ce qu'il a déjà donné, et, comme on lui avait injustement reproché à ses débuts d'être le plagiaire d'autrui, il triomphe doublement de ce reproche, en ne ressemblant à personne de ses devanciers, et en évitant de se ressembler à lui-même; tant il avait à cœur de repousser l'accusation de plagiat qui avait accueilli ses premiers triomphes. L'imagination de Corneille avait autant d'industrie que de puissance, et son habileté à conduire et à varier les intrigues dramatiques est une heureuse application de l'esprit de procédure qui caractérise sa province. Il est bon de remarquer que le soin de diversifier le tissu de l'action et d'emprunter des sujets à des époques et à des pays divers est le principe de la variété infinie des caractères qui cependant expriment les mêmes passions ou du moins des sentiments analogues.

Nous avons déjà dit que Corneille, dans la conception de ses personnages, procédait par abstraction; qu'il n'avait pas la prétention de reproduire l'homme réel sous tous ces aspects, mais que, dégageant de l'ensemble un élément simple, il l'incarnait et le faisait agir et parler. L'art du poëte dramatique est de vivifier des abstractions, de leur donner une âme, un esprit, un visage. La création des types est le dernier terme de l'art. Le théâtre n'y est pas arrivé tout d'abord; chez nous il a débuté par la réalité, c'est là son point de départ; l'abstraction pure a été son premier progrès, et l'idéalisation ou l'art de faire vivre

l'abstraction a été le terme de ses efforts. Les mystères et les farces n'étaient que des fragments historiques ou des nouvelles dialoguées ; le personnage était donné par la tradition avec son nom, son caractère, son langage et son costume. Les moralités et les soties mettaient en scène les passions, les vices et les vertus ou les classes de la société en leur conservant leur véritable nom ; l'hypocrisie était l'hypocrisie, la simonie la simonie, l'idée abstraite restait à l'état d'abstraction, sauf le vêtement que lui imposait le besoin de paraître en scène. Ainsi les mystères et les farces ne donnaient que des individus, les moralités et les soties que des classes ou des espèces. Il fallait faire un pas de plus et consommer l'alliance de l'individu et de l'espèce, du particulier et du général ; cette alliance se trouve réalisée dans ces belles créations du génie qui ont tout ensemble une existence individuelle et une existence générale, qui vivent par elles-mêmes et qui représentent toute une classe, qui ont un nom propre qui devient nom commun, réalités et symboles. Pour indiquer cette marche du drame, cette transformation des personnages depuis les mystères jusqu'aux chefs-d'œuvre du théâtre et du roman, il me suffit de trois noms empruntés à chacun de ces systèmes : Judas, l'Hypocrisie, Tartufe. Les plus belles créations de ce genre ou du moins les plus populaires appartiennent à la comédie et au roman : Tartufe, Harpagon, Figaro, Lovelace, don Quichotte, etc., et il serait facile d'en indiquer les raisons. Quoi qu'il en

soit, Corneille appartient évidemment à l'école de ces grands maîtres qui procèdent du général au particulier, et qui savent vivifier par la puissance de l'imagination les abstractions de la pensée.

Corneille ne s'est pas contenté de donner une vie générale à ses personnages par la convenance du langage, le mouvement de la passion et le rapport des actions avec les situations ; il a su donner à ses héros un caractère spécial, en modifiant les traits généraux de la nature humaine par le caractère des lieux et des temps. Il tient compte du milieu dans lequel respirent ses personnages. Il a conçu à sa manière, mais dans le sens de la tradition, l'esprit de Rome à son origine, dans les dernières crises de la république expirante, dans les beaux jours de l'empire et à son déclin, et sans s'attacher à le décrire ni à le définir, il l'exprime par reflets dans le langage et dans les mœurs de ses personnages : Horace, Polyeucte, Cinna, Pompée, Héraclius expriment indirectement les différences de l'esprit romain dans des siècles différents, bien que dans aucun de ces drames il ne soit ni analysé ni défini. La connaissance des temps, des lieux et des mœurs transpire plutôt qu'elle ne se montre et ne se fait que mieux comprendre. C'est par cet artifice, c'est en modifiant ainsi la conception générale du caractère par celle de l'époque et du lieu que Corneille a pu atteindre ce qu'on appelle de nos jours la couleur locale, et que Segrais a pu dire avec l'assentiment de ses contemporains : « Dans Corneille le Romain parle comme un

Romain, le Grec comme un Grec, l'Indien comme un Indien et l'Espagnol comme un Espagnol. » Racine, pour être demeuré dans les sentiments généraux de l'humanité, a été accusé de n'avoir peint que des Français sous le costume grec, romain ou turc. Corneille, en singularisant ses personnages, a été accepté comme un peintre fidèle de l'antiquité, et les habiles qui soupçonnaient bien quelque différence entre le tableau et la réalité aimaient mieux s'en prendre aux Romains qu'à Corneille. « Corneille, dit Saint-Evremont, fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois que les citoyens de Carthage ne parlaient eux-mêmes. » L'art de Corneille est surtout d'avoir dépaysé ses spectateurs ; les Français ont pris ses héros pour des portraits fidèles des hommes du passé et des pays étrangers, parce qu'ils ne s'y reconnaissaient pas, et ils ont accusé Racine de les avoir pris pour modèles, parce qu'il s'était contenté de peindre les passions et les sentiments généraux de l'humanité.

On a reproché à Corneille d'avoir trop fait parler ses personnages pour se faire connaître et d'avoir trop souvent substitué la parole à l'action. Vauvenargues l'en accuse, et ce grief n'est pas sans fondement ; mais il faut remarquer que le champ de la tragédie assujettie aux unités de temps et de lieu et renfermée dans l'étroite limite de cinq actes n'est pas assez étendu pour que tous les traits d'un caractère soient toujours mis en saillie par l'action ; de là cette peinture directe

des personnages par eux-mêmes ; toutefois Corneille n'en abuse pas, et c'est le plus souvent l'action qui dévoile les caractères. On a remarqué aussi que quelques-uns de ses personnages ont d'étranges retours tout à fait inattendus, et que rien n'a préparés ; ainsi Félix dans Polyeucte, Arsinoé dans Nicomède, et Cinna font volte-face à la grande surprise des spectateurs. M. Guizot[1] a trouvé la raison de ces revirements soudains dans la manière dont Corneille établit ses caractères ; comme il n'y fait entrer comme élément qu'une seule passion, lorsque le besoin de l'action commande un changement, il faut qu'une passion nouvelle se substitue à l'autre et l'efface entièrement ; un caractère complexe pourrait renfermer le germe de ces évolutions ; mais Corneille ne procède pas ainsi, ses personnages étant tout d'une pièce ne peuvent pas avoir de souplesse, et s'ils changent ils le font brusquement. Ainsi Félix devient tout à coup l'homme de Dieu, après avoir été celui de César, Arsinoé passe pour Nicomède de la haine violente à la vive amitié, et dans Cinna, le courtisan prend sans transition la place du conspirateur.

J'emprunterai encore au travail remarquable que je viens d'indiquer quelques points d'une théorie sur l'admiration, considérée comme principe et du plaisir et de la moralité dans la tragédie. M. Guizot, contrairement à l'opinion des critiques qui vou-

[1] Voyez, dans les *Vies des Poëtes français*, la *Notice sur Corneille*. 1 vol. in-8°, 1813.

draient bannir l'admiration de la tragédie comme un sentiment froid, fait remarquer qu'elle exalte au plus haut degré le sentiment de notre puissance morale et intellectuelle, et que le spectateur, transportant à l'humanité tout entière la force et la dignité morale dont il a conscience pour lui-même, jouit ainsi de sa propre grandeur et de celle de ses semblables. La théorie opposée qui rattache le plaisir que procure la tragédie au contraste de notre situation avec celle des personnages mis en scène, calomnie gratuitement la nature humaine : *quibus ipse malis careas cernere suave est.* Celle qui le place dans l'analogie des situations a conduit dans la pratique à ces tragédies bourgeoises qui nous attendrissent sans nous élever, et par conséquent sans nous rendre meilleurs. Le spectacle des grandes infortunes supportées avec courage inspire à l'homme une noble fierté et une salutaire admiration qui adoucit les atteintes de la terreur et de la pitié, double ressort de la tragédie. La terreur et la pitié ne se purgent pas par elles-mêmes, comme le veut Aristote, mais par l'admiration. Ainsi ce sentiment qu'on veut proscrire et qu'on a proscrit en effet au profit des émotions nerveuses et des convulsions, est la condition même du plaisir tragique.

Guillaume Schlegel a fait remarquer dans l'histoire de la tragédie grecque l'affaiblissement successif de la fatalité, qui en est le principal ressort dans Eschyle, et qui rejetée au second plan par Sophocle, s'efface presque entièrement dans Euripide, pendant que la

volonté de l'homme et ses passions se développent progressivement et finissent par dominer la scène. Ce qui caractérise la marche du théâtre français, c'est la décadence de la force morale et le progrès continu de la passion. La passion contenue dans Corneille par des principes sévères, par une moralité qui a conscience d'elle-même et qui proclame ses principes, n'est plus combattue dans Racine que par des habitudes morales; ce frein s'affaiblit dans Voltaire, et les dramaturges modernes l'ont complétement rejeté. Leurs héros ne font pas la distinction du bien et du mal, ils vont toujours dans le sens de leurs passions qui ne rencontrent que de ces obstacles matériels dont on triomphe aisément avec le fer, le poison, les fausses clés et les échelles de corde. Le principe moral a eu sur notre théâtre le sort de la fatalité chez les anciens, et la tragédie a été moins morale à mesure qu'elle est devenue plus pathétique. Corneille, même lorsqu'il nous émeut le plus vivement, tient toujours notre âme à une grande hauteur, et la remplit du sentiment de la dignité de l'homme. Racine la fait descendre de ces sommets pour l'attendrir, et Voltaire pour la remuer profondément. Le drame moderne la secoue, la bouleverse et la déchire, et va jusqu'à donner des convulsions à ceux qui le prennent au sérieux. Cet excès est la conséquence forcée du système qui prend l'émotion pour mesure du mérite dramatique. C'est ailleurs qu'il faut la chercher. La tragédie doit tendre à ennoblir et à fortifier les âmes et non les bri-

ser et les amollir par les violentes secousses de la sensibilité. La passion a tout envahi, on veut à tout prix émouvoir des spectateurs blasés, et l'on oublie qu'on ruine ainsi le fondement sur lequel on s'appuie, car la sensibilité, au rebours de nos autres facultés, s'émousse par l'exercice, et demande, lorsqu'elle n'est pas contenue dans de justes limites, des excitations chaque jour plus violentes. Le drame, en continuant de marcher dans la route qu'il a prise, ne tardera pas à rencontrer la pile galvanique qui réclamera son héritage; car puisqu'il s'est fait matérialiste, il faudra bien qu'il soit détrôné par la matière.

Ce dénoûment, j'aime à le croire, sera sans doute détourné par le bon sens public; en attendant, tâchons de résister à cet entraînement qui accuse un grave désordre moral, et, pour préserver notre intelligence, pour tenir nos âmes fermes contre le siècle, jetons parfois un regard en arrière, nourrissons-nous de ces vieux auteurs dont les beautés sont toujours neuves, malgré les années, et n'oublions pas ce mot d'un sage couronné : « Parmi tant de choses dont les hommes envient ou recherchent la possession dans le cours de leur vie, tout le reste est fadaise, hormis le vieux bois pour brûler, les vieux amis pour causer et les vieux livres pour lire. » Disons cela, sous toutes réserves de droit et sans nous inscrire contre les beaux monuments de la littérature contemporaine et nos légitimes espérances d'un brillant avenir.

LA ROCHEFOUCAULD.

L'enfance du duc de La Rochefoucauld fut désœuvrée, sa jeunesse inquiète, sa maturité sereine et recueillie; les douleurs morales et physiques assombrirent sa vieillesse anticipée. La carrière fournie par le duc de La Rochefoucauld, représente assez bien les diverses phases du siècle où il a vécu : des complots qui avortent, une guerre civile plus bruyante que sérieuse, une soumission ennoblie par le dévouement, les lettres cultivées avec éclat, les charmes d'une société exquise, et de poignantes douleurs dans une vieillesse chagrine, n'est-ce pas, en raccourci, l'histoire du siècle de Louis XIV, reproduite par la destinée d'un seul homme?

Une heureuse étoile présida à la naissance du prince de Marsillac, ce fut le nom que porta jusqu'à la mort de son père le duc de La Rochefoucauld. Une naissance illustre, de l'opulence, beaucoup d'esprit, du cœur, les dons extérieurs de la beauté ; telles furent les qualités que reçut La Rochefoucauld des mains de la nature et de la société, qui, comme des

fées bienfaisantes, vinrent le douer à son berceau. Mais là, comme dans les contes qui ont bercé notre enfance, une fée envieuse vint mêler à ces dons un vice dont l'influence les paralysa. Une seule vertu manquait au jeune enfant, et c'est par celle-là qu'on se place au premier rang. La supériorité dans le monde n'appartient ni au rang, ni à la richesse, ni même à l'esprit, mais au caractère. Or, c'est par là que péchait le duc de La Rochefoucauld : la faiblesse est le plus incurable des vices.

La tendresse paternelle forma le jeune Marsillac pour la cour et pour les armes; c'est assez dire que son éducation fut négligée, et qu'il fut ce qu'on appelle un enfant gâté; il ne fut point soumis à cette discipline sévère, et n'eut pas sous les yeux l'exemple de ces vertus austères, qui sont la véritable école des mœurs et la sauvegarde de l'âme. Voilà le premier germe du scepticisme moral, que la pratique des hommes ne fit que développer.

Les camps furent sa seconde école, et ce n'est pas là le refuge de la vertu. Le jeune Marsillac avait à peine seize ans, qu'il était mestre de camp au régiment d'Auvergne, et qu'il faisait la campagne d'Italie avec le comte d'Harcourt pour secourir Cazal.

La disgrâce de son père, impliqué dans l'affaire du duc de Montmorenci, le précipita parmi les adversaires de Richelieu, et le jeta dans les complots et les intrigues politiques. On le maria trop jeune pour qu'il connût la valeur des engagements qu'il prenait.

Ces liens ne l'embarrassèrent pas : et une communauté fortuite d'exil et d'intérêts, l'attacha d'abord à la belle duchesse de Chevreuse, passée maîtresse en fait de galanteries et d'intrigues, et qui pouvait tout lui apprendre excepté la morale.

Ce dévouement à l'intrigante amie d'Anne d'Autriche, le fit chevalier servant de la reine : il conspira pour la délivrer de la tyrannie de Richelieu, et sut gagner ses bonnes grâces. Mais ses services attendaient un salaire : il demanda d'être payé de sa peine ; or la régente avait autre chose à faire que de récompenser ses amis; comme toutes les âmes faibles, elle chargeait de faveurs ses ennemis ; ses libéralités s'épuisaient sur ceux qui avaient fait cause commune avec ses persécuteurs. Cette ingratitude, cette clémence portant à faux dévoilèrent bien des vices au futur auteur des Maximes : il ne se crut pas obligé à l'abnégation quand on le dispensait de la reconnaissance : il entra donc dans la cabale des importants, sous les auspices de la duchesse de Chevreuse, de Beaufort et de madame de Montbazon. L'emprisonnement du duc de Beaufort mit cette cabale en déroute : un reste de tendresse fit épargner le prince de Marsillac ; et il était gouverneur du Poitou et presque réconcilié lorsque la Fronde éclata.

La duchesse de Longueville avait alors remplacé dans son cœur madame de Chevreuse : cette passion l'emporta dans les rangs des frondeurs : ce fut lui qui ramena de Saint-Germain à Paris, le prince de Conti

et le duc de Longueville, et qui installa la duchesse à l'hôtel-de-ville, où elle mena de front ses intrigues et ses couches. Dans cette guerre, il suivit la fortune de la duchesse de Longueville, et de la maison de Condé : pendant le siége de Paris, il commandait un corps de l'armée des Parisiens ; blessé dans une sortie, il était à peine convalescent, lorsque la paix l'enveloppa dans l'amnistie générale : lorsque les princes furent arrêtés, il s'enfuit jusqu'à Dieppe avec l'aventurière de la Fronde, et la laissa s'embarquer pour la Hollande. Il revint pour préparer la délivrance des princes, et il aurait eu l'honneur de leur porter la nouvelle du succès de ses démarches, si Mazarin ne l'eût devancé. Pendant cette période, où il fut mêlé aux conciliabules des partis, il put faire enfin une ample moisson d'observations morales.

Jusque-là, il avait fait cause commune avec le coadjuteur, mais il en fut séparé par la lutte de celui-ci contre le prince de Condé. Alors eurent lieu ces orageuses séances du parlement qui furent le prélude de la seconde guerre civile, et qui amenèrent la fuite du prince de Condé. C'est alors qu'il faillit écraser, entre les deux battants de la porte du parlement, le cardinal de Retz [1], qui fut sauvé par la venue de Cham-

[1] L'historien et le héros de la Fronde, le cardinal de Retz, est un homme fortement trempé. Il y avait en lui l'étoffe d'un guerrier et d'un homme d'état. Sa famille le détourna de sa vocation ; elle l'emprisonna dans une soutane dans l'espoir de voir briller sur sa tête la mitre et le chapeau rouge. Ce génie actif, cette imagination pleine de grands desseins,

platreux et de Brissac. Si les mauvaises pensées qui traversèrent le cerveau de La Rochefoucauld avaient trouvé plus de décision dans son caractère, un coup d'épée aurait été le signal d'un effroyable massacre ; mais la destinée du temps voulut que ce grave événement se terminât par un échange de railleries et de quolibets.

La Rochefoucauld suivit ou plutôt poussa le prince de Condé en Guyenne, où déjà il s'était signalé pendant la captivité de ce prince. Il prit à cette guerre une part active, il accompagna Condé dans

détournée de sa voie naturelle, se changea en inquiétude et en turbulence. Il lui fallait un rôle, une carrière sans limites, et il était condamné au métier de prélat, enfermé dans son palais d'archevêque. La nature prit le dessus, et les événements donnèrent l'essor à ces facultés puissantes, mais mal dirigées ; ce prélat par contrainte se fit chef de parti, et se lança dans les aventures de la guerre civile. Pourquoi la faiblesse opiniâtre d'Anne d'Autriche s'obstina-t-elle à maintenir un ministre étranger et impopulaire? Pourquoi, sourde à la voix de l'opinion, n'appela-t-elle à la tête de ses conseils cet homme supérieur qui, revêtu d'un grand pouvoir, lui aurait prêté de la force et de l'éclat par la réalité de ses talents et l'apparence de ses vertus ? C'est ce caprice d'un faux point d'honneur soutenu par une passion aveugle qui agita la France pendant cinq années, et qui fit un factieux de l'homme qui, soit dans la chaire évangélique, si la paix l'y eût maintenu, soit dans les conseils de la royauté, aurait utilement employé son éloquence naturelle pour l'instruction religieuse, ou ses lumières pour la direction des affaires politiques. L'aptitude du cardinal de Retz pour les affaires ressort non-seulement de l'habileté qu'il a montrée dans la conduite d'un parti composé d'éléments divers, mais des réflexions et des vues dont ses mémoires abondent. Quelle connaissance de l'homme et des hommes! Quelle pénétration à démêler les principes des faits et à en prévoir les conséquences! Quel sentiment des forces et de la dignité de la nation ! Toutes ces qualités ont été misérablement employées, ou plutôt dissipées dans une guerre sans but.

cette marche aventureuse par laquelle, il vint rejoindre à Bleneau, son armée divisée par la rivalité des chefs; ensuite il assista au combat de la porte Saint-Antoine, où il aurait péri avec toute l'armée du prince, si le canon de la Bastille, dirigé par mademoiselle de Montpensier, ne lui avait donné la victoire : il en fut quitte pour une blessure grave qui lui fit perdre momentanément la vue. Sa valeur et sa blessure lui attirèrent les applaudissements des Parisiens qui le virent entrer la figure dégouttante de sang, les yeux sortant de la tête, soutenu sur les bras de son jeune fils et haranguant intrépidement le peuple.

C'est ainsi que se termina sa carrière politique et militaire; il en avait assez de la guerre et de la faction. Son corps était mutilé, son cœur ulcéré par l'éclatante infidélité de madame de Longueville et par la froideur du prince de Condé; pendant la ferveur de sa passion il avait dit :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux Dieux.

alors il s'écria dans l'amertume de son cœur :

> Pour ce cœur inconstant qu'enfin je connais mieux,
> J'ai fait la guerre aux rois : j'en ai perdu les yeux.

C'est ainsi qu'il sortit des affaires, désabusé de la guerre, de l'amour et des intrigues. Avec ce fonds d'expérience, avec le souvenir de ses fautes, de ses erreurs, des trahisons de ses maîtresses, de l'ingratitude des princes et des partis, il se mit à réfléchir

et il tira de ce fonds ce qu'il contenait, c'est-à-dire le livre des Maximes.

Ce livre est-il le miroir de l'humanité ou l'image d'un certain monde; je réponds hardiment : Non, l'humanité n'est pas ainsi faite, non, l'homme vaut mieux que cela ; et j'ajoute : Oui ce livre est une image fidèle de certains hommes et surtout de ceux que l'auteur a pratiqués.

Comme système universel, les Maximes sont une calomnie ; comme recueil d'observations particulières, c'est une médisance, mais la médisance est vérité. Cela est si vrai qu'il n'y a pas une seule pensée, une seule maxime de La Rochefoucauld au-dessous de laquelle on ne puisse écrire un nom propre ; c'est tantôt le sien, tantôt Anne d'Autriche, tantôt Mazarin, tantôt Longueville et vingt autres dont les mémoires contemporains nous font connaître la conduite.

La Rochefoucauld n'a pas dit : La vertu n'est qu'un mot, mais bien : «Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés», et il a voulu leur arracher le masque. Les actions humaines n'ont pas un sens déterminé, une signification invariable, leur valeur tient à ce que l'œil n'atteint pas, c'est-à-dire à l'intention qui se cache dans les profondeurs de la conscience; le même acte qui est dévouement chez Brutus, est basse vengeance dans Cassius, ambition dans Casca, cupidité chez celui-ci, envie chez celui-là. Il n'y a que celui qui agit et celui qui voit tout qui connaissent la valeur d'une action. La clémence de Louis XII, n'est

pas celle d'Anne d'Autriche; l'une est magnanimité, véritable oubli des injures; l'autre est pusillanimité et oubli des services rendus; le sacrifice de la vie est tantôt lâcheté, tantôt courage; les pratiques religieuses est-ce dévotion ou athéisme? tantôt l'un, tantôt l'autre.

Il n'y a pas d'action qui ne puisse être ramenée à un mauvais principe: est-ce à dire qu'il n'y en ait point de bon? Comment le savez-vous? Prenez garde, en accusant tout le monde, vous ne concluez rigoureusement que contre vous-même, car de tous les cœurs vous ne savez que le vôtre; vous croyez les autres, vous les jugez par induction.

Deux choses conduisent l'homme au scepticisme moral, c'est d'abord la pratique habituelle du vice et, à l'autre extrémité, l'idée exagérée de la vertu. Le stoïcisme n'est pas moins funeste en théorie que le vice en pratique. C'est parce qu'on a dit que la vertu consistait à se séparer de soi-même, c'est parce qu'on a été jusqu'à la séparer de l'amour de la vertu, qu'on s'est trouvé conduit à la théorie de l'intérêt personnel et du plaisir. Le stoïcisme a été amené comme le vice à s'écrier : « Vertu! tu n'es qu'un nom. » Pourquoi cela? parce que la vertu de l'homme n'est pas une vertu abstraite, escarpée, impraticable : elle se compose de sa force et de sa faiblesse, elle sort de sa raison et de ses entrailles.

C'est le pur désintéressement rêvé par le stoïcisme qui est un mot et non pas la vertu; pour être ver-

tueux, il faut vouloir le bien général, et pour le vouloir, il faut l'aimer. La vertu, c'est le sacrifice de l'intérêt particulier au bien général ; il n'en est pas d'autre idée, d'autre définition; mais pour la pratique il faut l'amour, il faut la passion du bien, et dans l'amour, dans la passion, le moi se retrouve. Le propre de l'affection c'est de s'identifier tout ce qu'elle embrasse; son effet, lorsqu'elle est grande et noble, est d'agrandir et d'ennoblir le moi, non de le détruire. Les rigoristes appelleront cela de l'égoïsme, soit : mais alors il faut distinguer; mettra-t-on sur la même ligne celui dont le moi se concentre dans sa personne, dans la satisfaction de ses sens, de sa cupidité, et celui dont le moi embrasse sa famille, sa patrie et l'humanité, et qui met au-dessus de sa famille, son pays, au-dessus de son pays, l'humanité. Non, mille fois non : nous vous accordons que le père de famille se satisfait en procurant le bien de ceux qui l'entourent; que le patriote se satisfait en dévouant sa fortune et sa vie au service de son pays; que le philantrope se satisfait en servant, à ses dépens, la cause de l'humanité : mais nous vous demandons de ne pas confondre le grossier dévouement ou plutôt la servitude de l'homme à son corps, à ses appétits, à ses intérêts matériels, et le sublime dévouement au bien de la famille, de l'état et de l'humanité.

Si La Rochefoucauld avait prétendu nier la vertu, s'il l'avait flétrie, s'il avait ramené tous les actes à de honteux principes, je rejetterais son livre avec

mépris ; je le repousserais dans cette sentine où sont tombés les écrits de d'Holbach et d'Helvétius, de ces apôtres de la matière et du néant ; mais s'il n'a voulu que démasquer l'hypocrisie, s'il a voulu dépouiller de leur manteau les fausses vertus, je l'accepte comme un conseiller, un peu chagrin, sans doute, mais véridique. S'il prétend au titre de moraliste de l'humanité, je le récuse avec indignation ; mais s'il se borne à montrer les hommes de son temps, et la morale telle que les passions la travestissent lorsqu'elles ont éteint le flambeau de la religion, lorsqu'elles ont opéré le divorce de Dieu et de l'âme, lorsqu'elles ont effacé la loi du devoir, je l'accueille, avec précaution toutefois, mais je l'accueille, parce que son expérience suppléera la mienne, parce qu'il éveille ma défiance, et que, sans me pousser à devenir fripon, il m'empêchera d'être dupe. Voilà tout ce que je demande à La Rochefoucauld et ce qu'il me donnera pleinement.

Je pense donc qu'on a prêté gratuitement au duc de La Rochefoucauld un système exclusif, et qu'il n'est pas aussi coupable qu'on le fait. Cependant un galant homme qui porte honorablement le nom de La Rochefoucauld, a prétendu réparer les torts attribués au moraliste de la Fronde et compenser la satire par l'apologie, pour que son illustre famille fût quitte envers l'humanité ; c'est du moins ce qu'il a prétendu faire par la publication d'un recueil de Pensées ; mais il me semble que le nouveau mora-

liste s'est fait illusion sur la portée de son œuvre, et qu'au rebours de son prédécesseur, auquel il reproche un système que sans doute il n'avait pas, on peut lui contester le système qu'il croit avoir ; en effet, pour qu'on prête ou qu'on accorde un système à un auteur, il faut que ses pensées aient un lien commun et qu'elles se rattachent à un centre unique. Si elles ne se tiennent pas, si parfois elles se contredisent, on est en droit d'y voir un recueil plutôt qu'un ensemble et seulement des molécules inorganiques ou des membres épars qui n'appartiennent pas à un même corps.

Ainsi le moderne La Rochefoucauld annonce son livre comme l'antidote du livre des Maximes, et il y insère des propositions telles que celle-ci « Tel individu qui passe pour sensible n'a souvent au fond de l'âme que des sentiments d'égoïsme. » L'ancien La Rochefoucauld n'a pas dit autre chose; il est vrai qu'il l'a dit autrement ; mais son adversaire nous promettait autre chose que des variantes : la différence du coloris ne détruit pas l'identité du fonds. « Nous nous dissimulons l'étendue des sacrifices qu'on nous fait pour nous soustraire à la reconnaissance. » Ce n'est pas le duc qui dit cela, ce n'est pas l'accusateur, c'est l'avocat ; mais tous deux m'ont bien l'air d'être d'accord et de s'entendre contre nous : poursuivons : « On tient plutôt à ce qui plait qu'à ce qui mérite de plaire. » Encore ! « On sacrifie souvent le bonheur à une jouissance d'amour-propre. » Décidément, il faut s'en tenir au La Rochefoucauld d'autrefois et regarder

l'expiation comme non avenue ; aussi bien, à mon avis, elle n'était pas nécessaire.

Je laisse donc de côté cette prétendue contrepartie du livre des Maximes pour résumer en peut de mots mon opinion sur le duc de La Rochefoucauld.

La Rochefoucauld est le moraliste de la Fronde, et il a écrit ses *Pensées* et ses *Maximes* sous la dictée de ses ressentiments. Il avait fait une triste expérience de la morale des partis et de la fidélité des femmes. S'il a voulu faire le portrait de l'humanité, il l'a calomniée; s'il a voulu peindre son époque, on ne saurait trop admirer la fidélité du tableau. La Rochefoucauld était né avec de nobles inclinations et l'instinct du dévouement. Il a porté le dévouement dans l'amour et dans la faction : mais il fut dupe de sa fidélité : la guerre civile ébrécha sa fortune et ruina sa santé ; ses maîtresses le trahirent. Il n'est pas surprenant qu'une pareille épreuve, qui donnait un double démenti à ses instincts généreux, lui ait inspiré quelque misanthropie. Sa clairvoyance avait pénétré les motifs cachés de la plupart des actions, et il publia les secrets qu'il avait surpris. Il ne nie pas absolument la vertu, il affirme sur sa propre expérience qu'on est souvent pris aux apparences de la vertu, et que ce que nous prenons pour elle n'est souvent que le déguisement des vices : il ne prêche pas l'égoïsme, il apprend à s'en défier; il ne veut pas faire des vicieux, il veut diminuer le nombre des dupes; il ne dit pas la vertu n'est qu'un mot, mais elle est souvent un masque ; il

conseille la défiance et non l'incrédulité : il met la prudence en garde contre l'hypocrisie. En effet, des actions identiques extérieurement ont-elles nécessairement le même principe ? Est-on toujours chaste par chasteté, brave par courage ; la peur ne produit-elle pas les effets de la bravoure ; l'aversion, ceux de la vertu ; la vanité, ceux de la bienfaisance ; le calcul, ceux du dévouement ? Faut-il avoir vécu longtemps pour l'éprouver, et ne doit-on pas savoir gré à celui qui nous crie de ne pas se laisser prendre aux faux dehors et à ne prononcer qu'en connaissance de cause ? Si donc la misanthropie domine dans le livre des *Maximes*, c'est que La Rochefoucauld a bien lu dans le cœur de ses contemporains, c'est qu'il a été mêlé aux partis et aux intrigues. Son livre accuse Mazarin, Anne d'Autriche, madame de Longueville, Paul de Gondi, mais il n'enveloppe pas dans ses arrêts l'humanité tout entière.

MADAME

DE LA FAYETTE.

On a souvent demandé si les femmes avaient le droit d'écrire, et si elles ne sortaient pas de leur vocation lorsqu'elles se partageaient entre les soins de la famille et la littérature; question oiseuse et impertinente que plusieurs d'entre elles ont tranchée par des chefs-d'œuvre. Madame de La Fayette est de ce nombre, et l'on peut dire que c'est elle qui a donné à son sexe droit de cité dans la république des lettres. Les contes graveleux et les livres mystiques de Marguerite de Valois, les poésies de Louise Labbé, les factums véhéments de mademoiselle Gournay et les romans démesurés de mademoiselle de Scudéry n'étaient que des préludes contestables qui pouvaient fournir de spécieux arguments aux partisans comme aux adversaires de l'émancipation intellectuelle des femmes. Après madame de La Fayette, toute discussion doit cesser, car elle nous a donné des ouvrages durables, qu'une femme seule pouvait

écrire, et nous lui devons des richesses nouvelles que le trésor de l'intelligence virile ne contenait pas.

Marie-Madeleine Pioche de La Vergne naquit en 1633, d'Aymar de La Vergne, maréchal-de-camp, gouverneur du Hâvre-de-Grâce, et de Marie de Péna, issue d'une ancienne famille de Provence, où le goût des lettres et le talent semblaient héréditaires [1]. Les heureuses dispositions que cette enfant apporta en naissant furent cultivées par une éducation solide et brillante, que son père ébaucha, et qu'achevèrent les leçons de Ménage et du père Rapin, jésuite, homme de goût. Mademoiselle de La Vergne fut admise fort jeune à l'hôtel de Rambouillet, à l'époque même où Bossuet, âgé de quinze ans, y prêchait son premier sermon. Cette double circonstance, qui nous montre la chambre bleue d'Arthénice comme le berceau de l'éloquence du cœur et de celle de la raison, doit atténuer les torts qu'on attribue généralement à cette société célèbre, et nous incliner à l'opinion de M. Rœderer, qui, dans son histoire de la société polie, a réhabilité le cercle de madame de Rambouillet, en mettant à la charge de mademoiselle Scudéry les aberrations de sentiment et de langage qui ont décrédité les précieuses et suscité la satire de Molière. Quoi qu'il en soit, si le salon où régnait Voiture fut une école de politesse et de beau langage, made-

[1] Hugues de Péna, secrétaire de Charles Ier, roi de Naples, avait reçu des mains de la reine Béatrix le laurier du poëte.

moiselle de La Vergne profita des leçons qu'elle y reçut, et si l'affectation y dominait, on peut dire qu'elle échappa à la contagion. Au reste, elle se tira heureusement de dangers plus grands : elle sortit des leçons de Ménage sans pédantisme, et elle encourut ses madrigaux en toutes langues, sans devenir ridicule. C'était le présage d'un bel avenir.

Mademoiselle de La Vergne fit de rapides progrès, grâce aux soins passionnés de Ménage et du père Rapin. Ségrais nous apprend qu'après trois mois d'études, voyant ses deux maîtres en discussion sur un passage latin qu'ils expliquaient diversement, elle les mit d'accord en leur montrant qu'ils se trompaient tous deux. Trois mois d'études pour donner l'intelligence du latin ! les plus hardis charlatans de nos jours n'osent pas même promettre de pareilles merveilles, loin de les réaliser. Quelle était donc la méthode de Ménage ou la pénétration de son élève? Mademoiselle de La Vergne ne tira point vanité de ces connaissances, elle aurait craint la raillerie des hommes et la jalousie des femmes en faisant parade d'un savoir qui était le privilége des savants en *us*. Ses études classiques transpiraient plutôt qu'elles ne se montraient ; on en sentait le parfum sans voir la fleur, et si elle répondait à une question de Huyghens qu'un ïambe était le contraire d'un trochée, elle rougissait modestement d'une distraction qui dévoilait ses secrètes études sur la métrique. Au reste, les poëtes étaient ses auteurs favoris ; elle savourait les

douceurs du style d'Horace et de Virgile, mais elle fuyait les prosateurs, et se garda bien de lire Cicéron, que Régnier a si plaisamment appelé :

Le pain quotidien de la pédanterie.

Ménage fit le dameret auprès de son élève, Ménage dont les galanteries, suivant l'expression de Tallemant, n'ont jamais fait mal à la tête à personne : il n'y avait pas à craindre qu'elles effleurassent un cœur pur et délicat. Ce commerce fut restreint aux termes d'une affection pédante. Mademoiselle de La Vergne en fut quitte pour des madrigaux où elle recevait le nom latin de *Laverna*. Ménage ne s'aperçut pas que le nom était peu galant, puisque c'est celui de la déesse des voleurs, mais un plaisant le lui rappela assez durement dans une épigramme latine dont le tour est ingénieux :

Lesbia nulla tibi, nulla est tibi dicta Corinna,
Carmine laudatur Cynthia nulla tuo :
Sed, cum doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum si sit culta Laverna tibi [1].

Les hommages contenus de Ménage, quoique souvent importuns, furent toujours tolérés en souvenir de son latin, et lorsque mademoiselle de Rambouillet fut devenue madame de Montausier, l'élève recon-

[1] « Tu n'as eu ni Lesbie ni Corinne à chanter, ce n'est pas une Cynthie que tes vers ont célébrée : mais plagiaire de ces doctes poëtes, tu devais choisir Laverne pour ta déesse. »

naissante voulut hériter de la visite du mardi gras que Ménage consacrait à Julie.

Mademoiselle de La Vergne, bien qu'élève de l'hôtel de Rambouillet, ne mit pas rigoureusement en pratique la théorie des précieuses en matière de mariage : son prétendant ne fut pas soumis à cette mortelle quarantaine que Julie d'Angennes imposa à M. de Montausier ; il ne fut pas réduit à séjourner sur tous les points de la carte du Tendre pendant longues années, et s'il les toucha tous, ce fut rapidement et comme à la course. Mademoiselle de La Vergne n'avait que vingt-deux ans lorsqu'en 1655 elle épousa le comte de La Fayette. Cette alliance la rendit belle-sœur d'Angélique de La Fayette, cette chaste maîtresse de Louis XIII qui donna à madame de La Vallière l'exemple d'une retraite austère, en expiation de faiblesses moins tendres et moins coupables. On ne sait pas si mademoiselle de La Vergne fut déterminée à ce mariage par affection pour le frère ou par sympathie pour la sœur. On ne trouve, au reste, aucune trace de la passion de madame de La Fayette pour son mari. Ce mari débonnaire s'efface complétement; on ne le voit paraître qu'une seule fois dans une lettre de sa femme, datée de février 1673. Vient-il faire une visite de politesse ou de reproches? On ne sait; mais ce mot jeté négligemment, constate qu'il paraissait encore chez lui, après dix-huit ans de mariage, quand la liaison de madame de La Fayette et du duc de La Rochefoucauld était

depuis longtemps établie. Cet époux qui apparaît comme une ombre dans un clair obscur, n'en est pas moins le père de deux fils, dont l'aîné suivit la carrière des armes, selon l'usage, et le second embrassa l'état ecclésiastique : ce dernier n'est connu que par sa complaisance à prêter les manuscrits de sa mère, qu'il ne réclamait pas, et dont plusieurs se sont perdus par cette négligence peu filiale.

Le début littéraire de madame de La Fayette fut *Mademoiselle de Montpensier,* nouvelle charmante et digne prélude de *Zayde* et de la *Princesse de Clèves.* Ce début remonte à l'année 1662 et précède de neuf années l'entrée de Segrais dans la maison de madame de La Fayette. Segrais avait été disgracié par une autre Montpensier pour avoir blâmé son opiniâtreté à recevoir Lauzun après la rupture de leur projet de mariage. Segrais ne perdit pas au change, et madame de La Fayette, en accueillant un homme de goût et de savoir, recevait un aristarque et un guide plus habile et plus délicat que Ménage. Au reste, leur commerce littéraire datait de plus loin, puisque *Zayde* parut pour la première fois en 1670. Ce roman, qui tient encore par quelques côtés à l'ancienne école et qui se rattache à l'*Astrée*, avec plus de mouvement dans la passion et non moins de délicatesse, fut publié sous le nom de Segrais. On admit d'abord cette paternité que rendaient vraisemblable les Nouvelles qu'on devait au traducteur de Virgile. Mais on ne tarda pas à savoir que sa part dans le travail se bornait à des

conseils sur la disposition des événements et sur le style. Le docte Huet, dans ses *Origines de Caen*, revendiqua, en faveur de madame de La Fayette, la conception et la composition de l'ouvrage; Segrais lui-même s'exécuta de bonne grâce, et s'il lui est arrivé de dire en parlant du roman qui portait son nom : *Ma Zayde*, il ne porta pas l'illusion aussi loin que Scudéry, qui voulait à toute force être l'auteur des romans de sa sœur : la complaisance de Segrais n'alla pas jusqu'à l'usurpation. Malgré cet aveu, le savant Adry laissait en 1807 la question indécise et paraissait même pencher en faveur du parrain, au préjudice de la mère. L'évêque d'Avranches fit précéder *Zayde* de sa lettre à Segrais sur l'origine des romans, et madame de La Fayette lui disait à cette occasion : « Nous avons marié nos enfants ensemble. » Le mariage était assorti, car la dissertation du savant Huet réunit à la solidité de l'érudition, le charme d'un style orné sans affectation. On remarque un passage de cet opuscule [1], dans lequel l'auteur, en marquant

[1] Voici le passage auquel je fais allusion : on me saura peut-être gré de l'avoir rapporté : « Les connaissances qui attirent et flattent davantage sont celles que l'âme acquiert sans peine et où l'imagination agit presque seule, et sur des matières semblables à celles qui tombent d'ordinaire sous nos sens, et particulièrement si ces connaissances excitent nos passions qui sont les grands mobiles de toutes les actions de notre vie; c'est ce que font les romans : il ne faut point de contention d'esprit pour les comprendre; il n'y a point de grands raisonnements à faire; il ne faut point se fatiguer la mémoire; il ne faut qu'imaginer. Ils n'émeuvent nos passions que pour les satisfaire; ils n'excitent notre crainte et notre com-

la source du plaisir que cause la lecture des romans, se montre critique ingénieux et moraliste profond : ce passage offre un exemple de ce style ample et sévère, de cette phrase abondante dans les détails et précise dans l'expression, qui est le propre des bons écrivains du dix-septième siècle, et il explique, par une analyse ingénieuse, le charme des fictions romanesques pour les esprits de toute nature, et de plus la vocation des femmes vers un genre où la passion et l'imagination les servent merveilleusement, lorsqu'elles veulent bien admettre le contrôle de la raison.

Madame de La Fayette avait plus de vingt-cinq ans lorsqu'elle commença à écrire et fut admise vers cette épo-

passion que pour nous faire voir hors du péril ou de la misère ceux pour qui nous craignons ou que nous plaignons; ils ne touchent notre tendresse que pour nous faire voir heureux ceux que nous aimons; ils ne nous donnent de la haine que pour nous faire voir misérables ceux que nous haïssons; enfin toutes nos passions s'y trouvent agréablement excitées ou calmées. C'est pourquoi ceux qui agissent plus par passion que par raison et qui travaillent plus de l'imagination que de l'entendement, y sont les plus sensibles, quoique les derniers le soient aussi, mais d'une autre sorte. Ils sont touchés des beautés de l'art et de ce qui part de l'entendement : mais les premiers, tels que sont les enfants et les simples, le sont seulement de ce qui frappe leur imagination et agite leurs passions, et ils aiment les fictions en elles-mêmes, sans aller plus loin. Or les fictions n'étant que des narrations vraies en apparence, et fausses en effet, les esprits des simples, qui ne voient que l'écorce, se contentent de cette apparence de vérité et s'y plaisent : mais ceux qui pénètrent plus avant et vont au solide, se dégoûtent aisément de cette fausseté; de sorte que les premiers aiment la fausseté, à cause de la vérité apparente qui la cache, et les derniers se rebutent de cette image de vérité à cause de la fausseté effective qu'elle cache, si cette fausseté n'est d'ailleurs ingénieuse, mystérieuse et instructive et ne se soutient par l'excellence de l'invention et de l'art. » (*De l'Origine des Romans.*)

que dans l'intimité de Madame, duchesse d'Orléans. Elle fit le charme de cette cour élégante et polie, conservant la pureté de son âme à côté du désordre des mœurs qui n'allait pas jusqu'au scandale. Elle fut témoin de cette mort soudaine qu'un cri sublime de Bossuet fait retentir encore dans nos cœurs, catastrophe mystérieuse qui rompit brusquement la jalousie d'un époux et la passion d'un beau-frère. Madame de La Fayette l'a décrite avec une simplicité poignante, que l'énergique éloquence de l'orateur chrétien n'a point fait oublier. C'est pendant le cours de cette intimité avec la duchesse d'Orléans que madame de La Fayette remarqua le duc de La Rochefoucauld et que s'établit cette liaison célèbre et problématique que la mort seule put interrompre.

L'histoire de cet attachement et la conception de *la Princesse de Clèves* sont unies trop étroitement pour que j'essaie de les séparer. Madame de La Fayette s'est peinte dans *Zayde* et dans *la Princesse de Clèves;* elle a fait dans ces deux ouvrages le roman de son imagination et de son cœur. *Zayde* est le rêve de sa jeune imagination, *la Princesse de Clèves*, l'histoire idéalisée des sentiments qu'elle a réellement éprouvés. Ces deux images sont également vraies, et c'est par là qu'elles sont durables. Avant de montrer comment *la Princesse de Clèves* et madame de La Fayette se confondent, il faut dire quelques mots sur la liaison de l'auteur avec le duc de La Rochefoucauld.

Madame de La Fayette était mariée depuis dix ans.

Elle avait gardé au comte sa foi et ce qu'il avait su lui prendre de son cœur, c'est-à-dire une amitié sans passion, mais pleine d'estime; il y avait donc dans ce cœur une place à prendre, un vide à remplir. C'est alors que madame de La Fayette vit M. de La Rochefoucauld, courtisan accompli, laissant encore deviner dans sa maturité ce qu'avait été sa jeunesse chevaleresque, éprouvée dans la guerre civile, marquée par des succès de guerre et de galanterie; esprit délicat et sévère, mal guéri des illusions auxquelles il rend hommage tout en les combattant par rancune. Unissant les rêves de son adolescence aux souvenirs de la jeunesse de M. de La Rochefoucauld, madame de La Fayette accorda dans son âme ce double idéal, et sa mémoire fit ce que l'entraînement de la passion aurait fait dix ans auparavant, si elle eût rencontré celui qu'appelait son cœur et que devançait son imagination. C'est ici que se place un problème dont la solution en sens divers serait la mesure de la délicatesse des juges. Madame de La Fayette ne donna-t-elle que son cœur qu'elle donna pleinement? M. Sainte-Beuve a découvert (heureuse découverte qui nous a valu la plus ingénieuse, peut-être, et la plus délicate de ses études littéraires); M. Sainte-Beuve a découvert dans les cartons de la Bibliothèque du Roi, une lettre délicieuse[1] écrite par madame de La Fayette à la marquise

[1] Cette lettre mérite d'être rapportée : elle ne sent ni la prude ni la précieuse : « Ce lundi au soir. — Je ne pus hier répondre à votre billet, parce

de Sablé, dans laquelle l'amie du duc de La Rochefoucauld demande qu'on efface de l'esprit du jeune M. de Saint-Paul[1] les soupçons de galanterie qu'il a dû concevoir. Elle s'en défend par la crainte du ridicule, sans mettre en avant les scrupules de vertu que sa correspondante aurait sans doute accueillis comme

que j'avais du monde, et je crois que je n'y répondrai pas aujourd'hui, parce que je le trouve trop obligeant. Je suis honteuse des louanges que vous me donnez, et d'un autre côté, j'aime que vous ayez bonne opinion de moi, et je ne veux vous rien dire de contraire à ce que vous en pensez. Ainsi je ne vous répondrai qu'en vous disant que M. le comte de Saint-Paul sort de céans et que nous avons parlé de vous, une heure durant, comme vous savez que j'en sais parler. Nous avons aussi parlé d'un homme que je prends toujours la liberté de mettre en comparaison avec vous pour l'agrément de l'esprit. Je ne sais si la comparaison vous offense, mais quand elle vous offenserait dans la bouche d'un autre, elle est une grande louange dans la mienne, si tout ce que l'on dit est vrai. J'ai bien vu que le comte de Saint-Paul avait ouï parler de ces dits-là, et j'y suis un peu entrée avec lui. Mais j'ai peur qu'il n'ait pris sérieusement ce que je lui en ai dit. Je vous conjure, la première fois que vous le verrez, de lui parler de vous-même de ces bruits-là. Cela viendra aisément à propos; car je lui ai donné les Maximes et il vous le dira sans doute. Mais je vous prie de lui en parler comme il faut, pour lui mettre dans la tête que ce n'est autre chose qu'une plaisanterie, et je ne suis pas assez assurée de ce que vous en pensez pour répondre que vous direz bien, et je pense qu'il faudrait commencer par persuader l'ambassadeur. Néanmoins, il faut s'en fier à votre habileté, elle est au-dessus des maximes ordinaires; mais enfin, persuadez-le. Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire que j'ai des galanteries. Il leur semble qu'on leur paraît cent ans dès qu'on est plus vieille qu'eux et ils sont tout propres à s'étonner qu'il soit encore question des gens; et de plus il croirait plus aisément ce qu'on lui dirait de M. de La Rochefoucauld que d'un autre. Enfin je ne veux pas qu'il en pense rien, sinon qu'il est de mes amis et je vous prie de lui ôter cela de la tête, si tant est qu'il l'ait. »

[1] Fils de la duchesse de Longueville, et vraisemblablement du duc de la Rochefoucauld. Il était né à l'Hôtel-de-Ville, pendant la Fronde.

un reproche indirect. Cette lettre ne décide rien : il faut chercher ailleurs des éléments de conviction. Pour moi, je les trouve dans le caractère de madame de La Fayette, dans *la Princesse de Clèves,* et surtout dans l'aveu de cette liaison qui semble un défi jeté à la médisance d'un siècle corrompu. Comment penser qu'une femme jusqu'alors de conduite exemplaire et qui devait peindre avec tant de vérité la lutte triomphante de la vertu aux prises avec la passion eût cédé tout à coup avec scandale? Mais alors, *la Princesse de Clèves,* cette peinture si vraie, si personnelle de sentiments épurés et d'un sacrifice héroïque, aurait été la satire de l'auteur, et comme l'aiguillon d'un remords toujours éveillé par le contraste. Je n'hésite donc pas, et je le dis hautement : « Honni soit qui mal y pense. »

J'aime à me représenter les douceurs infinies de ce commerce chaste et passionné où la tendresse s'épanchait sans se contraindre ni s'égarer. Madame de La Fayette, qui ne comptait plus par vingt[1], et qui n'admettait pas la galanterie au-delà de vingt-cinq ans, pouvait en toute sécurité revenir sur ces sentiments, qui n'avaient pas rencontré ce qu'ils appelaient lorsque la rencontre eût été périlleuse : M. de La Rochefoucauld regrettait peut-être d'être venu trop tard, mais ces regrets réchauffaient ses souvenirs sans

[1] Madame de La Fayette étant agée de vingt-neuf ans, disait : « Je compte encore par vingt. » MÉNAGE.

le pousser à d'autres espérances, et les blessures de son âme se cicatrisaient sous le charme de ces tardives confidences. Madame de La Fayette usait de son empire sur ce noble caractère, injustement aigri, pour le ramener à de meilleurs sentiments envers l'humanité; elle lui faisait lire dans son âme tendre et dévouée, la réfutation des *Maximes :* en retour de cet amendement moral, La Rochefoucauld achevait la culture de l'esprit de son amie, et réglait l'essor de son imagination : échange profitable à tous deux, et dont madame de La Fayette donne à peu près la balance, lorsqu'elle dit avec modestie et fierté tout ensemble : « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. » Toutefois l'esprit ne se donne pas; on peut l'aiguiser et le fortifier, et c'est tout ce que le contact de l'auteur des *Maximes* ajouta à celui de son amie.

C'est de ce travail de cœur et d'esprit sur des souvenirs réels et des rêves vraisemblables, qu'est née *la Princesse de Clèves,* roman inimitable où la fiction et la vérité se lient si heureusement que la fiction prête de l'intérêt à la vérité et la vérité de la vraisemblance à la fiction. Madame de La Fayette a donné, sous l'image de *la Princesse de Clèves,* les mémoires de son cœur; elle a transporté dans le passé et sur un théâtre analogue, les événements de sa vie : en effet, pour peu qu'on y réfléchisse, on retrouvera facilement la cour de Louis XIV dans celle de Henri II; c'est la même grâce et la même corruption polie : la

duchesse de Valentinois plus jalouse de son crédit que de la fidélité de son royal amant, c'est madame de Montespan; la jeune reine d'Écosse, épouse de François II, galante et spirituelle, curieuse des intrigues de cour, avec son cercle de beaux esprits et de femmes élégantes, n'est-ce pas la duchesse d'Orléans? Comment méconnaître M. de La Fayette sous le nom du prince de Clèves, et M. de La Rochefoucauld sous les traits de M. de Nemours? l'analogie est frappante dans le caractère de personnages et les données générales de la fable. La différence est dans les incidents et dans la rigueur du dénoûment. M. de La Fayette ne meurt pas comme le prince de Clèves, il s'éclipse discrètement, madame de La Fayette ne renonce pas au duc de La Rochefoucauld, comme la princesse de Clèves à M. de Nemours, elle ne s'ensevelit pas dans la retraite pour y raffermir ses scrupules d'honneur contre les mouvements de son amour. Elle fait plus humainement, elle concilie sa tendresse et ses devoirs : forte de sa conscience et du respect qu'elle inspire, elle avoue une alliance de cœur et d'intelligence qui ne rompt pas d'autres liens indissolubles, et elle oppose à la malignité des cœurs corrompus, outre l'amitié de madame de Sévigné, l'estime de Port-Royal.

Comme œuvre littéraire, *la Princesse de Cèlves* est plus qu'une nouveauté, c'est presque une révolution. Le roman cessait par là d'être le mensonge de la nature, de l'histoire et de la passion; il entrait enfin

dans la vérité, il s'humanisait dans ses peintures et dans ses proportions. L'histoire n'est plus qu'un cadre où la passion se développe; les événements réels qui se mêlent à la fiction ne sont point altérés dans leur essence ni dénaturés dans leurs principes. L'action de *la Princesse de Clèves* est reportée aux dernières années du règne de Henri II et se prolonge sous celui de François II. L'intrigue du roman se lie habilement aux principaux faits historiques sans nuire à leur enchaînement. C'est le procédé de Walter Scott appliqué à la peinture des passions. Il est vrai que les mœurs sont transportées du dix-septième siècle dans le seizième, et que la cour des Valois est l'image de celle des Bourbons; mais qu'importe cet anachronisme des mœurs couvert par l'éternelle vérité de la passion? Racine a eu le même tort, plus gravement peut-être; et la même supériorité dans la peinture du cœur humain l'absout complétement. De nos jours, on a cru faire merveille en introduisant dans les romans, et même dans les drames, ce qu'on appelle la couleur locale, et les soins qu'on a donnés à cette décoration ont été pris sur l'étude du cœur humain, dont la peinture seule fait vivre les œuvres de l'intelligence. L'accessoire a souvent ruiné le principal, et pour une fidélité douteuse, que les érudits contestent toujours et que les ignorants n'apprécient pas, on a sacrifié la vérité morale, que les simples aussi bien que les doctes savent reconnaître. Le succès de *la Princesse de Clèves* fut général. Dès qu'elle eut paru,

elle devint le texte de toutes les conversations; on s'abordait, dans les lieux publics, par des questions sur le roman nouveau; Fontenelle le lut quatre fois de suite, et une guerre animée s'engagea entre ses défenseurs et ses adversaires.

Une lettre de Bussy-Rabutin à madame de Sévigné comprend toutes les critiques qu'on fit au roman et en trahit la source. La princesse de Clèves, lorsqu'elle ne peut plus se cacher sa passion et qu'elle craint de n'être pas longtemps de force à la combattre, prend le parti d'en faire l'aveu à son mari, parce que cette confidence lui paraît la seule barrière assez forte contre une défaite qu'elle prévoit et qu'elle redoute. Cet effort d'une vertu désespérée, Bussy-Rabutin avait ses raisons pour le trouver étrange : il n'allait pas à la mesure de sa galanterie peu spéculative, et il le déclare extravagant : « Une femme, ajoute-t-il, dit rarement à son mari qu'on est amoureux d'elle, mais jamais qu'elle ait de l'amour pour un autre que pour lui. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une passion d'amour soit longtemps dans un cœur de même force que la vertu. Depuis qu'à la cour, en quinze jours, trois semaines, ou un mois, une femme attaquée n'a pas pris le parti de la rigueur, elle ne songe plus qu'à disputer le terrain pour se faire valoir. » C'est bien là le langage d'un courtisan libertin qui s'autorise de sa propre corruption et de celle des âmes vulgaires pour nier la puissance du sacrifice.

Rabutin continue sur le même ton et ne comprend

pas davantage l'héroïque opiniâtreté de la princesse de Clèves après son veuvage. « Si, contre toute apparence et contre l'usage, ce combat de l'amour et de la vertu durait dans son cœur jusqu'à la mort de son mari, alors elle serait ravie de les pouvoir accorder ensemble en épousant un homme de sa qualité le mieux fait et le plus joli cavalier de son temps. » Ainsi le critique ne conteste au roman que ses conditions d'existence ; à cela près, il le trouve achevé. Bussy est plus près de la vérité lorsqu'il critique les monologues et qu'il attaque le hasard par lequel M. de Nemours surprend le secret de la princesse de Clèves : « C'est, dit-il, une grande justesse que la première fois que la princesse fait à son mari l'aveu de sa passion pour un autre, M. de Nemours soit, à point nommé, derrière une palissade d'où il l'entend. » Sur ce point, je tombe d'accord avec le critique ; mais sur tous les autres, je le récuse ; car, en pareille matière, la pureté du cœur donne plus de lumières que la pénétration de l'esprit.

Pour justifier l'aveu de la princesse de Clèves et répondre à ses critiques par un argument victorieux, madame de La Fayette écrivit *la Comtesse de Tende*, nouvelle touchante et passionnée où une femme, entraînée aux dernières faiblesses de l'amour, n'a d'autres ressources, pour échapper à l'infamie, que de confier son secret à celui qu'elle a offensé. Ce roman, quoique naturellement écrit, se ressent de l'intention qui l'a dicté. L'art y triomphe, mais il s'y laisse

voir, et en cela il est inférieur à celui qu'il protége. Au reste, *Zayde* et *la Princesse de Clèves*, qui peignent si fidèlement l'imagination et le cœur de madame de La Fayette, suffisent pour faire vivre le nom de leur auteur aussi longtemps que notre littérature. Ce ne sont pas toutefois les seuls titres littéraires de cette femme aimable; elle a écrit, avec un charme infini, les *Mémoires de la Cour de France* pour les années 1688 et 1689 et l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*, de cette duchesse d'Orléans dont elle avait été la confidente et l'amie.

La mort de M. de La Rochefoucauld brisa le cœur de madame de La Fayette; il faut demander à madame de Sévigné le tableau de son désespoir. Elle survécut plus de douze ans à son ami; elle ne voulut pas être consolée; sa douleur fut sa vie même, elle la couva, comme un trésor, jusqu'au moment où la tombe s'ouvrit pour recevoir sa dépouille mortelle. Elle avait alors soixante ans.

Je n'ai point parlé de l'amitié qui unit longtemps madame de La Fayette et madame de Maintenon, ni de leur refroidissement, qui dégénéra en une sourde inimitié. On peut sans témérité rapporter les torts à la veuve de Scarron, qui oublia, dans sa haute fortune, qu'elle devait maintenir l'égalité que madame de La Fayette avait admise lorsque son rang et son crédit la plaçaient fort au-dessus de la gouvernante des enfans d'une maîtresse royale. Madame de La Fayette était trop *vraie* pour dissimuler son mécon-

tentement, et d'ailleurs elle dut voir avec amertume l'autorité de madame de Maintenon se tourner contre Port-Royal, et s'associer à l'intolérance des conseillers de Louis XIV.

DE L'ÉLÉGIE [1].

On s'était peu douté jusqu'à nos jours que la France fût une terre élégiaque ; on parlait de notre esprit et de notre gaieté, mais de nos pleurs on ne disait mot, quand tout à coup la scène a changé, les élégies ont débordé, et, à l'heure qu'il est, il n'y a pas une douleur, pas une infirmité, pas une disgrâce qui n'ait ému la pitié d'un poëte et sollicité la sympathie du public. On se croirait transporté dans la vallée des Pleurs ; c'est véritablement un temps de désolation ; si fort aguerri que l'on puisse être contre la mélancolie, il est difficile de se soustraire à la contagion ; et moi, qui, par conscience de critique, viens de compatir sincèrement à je ne sais combien d'infortunes, me voilà à mon tour sous le charme des douleurs,

[1] J'aurais sans doute laissé ce morceau, avec beaucoup d'autres, dans les colonnes du *Globe*, où il fut inséré en 1829, s'il ne me rappelait des souvenirs qui me sont chers. Je les indiquerai à mesure qu'ils se présenteront. On verra qu'il a été écrit à l'occasion de plusieurs recueils de poésies et que je n'y parle pas des principaux représentants du genre élégiaque, Joseph Delorme et l'auteur des *Méditations*.

et si je le laissais opérer, je crois, Dieu me pardonne, que je gémirais à l'unisson des poëtes que je prétends juger. Mais à chacun son rôle : à vous les pleurs, messieurs de l'élégie ; pour nous, l'attendrissement nous est interdit. Mieux vaut essayer d'expliquer pourquoi vous pleurez ainsi, et même vous en détourner, que de pleurer avec vous.

On se demande pourquoi l'élégie, qui domine de nos jours, occupe si peu de place dans la littérature des deux siècles précédents. C'est qu'alors l'esprit humain, tout entier à ses croyances, puis à son incrédulité, avait été rarement conduit par le doute et le besoin de croire à réfléchir sur le mystère de sa nature. Un seul écrivain était entré dans cette voie : c'est Pascal, et ses pensées sont de sublimes élégies. Sous Louis XIV, soit conviction, soit prudence, on ne contestait pas aux dogmes établis leur légitimité, et les hommages du génie se partageaient entre le roi du ciel et le grand roi qu'on avait aussi divinisé. Plus tard, quand le prestige fut détruit, l'irréligion, par une révolution soudaine, remplaça la foi; l'homme brisa violemment les objets de son culte et passa de l'adoration à l'outrage : l'incrédulité eut son fanatisme qui triompha sans pitié comme sans mesure. Si les poésies sacrées essuyèrent tant de mépris, quel eût été le sort de nos poésies intimes et mélancoliques. La gaieté caustique de Voltaire aurait donné le premier coup à la victime, et les philosophes à la suite auraient consommé le sacrifice. Tant que l'incrédulité

fut passionnée, elle se suffit à elle-même ; mais la passion qu'animait le combat ne pouvait survivre à la victoire : le calme amena la réflexion, qui produisit le doute. Ce fut alors que l'âme, pressée du besoin de croire, fut ramenée vers les sentiments tendres et religieux dont la pureté nous séduit sans nous asservir, parce que, s'ils ont le charme de la vérité, ils n'ont pas l'autorité d'un dogme. Cette révolution morale se fit nécessairement sentir dans la poésie; elle s'est manifestée par une teinte religieuse et mélancolique, qui caractérise l'école moderne. Ces plaintes de l'âme prouvent son bon vouloir et sa misère, ses aspirations vers le bien et son abattement.

Avouons, avant tout, qu'il y a dans la rêverie un charme indéfinissable, et que la mélancolie porte avec soi des jouissances auxquelles il est difficile de ne pas se laisser séduire ; c'est, comme dirait Ronsard, *un doux souffrir tout confit de liesse* : il n'y a personne qui n'ait cédé parfois à cette séduction. Un sentiment de vague tristesse saisit l'âme au dépourvu, et la fait rêver ; elle se complaît dans cette situation, où son activité s'exerce sur elle-même, en lui épargnant le soin de se porter au dehors, et elle s'y attache avec délices ; la sève poétique s'agite alors, et s'amasse au fond du cœur, et déborde en élégie. Jusque-là tout est bien ; mais cet état délicieux, on cherche à le reproduire, et ce qui n'était qu'un heureux accident, on veut le transformer en habitude ; il est si doux d'être oisif et occupé tout ensemble, de jouir à la fois de son

activité et de son repos! Aussi se remet-on à rêver de plus belle. On avait commencé par faire une élégie parce qu'on avait été mélancolique : on se fait mélancolique pour refaire une élégie ; de là, les recueils. Ce n'est pas tout, cette rêverie, si douce au début, n'est qu'un plaisir décevant; elle devient amère en se renouvelant ; l'âme se déchire et s'épuise en se nourrissant de sa propre substance ; il faut qu'elle emprunte au monde extérieur de quoi soutenir sa vigueur. La rêverie expie par de cruelles souffrances ses plaisirs solitaires, et lorsque, victime de ce retour, l'âme voudrait secouer sa douleur, l'énergie lui manque, et le désespoir la dévore après l'avoir avilie. Cependant de belles âmes sont prises à ces fausses douceurs, celles surtout qui, désabusées avec amertume des illusions du jeune âge, n'ont pas assez d'énergie pour faire gaiement leur sacrifice, ou de rancune pour se venger du monde par en médire : ces âmes pures et découragées cherchent en elles-mêmes ce que les hommes et les choses leur ont refusé, et au lieu de se laisser emporter et distraire par le mouvement politique qui entraîne le monde, elles se retirent à l'écart, où elles apprennent à leurs dépens qu'on ne s'isole pas impunément. Si la solitude était salutaire dans les temps de ferveur religieuse, c'est que Dieu peuplait le désert, tandis que nos cénobites, hors du siècle, mais aussi tièdes que lui en matière religieuse, se trouvent entre ciel et terre, sans appui nulle part[1].

[1] Ces réflexions sur la mélancolie ont détourné d'une voie funeste plusieurs

Les considérations qui précèdent ne tendent pas à proscrire la rêverie, mais à en signaler l'écueil. Dans cette lutte contre un genre si fort prisé de nos jours, j'appellerai à mon aide un auxiliaire qui combattra nos poëtes avec leurs propres armes. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici ce fragment poétique, qu'on chercherait vainement ailleurs[1].

. . . . . .
Ainsi déshérité de ses titres de gloire,
Roi vaincu, détrôné par sa propre victoire,
Quand tout flambeau s'éclipse à ses yeux incertains,
Quand tout appui s'ébranle et manque sous ses mains,
Sans refuge au dehors, il se prend à lui-même,
Il s'absorbe en soi seul, il se contemple, il s'aime,

jeunes gens atteints de cette maladie et qui s'y complaisaient ; elles les ont ramenés à la vie active et aux travaux sérieux. Les remercîments que j'en ai reçus m'ont prouvé que la critique, dans son modeste rôle, pouvait être un utile auxiliaire de la morale.

[1] On les trouve maintenant dans le précieux recueil publié après la mort de Georges Farcy. Vivant alors dans une douce fraternité d'études et de sentiments, nous occupions, rue d'Enfer, un même appartement, et lorsqu'il nous arrivait de composer quelque morceau littéraire ou philosophique, nous nous en faisions mutuellement confidence. Je lui lus donc les lignes qui précèdent, et, frappé du rapport de nos idées, il me communiqua, pour la première fois, cet échantillon de sa poésie. C'est par là que j'appris qu'il faisait des vers ; car il s'en cachait, comme d'une faiblesse, et ce qui aurait fait l'orgueil d'un esprit moins fortement trempé, lui inspirait de la défiance et une sorte de pudeur. Sa véritable vocation était à la philosophie et à la politique, et je ne doute pas qu'il ne s'y fût placé au premier rang. Sa réserve naturelle n'empêchait pas que sa supériorité ne fût remarquée partout où il paraissait. La droiture de son cœur, la rectitude et la force de son intelligence, son talent d'écrivain, sa parole ferme, précise et colorée l'auraient sans doute placé à côté de Carrel, et peut-être son inflexible probité l'aurait-elle exposé aux mêmes dangers. La dernière balle tirée dans les journées de

Ravi de ressaisir en ses obscurités
Du jour qu'il a perdu quelques pâles clartés.
Il jouit de sentir cette force cachée
Qui donne au corps la vie, à l'âme la pensée ;
De suivre dans son sein ses obscurs mouvements,
Comme on compte d'un cœur les faibles battements,
Et, de son être en elle adorant le mystère,
D'être à soi, comme un Dieu, sa vie et sa lumière.

Vain délire d'orgueil ! fausse et courte grandeur !
Comme on voit sur sa tige une débile fleur
Qui, loin des feux du jour que son regard implore,
En longs rameaux penchés tombe et se décolore,
Ainsi, lorsque la Foi de rayons créateurs
Comme un vivant soleil n'échauffe plus les cœurs,
L'homme affaissé se perd dans la nuit de son âme.

. . . . . .

Sous ses propres pensers il s'use et se flétrit ;
Il se sent consumer au feu qui le nourrit.
Son esprit, abîmé dans ses sombres prodiges,
S'éblouit, et s'égare en de vagues vertiges,
Tandis que, dans son sein, des feux secrets et lents
Font languir son courage et défaillir ses sens.
En vain, pour divertir ses amères tristesses,
La nature à ses yeux, prodigue de richesses,
Sourit comme une mère à son fils bien-aimé,
Et, pour calmer ce cœur de son poids opprimé,
Lui montre en l'instruisant, sous cette image vive,
Sa force qui s'ignore et sa grâce naïve.

. . . . . .

juillet, en l'atteignant mortellement, a laissé à ses amis d'éternels regrets. Leur pieuse douleur n'a pas abandonné sa mémoire, et, par la publication de ce qu'il avait écrit, ils ont voulu montrer au pays quelle perte il avait faite. Pourquoi la ville de Paris ne s'est-elle pas associée à ces hommages? Ne pouvait-elle pas, comme pour le jeune Vanneau, perpétuer sur ses murailles le nom de cet autre martyr? Puisque l'école polytechnique et l'école normale avaient payé même tribut, puisque le dévouement était égal, pourquoi cette inégalité dans la reconnaissance?

Son âme reste froide à ses riants tableaux;
Le fleuve en murmurant ne berce plus ses maux;
La fleur de ses couleurs ne teint plus sa pensée,
Et l'aube, en se levant dans l'humide rosée,
N'épand plus sur son âme ainsi que sur ses yeux
L'éclat du jour nouveau qui sourit dans les cieux.

Malheureux! mais ton cœur au mal qui le possède
Hors la paix des tombeaux n'a-t-il plus de remède?
Vois : la fortune est là qui t'offre ses faveurs.
N'as-tu jamais rêvé de gloire ni d'honneurs?
N'as-tu jamais senti la généreuse envie
D'être grand parmi tous, et d'illustrer ta vie?
Agis : de tes efforts quel que soit le succès,
Ton cœur blessé, peut-être, y trouvera la paix.
Du trouble de tes sens fatigue ta pensée;
Agis : c'est là ta loi, tu l'as trop méprisée.

Notre opposition au système élégiaque ne nous rendra pas injuste envers les auteurs d'élégies : les défauts du genre peuvent égarer le génie du poëte, mais ne l'effacent pas. L'école du Lac, qui a poussé la rêverie à ses derniers excès, compte d'illustres disciples, et Coleridge, pour composer ses poëmes entre la veille et le sommeil, quelquefois même en plein sommeil, n'en est pas moins un poëte plein de grâce et d'harmonie. Au reste, nos lakistes n'en sont pas encore à ce point; mais ils y arriveraient si on les laissait faire, et nous verrions le somnambulisme envahir la poésie comme la médecine. Nous n'avons pas encore oublié les *Chants d'amour et Mélodies* de M. Pauthier[1], qui, tout en portant l'empreinte d'un

[1] M. Pauthier paraît les avoir oubliés. Il a renoncé à un genre qui aurait

talent incontestable, montraient la rêverie poussée jusqu'au rêve. Aujourd'hui la mélancolie paraît rebrousser chemin ; mais, si on a reculé quelque peu, on est toujours dans la même voie. M. Edouard Turquety, sous le titre modeste d'*Esquisses poétiques*, vient de publier un recueil où l'élégie domine. Après avoir signalé les dangers de la route qu'il suit, nous n'aurons pas le courage de le blâmer de s'y être engagé. Il y marche si naturellement et avec tant de grâce ! On dirait un fils légitime d'André Chénier. Et cependant ce recueil passe inaperçu. Que faut-il donc aujourd'hui pour attirer les regards, pour prendre rang parmi les poëtes ? Le style de M. Turquety a de la grâce et une douce couleur ; son expression n'est ni commune ni forcée, et les sentiments qu'il exprime sont pleins de charme et de délicatesse. C'est un reflet de Lamartine et d'André Chénier, sur lequel l'œil s'arrête avec charme après avoir contemplé les modèles. M. Turquety, tout jeune encore, a devant lui un long avenir ; qu'il sache attendre, qu'il produise à loisir et quand le démon de la poésie lui fera violence : alors il laissera derrière lui bien des noms retentissants [1]. M. M. de Versailles est de la bran-

énervé les forces de son esprit, pour se livrer courageusement à la science, et il a pris un rang distingué parmi nos savants orientalistes.

[1] M. Ed. Turquety n'a pas démenti l'horoscope que j'avais tiré. Le succès de ses nouveaux recueils justifie chaque jour les espérances de la critique. Un certain sentiment de vanité pourrait bien être pour quelque chose dans la publication de ce morceau, quoique je l'attribue exclusivement à l'effet moral qu'il a produit sur quelques âmes et au désir que j'éprouvais de rendre un nouvel hommage à la mémoire d'un condisciple et d'un ami.

che élégiaque des Millevoie et des Soumet; toutes ses élégies, nées de *la Chute des Feuilles* et de *la Pauvre Fille,* portent la trace de leur origine : même couleur, même allure, même physionomie; le tout un peu affaibli. Son style a peu d'éclat, sa couleur est plus harmonieuse que vive; quant aux idées, il n'en a point qui lui soient propres : il vit sur le fonds commun où puisent ses confrères, et encadre ses petits tableaux dans la bordure que Millevoie a mise en vogue. Ainsi, point d'originalité, mais une vulgarité élégante. Les ballades et les mélodies de M. Fontaney sont des imitations ou des traductions de Bürger et de Moore. Il y a du savoir-faire dans ces imitations, mais rien qui révèle un cœur de poëte. Plusieurs pièces originales annoncent quelque chose de plus, et, dans ses *Adieux à sa lyre,* M. Fontaney juge le genre qu'il a choisi en critique et en poëte. Au reste, ce jeune auteur paraît écrire par goût, mais sans passion : on sent qu'il sacrifierait la poésie sans en mourir. M. L. F. prendrait moins facilement son parti; il versifie avec acharnement. *Sunt quibus unum opus est,* voilà sa devise. Il fait vers sur vers, et la passion qui le pousse est si vive, si opiniâtre, si tyrannique, qu'il va toujours en avant, sans s'apercevoir qu'il sème chemin faisant et laisse derrière lui des chants que personne ne répète, et des mélodies qui font frémir les oreilles un peu sensibles. Je lui conseillerais d'étudier les secrets de l'harmonie poétique et surtout le mouvement lyrique de l'ode, si je

pensais qu'il pût s'arrêter pour m'entendre, et s'il n'y avait pas d'ailleurs un meilleur conseil à lui donner.

Mademoiselle Elisa Mercœur mériterait sans doute une place à part : la jeunesse de l'auteur, l'intérêt d'un début, le patronage de M. de Martignac, une prédiction de M. de Lamartine qui aime tant à prédire, et les cajoleries de M. de Châteaubriand, tout cela nous fait regretter de la confondre ainsi dans une revue. Cependant, il faut qu'elle se résigne aussi bien que nous. La première passion de mademoiselle Mercœur, c'est l'amour de la gloire ; elle ne s'en cache pas et l'appelle à grands cris ; ce sentiment se reproduit sans cesse dans ses vers avec une bonne foi naïve : aussi, suivant l'expression de M. de Martignac, s'est-elle arrangée de manière à en jouir le plus longtemps possible. Sa célébrité date déjà de plusieurs années, et elle est en mesure de la consolider ; cependant, il ne faut pas que mademoiselle Mercœur se méprenne sur la nature de son talent : c'est un talent de jeune fille, gracieux et pur, mais sans énergie ; sa lyre ne veut pas être tendue ; elle peut chanter le réveil d'une vierge, le sommeil d'un enfant, le déclin du jour, le clair de lune, les douces visions de la nuit, l'amour, peut-être, quand le temps sera venu ; mais qu'elle repousse comme mauvaises pensées toute tentation d'emboucher la trompette, fût-ce pour chanter *la Gloire*, ou *le Dôme des Invalides*. Qu'elle songe au style, sans lequel, poëte ou prosateur, on ne va jamais loin ; qu'elle

évite les lignes de prose qu'elle laisse quelquefois s'allonger négligemment, se traîner à côté de ses plus beaux vers; qu'elle proscrive ces éternels échos; échos du ciel, échos de la terre, échos du cœur, qu'elle entend si volontiers : alors mademoiselle Mercœur [1] méritera de nouveaux éloges après ceux qu'elle a déjà reçus et mérités : elle gardera une place élevée entre les femmes poëtes, gracieuse pléiade de notre siècle, les Dufrenoy, les Desbordes-Valmore, les Tastu.

Je rapproche ici les extrêmes : un enfant à son début et madame Victoire Babois, douairière du Parnasse, qui, au déclin de sa vie, jouit en paix d'une célébrité qu'elle doit aux inspirations de la douleur maternelle. Madame Babois a ouvert le champ aux élégies qui ont débordé depuis; mais ce n'est pas sa faute si tant de malades improvisés ont sollicité la commisération publique en étalant de fausses plaies. La sienne était réelle, profonde, incurable : décidée à ne pas survivre au coup qui la frappait, elle finit par trouver quelque douceur au souvenir de ses tourments, et devint poëte à son insu, en faisant l'histoire de sa douleur. « Quand, dit-elle, une « douleur telle que celle dont j'étais la proie cesse « d'être un tourment intolérable, elle devient une « occupation chère. Vivre de mes souvenirs, nourrir

[1] On sait combien fut courte et douloureuse la carrière d'Élisa Mercœur. La misère et le désenchantement frappèrent mortellement cette jeune âme qu'avaient enivrée tant d'espérances de gloire et de bonheur.

« mes regrets, leur consacrer mon temps, faire de « cette habitude douloureuse mon unique bien et le « dernier charme de ma vie, fut désormais toute « mon étude. Sans idée d'avenir, je me livrai à ce « charme nouveau avec toute l'affection que je por- « tais à mes souvenirs. Mon âme se replongea tout en- « tière dans cette première année de douleur et d'an- « goisses dont mes élégies sont la peinture, sinon « entière, du moins fidèle; je ne sais par quelle « douceur l'harmonie du langage émoussait le retour « de ces cruelles impressions; je pleurais, j'écrivais, « et j'étais soulagée. La douleur occupait mon âme, « mais elle ne la déchirait plus. » J'ai cité ce passage, parce qu'il me paraît contenir la véritable théorie du genre. Quand l'âme est violemment agitée, il faut laisser gronder l'orage; la passion règne alors sans partage; le tour de la poésie arrive plus tard. Ainsi Parny, pendant les accès de sa fièvre d'amour, ne songea point à chanter ses transports; mais quand ses sens furent calmés, il retrouva sa passion toute vivante dans ses souvenirs. Madame Babois n'a pas toujours suivi cette théorie que le hasard lui avait révélée : elle a écrit ses élégies nationales au bruit des fanfares ennemies, en présence des bivouacs anglais, et sa douleur, quoique vraie, tourne souvent à la déclamation. C'est que le ressentiment de nos injures n'avait pas encore mûri dans son âme aigrie et déchirée. J'aime bien mieux notre Béranger, qui, au souvenir d'une déroute tristement célè-

bre, s'écrie après dix années de douloureux silence :

Ton nom jamais n'attristera mes vers.

Il nous semble que le genre rêveur et mélancolique a produit chez nous tout ce qu'il peut produire, et qu'il serait temps de sortir de cette voie où tant de nouveau-venus que je n'ai pas cités s'engagent étourdiment. La poésie entreprendrait une œuvre méritoire si, au lieu d'allanguir nos âmes, déjà trop disposées à faiblir, elle cherchait à les retremper par d'énergiques pensées et de vigoureuses conceptions. Il est temps d'en finir avec la douleur ; assez de pleurs ont coulé, hâtons-nous d'en fermer la source :

Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt.

DE LA

SATIRE POLITIQUE.

Lorsque la société romaine se laissa aller à cette prodigieuse débauche que défrayait le monde vaincu, Juvénal ne la fit point rougir en lui montrant le tableau de ses débordements, et ne l'arrêta pas sur la pente rapide qui la poussait au néant à travers la honte. Ce fut un spectacle à soulever le cœur que cette corruption se glorifiant dans ses excès, se parant de ses ulcères, et dédaignant de se voiler d'hypocrisie pour ne pas rendre un dernier hommage à la vertu. Rome reniant son passé et renonçant à l'avenir, Rome avec ses esclaves, ses rhéteurs, ses courtisanes, ses captateurs de testament, sa jeunesse impie et railleuse et déjà blasée, ses vieillards arrachant à des corps épuisés quelques faux semblants de plaisirs, son peuple recevant en aumône, sous le nom de sportule, le prix de sa liberté et des plus basses complaisances, ses patriciens, plus vils que leurs clients, dévorant dans

la peur et l'ignominie les dépouilles des provinces; et au sommet de cette pyramide fangeuse, un despote stupide se délassant de ses crimes par des folies, se défiant à pis faire, et parfois attendant plus d'une année son coup de poignard; Rome ainsi faite montra ce qu'est un peuple quand il essaie à se passer de dieu, et comment l'humanité s'abrutit quand elle se divinise.

Dans cette débâcle des mœurs, celui qui se raidit contre le torrent, et d'un bras généreux voudrait en suspendre le cours, celui-là ne trouve dans son cœur que des pensées amères, dans sa poitrine que des cris d'indignation, et jette à ceux qu'emporte le courant des mots de haine et de mépris. Certes la Rome de Domitien ne méritait pas moins que le fouet de Juvénal; une colère de poëte ne pouvait pas éclater en moindres invectives au spectacle de ses désordres. Mais nous, sommes-nous donc si bas tombés, si désespérés, qu'il faille à nos vices un vengeur non moins impitoyable? Quelqu'un a-t-il le droit de s'écrier aujourd'hui :

La terre! Ce n'est plus qu'un triste et mauvais lieu,
Un tripot dégoûtant où l'or a tué Dieu,
Où mourant d'une faim qui n'est pas assouvie
L'homme a jauni sa face et décharné sa vie,
Où, vidant là son cœur, liberté, ciel, amour,
L'infâme a tout joué, tout perdu sans retour...
Un ignoble clapier de débauche et de crime,
Que la mort à mon gré trop lentement décime,
Un cloaque bourbeux, un sol gras et glissant
Où lorsque le pied coule on tombe dans du sang;

Les débris d'un banquet, où, la face rougie,
Roule la brute humaine, — une effroyable orgie! [1]

Si ce tableau était tracé d'après nature, il ne resterait plus qu'à suivre le conseil du poëte; à savoir :

Prendre une pierre aride,
La poser sous sa tête et sans penser à rien
Se tourner sur le flanc et crever comme un chien.

Mais sondons nos plaies; et si elles ne sont ni si nombreuses ni si graves, ne poussons pas le malade au désespoir; car le découragement démoralise et tue. Il est bien vrai qu'au premier coup d'œil il y a une ressemblance à faire peur entre la Rome de Domitien et le temps où nous vivons. L'absence de foi religieuse, la poursuite effrénée des richesses sans regard aux moyens de les atteindre, le dégoût de la vie, le scepticisme moral se résolvant trop souvent dans la pratique en un matérialisme sans pudeur, ce sont là des symptômes graves : toutefois il y a un revers à cette triste médaille. Les observateurs pessimistes arrêtent leur vue sur les misères et s'y complaisent, parce qu'il leur convient sans doute de sécréter des larmes, de la bile ou du fiel : c'est affaire de tempérament. Mais s'ils consentaient à s'élever un peu haut par la pensée, ils verraient dans la marche de l'humanité un mouvement soutenu, sinon rapide, vers le bien, et dans la diffusion des lumières combinée avec le progrès réel des idées morales un gage de sécurité.

[1] *Iambes*, par Aug. Barbier.

Ainsi rassurés sur l'avenir par une vue plus nette du présent, ils ne répéteraient plus, d'après Tacite : *Corrumpere et corrumpi seculum vocatur*. Les analogies historiques sont trompeuses : si l'humanité, tournant sur elle-même, décrivait incessamment des cercles similaires, le passé serait la leçon infaillible et la prophétie de l'avenir ; mais elle marche en ligne droite ou monte en spirale vers un but qu'elle entrevoit. Dans son laborieux pèlerinage, elle se transforme quand les temps sont venus, et n'a garde de périr : seulement il y a dans sa vie des crises, douloureuses comme tous les enfantements.

Les réflexions qui précèdent nous sont inspirées par la lecture des iambes de M. Auguste Barbier. Ce jeune poëte n'admire rien de son siècle, il en brise toutes les idoles. *La Curée,* qui révéla son nom et son rare talent, semblait annoncer une vue moins exclusive, et partant moins fausse de la réalité. Après avoir glorifié Paris,

> Paris, cette cité de lauriers toute ceinte
> Dont le monde entier est jaloux,
> Que les peuples émus appellent tous la sainte
> Et qu'ils ne nomment qu'à genoux ;

on ne devait pas s'attendre à voir la cité sainte transformée, quelques mois après, dans l'imagination du poëte, en une cuve infernale,

> Un précipice ouvert à la corruption
> Où la fange descend de toute nation ;
> Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde,
> Soulevant ses bouillons déborde sur le monde.

Que s'est-il donc passé pour que l'or pur se changeât ainsi en un vil plomb? N'est-ce donc plus rien d'avoir préparé les voies à l'avenir en balayant les débris du passé, et n'est-il pas permis de reprendre haleine après un si terrible exploit? Le peuple qui s'est armé au bruit d'un parjure, et qui, dans ses coups si bien frappés, si bien dirigés, s'est montré visiblement le fléau de Dieu, n'a-t-il donc plus de mission, a-t-il déclaré que sa tâche était finie, a-t-il signé quelque pacte avec ceux qu'il a vaincus? Si Paris a été la ville sainte pendant trois jours, si sa colère a été comme une intervention de Dieu dans les affaires de l'humanité, il y a désormais de l'impiété dans le désespoir. Homme de peu de foi, ne savez-vous pas que si les débris du passé reprenaient figure, un déguisement ne les masquerait pas longtemps, et que la force qui les a dispersés saurait bien de nouveau en joncher le sol? Pour flétrir ainsi le centre de la civilisation, il faut n'avoir envisagé qu'un aspect des choses ; c'est arrêter ses regards sur la chrysalide qui tombe en poussière, et ne pas voir l'insecte dont les ailes vont s'épanouir aux feux du soleil.

Le tort de la Révolution de juillet est d'avoir été belle comme une œuvre d'artiste. A ce titre, elle a sollicité les imaginations poétiques et enivré les cœurs généreux. On a cru qu'elle ne donnait pas seulement un spectacle au monde, mais un signal. Sous le charme des émotions qu'elle fit naître, on a pensé voir l'Europe, dont la violence et la victoire ont arbitraire-

ment dessiné les contours, se disloquer et s'abîmer au néant pour laisser paraître celle qui vit sous cette apparence mensongère, celle dont les sympathies des peuples, de concert avec la nature, ont marqué la forme, celle enfin où la France appuie sa tête au revers des Alpes et baigne ses pieds dans les eaux du Rhin. Dans la secousse qui a si fort ébranlé le sol, cette Europe a donné signe de vie, elle existe, et chaque jour ses membres se fortifient. Le don de prophétie, qui est aujourd'hui une sorte d'instinct populaire, ne va pas à préciser le terme de cet enfantement; mais comme tous les esprits étaient dans l'attente, et que les douleurs de juillet avaient paru le dernier cri de la mère, les croyants, dans leur impatience, ont imputé les retards au mauvais vouloir des médecins. De là, selon la diversité des esprits, ces cris de haine, ces imprécations contre les coupables, ou ce mépris envers l'humanité qui semble manquer à sa destinée, ou ce désespoir qui prend l'homme quand toute lumière s'est éteinte devant lui. Aussi, pour un dithyrambe éclos dans les premiers jours de ferveur et d'admiration, combien de satires, de sarcasmes et de lamentables prophéties. C'est ainsi que Némésis s'est armée de son fouet de serpents, et que l'iambe, né jadis d'un ressentiment de poëte, est venu servir de nouvelles colères.

Deux jeunes poëtes ont été déçus l'an dernier [1],

[1] Ce morceau, écrit en 1831, porte sa date dans les idées qu'il exprime.

l'un en morale, l'autre en politique. L'un avait cru l'égoïsme tué sans retour parce qu'il y avait eu deux jours et demi de désintéressement; l'autre voyait la sainte-alliance au tombeau parce que les mailles du filet tendu sur la France avaient été rompues. Le désenchantement les a pris tous les deux, celui-ci à la vue d'une nuée d'hommes de proie s'abattant sur un cadavre, celui-là en présence de quelques sycophantes s'efforçant à rattacher les fils du réseau rompu ; et tous deux se sont indignés, mais chacun selon son caractère propre et la vocation particulière de son talent. M. Barbier possède par-dessus tout la faculté de mépriser et de s'indigner; M. Barthélemy celle de haïr et d'admirer : l'auteur des iambes est plus soucieux de la moralité du genre humain, *Némésis* s'inquiète plus de sa dignité. M. Barthélemy exprime les sympathies héroïques du peuple, et sa haine instinctive et brutale contre la dynastie déchue ; il lui faut, comme au peuple, ses bords du Rhin, et d'avance il est l'ennemi personnel de tout gouvernement qui les lui refusera ; M. Barbier consent à laisser l'Europe en paix, il n'a pas un mot de colère contre les Bourbons, pas un hymne à l'*homme-gloire,* qu'au contraire il maudit; ce qu'il demande, c'est au peuple des mœurs, aux hommes du pouvoir du désintéressement, à tous de la religion, même du catholicisme ; moraliste avant tout, il flétrit toutes les prostitutions morales. M. Barbier ne sait pas haïr : ses passions sont générales et pour ainsi dire imper-

sonnelles; *la Némésis* se distingue par un tout autre caractère, M. Barthélemy garde rancune à l'ordre social, le ressentiment du prolétaire se trahit dans ces élans d'une âme ulcérée et peut-être envieuse; M. Barbier est un privilégié qui lève, bon an, mal an, deux ou trois milliers de pistoles, sans bras décroiser. C'est du sein de cette grasse sinécure qu'il foudroie l'immoralité du siècle. Dans ses mépris, il ne descend pas des vices aux vicieux, même il semble qu'il ne sache pas un nom propre; chez M. Barthélemy, au contraire, il n'y a pas un vice, pas une bassesse, pas un ridicule qui n'ait un nom d'homme, ou plusieurs, au besoin; de sorte qu'on ne voit pas toujours clairement s'il poursuit le vice dans l'homme, ou l'homme dans le vice. Au reste, cette recherche serait une vaine curiosité psychologique : que le poëte en veuille plus ou moins aux personnes ou aux choses, toujours est-il que, choses et personnes, il ne ménage rien, et qu'il met à remplir son office une impitoyable persévérance [1].

Revenons à M. Barbier. On n'a pas oublié la sensation que produisit l'apparition de *la Curée* dans la *Revue de Paris*. Ce fut un événement littéraire et politique. L'âpreté de l'invective et la nouveauté du style remuèrent vivement les esprits. A dater de cette pu-

[1] Cette persévérance ne devait pas durer longtemps. L'auteur de *la Némésis* a déconcerté par une brusque manœuvre ses adversaires et ses partisans. Mes remarques sur le rôle de la satire n'en subsistent pas moins, il faut seulement en détourner l'application.

blication, M. Barbier a pris dans la littérature une place élevée et solitaire. On put penser alors que ce sublime élan de colère serait le seul cri de son auteur, et qu'il se reposerait après cette bonne fortune poétique, ou, comme dit Platon, pour un certain Tynnichus de Chalcis, auteur d'un hymne unique, le chef-d'œuvre du genre, cette *trouvaille des Muses*. M. Barbier n'en est pas resté là, mais, malgré le mérite de ce qu'il publie, il est et sera toujours l'auteur de *la Curée*, comme M. Lemercier est demeuré l'auteur d'*Agamemnon*. C'est que du premier bond il avait touché le but. Style et pensée avaient fait leur va-tout dans cet audacieux coup de dé. Toutefois le droit de cité donné ainsi à la populace des mots n'est pas un progrès de la langue, c'est une dernière ressource, c'est le suffrage universel introduit dans la grammaire. Le beau langage se mourait d'impuissance, la noblesse était usée : déjà pendant le règne ou plutôt l'interrègne du romantisme, bon nombre de parvenus avaient fait irruption; cependant il y avait lutte ou du moins anarchie; M. Barbier nous pousse en pleine démocratie. Son style est le dernier terme de la réaction du mot cru contre la périphrase et les fausses synonymies, vains oripeaux du style noble; c'est le triomphe définitif du carrefour sur l'académie, le complément littéraire des barricades. Les satires, sorte de parodies dramatiques des anciens, s'écrivaient, à ce qu'il paraît, de ce style ochlocratique; mais il ne faut pas oublier qu'Horace, si

toutefois son autorité est de quelque poids, réclamait contre cette licence :

Non ego inornata et dominantia nomina solum
Verbaque, Pisones, satyrarum scriptor amabo.

Au reste, nous ne redoutons de M. Barbier que son école. Pour lui, il est sous la sauve-garde du succès ; si les matériaux qu'il a mis en œuvre sont vulgaires, son œuvre ne l'est pas ; tout ce qu'il a pétri s'est ennobli, car le ciment de cette matière brute est une pensée généreuse et pure. Le cynisme apparent de l'auteur n'est pas de l'effronterie, c'est une vertueuse indignation ; il s'arme de certains mots, comme le bourreau du fer rouge, pour flétrir le vice, mais sa main reste pure après avoir déposé le stigmate brûlant [1].

[1] M. Barbier ne relève directement d'aucun autre poëte, mais quelques traits empruntés se sont fondus dans l'originalité de sa physionomie. Ainsi La Fontaine, André Chénier, Juvénal et le jeune A. de Musset ont exercé une influence marquée sur la manière et les idées de l'auteur des *Iambes*. On voit qu'il s'est nourri de leur substance, et se l'est assimilée, selon le droit des gens en littérature. Je pourrais citer plusieurs passages où cette parenté intellectuelle, cet air de famille se laissent apercevoir ; j'aime mieux transcrire un passage qui me semble à peu près la plus haute expression du talent de l'auteur. C'est l'allégorie de la France, représentée sous l'image d'une jeune cavale que Napoléon pousse à travers l'Europe, sans pitié, sans relâche, sur mille champs de bataille, jusqu'à ce qu'elle le désarçonne en tombant. L'esprit emporté dans cette période impétueuse, brisée, haletante, à la suite de l'impitoyable cavalier, admire, tremble, maudit, demande grâce, et ne respire qu'après la chute du coursier :

O Corse à cheveux plats, que ta France était belle
Au grand soleil de messidor !

La fonction de satirique est une mission trop importante pour qu'on en laisse l'exercice au premier

C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière et d'un pied libre heurtant le sol antique
Libre pour la première fois;
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager,
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail;
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
Broya les générations;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers et comme une poussière
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse,
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;

venu sous prétexte de vocation poétique ; la société ne doit avouer pour exécuteurs de ses arrêts, pour échos de ses imprécations, pour vengeurs de ses droits, que des voix pures et des consciences sans reproche.

Le sacerdoce satirique s'introduit aux époques de transition pendant lesquelles la société sans garantie religieuse doit cependant se défendre contre les assauts que lui livre incessamment l'égoïsme effréné de ses membres. La venue du poëte satirique indique la déconvenue du prêtre ; c'est la dernière ressource de la morale outragée ; quand les avertissements pacifiques sont accueillis par la risée, la mansuétude des cœurs honnêtes n'est plus de saison. Il faut un stigmate aux fronts où la rougeur ne monte plus. La fibre morale ayant cessé de vibrer, en désespoir de cause on essaie de la douleur physique. Le fouet de la satire nous blesse matériellement en nous signalant, corps et âme, à la haine, au mépris public, car le vers du poëte que la vue du coupable réveille dans toutes les mémoires, est comme un écriteau qui se promène avec lui. Mais la satire punit sans corriger, elle blesse, elle irrite ceux qu'elle poursuit sans les amener à résipiscence. Souvent même, et en cela elle nuit à la cause qu'elle prétend servir, elle pousse

Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

à l'impudeur les visages qu'elle flétrit. La satire est le châtiment et non le remède de la corruption. Aristophane peut, aux applaudissements du peuple assemblé, qualifier ses orateurs, ses poëtes et ses magistrats d'un nom qui n'a pas même d'équivalent dans le vocabulaire énergique des marins ; mais Athènes n'en aura pas moins ses Cléons et ses Démades. Juvénal ne se lasse pas de poursuivre Crispinus ; mais Crispinus et ses pareils, aussi infatigables dans leurs vices que Juvénal dans ses poursuites, bravent insolemment les traits du poëte et les mépris du peuple. Dans ces jours de corruption sans vergogne, la satire donne de la prudence au menu des pervers qui, par une double faiblesse, cèdent au respect humain comme au vice ; mais les forts ajoutent le cynisme aux débordements et donnent un masque de courage à l'immoralité. Dans cette lutte, le satirique, au lieu de lâcher prise, s'irrite de l'impuissance de ses traits, il en aiguise le fer pour les rendre plus pénétrants, dans l'espoir d'atteindre la chair vive et d'arracher enfin au coupable un cri de douleur vengeresse. C'est là tout ce que l'homme peut contre la corruption ; il déchire, il peut cautériser, mais le baume qui adoucit, mais la vie qui régénère est ailleurs. Voilà pourquoi on éprouve je ne sais quelle tristesse profonde sur la destinée de l'exécuteur et de ses victimes.

Je ne sais pas s'il se rencontre de nos jours beaucoup de ces hommes au cœur chaud, aux nobles sentiments, aux passions désintéressées, tels que d'Au-

bigné, au seizième siècle, et qui seuls auraient le droit de prendre en main la cause de la morale; mais il s'élève trop souvent de faux satiriques, comme autrefois les faux prophètes, qui font servir à des ressentiments misérables une arme dont l'emploi n'est légitime qu'à la condition d'être social. Combien d'esprits légers ou pervers frappent au hasard ou à dessein, par simple caprice ou par une odieuse préméditation, des travers réels ou supposés, dont la révélation désigne à la haine ou au ridicule, plus mortel que la haine, des plastrons, les uns inoffensifs, les autres honorables, sans profit pour la cause commune, et souvent au scandale des gens de bien que blessent tous les outrages faits à la vérité ainsi qu'aux lois de l'étiquette morale et du savoir-vivre. Ces marrons de la satire ne sont pas le moindre fléau d'une société corrompue, car leur lâche industrie déconsidère le sarcasme et brise le dernier ressort moral en provoquant à l'indifférence en matière d'honneur.

DE LA POÉSIE.

La poésie est l'expression la plus haute et la plus noble de la pensée humaine : elle s'élève si fort au-dessus de ses manifestations habituelles que les anciens n'ont pu l'expliquer que par l'intervention directe de la Divinité. De là ces fables antiques d'Apollon, des Muses et de Pégase, qui expriment la possession de l'âme humaine par l'esprit divin. En effet, dans les transports poétiques, l'esprit de l'homme paraît ne plus s'appartenir ; il est comme emporté par l'impulsion d'une force supérieure et étrangère. Les poëtes ont été les premières dupes de cette illusion que le vulgaire a facilement partagée. Le mouvement irrésistible de la pensée, les alternatives de transport et d'épuisement, les caprices de l'inspiration[1] rebelle à

[1] Le satirique Régnier a décrit en vers admirables ces *insolences* de l'inspiration :

Encor si le transport dont mon âme est saisie
Avait quelque respect durant ma frénésie ;
Qu'il se réglât suivant les lieux moins importants,
Ou qu'il fît choix des jours, des hommes ou des temps.
Mais aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,
Que Zéphyre en ses rets surprend Flore la belle ;

la volonté qui l'appelle ou qui la repousse, les saisissements soudains et les abattements imprévus, toutes ces vicissitudes du travail poétique ont contribué à faire assigner à la poésie une céleste origine. Dès lors, la poésie n'a plus été que la voix du ciel entendue sur la terre, et les poëtes les instruments involontaires de ce commerce mystérieux. Le génie mystique de Platon a essayé de donner à ce mythe, créé par l'imagination et la crédulité populaire, la rigueur d'une théorie philosophique. « Semblables aux corybantes, qui ne dansent que lorsqu'ils sont hors d'eux-mêmes, ce n'est pas de sang-froid que les poëtes trouvent leurs beaux vers; il faut que l'harmonie et la mesure entrent dans leur âme, la transportent et la mettent hors d'elle-même. Les bacchantes ne puisent dans les fleurs le lait et le miel qu'après avoir perdu la raison; leur puissance cesse avec leur délire : ainsi l'âme des poëtes fait réellement ce qu'ils se vantent de faire. Ils nous disent que c'est à des fontaines de miel, dans les jardins et les vergers des Muses, que, semblables aux abeilles, et volant çà et là comme elles, ils cueil-

Que dans l'air les oiseaux, les poissons dans la mer,
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer;
Ou bien lorsque Cérès de froment se couronne,
Ou que Bacchus soupire amoureux de Pomone;
Ou lorsque le safran, la dernière des fleurs,
Dore le scorpion de ses belles couleurs :
C'est alors que la verve insolemment m'outrage,
Que la raison forcée obéit à la rage,
Et que, sans nul respect des hommes ou du lieu,
Il faut que j'obéisse aux fureurs de ce dieu.

(SAT. XV).

lent les vers qu'ils nous apportent, et ils disent vrai. En effet, le poëte est chose légère, ailée et sacrée ; il est incapable de chanter avant la venue de l'enthousiasme : jusque là, point de vers ni d'oracles. Or, comme ce n'est point l'art, mais une inspiration divine qui dicte au poëte ses vers, chacun d'eux ne peut réussir que dans le genre vers lequel la muse le pousse. L'un excelle dans le dithyrambe, l'autre dans l'élégie ; celui-ci dans les chansons à danser, celui-là dans le vers épique ; un autre dans l'iambe ; tandis qu'ils sont médiocres partout ailleurs, car ils doivent tout à l'inspiration et rien à l'art. Autrement, ce qu'ils pourraient dans un genre, ils le pourraient également dans tous les autres. En leur ôtant la raison, en les prenant pour ministres, ainsi que les prophètes et les devins inspirés, le dieu veut par là nous apprendre que ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils disent des choses si merveilleuses, puisqu'ils sont hors de leur bon sens, mais qu'ils sont les organes du dieu qui nous parle par leur bouche [1]. »

Cette théorie de l'aliénation mentale, cette assimilation de la folie et de la poésie, ne supporte pas l'examen. Cependant, elle a été prise au sérieux par un grand nombre d'écrivains, même chez les modernes, et mise en pratique, notamment par Georges de Scudéry et Desmarets de Saint-Sorlin, qui déclare sérieusement que Dieu a mis la main aux

[1] *Ion.*, trad. de Vict. Cousin, t. IV, p. 250.

neuf derniers chants de son poëme de *Clovis*. Nous nous garderons bien d'admettre ces doctrines, qui rendraient les poëtes irresponsables, et qui mettraient tant d'extravagances à la charge de l'esprit de Dieu. Il n'y a de divin dans la poésie que la vocation, c'est-à-dire cette influence secrète dont parle Boileau. Les poëtes, comme les autres hommes, sont soumis à la loi universelle du travail. Ce qu'ils appellent inspiration n'est que la plénitude de la pensée et l'exaltation des forces de l'intelligence. Lorsqu'un vase est rempli, il déborde ; lorsque les développements intérieurs de la pensée ont donné des ailes à l'âme, elle prend son essor et s'envole. Le phénomène de l'inspiration n'est pas autre chose ; c'est une conséquence des lois qui président à la génération intellectuelle. L'inspiration varie suivant la nature des intelligences; elle est plus rare ou plus fréquente, selon qu'elles sont plus ou moins fécondes, plus ou moins actives : elle est plus ou moins élevée en raison de leur élévation naturelle. Il y a des cerveaux dont le bouillonnement n'a pas d'intermittences, et qui vivent sous le charme d'une inspiration continue. Ce tempérament poétique est une véritable maladie voisine de la frénésie. Le propre du génie est la puissance de méditation, le don de se contenir jusqu'à ce qu'il ait recueilli et mesuré ses forces pour la course qu'il prépare, comme le généreux étalon dont Virgile a dit :

Collectumque premens volvit sub naribus ignem.

Ces réserves faites, tâchons de reconnaître quelle est l'essence de la poésie, son objet, ses moyens d'expression, son but et ses développements.

Dans l'âme humaine, la poésie est le sentiment vif du beau, du sublime et du ridicule. La théorie de ces trois sentiments est l'objet d'une science que les Allemands ont abordée avec succès, et à laquelle ils ont donné le nom *d'esthétique*. Si, à ces principes de la poésie, on ajoute la faculté qui choisit et qui combine les images, ou l'idéalisation, et le mouvement de l'âme qui la porte à exprimer ses émotions et ses idées sous une forme sensible, on aura réuni toutes les conditions internes ou psychologiques de la poésie, c'est-à-dire le goût et le génie ; le goût qui se compose des trois sentiments que nous avons nommés, et le génie, qui est la plus haute puissance de l'abstraction, de l'imagination, de la raison et de l'enthousiasme.

L'objet de la poésie est multiple : l'esprit poétique est en contact avec trois mondes divers : l'humanité, la nature et Dieu ; c'est à ces trois sources qu'il s'abreuve et s'enivre. La poésie se rencontre dans les événements de l'histoire, dans les passions de l'humanité et dans ses travers, dans le spectacle de la nature et dans la contemplation de la puissance infinie du Créateur. Par la combinaison et le choix de ces éléments divers, le poëte peut faire vibrer toutes les cordes de l'âme, exciter l'admiration, l'effroi, la sympathie, arracher des larmes ou provoquer le rire, et produire chez les autres les émotions qu'il éprouve.

Pour arriver à ces différents effets, la poésie ne dispose que de deux instruments, le son et la matière ; elle n'a pas d'autres moyens d'expression ; elle est ou phonétique ou plastique. Le son est le plus puissant de ses organes ; par ses diverses modifications, il se prête à l'expression de tous les sentiments, de toutes les idées, et même à la peinture de toutes les formes physiques. Le langage met en dehors l'âme humaine tout entière avec une admirable précision ; la musique ne convient guère qu'à l'expression des sentiments, mais elle leur prête une merveilleuse puissance. La poésie plastique, c'est-à-dire la peinture, la sculpture et l'architecture, produit des effets analogues, mais dans une sphère moins étendue. Ces deux formes de la poésie se trouvent réunies et combinées, en proportions diverses, dans les représentations théâtrales et dans les pompes de la liturgie.

Le but de la poésie, quelle que soit la forme qu'elle revêt, quel que soit le langage qu'elle emploie, n'est pas l'exacte imitation de la réalité ; si elle se plaçait sur ce terrain, elle serait vaincue d'avance dans sa lutte contre le réel, qui aurait toujours, sur les productions de sa rivale, l'avantage de la vie et du mouvement. La poésie ne peut prétendre à l'empire et même à l'existence, qu'à la condition de créer ; elle ne saurait, comme la Divinité, créer les éléments de ses œuvres. Sa création consiste dans le choix et l'assemblage des éléments qui lui sont donnés, et la conception d'un idéal dont elle poursuit la réalisation.

Lorsqu'elle emprunte ses matériaux à l'histoire, il faut qu'elle ajoute à la réalité par l'enchaînement plus rigoureux des événements, et qu'elle donne une vie nouvelle aux personnages qu'elle met en scène par le relief des caractères et la concentration des sentiments. Si elle se borne à l'expression des émotions de l'âme, il faut qu'elle les relève par l'isolement et l'exaltation, et qu'elle les grave par le choix de mots colorés et pleins d'images. Lorsqu'elle veut rivaliser avec les beautés de la nature physique, elle doit choisir entre les formes déjà marquées du caractère de la grâce, de la beauté et du sublime, et les épurer encore. C'est par-là seulement qu'elle se fait un domaine, où elle règne souverainement. La poésie n'est pas l'esclave, mais l'émule de la réalité ; elle est destinée à créer et à suivre dans ses créations les procédés de l'intelligence divine. Dieu est le poëte par excellence ; il a marqué ses œuvres du triple caractère de l'intelligence, de la force et de l'amour infinis. Les fragments de son œuvre immense qui tombent sous nos sens élèvent la pensée humaine à des conceptions supérieures aux images qu'elle saisit : elle conçoit au-delà de ce qu'elle voit, et elle tend à réaliser ce qu'elle a conçu. C'est par-là qu'elle a créé cette grande famille idéale, dont les figures sont plus vraies que la réalité, puisqu'elles se rapprochent davantage du type divin, dont la société humaine n'est qu'une image altérée ; c'est par-là qu'elle a surpassé, à l'aide du marbre, de l'airain et des couleurs, la beauté phy-

sique éparse dans les ouvrages de la nature ; c'est en vertu de la même puissance qu'elle a trouvé ces harmonies ineffables qui semblent un écho des concerts célestes, et qu'elle a dressé ces hardis monuments dont les vastes proportions et l'indestructible solidité sont comme un symbole de l'immensité de l'espace et de l'éternelle durée.

Puisque telle est la puissance de la poésie, il n'est pas difficile de reconnaître quelle est sa mission. C'est d'épurer les âmes par le spectacle de la beauté, de les élever par le sentiment de l'admiration, de les aguerrir et de les fortifier par la peinture des passions, des misères et des grandeurs de l'humanité ; en un mot, de les ennoblir et de les tremper plus vigoureusement. C'est aussi, par la conception de l'idéal, de remuer sans cesse le possible, et de pousser indéfiniment le genre humain vers des destinées meilleures. Lorsqu'elle ne s'écarte pas de ce noble rôle, elle est le plus puissant auxiliaire de la morale et le meilleur instrument de civilisation. Sans la poésie, l'humanité, sans cesse courbée vers la terre, resserrée dans le cercle étroit des besoins physiques et des intérêts matériels, ne serait que le complément du règne animal, et non plus l'intermédiaire entre Dieu et la nature. Combien donc sont aveugles ou coupables ceux qui la méconnaissent ou qui la dénaturent! Que dire de ces hommes qui détournent la poésie au service des mauvaises passions, qui en font un instrument de blasphème ou de corruption, et qui s'en servent pour

énerver et dépraver les âmes! *Corruptio boni pessima.* Aussi, en présence des écarts de la poésie, est-on tenté de s'écrier avec un de nos poëtes :

Ils ne savent donc pas, ces vulgaires rimeurs,
Quelle force ont les arts pour démolir les mœurs!
Ils ne savent donc pas que leurs plumes grossières
Referment les sillons creusés par les lumières!
Combien il est affreux d'empoisonner le bien,
Et de porter le nom de mauvais citoyen!
. . . . . .
Honte à eux! car, trop loin de l'atteinte des lois,
L'honnête homme peut seul les flétrir de sa voix!
Honte à eux! car leur main jamais ne s'est lassée
De couvrir de laideur l'immortelle pensée [1]!

Voyons maintenant quelles sont les différentes phases de la poésie, comment elle se transforme suivant les époques et la disposition des esprits, en partant de ce fait, qu'elle a pour ressort la foi et l'amour.

Aux époques où les questions religieuses et sociales sont résolues, lorsque le besoin de croire est satisfait, et que la sécurité s'est établie dans les âmes avec la foi, la sève intérieure se répand au-dehors; l'esprit s'attache aux objets de son culte. Le premier élan de la poésie la porte vers l'auteur des choses. Elle embrasse l'univers, et s'y confond dans son enthousiasme et dans sa reconnaissance : c'est l'époque des hymnes sacrés, des théogonies et des cosmogonies poétiques. Plus tard, elle s'abaisse vers l'humanité; elle s'éprend de ses hauts faits, elle les célèbre en poëmes inspirés:

[1] Aug. Barbier, *Iambes*, XII.

c'est l'époque des épopées et des cycles héroïques ; ensuite, elle s'intéresse aux passions et aux douleurs de ces familles héroïques dont les noms sont mêlés aux traditions de l'épopée ; elle entre dans un cercle plus étroit, et il ne lui faut plus qu'un pas en arrière pour retomber sur elle-même : aussi longtemps qu'elle s'intéresse à Dieu et à l'humanité, qu'elle sort d'elle-même pour se porter au-dehors, c'est que les croyances qui sont le ressort de l'âme la poussent au-dehors d'elle-même ; mais ces croyances, ces principes d'affections extérieures, s'affaiblissent peu à peu par une loi fatale ; dès lors, les liens qui la rattachent au monde extérieur se détendent et se brisent, et elle retombe sur elle-même avec les ruines qu'elle a faites et qui l'oppressent. Ainsi, la poésie, dans ses circonvolutions, décrit une spirale, dont le point de départ est l'infini, et le terme, l'âme de l'homme isolée et réduite à elle-même. Quatre mots résument ce mouvement de la pensée : l'ode, l'épopée, le drame, l'élégie. Plus la croyance a été neuve, énergique et profonde, plus le ressort de l'âme a été vigoureux, plus son impulsion au-dehors a été puissante. Son premier essor atteint Dieu ; après avoir plané quelque temps dans ces hautes régions, elle se joue longtemps dans le cercle immense de l'histoire héroïque, et dans le cercle plus étroit des passions sociales, et finit par retomber sur elle-même après avoir perdu les ailes qui la soutenaient dans son vol.

C'est alors que, privée des aliments qui faisaient sa

force et son énergie, elle se prend à elle-même, et vit de sa propre substance. C'est là son supplice : aussi pousse-t-elle de douloureux gémissements ; en vain se débat-elle pour remonter, pour s'abreuver aux sources de vie qui l'avaient rendue heureuse, puissante et féconde ; elle n'a de prise que sur son trouble et ses douleurs ; elle gémit ou blasphème ; regrets ou imprécations, voilà toute sa vie.

Ces considérations nous font toucher au doigt la vérité d'une maxime de Vauvenargues : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. » Or l'âme, ce sont les principes et les affections. J'entends par principes les croyances qui vont au fond des intelligences, et qui s'y incorporent pour les diriger et les échauffer. Lorsque tous les principes d'affections extérieures manquent à un siècle, on peut dire que l'âme lui manque, comme on le dit d'un homme qui n'aime que lui-même.

J'ai bien peur que cet égoïsme, ce défaut d'âme, ne soit le caractère de notre époque et la cause principale des aberrations du goût. Lorsqu'on jette un coup d'œil sincère sur l'état de la poésie à notre époque, l'esprit est partagé entre deux prévisions, qu'appuient également les enseignements de l'histoire.

Si l'on considère d'un côté la chute des croyances, la décadence de l'admiration, qui est un des plus graves symptômes de l'affaiblissement moral d'un peuple (car, il ne faut pas s'y méprendre, nous savons encore nous engouer, mais nous avons perdu le don d'admirer, et notre engouement, cette parodie de

l'admiration, s'échauffe sous l'influence de passions mesquines, et pour donner quelque exercice à ce qui reste d'activité à nos âmes épuisées), les intérêts matériels marchant tête levée et prenant insolemment le pas sur les intérêts moraux; les écarts de la pensée et les monstrueux avortements de l'imagination, les convulsions du langage, qui se met à l'unisson de la pensée; l'esprit, frappé de ces symptômes d'abaissement, croit entendre les derniers cris d'une société mourante, et l'on attend, comme sous les empereurs, une parole puissante qui rende la vie aux âmes, et des Barbares pour régénérer les corps. D'une autre part, lorsque l'on considère le mouvement irrégulier, il est vrai, mais rapide, imprimé aux esprits par la venue des littératures du Nord et de l'Orient; lorsqu'on assiste à cette réaction violente et outrageuse de nos hommes de talent contre les gloires du passé, on croit assister à un second seizième siècle; il semble encore que Du Bellay s'écrie : « Sus donc! marchez, Français, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des serves dépouilles d'elle, comme vous avez fait plus d'une fois, ornez vos temples et vos autels! » La croisade d'aujourd'hui n'est plus vers la cité romaine, mais vers la Germanie et vers l'Orient : on veut raviver les sources de la pensée par le mélange de nouvelles eaux. L'Italie et la Grèce apportaient leur tribut : c'est aujourd'hui l'Orient et l'Allemagne.

Le même Du Bellay traitait d'épiceries les naïvetés gauloises des poëtes qui, de Villon à Marot, avaient

conservé les traditions de l'esprit français. Je crois que de nos jours les gloires du siècle de Louis XIV et de Louis XV n'ont pas été beaucoup mieux traitées : je ne parle pas des épiceries de la république et de l'empire : quelques-unes sont cependant d'assez haut goût pour qu'on y revienne avec plaisir. Ce dédain amer du passé, cette idolâtrie des littératures lointaines, l'imitation indigeste de chefs-d'œuvre encore mal connus, et surtout l'élan des âmes vers un avenir obscur, paraissent les préludes d'une renaissance qui promet une nouvelle carrière à la pensée. Cette lutte laborieuse ne se poursuit pas vainement; ce chaos douloureux s'agite pour un nouvel enfantement.

C'est là ma ferme espérance. Je suis loin de me livrer au découragement qu'inspirent, à quelques esprits distingués, les rapports que j'ai signalés entre notre époque et celle qui suivit le siècle d'Auguste, et qui a fait dire qu'elle lui ressemblait à faire peur. Le rôle de la France, son importance dans le drame des destinées de l'humanité, la nécessité de ses grandeurs, qui sont l'espoir du monde civilisé, tout cela découvre à l'esprit attentif que notre pays remplit une mission qui n'est pas encore accomplie; et puisqu'elle ne peut la conduire à bien que par la puissance des idées, j'ose affirmer que les idées philosophiques qui promettent l'empire du monde intellectuel au génie français pénètreront bientôt les âmes; qu'elles y deviendront d'énergiques croyances, qu'elles rendront aux esprits le ressort qui leur manque, qu'elles vivi-

fieront l'imagination épuisée, et feront enfin justice des systèmes dégradants qui ont divinisé le plaisir aux dépens du bonheur et de la dignité de l'homme. Oui, la morale se replacera sur sa véritable base, le dévouement, et non l'intérêt, et le goût, qui n'est qu'une portion de la morale, prendra le beau et l'idéal, et non plus le réel et l'agréable, pour but de ses efforts.

FLAXMAN[1].

Quatre frères du nom de Flaxman combattaient, si l'on en croit une tradition de famille, à Naseby, dans les rangs des parlementaires. Jacques eut les deux bras cassés à la poursuite du roi; François mourut sur le champ de bataille. Le troisième, dont le nom n'a pas été conservé, arriva en Irlande avec l'armée victorieuse. Jean, le plus jeune des quatre, renonça au métier des armes, et s'établit comme fermier, d'autres disent comme voiturier, dans le Buckinghamshire ; ce fut le bisaïeul du grand sculpteur dont nous voulons faire connaître la vie et les ouvrages. Le père de cet illustre artiste, qui portait comme lui et comme son bisaïeul le nom de Jean, était un pauvre mouleur de figures, qui, manquant de ressources à Londres, avait coutume de courir le pays, avec sa femme, pour y trouver le débit de sa marchandise. Ce fut pendant le cours d'un de ces pèlerinages que Jean Flaxman naquit à York, le 6 juillet 1775. Il vint au

[1] Ce morceau sur John Flaxman est emprunté pour le fond à un ouvrage anglais. Si je le conserve dans un recueil littéraire, c'est que Flaxman peut être considéré comme le modèle de ces artistes dont le crayon s'associe à la pensée des écrivains par ce genre de traductions qu'on appelle *illustrations*.

monde si chétif et si faible qu'on désespéra de sa vie. A six mois, son père l'amena à Londres avec un frère aîné du nom de William, qui devait se distinguer comme graveur sur bois. Le vieux Flaxman, indépendamment du travail qu'il faisait pour les sculpteurs, avait établi dans New-Street, pour la vente des figures de plâtre, une petite boutique, qu'il transporta plus tard dans le Strand. C'est dans cette échoppe que se développa le goût du jeune Flaxman pour les beaux-arts.

Dès son enfance Flaxman annonça un tempérament calme et une âme enthousiaste. Comme la faiblesse de son corps l'empêchait de se livrer aux jeux animés de l'enfance, il sut se créer des amusements solitaires. Assis dans un petit fauteuil assez élevé pour qu'il pût jouir de la vue du dehors; en face d'une petite table couverte de livres, de papiers et de pinceaux, il passait sa journée entre la lecture et l'esquisse de quelques dessins de fantaisie. On voyait souvent, dans la boutique, le père et la mère de ce frêle enfant occupés de sa santé et de son éducation. La gravité et pourtant la grâce de son maintien, la passion qu'il manifestait pour l'étude et son goût pour le dessin, attirèrent bientôt l'attention des chalands; et comme les amateurs qui fréquentent les magasins de bosses ne manquent en général ni d'instruction ni de goût, ils s'aperçurent que le pauvre petit invalide n'était pas un enfant vulgaire. Ils prenaient plaisir à examiner les produits de sa jeune imagination, à l'entendre rendre compte de ses lectures, et surtout à

voir de quel air il écoutait leurs récits lorsqu'ils venaient à lui parler de poëtes, de sculpteurs et de héros célèbres. On a remarqué dans ces premiers essais de l'artiste enfant quelques scènes tirées d'Homère, qui furent comme un prélude à l'un de ses chefs-d'œuvre. Il paraît cependant que ces esquisses ne décelaient pas encore un génie supérieur, s'il est vrai, comme on le répète dans les ateliers, que le sculpteur Roubillac, qui lui donna, dit-on, les premières leçons de son art, déclara tout net qu'il ne voyait en lui aucun des symptômes du talent. Au reste, cette anecdocte est fort suspecte, puisque Flaxman avait à peine sept ans lorsque Roubillac mourut, et que la faiblesse de sa constitution le confinait dans la boutique de son père. Ce ne serait d'ailleurs qu'une de ces prophéties malheureuses, assez familières aux vieux artistes comme aux vieux poëtes, qui semblent vouloir fermer la carrière à ceux qui doivent s'y pousser plus avant.

Parmi ces connaisseurs bienveillants qui devinèrent le génie du jeune Flaxman, il faut citer en première ligne le ministre Mathew, homme de goût, doué au plus haut degré du sentiment des arts. Un jour qu'il se trouvait dans la boutique du vieux Flaxman, auquel il venait apporter un buste à restaurer, il remarqua un jeune enfant assis sur une petite chaise, et lisant avec beaucoup d'attention un livre placé devant lui sur une chaise plus élevée qui lui servait de table. Frappé de l'heureuse physionomie de cet enfant, il lui demanda quel livre il lisait. Le jeune Flaxman

se levant alors sur ses crosses, le salua en rougissant avec modestie, et lui répondit que c'était un livre latin qu'il s'étudiait à comprendre. « C'est à merveille, reprit Mathew ; vous êtes un aimable enfant, mais ce livre ne vous convient pas ; demain, je vous en apporterai un autre. » Mathew tint parole, et le jeune élève se soumit avec empressement à la nouvelle direction donnée à ses études. Cette rencontre fortuite fut le principe d'une inaltérable amitié. Dans cette entrevue, Flaxman montrait déjà le caractère qui l'a distingué pendant sa longue carrière ; car l'enfance contient en germe toutes les qualités qui se développent dans la virilité. L'extrême courtoisie et la déférence de ce grand artiste aux avis des hommes de goût n'étaient pas des qualités d'emprunt, mais l'expression naïve d'un cœur bienveillant et d'un esprit docile dans sa supériorité. Aussi, quoique guidé par l'instinct de son génie, il obéit, dans presque tous ses travaux, à l'impulsion que lui donnaient les amateurs qui lui servaient de conseils ou de patrons.

A dix ans une heureuse révolution s'opéra dans la santé du jeune Flaxman. Jusqu'à cette époque, son tempérament faible et maladif l'avait souvent forcé d'interrompre ses études, et la nécessité de soutenir sur des crosses son corps languissant, ne lui avait point permis de prendre part aux divertissements de son âge. Mais bientôt la force lui vint avec la santé ; il rejeta pour ne plus les reprendre ses tristes béquilles : un esprit nouveau s'empara de son être ; et cet

enfant, qui naguère ne sortait de son fauteuil que pour passer dans un lit, où le retenaient souvent de longues douleurs, ne songeait à rien moins qu'à marcher sur les traces des héros de roman, et cherchait partout un théâtre pour y déployer sa générosité, son courage et ses forces. La lecture du *Don Quichotte* avait jeté son imagination dans la carrière des aventures ; pénétré des devoirs de la chevalerie errante, il se mit en mesure d'entrer en campagne et d'aller, sur les traces du chevalier de la Manche, redresser les torts à travers champs. En conséquence, il partit un jour de grand matin, sans faire part à personne de son héroïque entreprise, seul et sans écuyer, ayant pour toute armure une petite épée française, qui devait faire merveille en ses mains contre la félonie, et assurer le triomphe de l'innocence opprimée. Ainsi équipé, il erra tout le jour dans les environs de Hyde-Park, mais son héroïsme ne trouva pas à s'exercer ; désespéré de n'avoir trouvé ni enchanteur à combattre, ni demoiselle à délivrer, pressé d'ailleurs par la faim, il rentra chez lui un peu confus de sa mésaventure. C'est ainsi que Bernardin de Saint-Pierre, la tête exaltée par la lecture de la *Vie des Saints*, échappa un matin à la surveillance de ses parents, et chercha dans les environs du Hâvre un ermitage où il pût se mortifier à son aise et devenir le rival des saints anachorètes dont il était l'admirateur; mais la faim mit ordre à sa sainteté comme à l'héroïsme de Flaxman. Cependant le chevalier de Hyde-Park conserva tou-

jours pour le modèle de son enfance une vive admiration. C'est qu'en réalité les vrais artistes sont tous de la famille de Don Quichotte, amants désintéressés du vrai et du beau, et partant quelque peu déplacés dans une société prosaïque où les principes de Sancho comptent en leur faveur une imposante majorité. Cette légende de famille donne quelque vraisemblance à une autre anecdote qu'on raconte ici sans la garantir. Flaxman, dit-on, décrivait un jour une statue remarquable par la vérité des proportions, et surtout par un caractère de beauté héroïque, qu'il avait vue quelque part en Italie; comme la parole ne suffisait pas pour rendre clairement sa pensée, il prit la pose du chef-d'œuvre qu'il décrivait, leva la main et tendit le bras droit en disant à ses auditeurs : « regardez-moi. » Dans son exaltation d'artiste, le bon Flaxman oubliait l'exiguité de sa stature et les inégalités de sa taille, comme autrefois il s'était fait illusion sur la vigueur de son bras et l'intrépidité de son cœur. C'est, comme dit Montaigne, une grande *piperesse* que l'imagination, mais elle est la mère des beaux-arts.

Flaxman, rendu à la santé, poursuivit ses études avec une nouvelle activité. La boutique de son père était son atelier et son académie. Les modèles antiques qu'il avait sous les yeux répondaient, par leur noblesse et leur sérénité, à l'élévation et à la pureté de son imagination ; il ne se lassait pas de les contempler et de les reproduire, tantôt avec le crayon, tantôt avec la cire, qui prenait toutes les formes sous ses

doigts intelligents. S'il est vrai que Roubillac ne reconnut aucune trace de génie dans les essais de sa première enfance, il ne fut pas mieux traité alors par un autre artiste auquel il présentait l'esquisse d'un œil humain : « N'est-ce pas une huître, » demanda Mortimer. Cette méchante plaisanterie fit sur l'âme sensible de Flaxman une profonde impression, mais elle ne le découragea point; seulement il résolut de ne pas livrer à l'avenir ses essais aux railleries des pédants qui pensent faire preuve d'habileté en humiliant l'enfance. La conscience de son talent était à l'épreuve de quelques mots piquants ; elle le soutenait dans ses travaux, et l'ironie indiscrète d'un mauvais plaisant n'ébranla pas l'espoir d'immortalité qu'il avait conçu lorsque, jeune enfant, il passait son temps à la lecture des poëtes, en présence des héros dont il admirait les exploits et les nobles images.

La maison de M. Mathew était ouverte au jeune Flaxman, et la femme de ce respectable ministre se plaisait elle-même à s'entretenir d'objets propres à éveiller l'imagination du jeune artiste. On raconte que, pendant que mistress Mathew lisait Homère, en commentant les beautés pittoresques du père de la poésie, Flaxman se tenait près d'elle, réalisant par des traits rapides les scènes qui le frappaient le plus vivement. Ces essais de sa jeunesse ont été conservés; ils sont empreints de ce charme tranquille et de cette énergie calme qui caractérisent les lignes célèbres qu'il tira plus tard du même poëte. Le goût qu'il dé-

ploya dans ces premiers travaux engagea M. Crutchely de Sunning-Hill-Park à lui demander une suite de dessins au crayon noir, d'une hauteur de vingt-quatre pouces, sur des sujets empruntés à l'antiquité. C'est un *OEdipe aveugle conduit par sa fille Antigone au temple des Furies ; Diomède et Ulysse surprenant l'espion Dolon ; les Troyennes gémissant sur le corps d'Hector ; Alexandre prenant la coupe des mains de son médecin Philippe ; Alceste quittant ses enfants et sacrifiant sa vie pour sauver celle de son époux ;* enfin, *Hercule ramenant Alceste des enfers*. Les éloges accordés à ces essais encore imparfaits encouragèrent leur auteur ; des amis plus bienveillants et plus sages dans leurs critiques que le railleur Mortimer annonçaient dès-lors sa grandeur future ; mais ils eurent soin de lui faire comprendre que la renommée est au prix d'études sérieuses, et qu'il lui fallait diriger ses études dans la voie que lui traçait son génie, méditer longtemps les modèles d'héroïsme et de grâce, pour imprimer à ses œuvres ce caractère de beauté absolue qui frappe tous les peuples et tous les siècles.

A quinze ans, Flaxman entra comme élève à l'Académie Royale. Ce fut en 1770 qu'il exposa une figure de *Neptune* en cire, et, en 1827, il exposa la statue de *John Kemble* en marbre, son premier et son dernier ouvrages. Entre les deux, il s'écoula une période de cinquante-sept années consacrées entièrement à l'étude de la sculpture. A vingt ans, il n'avait encore envoyé que dix ouvrages à l'Académie ; mais, à cette

époque, le dessin faisait sa principale étude. On n'accorde pas de grands éloges à ses premiers travaux de sculpteur, cependant ils sont loin d'être sans valeur; car son propre buste, demi-nature, qu'il exécuta à vingt-trois ans, est un chef-d'œuvre de force et de naturel. Une de ces figures représentait *la Comédie grecque,* une autre *une Vestale,* le reste se composait de bustes d'amis.

Il se fit bientôt remarquer à l'Académie par son ardeur enthousiaste et son assiduité. Sa petite taille élancée, ses regards graves et pensifs, son invariable application, la rapidité de ses progrès, lui gagnèrent le cœur de ses maîtres, et l'on commença à parler de lui comme de quelqu'un de qui on pouvait attendre beaucoup. Ses principaux camarades furent Blacke et Stothard. Dans les compositions sauvages du premier, il vit plus d'élévation poétique ; et, dans celles du second, cette grâce féminine et cette simplicité qui lui donnent une place si élevée parmi les maîtres de l'art. Avec Blacke, surtout, il aimait à penser et à méditer ; et ils se plaisaient ensemble à donner la forme et quelquefois la couleur aux rapides créations de leur fantaisie. J'ai parlé de couleur, car pendant cette période de ses études, il fit quelques essais de peinture à l'huile si heureux, qu'un de ses tableaux, *OEdipe* et *Antigone,* fut échangé contre un *Bélisaire* du Dominiquin. On sait que beaucoup de peintres ont l'habitude de modeler leurs figures avant de les peindre, et il n'est pas étonnant que Flaxman ait voulu

peindre ses esquisses avant de les modeler, selon la tradition des artistes grecs. « Il me semble, dit Wilkie dans une lettre écrite durant son dernier voyage à Rome, que les artistes de l'antiquité apprenaient d'abord à peindre et ensuite à sculpter. L'art paraît en effet si libre dans le travail du marbre, que l'aspect de ces sculptures me rappelle ce que nous appelons *surface* en peinture, et l'on y retrouve une si grande entente de la lumière et des ombres, qu'il semble que le pinceau du Corrége lui-même ne les aurait pas distribuées avec plus d'habileté. De nos jours la sculpture et la peinture sont moins étroitement liées qu'elles ne l'étaient chez les Grecs, alors que les statues et les bas-reliefs étaient peints ou exécutés en marbre de plusieurs couleurs, et que les peintures privées de perspective n'étaient guère que des bas-reliefs colorés. » Personne ne comprenait mieux que Flaxman la vérité de cette théorie, mais il ne porta jamais son admiration pour l'antique au point d'exécuter ses statues en marbre de plusieurs couleurs, ou de les peindre et de les dorer à l'imitation des Grecs et des artistes du moyen âge. Il voulait que le marbre s'expliquât lui-même, et il riait des artifices de Canova, qui donnait une teinte jaune à ses statues pour imiter les effets du temps, et colorait de rose les joues de son Hébé.

Flaxman qui, à quinze ans, avait obtenu à l'Académie la médaille d'argent, concourut pour la médaille d'or, lorsqu'il eut atteint l'âge fixé pour ce

nouveau concours. Flaxman avait pour concurrent Engleheart, artiste laborieux mais sans originalité, ce qui n'est jamais un titre de défaveur auprès des académies. Lorsque l'Académie se réunit pour proclamer le vainqueur, tous les élèves que l'œuvre de Flaxman avait frappés d'admiration lui décernaient d'avance le prix par des acclamations bruyantes ; son nom retentissait dans toute la salle, lorsque Josué Reynolds proclama celui de son rival. Cet échec affligea vivement Flaxman, mais l'arrêt des académiciens était cassé d'avance par le suffrage unanime des élèves. Engleheart devait son succès aux préjugés si naturels aux vieux artistes qui n'ont d'admiration que pour leurs imitateurs. Cette malheureuse disposition de l'esprit humain détourne les corps savants du but de leur institution, puisque fondés pour assurer le progrès des arts et des sciences, ils en retardent au moins la marche, quand ils ne l'arrêtent pas. On impute souvent ces décisions qui scandalisent les gens de goût, à la faveur ou à l'envie ; mais ces sentiments y sont presque toujours étrangers, leur principe est dans l'esprit de routine qui naît naturellement de la paresse et de l'amour-propre. Il est si commode d'avoir dans l'esprit un type invariable, un critérium de beauté, qui sert de base à tous les jugements, et si doux de le trouver dans ses propres œuvres !

La mortification que Flaxman avait éprouvée, loin d'abattre son courage, fut un nouvel aiguillon pour son génie ; mais les ressources de son père étant trop

modiques pour le soutenir pendant le long noviciat qui ouvre la carrière des arts, il fut obligé, pour vivre, de se livrer à des travaux d'un ordre inférieur. Les hommes de génie qui ne meurent pas à la peine pendant ces épreuves auxquelles la misère les condamne, sont heureux de les avoir subies. Leur âme en sort merveilleusement trempée. Ben Johnson fut ouvrier en briques, Burns conduisit la charrue, Gifford fit des souliers; et pas un d'eux n'y perdit son génie. Au reste ces métiers grossiers étaient bien autrement étrangers à la poésie que ne l'étaient à la sculpture les modèles que Flaxman composa pour la fabrique des Wedgwoods. Les travaux qu'il exécuta pour cette fabrique de poterie, le laissaient dans la voie de ses premières études. C'était pour la plupart des petits groupes en relief de peu de saillie sur des sujets empruntés à l'histoire et à la poésie. Flaxman, qui respectait son génie, même dans des travaux mercenaires, imprima à ses compositions un caractère de beauté et de simplicité qui les plaça très haut dans l'estime des connaisseurs. Après sa mort ces modèles de poterie furent très recherchés et payés fort cher.

C'est ainsi que Flaxman passa une dixaine d'années, pendant lesquelles il exposa néanmoins un certain nombre d'ouvrages à l'Académie royale. On cite parmi ses œuvres le modèle d'un monument à l'infortuné Chatterton, cette victime du génie et de la protection dédaigneuse d'un Mécène ignorant. La plupart de ces travaux étaient exécutés en terre cuite ou en

plâtre de Paris, et dans de petites dimensions, ce qui prouve que les débuts de notre artiste furent peu encouragés ; car s'il eût trouvé de riches protecteurs, il aurait sculpté en marbre quelques-uns de ces modèles. Au reste, les difficultés de sa position ne l'arrêtèrent point dans sa carrière ; il sut, à force de travail et de tempérance, se rendre indépendant. En 1782, il quitta la demeure de son père pour prendre, dans Wardour-Street, une petite maison et un atelier. A la même époque, il épousa Anne Denman, qu'il aimait depuis longtemps, et qui semblait créée pour s'unir à lui. Outre les qualités du cœur, elle avait du goût et de l'instruction ; elle parlait l'italien et le français, et, comme son mari, elle n'était pas étrangère à la langue d'Homère. Ce qui valait mieux encore, c'est qu'elle était remplie d'enthousiasme pour le génie de Flaxman, dont elle raffermissait le cœur dans ses heures de découragement, et qu'elle soulageait de tous ces soins domestiques que les artistes ne savent pas prendre, et qu'ils ne négligent pas impunément. Ces deux époux étaient bien la même chair et le même sang, suivant une expression plus biblique que parlementaire. Flaxman goûtait avec délices ce bonheur domestique, sans y sacrifier ses espérances de gloire, quand il rencontra par hasard sir Josué Reynolds. « J'entends dire que vous êtes marié, lui dit brusquement le président de l'Académie ; si cela est vrai, vous êtes coulé comme artiste. » Flaxman, de retour chez lui, s'asseyant auprès de sa femme et lui prenant la

main : « Je suis coulé comme artiste, lui dit-il avec un sourire mêlé de tristesse et d'enjouement. —Comment cela s'est-il fait, et quelle en est la cause ?—Cela s'est fait à l'église, par l'entremise d'Anne Denman ; je le tiens de sir Josué Reynolds, qui vient de me l'apprendre. »

Cet arrêt brutal troubla un peu Flaxman, et lui donna à penser sur son avenir d'artiste. Pour donner plus sûrement un démenti à la sinistre prédiction de Reynolds, il se décida dès lors à faire un voyage en Italie; mais afin de réaliser ce projet, qu'il voulut exécuter sans recourir aux largesses de l'Académie, il thésaurisa secrètement pendant cinq longues années. Cet intervalle ne fut pas perdu pour sa gloire. Ce fut à cette époque qu'il composa, pour la cathédrale de Chichester, le monument de Collins, qu'il représente assis en lisant la Bible, le seul livre que ce poëte eût ouvert pendant sa vie. Sa lyre et ses œuvres poétiques gisent à terre, confusément éparses, en signe de mépris. Un autre monument, d'un style plus élevé, est celui de mistress Morley, dans la cathédrale de Glocester. Cette malheureuse mère, qui avait péri avec sa fille dans un naufrage, est représentée s'élevant au-dessus des vagues, et répondant à l'appel des anges qui lui montrent sa place dans le ciel. Ces deux compositions sont empreintes de cette sérénité simple et majestueuse qui s'accorde avec la sainteté des pensées. On ne sait pas pourquoi Flaxman préférait à ces deux monuments un groupe de *Vénus et de Cupidon,* qu'il

composa à la même époque pour son ami M. Knight de Portland-Place. Lorsque Flaxman se vit en possession du petit trésor qui devait assurer son existence pendant son séjour en Italie, il s'empressa de s'acheminer vers cette terre classique des beaux-arts. Les journaux du temps annoncent ainsi son départ. « Nous apprenons que Flaxman, le sculpteur, va quitter son modeste atelier de Wardour-Street pour se rendre à Rome. »

Dans cette capitale du monde chrétien, Flaxman fut comme ébloui par les restes magnifiques de l'art antique et par la splendeur de l'art moderne. Il reconnut que les grands artistes de l'Italie étaient de véritables poëtes qui se servaient du marbre et de la couleur pour exprimer les plus hautes pensées. La critique ne les forçait point à replier les ailes de leur génie ; le goût et la nature étaient leurs seuls maîtres ; et leur inspiration, échauffée par les suffrages d'un peuple qui juge par le sentiment les œuvres de l'imagination, enfantait sans efforts les merveilles de sculpture et de peinture qui décorent les murs et les coupoles de toutes les églises. La condition des artistes, en Angleterre et en France, est mortelle à l'inspiration. L'esprit critique qui tourmente les prétendus connaisseurs, au-delà et en deçà de la Manche, impose aux artistes un long travail de réflexion qui glace l'imagination, et répand sa froideur sur les œuvres savantes des plus beaux génies. Aussi, pendant que l'Italie se couvre de chefs-d'œuvre rapidement con-

çus et plus rapidement exécutés, les artistes français et anglais consument de longues années dans ce double travail. C'est qu'ils savent que leurs œuvres vont tomber aux mains de la critique, monstre sans entrailles, parce qu'il est impuissant. Depuis cette époque, la race de ces jugeurs de profession a pris sur la direction des beaux-arts un empire vraiment désastreux ; et si les artistes ne savent pas se liguer pour secouer un joug qui leur pèse et qui les humilie, l'art ne survivra pas longtemps à l'indépendance du génie. C'est vraiment pitié de voir que de nos jours le renom des artistes soit à la merci de quelques fats, auxquels on ne confierait ni une brosse ni un ciseau ; et cela, parce que, de leur autorité privée, ces nouveaux Winkelman se sont donné des diplomes d'hommes de goût. Le malheur est que ce pédantisme impertinent devienne pour quelques-uns un métier lucratif, dans notre siècle d'industrie et de fausse science.

Flaxman contempla les chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux en sculpteur et en chrétien. Il vit que les artistes de l'Italie avaient mis leur génie au service de l'église; qu'ils en étaient les véritables prêtres, et que leurs travaux popularisaient, plus sûrement que les reliques et les images, les traditions qui entretiennent les erreurs et la superstition du vulgaire. En voyant ainsi l'art servir d'auxiliaire à l'erreur, il conçut la pensée de l'appeler au secours de la vérité, et de rendre sensibles par la sculpture toutes les beautés

poétiques et morales des Saintes Écritures. Les innombrables dessins qu'il a laissés sur des sujets religieux, et un grand nombre de monuments de sculpture sacrée, ne permettent pas de douter qu'il n'ait donné à ses travaux une direction religieuse. Mais c'était une œuvre surhumaine que de pousser le protestantisme à la poésie.

Ces compositions bibliques n'empêchèrent pas Flaxman de se livrer à d'autres travaux. Ce fut à Rome qu'il exécuta ses *Illustrations d'Homère, d'Eschyle et de Dante.* Il paraît que pour ses premiers dessins homériques, il emprunta aux vases grecs la plupart de ses figures; mais bientôt, moins défiant envers son génie, il osa créer, au lieu de se borner modestement au rôle de copiste. Au reste, il admirait beaucoup les bas-reliefs des vases et des sarcophages antiques, et il pensait que l'artiste moderne ne pouvait pas puiser à meilleure source la science et l'inspiration. « La contemplation de ces modèles, dit-il dans ses *Leçons sur la Sculpture,* en donnant à l'âme de nobles habitudes de pensée, la porte naturellement à saisir en toutes choses la beauté, l'élégance et la grandeur, et lui inspire le dégoût de tout ce qui est bas et vulgaire. » C'est dans cet esprit de libre imitation qu'il composa son Homère. L'*Iliade* contient trente-neuf dessins, qui offrent tous, à l'exception de deux, des figures de femmes. Il a jeté beaucoup de variété et d'harmonie dans ces compositions, qui se distinguent par un caractère de beauté grave, sévère

et simple. La forme y est subordonnée et non sacrifiée à l'expression; la vigueur des héros n'y dégénère pas en brutalité, ni la grâce des femmes en mollesse. L'*Odyssée,* qui ne comprend que trente-quatre illustrations, se fait remarquer par les mêmes qualités, et plus spécialement par une sorte de dignité domestique, en harmonie parfaite avec le caractère de noble simplicité du second chef-d'œuvre d'Homère. Il est fâcheux que dans quelques-uns de ces dessins si purs, Flaxman ait cru devoir introduire certaines figures colossales, telles que Briarée, Otus et Éphialte, Polyphème, le roi et la reine des Lestrigons, hors de proportion avec les personnages qui les entourent. Il n'y a d'ailleurs rien de plus repoussant que le laid développé sur une grande échelle; la beauté la plus régulière peut à peine supporter cette expansion démesurée. Ces colosses difformes ne peuvent pas être mis en rapport avec l'homme. Poussin, dans un sujet de même nature, a fait preuve d'un sens exquis. Son *Polyphème aveugle* n'a d'autre mesure que la montagne à laquelle il s'appuie et les vastes plaines qui s'étendent à ses pieds. Son troupeau et tous les petits objets sont dans l'éloignement. Grâce à cet artifice, ce grand peintre n'a pas manqué à l'analogie, qui est la suprême loi des beaux-arts.

Ces dessins furent faits pour mistress Hare Nayler au prix de quinze schellings la pièce. Ce faible salaire suffisait au désintéressement et à la modestie de Flaxman, mais le succès le paya au-delà de ses vœux.

La célébrité lui attira de nouveaux patrons plus généreux. A cette époque, il exécuta en marbre, pour Thomas Hope, un groupe de *Céphale et l'Aurore,* qui est un des plus beaux morceaux de la magnifique collection de ce riche amateur. La comtesse Spencer le chargea d'illustrer Eschyle après Homère, et il entra avec autant de bonheur dans l'esprit de ce grand poëte aussi majestueux et plus énergique que le chantre d'Achille. Un patronage moins heureux pour notre artiste fut celui de l'excentrique Frédéric, quatrième comte de Bristol, évêque de Derry. Il s'engagea à représenter dans un groupe de quatre figures héroïques, la *Fureur d'Athamas* d'après les Métamorphoses d'Ovide, moyennant six cents livres sterling. Un pareil ouvrage en valait au moins deux mille. Flaxman y mit du sien, sans compter le temps que lui coûta ce grand morceau de sculpture, qui orne aujourd'hui le château du *Comte-Évêque*, à Ickwort, dans le comté de Suffolk.

Flaxman entreprit alors de restaurer le magnifique torse du Vatican, que l'on considère généralement comme le fragment d'un Hercule. Il se livra à ce travail ingrat et difficile avec son ardeur accoutumée. Lorsqu'il ouvrit son atelier, il offrit aux connaisseurs deux figures au lieu d'une seule, Hercule et Omphale. On ne pouvait pas nier que le jeu des muscles et la pose du torse ne se prêtassent à cette combinaison, mais ils convenaient aussi à beaucoup d'autres, et comme chaque spectateur apportait avec lui une

théorie de restauration toute faite, il arriva que l'œuvre de Flaxman, qui ne répondait à aucune de ces préoccupations, rallia peu de suffrages, quoiqu'elle décelât l'âme d'un poëte et le vrai sentiment de l'antiquité. Il faut cependant avouer que, dans ce groupe, les formes plus que viriles d'Hercule formaient un contraste un peu heurté avec la grâce féminine de la reine de Lydie. Quelque temps avant sa mort, Flaxman fit détruire ce plâtre qui lui rappelait une grande témérité et un médiocre succès ; nous ne cacherons pas que les connaisseurs gémissent peu de ce sacrifice.

C'est au patronage de l'auteur d'*Athanase*[1] que nous devons la troisième grande série des dessins ou lignes de Flaxman, les *Illustrations de Dante.* Dans celles d'Homère, l'artiste avait pour guide, outre les vers du poëte, les monuments de l'antiquité. Pour Dante, il n'avait point les mêmes ressources ; le marbre n'avait ni arrêté ni popularisé le type de ses héros, et le modèle antique ne pouvait pas s'appliquer convenablement aux princes, aux poëtes et aux guerriers du moyen âge. Malgré ces difficultés, Flaxman a montré dans son Dante une plus grande originalité que dans Homère, et si cette œuvre a moins de célé-

[1] M. Thomas Hope, amateur passionné et fort riche des productions des arts du dessin. Sa collection d'antiquités est une des plus belles de l'Europe. *Athanase* est un voyage dans la Grèce moderne et dans les autres parties de l'empire ottoman, fait sur la première donnée du *Jeune Anacharsis*; mais dont l'exécution est bien plus vive et bien plus spirituelle.

brité, on doit s'en prendre à l'infériorité relative du poëme, dont les beautés ne sont goûtées que par un petit nombre d'esprits excellents, et non au crayon de l'artiste, car les juges compétents en matière d'antiquité et de moyen âge reconnaissent que, dans cette double lutte du dessin et de la poésie, Flaxman a serré de plus près le poëte de Florence.

Pendant un séjour de sept années à Rome, Flaxman se familiarisa avec tous les procédés de son art, et mit à profit la complaisance des modèles qui ne cachent pas aux artistes la vue des trésors dont la nature a été si prodigue en Italie. La pruderie anglaise met chez nous un obstacle insurmontable à l'étude de la nature vivante, comme les scrupules religieux en opposent à celle de la nature morte. En Italie, les femmes, grâce à la chaleur du soleil, n'ont pas même le seul souci qui occupât la princesse Pauline, lorsqu'elle posait devant Canova [1]. Cette facilité, qui ne dépose pas contre les mœurs du pays, est singulièrement favorable à l'art. Avant son départ, Flaxman avait été reçu membre des Académies de Florence et de Carrare. L'homme du destin venait de frapper en deçà des Alpes quelques-uns de ces terribles coups qui faisaient trembler les rois sur leurs trônes. Flaxman, quoique tranquille dans son atelier, ne voulut pas attendre à Rome le vainqueur d'Arcole et de Lodi. Dans

[1] On connaît la réponse naïve et dégagée de la princesse Pauline, sœur de Napoléon, à propos des séances qu'elle donna au célèbre sculpteur.

sa vieillesse, il se plaisait à raconter que, deux ou trois jours avant son départ, dans une soirée diplomatique, l'ambassadeur de France montrait avec orgueil une médaille de Bonaparte : « Voilà, disait-il, le héros qui ébranle les trônes de la terre et qui consolide la république. » Alors, jetant les yeux sur la médaille : « Votre citoyen Bonaparte, dit-il, ressemble fort à César-Auguste [1]. — A un tyran ! s'écria le Français, n'en croyez rien; je vous dis que c'est un tout autre homme; c'est un jeune héros enthousiaste qui ne songe qu'à la liberté et à l'égalité ! » Prophète candide !

A son retour en Angleterre, Flaxman trouva Banks, Bâcon et Nollekens, en possession de la faveur publique. Toutefois, pendant son absence, sa réputation avait grandi, et il y mit le sceau par le monument du comte de Mansfield, qui lui avait été commandé à Rome. Dans cette magnifique composition, le sculpteur a représenté le juge assis en costume avec la Sagesse d'un côté et la Justice de l'autre; à ses pieds est étendu le corps d'un jeune homme qui passe dans quelques descriptions pour une image de la mort, mais qui n'est réellement qu'un coupable livré par la Sagesse aux mains de la Justice. Mansfield est calme, simple et sévère; il est assis, solitaire, sans pompe, sans passion et sans orgueil : son regard,

[1] La figure de Bonaparte est réellement dans le type romain. On peut voir au cabinet des médailles un Tibère et surtout un Germanicus, qu'on serait tenté de prendre pour un des portraits de Napoléon.

calme et pénétrant, rassure l'innocence et jette l'effroi dans le cœur du criminel. La figure du condamné est une heureuse conception ; l'espérance l'a quitté, et ses oreilles sont remplies du bruit de la multitude qui se presse pour le voir lancer dans l'éternité. Ce monument fut payé 2,500 livres sterling (62,500 fr.). A la vue de ce chef-d'œuvre, le sculpteur Banks s'écria : « Ce petit homme nous dépasse tous de la tête. »

Pendant que Flaxman travaillait à ce grand ouvrage, il s'occupait aussi d'un travail de fantaisie destiné à témoigner à la compagne de sa vie la reconnaissance que lui inspirait son dévoûment et sa tendresse. Il fit faire un album in-quarto dont il remplit les feuilles avec des dessins à la plume et au pinceau. Le frontispice offre, sous une allégorie ingénieuse, l'image de son bonheur domestique ; les dessins qui suivent, au nombre de quarante, représentent, dans les *Aventures d'un Chevalier errant*, les *Épreuves de la Vertu* et les *Combats que le Vice livre à l'âme de l'homme*, et se terminent par le *Triomphe du héros qui s'unit à la Foi, à l'Espérance et à la Charité*. Il y a beaucoup de dignité poétique dans l'invention et surtout dans l'exécution de ce petit poëme pittoresque. Ce serait rendre aux arts un service important que de publier cette belle allégorie.

Les succès de Flaxman firent comprendre à l'Académie que le rival malheureux d'Engleheart, déclaré mort poétiquement pour fait de mariage par Reynolds,

pourrait bien, malgré ces antécédents, répandre quelque éclat sur l'illustre compagnie. Il fallut quelques démarches assez actives pour déterminer Flaxman à s'inscrire sur la liste des candidats au titre de membre associé; mais l'empressement avec lequel il fut nommé prouva combien on lui sut gré d'avoir oublié l'échec qu'il avait éprouvé. Ceci se passait en 1797, dans l'année même où il exposa trois projets de bas-reliefs, tirés du Nouveau-Testament, en même temps que le monument de William Jones, qui figure maintenant dans la chapelle du collége d'Oxford. C'est un bas-relief dans lequel ce grand orientaliste est représenté avec quelques vénérables brahmines occupé à mettre en ordre le Code hindou. Flaxman était loin d'exceller dans les ouvrages de ce genre; son ciseau ne savait donner de grâce ni aux costumes ni à la physionomie modernes. Flaxman était âgé de quarante-cinq ans lorsqu'il fut nommé membre titulaire de l'Académie royale. Les lois de ce corps obligent tout récipiendaire à offrir à la collection quelque morceau sorti de ses mains. Cet usage contribue à enrichir la galerie de tableaux et de statues qui appartient à l'Académie. Flaxman fit hommage d'un groupe représentant Apollon et Marpesse, dont la disposition est fort heureuse; quant à l'exécution matérielle, Flaxman n'excella jamais à manier le ciseau.

L'idéal était la véritable vocation du génie de Flaxman. Lorsqu'il fut question d'élever une colonne navale à l'occasion des victoires de Nelson, Flaxman

mit en avant le projet d'une statue de la Grande-Bretagne, de deux cents pieds de haut, qui devait être placée sur la hauteur de Greenwich. Il publia même, à l'appui de son projet, un mémoire dans lequel il prouvait par des exemples empruntés à l'antiquité et à l'histoire moderne, l'importance nationale d'un pareil monument; il y joignait l'esquisse du colosse qu'il méditait. Mais tous les travaux qui ne présentent pas quelque avantage matériel, quelque profit bien clair, sont accueillis parmi nous comme des rêves de visionnaire. Le comité s'assembla pour délibérer sur la proposition de Flaxman, fit un dîner copieux selon l'usage des comités, et rejeta le plan de l'artiste, tout en reconnaissant combien l'exécution en serait honorable au sculpteur et au pays. Flaxman essuya à cette occasion beaucoup de plaisanteries qui l'affectèrent peu, d'autant qu'elles roulaient en général sur l'exiguité de sa taille, à laquelle il ne pouvait rien, et que d'ailleurs il ne voyait pas bien clairement pourquoi il serait défendu à un petit homme d'avoir de grandes idées. Au reste, ce projet, dans son exagération de grandeur, est beaucoup moins plaisant que celui de cet utilitaire qui proposait chez nos voisins une toute petite colonne de mille livres sterling environ, pour perpétuer le souvenir d'un des plus grands événements de l'histoire moderne. Cette motion burlesque d'un homme de bien, indique ce que deviendraient les beaux-arts sous l'empire de l'intérêt *bien entendu.*

Lorsque la paix d'Amiens ouvrit la France à tous les voyageurs, Flaxman visita Paris et parcourut avec la foule de ses concitoyens l'immense galerie du Louvre, qui renfermait alors les plus riches trésors de la sculpture et de la peinture. Flaxman, qui voyait dans le consul Bonaparte l'irréconciliable ennemi de l'Angleterre, tout en répondant avec courtoisie aux avances qui lui furent faites, refusa d'être présenté au futur empereur. Les politesses du peintre David l'embarrassèrent davantage. Régicide et athée, à ce double titre l'artiste jacobin devait inspirer une vive antipathie au sculpteur. Flaxman, religieux jusqu'au mysticisme, sensible jusqu'à la mollesse, voyait avec une sorte d'effroi le peintre pour qui la mort de Marat[1] fut l'occasion d'un chef-d'œuvre. La vue de Paris, à cette époque de gloire, d'incrédulité et de mauvaises mœurs, blessa notre voyageur dans ses sentiments de patriotisme, de religion et de pureté morale. Il emporta à Londres une impression peu favorable, et la conviction qu'il ne s'était pas trompé en comparant Bonaparte au premier despote romain.

Le mysticisme religieux engendre souvent la mélancolie et pousse au mépris de la vie ceux qui s'enivrent de ses visions décevantes. Flaxman, quoique

[1] Ce tableau, qui est peut-être le plus bel ouvrage du pinceau de David, ne figure point au Louvre où on pourrait l'exposer aujourd'hui sans crainte de paraître rendre hommage à un homme qui inspire un dégoût universel. On dit qu'il est devenu la propriété d'un colonel de notre armée, M. Husson, amateur éclairé des beaux-arts.

porté par la tendresse de son âme à se ranger parmi les partisans de Swedenborg, ne se laissa pas aller à dédaigner la terre par amour du ciel. Il était gai et plaisant dans le commerce de sa vie. Ses soirées d'hiver se passaient en famille à composer, pour le plaisir de sa femme, de petites histoires en prose ou en vers, avec des dessins au trait, sérieux ou burlesques. Ces bagatelles donnaient carrière à son imagination, et c'était plaisir de voir avec quelle verve de gaieté et de bouffonnerie il se délassait des travaux sérieux et des hautes pensées de la journée. La plupart de ces plaisanteries ne survivaient pas aux circonstances qui les avaient fait naître, mais l'une d'elles, *the Casket,* s'est conservée et donne une idée de ces curieuses compositions. C'est une épopée badine composée à l'occasion d'une boîte chinoise que Flaxman avait achetée pour sa femme et sa sœur. Ce petit poëme héroï-comique se compose d'une dixaine de dessins, où sont représentés la généalogie et les aventures de cette boîte merveilleuse qui émeut toutes les puissances du ciel et de l'enfer, avant d'arriver en Angleterre où le génie de la Grande-Bretagne l'accueille avec un sourire. Flaxman disait avec Horace :

Dulce est desipere in loco.

A cette époque, Flaxman composa un grand nombre d'ouvrages qui augmentèrent sa réputation et sa fortune. Les sujets qu'il traitait avec le plus de plaisir

étaient empruntés à la Bible, et il ne manquait aucune occasion de travailler pour les églises, qui payaient peu généreusement ses chefs-d'œuvre; mais l'argent n'était pas son but. Toutefois la fortune lui vint sans qu'il l'eût recherchée. L'Inde, l'Italie, l'Écosse, l'Irlande et les deux Amériques, lui demandèrent des statues et des bas-reliefs. Le royaume de Tanjore rendit hommage à son génie. Le rajah lui fit faire sa statue et un monument en l'honneur du missionnaire Schwartz. Ces deux morceaux sont arrivés à leur destination, et l'évêque Héber en parle avec éloge dans ses intéressants Mémoires. Il fit aussi pour la Compagnie des Indes deux monuments en l'honneur de lord Cornwallis, un buste de Warren Hastings et une statue du marquis Hastings. Il paraît que ces travaux ne tombèrent pas à la charge de l'artiste comme la *Fureur d'Athamas*, car Flaxman aimait à parler des nobles procédés de la Compagnie, et à reconnaître la libéralité et la courtoisie de ces marchands-législateurs et conquérants. On doit rapporter à cette époque les statues de Reynolds, de Sir John Moore et de Pitt.

En 1810, l'Académie royale institua, après y avoir longtemps pensé, et non sans opposition, un cours de sculpture dont elle chargea Flaxman. Elle affecta une somme peu considérable pour six leçons par an : le professeur n'en mit pas moins de zèle à s'acquitter de son devoir. Sa première leçon, qui eut lieu en 1811, attira en masse les académiciens, les élèves et

les amateurs des beaux-arts. A son entrée, il fut salué par de nombreux applaudissements. Ses ouvrages et sa réputation de savoir et de conscience commandaient une attention respectueuse, pendant que la simplicité de son débit, la gravité de ses manières et la douceur de sa voix, exerçaient une sorte de séduction sur son nombreux auditoire. Il paraît cependant, par une plaisanterie de Fuseli, que ce célèbre artiste comptait peu sur le succès de son collègue. On raconte qu'à un dîner d'amis, il se leva brusquement, après s'être recueilli un instant, et que, d'une voix gravement comique, il s'écria : « Adieu, amis; adieu, bons vins; adieu, saillies spirituelles; je vous quitte pour aller entendre le premier sermon prêché par le révérend John Flaxman. » Ces leçons, au nombre de dix, traitent les sujets suivants : sculpture anglaise; sculpture égyptienne; sculpture grecque; science; beauté; composition; style; draperie; art antique; art moderne. Comme compositions littéraires, ces leçons contiennent un exposé clair et complet de l'histoire et des procédés de l'art chez les anciens et chez les modernes; elles abondent en idées saines, en remarques judicieuses et en préceptes que la pratique de l'art peut seule faire découvrir. Le style en est un peu lourd, et on ne peut pas dissimuler qu'on y chercherait en vain de l'éloquence et du mouvement; mais elles étaient plutôt destinées à instruire qu'à échauffer ceux qui venaient les entendre. Le poëte Campbell loue fort la sobriété du style de Flaxman,

et le trouve parfaitement approprié aux sujets didactiques. Il ajoute que, pour les ouvrages légués par les grands hommes, l'imagination est déçue comme une héritière avide, parce que le legs est toujours au-dessous des espérances dont elle s'est bercée. Flaxman a laissé, outre ces leçons, un assez grand nombre d'écrits, la plupart anonymes, qui portent tous l'empreinte de son talent simple, facile et consciencieux. On lui doit une appréciation des ouvrages de Romney, insérée dans la Vie de ce peintre, par Hayley ; les articles Armure, Bas-relief, Beauté, Bronze, Buste, Composition, Jet et Cérès, dans l'*Encyclopédie* de Rees. L'étude approfondie de la sculpture gothique lui fut fort utile pour traiter avec supériorité la question de l'armure. D'autres critiques l'ont surpassé par la richesse du langage, la chaleur et l'éclat de l'expression, mais nul n'a porté aussi loin que lui le sentiment de la dignité austère et chaste de l'art.

Si on peut reprocher quelque froideur à la plume de Flaxman, on ne peut pas en dire autant de son pinceau ni de son ciseau. Toutes ses esquisses et ses dessins témoignent d'une richesse et d'une activité d'imagination prodigieuses. L'énumération de ces dessins remplirait plusieurs pages, et il ne faudrait pas moins d'un volume pour en offrir une description fort succincte. Parmi ses *Illustrations du Pilgrim's Progress*, il y en a quelques-unes qui égalent en simplicité les plus nobles pages de ce roman religieux, et qui les surpassent de beaucoup par la grâce.

On peut dire la même chose des dessins qu'il composa pour la traduction d'*Obéron* par Sotheby ; mais c'est surtout dans son *Hésiode* qu'il a déployé toutes les ressources de son imagination. Il aimait à vivre par la pensée dans ces jours d'innocence où les philosophes, si philosophes il y avait, marchaient pieds nus, où les rois guidaient la charrue, les princesses lavaient leur linge, et les poëtes, comme les ménestrels du Nord, chantaient pour obtenir un morceau de pain. Cet œuvre se compose de trente-six vignettes qui, pour la simplicité, le charme et la grâce, le disputent à tous ses autres dessins. Elles représentent l'Histoire de Pandore et les effets de sa présence sur la terre. L'une d'elles avait une telle valeur aux yeux de l'artiste, qu'il l'a modelée en relief : c'est Mercure conduisant Pandore du ciel sur la terre, et traversant les airs avec son gracieux fardeau.

Flaxman avait alors soixante-six ans, et jouissait d'une réputation plus qu'européenne. Les commandes lui arrivaient de toutes parts, et son activité ne pouvait y suffire. Les plus importantes furent un *saint Michel vainqueur de Satan* et un *Bouclier d'Achille*. La première fut faite par lord Egremont, zélé protecteur des beaux-arts, et la seconde par Rundell et Bridge, orfèvres distingués : ce dernier ouvrage passe pour un des chefs-d'œuvre de Flaxman. L'intention du poëte n'était rien moins que de représenter l'univers sur la surface de ce bouclier. Il commence par nous montrer le système général du monde ; les cieux qui

s'étendent, les astres suspendus à la voûte des cieux ; la terre immobile au-dessous, et les mers qui l'entourent comme une ceinture. Ensuite il fait voir la terre sous un point de vue spécial ; les villes heureuses dans la paix ou terribles dans la guerre ; les travaux des champs, et le résultat de ces travaux dans la moisson et la vendange ; la vie pastorale avec ses douceurs et ses dangers ; en un mot, tous les travaux qui occupent et toutes les ambitions qui divisent le monde. Pope, dans la distribution de ces différentes scènes et la mesure probable du bouclier, a suivi le plan de Boivin[1], qui a classé tous les éléments donnés par le poëte avec une précision mathématique. Mais dans sa passion pour les lignes droites, le savant académicien français a fait du poétique bouclier d'Homère une roue de chariot, dont les rayons encadrent symétriquement douze scènes de grandeur uniforme, coupées en outre par neuf cercles ou même davantage, qui détruisent toute l'harmonie de l'ouvrage par d'innombrables intersections. Flaxman a sagement réduit de moitié le nombre de ces cercles, et il a remplacé les lignes droites par des courbes onduleuses qui séparent les différents groupes sans offenser la vue.

Sur la lisière du bouclier, l'artiste a représenté l'Océan, dont les flots doucement agités se soulèvent comme les toisons d'un troupeau. Au centre, Apollon

[1] Voir *la Collection des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

ou le soleil, monté sur son char, verse la lumière sur le monde. Ce cercle central n'a guère qu'un pied de diamètre (tout le bouclier en a trois); et cependant, dans cet espace étroit, l'artiste a représenté :

La terre et la mer et les cieux,
Le soleil qui répand d'infatigables feux,
La lune tout entière et la vaste couronne
Des astres éclatants dont l'Olympe rayonne,
Les Pléiades en chœur, le puissant Orion,
Et l'Ourse, qui du Char acceptant le surnom,
Fidèle au tour prescrit, vers Orion penchée,
Seule dans l'Océan ne s'est jamais couchée [1].

Dans les douze tableaux qui remplissent l'intervalle qui sépare la bordure du cercle central que nous venons de décrire, Flaxman a montré toute la science d'un érudit et l'inspiration d'un poëte. Les figures ont environ six pouces de hauteur, et quelquefois un demi-pouce de relief. Le foyer de la surface convexe n'est pas placé à plus de six pouces au-dessus du plan du bouclier, et cependant plus de cent figures d'hommes se détachent de ce fond si peu étendu. Flaxman s'énorgueillissait à juste titre de ce magnifique ouvrage; les dessins et le modèle furent payés 620 livres sterling (15,000 fr.). La première *épreuve* en argent doré, au prix de 2,000 guinées (48,000 fr.), fut placée par le roi sur son buffet; une seconde,

[1] Ces vers sont tirés d'une traduction d'Homère par M. Bignan, ouvrage fort estimable qui aurait donné une célébrité méritée à ce poëte, auprès d'une génération moins distraite par les graves intérêts de la politique.

du même métal et du même prix, fut offerte par le roi au duc d'York. Lord Lonsdale et le duc de Northumberland en firent tirer chacun une de la même valeur. Les propriétaires du moule en firent couler deux en bronze pour eux-mêmes, et trois en plâtre pour l'Académie royale, pour Thomas Lawrence et pour Flaxman.

Quelques-uns des plus beaux ouvrages de Flaxman appartiennent à cette dernière époque de sa vie, entre autre sa *Psyché*, son *Apollon Berger*, et les statues de *Raphaël* et de *Michel-Ange*, ainsi que le groupe de *saint Michel et de Satan*. La *Psyché* et l'*Apollon Pasteur* annoncent bien le génie de l'illustrateur d'Homère. Le *Michel-Ange* et le *Raphaël* sont poétiques, et pourtant réels, héroïques et familiers; leur costume est pittoresque sans cesser d'être historique. Les statues de *Burns* et de *Kemble* ne méritent pas les mêmes éloges. L'acteur, qui est représenté dans le rôle de Coriolan, est un peu lourd, et la mise du poëte qui médite, une marguerite à la main, est par trop négligée. Le groupe de l'*Archange Michel et de Satan* est un morceau du premier ordre; la conception en est vraiment épique, la disposition grandiose et l'action divine. L'archange triomphant foule aux pieds son ennemi, et l'agonie résignée du vaincu montre bien qu'il a été touché par la lance d'un demi-dieu. Les artistes qui veulent se faire un nom dans le genre historique ou poétique devraient bien étudier ce chef-d'œuvre, où tout est marqué d'un caractère de gran-

deur sans exagération, qui jette l'effroi et non le dégoût dans l'âme. Qu'on le compare avec le *Prométhée* de Salvator Rosa. Dans ce tableau, la victime est étendue sur le flanc; le vautour lui déchire le foie; et ses ailes, violemment agitées, font pleuvoir le sang autour de lui : c'est une scène de carnage et non de terreur.

Les ouvrages de Flaxman se divisent naturellement en quatre classes, selon la nature des sujets qu'il a traités : religieux, poétiques, classiques et historiques. Il a laissé dans ces genres divers des morceaux d'un mérite distingué; mais il n'a pas atteint dans tous la même supériorité. Dans le genre historique, il triomphe rarement des difficultés du costume, et dans le genre classique, son génie est asservi à la forme antique; mais dans les sujets poétiques et religieux, il s'est placé au-dessus de tous les sculpteurs modernes par la pureté et la simplicité du style. Ses compositions religieuses sont des groupes ou des figures, dans lesquels il réalise poétiquement les plus beaux passages de l'Écriture. Ce sont en général des morceaux de petite dimension, sculptés en marbre ou coulés en plâtre, sans parler des dessins qui ornent un grand nombre d'albums. Ces dessins au pinceau sont conservés par sa sœur, et les murs de son atelier sont encore couverts d'un grand nombre de bas-reliefs de cette espèce. Presque toutes les églises possèdent en outre quelque sculpture de ce grand artiste; il est fâcheux que ces compositions n'aient pas été faites

sur une plus grande échelle, elles auraient produit un effet plus imposant, quoiqu'elles n'y eussent rien gagné en vigueur de sentiment.

Flaxman était, comme on l'a déjà dit, d'une petite stature ; sa démarche était sans grâce et sa figure un peu commune. Mais lorsqu'il parlait, sa physionomie révélait aussitôt la supériorité de son esprit. Ses grands yeux s'animaient, et jetaient un vif éclat ; la douceur inexprimable de son sourire tempérait ce qu'il y avait de fier dans l'expression habituelle de sa bouche ; son front élevé, emblème du génie, se perdait sous ses cheveux longs et noirs, qui retombaient négligemment des deux côtés de sa tête. Sa mise était simple, mais assez soignée. Devenu riche, il ne prit ni voiture, ni laquais, ni livrée. Il se considérait plutôt comme le compagnon que comme le maître des ouvriers qu'il employait. Deux fois l'an, il les conduisait à la campagne, et présidait gaiement au repas qu'il leur donnait. Dans les circonstances extraordinaires, par exemple, dans les dîners d'Académie, il faisait placer à sa droite John Burge, son polisseur de marbre. Il traitait comme des membres de sa famille les douze ou quinze ouvriers qu'il occupait dans son atelier ; il les faisait soigner et les payait pendant leurs maladies ; et s'il leur arrivait de tomber dans la gêne, il savait les tirer d'embarras sans les humilier. Aussi était-il généralement aimé, et sa bonté était tellement connue, que les hommes du peuple qu'on interrogeait sur son compte répondaient aussitôt dans leur lan-

gage naïf : « C'est le meilleur maître que Dieu ait jamais fait. » Son genre de vie était sobre et régulier; renfermé dans le cercle étroit de ses affections, il se tenait prudemment loin d'un monde dont il ne voulait être ni le courtisan ni le détracteur. Il mettait ainsi en sûreté sa dignité et son génie. L'auteur de cet essai interrogeait un académicien pour en obtenir quelques renseignements sur son illustre collègue. « Je ne puis rien vous dire, répondit celui-ci ; Flaxman vivait comme s'il n'eût pas été de ce monde; ses allures ne ressemblaient pas aux nôtres : c'était un homme de l'ancien temps. Il s'habillait vous savez comment ; il dînait à une heure, travaillait après dîner : ce que nous nous gardons bien de faire; il prenait le thé à six heures ; le soir, on ne le rencontrait jamais dans les cercles des riches ni des nobles : il était heureux chez lui, et il y restait. De tous les membres de l'Académie, celui que je connaissais le moins, c'est Flaxman. »

Dans les dernières années de sa vie, Flaxman, au milieu de sa gloire et de sa prospérité, reçut plusieurs coups qui altérèrent son bonheur. En 1820, il perdit sa compagne, et cette séparation répandit l'amertume et le deuil sur le reste de ses jours. Il ne lui restait plus qu'un petit nombre d'amis. Hayley, qu'il estimait comme homme, avait cessé de vivre, ainsi que Banks, son ami et son rival, et Romney, le seul des peintres anglais dont il fût vraiment épris. Il avait conservé Thomas Hope et Samuel Rogers, qu'il ché-

rissait pour leur génie et la beauté de leur âme ; il avait aussi de l'estime pour le peintre Howard et de l'amitié pour Hothard. Le commerce de ces hommes distingués et les soins de deux femmes, sa sœur et celle d'Anne Denman, répandaient encore du charme sur ses derniers jours. Sa santé, quoique affaiblie, était loin de faire craindre une catastrophe prochaine, lorsqu'au commencent de l'hiver de 1826, il reçut un matin la visite d'un étranger qui vint le surprendre au moment de son lever. « Monsieur, lui dit le visiteur, en présentant un livre, voici un ouvrage que l'auteur, artiste italien, m'a envoyé pour vous l'offrir, et en même temps pour en justifier l'étrange dédicace. Le bruit de votre mort s'était répandu dans toute l'Italie. Mon ami voulant montrer au monde l'estime qu'il faisait de votre génie, n'a pas hésité à placer l'ouvrage qu'il allait publier sous votre invocation. C'est pourquoi il a écrit en tête de son livre: « A l'Ombre de Flaxman. » Le livre était à peine publié que la nouvelle de votre mort fut démentie. L'auteur se félicite de sa méprise, et il espère que vous voudrez bien accueillir son ouvrage et son apologie. » Flaxman sourit, reçut le volume avec sa modestie accoutumée; et le soir, d'un air indifférent, il raconta le fait à ses amis et à sa famille comme une curieuse aventure.

Cette scène se passait le samedi matin, 2 décembre. Tout le jour, Flaxman fut de belle humeur et de bonne santé ; le lendemain, il alla, selon son usage, à l'église. Il y gagna un refroidissement subit, qui le

força de se mettre au lit en rentrant chez lui. Il ne voulut pas cependant qu'on appelât son médecin. Le lundi, il se leva en disant à sa sœur qu'il se trouvait assez bien pour recevoir quelques amis qu'il avait invités. Ses convives, en arrivant, furent frappés de l'altération de ses traits; mais l'enjouement de leur hôte, pendant le repas, les rassura complétement. Le lendemain, le rhume dégénéra en inflammation du poumon. Le mal fit de rapides progrès; tous les efforts de l'art ne parvinrent pas à l'arrêter, et le jeudi matin, 7 décembre 1826, le plus grand sculpteur de l'Angleterre rendit son âme à Dieu. Le 15 du même mois, le président et le conseil de l'Académie royale conduisirent, à la tête d'un nombreux cortége, sa dépouille mortelle au cimetière de Saint-Gilles-des-Champs, et on plaça sur sa tombe l'inscription suivante : « John Flaxman, R. A. P. S., dont la vie mortelle fut une préparation constante à l'immortalité des saints; son âme angélique est retournée à son divin auteur, le 7 décembre 1826, après avoir séjourné soixante-douze ans sur la terre. »

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 182,	19,	l'honneur *à* Malherbe, lisez l'honneur *de* Malherbe.
Id.	*Id.*	*sa*, lisez *la*.
186,	26,	*meuvent*, lisez *meurent*.
200,	29,	*l'eau* climatérique, lisez *l'an* climatérique.
352,	4,	*peut*, lisez *peu*.
368,	26,	*Cèlves*, lisez *Clèves*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
PRÉDICATION DE LA PREMIÈRE CROISADE	1
SAINT BERNARD	17
RABELAIS (François)	67
JODELLE (Étienne de)	109
D'AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa)	125
MALHERBE (François)	171
BALZAC (Guez de)	191
L'HÔTEL DE RAMBOUILLET	217
SARASIN	231
SAINT-AMANT ET SCUDÉRY	241
SCARRON (Paul)	261
PASCAL (Blaise)	293
CORNEILLE (Pierre)	317
LA ROCHEFOUCAULD (Le duc de)	341
LA FAYETTE (Madame de)	353

Pages.

De l'Élégie..... 375

De la Satire politique..... 389

De la Poésie..... 403

Flaxman (John)..... 417

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ouvrages du même auteur.

HISTOIRE

DE

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE ET RELIGIEUSE

EN FRANCE,

PENDANT LES DERNIÈRES ANNÉES DU XVe SIÈCLE ET AU XVIe,
JUSQU'A LA SAINT-BARTHÉLEMY.

1 VOLUME IN-8° : PRIX, 5 FRANCS.

NOUVEAU COURS

DE

PHILOSOPHIE.

SECONDE ÉDITION.

UN VOLUME IN-8°. PRIX : 4 FRANCS.

Imprimerie d'AMÉDÉE GRATIOT et Ce, rue de la Monnaie, 11.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 003319489b

CE PQ 0139
.G39 1840
COO GERUZEZ, NIC ESSAIS D'HIS
ACC# 1214401